

Une promesse sous les nuages

Jessy Chelbaet

© 2023, Tous droits réservés.
ISBN : 9798870858081

À mes 13 années de psychothérapie.

À Annie qui se reconnaîtra.

À mon mari.

*Une pensée profonde pour le Dr Grévin, le médecin scolaire,
Mamie Chanterelle et l'équipe enseignante du Centre.*

À Malcolm.

À tous ceux et celles qui m'ont aidée dans la vie : MERCI

1ERE PARTIE

L'allée des marronniers

Le miracle n'est pas de voler dans les airs ou d'aller sur l'eau mais de marcher sur terre.

Proverbe chinois

Chapitre 1

Septembre 1996, 13h50

Le Centre de Scaudel

Bâtiment des psychothérapies

Assise dans la salle d'attente du Centre, j'attendais mon psy les bras et les jambes croisés, mon sac à main serré contre mon ventre. J'avais essayé de me suicider l'été dernier. Le Centre de Scaudel c'était un centre hospitalier où on accueillait des ados qui ne vont pas bien, qui sont mal dans leurs peaux, bref des gens comme moi.

J'étais la seule patiente ce jour-là à attendre mon tour. Je m'étais assise près de la plante verte en forme de haricot, un *Epipremnum*. Cette plante me faisait un peu oublier mes problèmes. J'ai toujours adoré les plantes parce que quand j'étais petite je voulais être une Amazone et vivre en Amazonie, perchée dans un arbre. A huit ans, cachée au fond du jardin, je passais mon temps à fabriquer des flèches.

Je sursautai. J'entendis mon psy ouvrir la porte de son cabinet à travers la cloison. C'était fou ce que j'étais angoissée. De quoi j'allais lui parler déjà ? Fallait que je refasse vite fait le bilan de la semaine.

— Mademoiselle ?

Les sourcils broussailleux, mince, la cinquantaine, le crâne presque chauve, le Dr Grévin rajusta ses lunettes sur son nez fin. Je laissai ma plante, me dénouai, me levai et lui tendis la main. Je le suivis le long du couloir. Dans son cabinet, deux fauteuils face à face, un bureau à droite et une bibliothèque contre le mur du fond. Divers papiers et livres étaient posés à même le sol au milieu d'un tas d'objets hétéroclites. Un désordre ordonné et une atmosphère chaleureuse. Je m'y sentais bien, un deuxième chez moi. Le Dr Grévin referma la porte. Il s'assit dans le fauteuil du fond et moi dans celui d'en face.

— Comment allez-vous ? me demanda-t-il en rajustant ses

lunettes pour la deuxième fois.

Je haussais les épaules et baissais les yeux. Ça n'allait pas. Après un silence appuyé, je répondis en soupirant. J'étais là pour parler après tout. C'était moi qui voulais la faire cette psychothérapie :

— Je suis angoissée tous les jours. Je suis en colère aussi...

Je me tordais les mains. Fallait toujours qu'il attende un peu avant de me répondre. Il réfléchissait, je le voyais bien mais moi ça me fichait mal à l'aise. J'avais toujours l'impression d'avoir dit une connerie. Mon psy se cala dans son fauteuil et me demanda, le coude posé sur l'accoudoir :

— Qu'est-ce que c'est cette angoisse ? À quoi vous pensez quand vous êtes angoissée ?

Je n'avais pas du tout envie de parler de ça. J'en avais déjà tellement parlé que j'en avais fait une overdose. Mon angoisse monta d'un cran. Pourtant il fallait bien que je parle, j'étais là pour ça, alors je répondis en restant vague :

— Je ne sais pas. Je n'ai pas l'impression de penser à quelque chose en particulier justement. Je suis comme ça 24h sur 24h. Le soir en général c'est pire.

Le Dr Grévin insista :

— Il n'y a pas quelque chose *en général* qui fait que vous vous sentez plus mal ?

J'avais les yeux posés sur une amphore coincée entre des livres. J'étais tellement angoissée que c'était dur pour moi de me concentrer. J'avais le cœur qui battait trop vite. Je répondis en tournant autour du pot car je savais que dès que j'allais vraiment parler de ça et ben j'allais aller encore plus mal. L'angoisse allait encore monter.

— Parfois j'entends une conversation ou bien je tombe sur quelque chose qui me fait comme un coup de poignard dans le cœur.

Le docteur m'incita à poursuivre du regard ma réflexion. Ça y est, ça allait me faire mal. Je baissais les yeux sur mes mains crispées. L'idée d'en parler me répugnait. Ça me brûla, ça me scia les côtes. Je répondis *-pourtant-* parce qu'il fallait bien avancer, il fallait bien que j'en parle parce qu'il fallait bien que je m'en sorte :

— Ça ne va pas quand les gens parlent de violence sexuelle, de viols, enfin de ces choses-là.

L'angoisse avait atteint le sommet. Le Dr Grévin, impassible me demanda :

— Il ne faut pas en parler ?

— Si bien sûr mais ça me fait un mal de chien, ça me torture, je rentre et je m'ouvre les veines. Ça ne manque jamais, lui répondis-je en le regardant droit dans les yeux.

Le Dr Grévin continua :

— Vous pouvez me donner un exemple de conversation qui vous a fait *du mal* ces derniers temps?

Je réfléchissais, l'angoisse rivée au cœur. Au bout de quelques minutes je lui répondis :

— Pas plus tard qu'hier dans le parc, j'étais assise à lire un livre quand j'ai entendu deux femmes dire que c'était horrible de penser que les filles en jupe c'est normal qu'elles se fassent *violer*. Pour moi, elles sous-entendent qu'il y ait des gens qui pensent que c'est *normal*... et c'est que l'on puisse penser comme ça qui me torture. Et puis je lis ça partout ! PARTOUT ! Inutile de dire que je n'allume même plus la télévision. Les médias, ils disent aussi des trucs cons tout le temps.

A présent j'étouffais. Le Dr Grévin me répondit du tac au tac :

— Ah ! Ces deux femmes auraient parlé de la pluie et du beau temps, est-ce que vous les auriez *écoutées* avec le même intérêt ?

Je haussais les épaules. Je laissais l'angoisse me torturer. Mon psychiatre me tendit un sourire plein de compassion et ajouta d'un ton qui se voulait détendu :

— Je me demande pourquoi vous continuez à vous cacher derrière votre sentiment de culpabilité.

Je me redressais sur son siège et lui rétorquais le regard noir :

— JE NE ME SENS PAS COUPABLE ! Tout le monde me culpabilise ! C'est différent !

Puisses-tu ne jamais manquer un arc en ciel ou un coucher de soleil parce que tu as les yeux baissés. *Dans "partager l'espoir"*

Chapitre 2

Retour en arrière

1992 – Dans la cuisine de la maison familiale

J'étais en train d'éplucher des pommes de terre dans la cuisine. J'avais 12 ans et je ne me sentais pas bien et ça faisait longtemps que je réfléchissais à l'origine de mon mal être. J'avais même établi toute une liste de possibilités mais tout était confus dans ma tête et je n'arrivais pas à me comprendre. J'avais demandé à ma mère, une grosse boule dans la gorge :

— Maman, j'aimerais voir un psy.

— Quelle drôle d'idée ! Pourquoi donc ? me répondit-elle en me jetant un rapide coup d'œil.

— Ch'uis pas bien...

— Qu'est ce qui ne va pas ?

Elle m'avait posé la question tout en continuant à couper des carottes en rondelles. Alors je lui avais dit une de mes fameuses possibilités :

— Papy me touche et ça ne me plaît pas...

J'avais lancé ça au milieu des épluchures. Ma mère n'avait même pas relevé la tête.

— Et alors ? Il fait ça à tout le monde. Il m'a fait ça à moi aussi. Ce sont juste des taquineries.

J'étais super angoissée. Ça me faisait du mal ce qu'elle me disait. J'insistais pour qu'elle m'emmène voir un psy.

— Oh qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre. Et tu veux voir un psy pour ça ?

Elle me regardait, l'air contrarié. C'est fou ce que j'étais triste. Je regardais les épluchures accumulées. Ma mère changea de sujet :

— T'as fait tes devoirs au fait ?

J'en avais rien à foutre de mes devoirs. L'indifférence de ma

mère me fit très mal. Alors je lui demandais :

— Tu crois que c'est de ma faute s'il me touche ?

— Tu me fais chier maintenant avec ça.

Elle avait continué à éplucher des carottes. Je me tordais les mains dans un torchon. J'avais envie de pleurer, de hurler, de crier.

— Réponds-moi alors ! avais-je demandé en colère.

— Oui, tiens t'es contente ? Oui c'est de ta faute !

En colère, déçue, triste et angoissée, je m'étais levée d'un bond et j'avais rejoint ma chambre en silence. J'avais claqué la porte et je m'étais assise au pied de mon lit en regardant la fenêtre. Je me sentais coupable. Je voulais mourir. C'était dimanche, demain j'avais cours. J'étais nulle et sans avenir. J'étais restée assise la tête dans les mains pendant deux heures. J'avais attendu que la colère sourde qui bouillait en moi s'apaise. C'était ça ou me jeter par la fenêtre.

Personne ne m'avait dérangée, personne n'était venu voir ce que je faisais, comme d'habitude. Mon père m'avait appelée pour déjeuner. Engourdie, je m'étais finalement levée. J'avais mangé mes haricots verts. La télévision était allumée, personne ne parlait jamais à table. On regardait le Juste Prix.

Le lundi matin, j'étais allée en cours le ventre vide. Arrivée au collège, alors que je montais les escaliers dans un chahut épouvantable, me faisant pousser de tous les côtés, deux garçons de ma classe s'étaient amusés à me toucher entre les jambes. Ça m'avait lapidée. Je m'étais retournée et je les avais vus rire. Le soir, la mort dans l'âme, j'avais attendu que ma mère rentre et j'étais descendue la voir.

— Maman, j'aimerais *vraiment* voir un psy...

Je continuais dans ma tête : "Maman j'ai envie de mourir, maman, je suis mal, maman j'aime pas ce que les hommes me font, ça me tue, ça me crève, maman aide-moi. Je vais me pendre demain au collège."

Et ma mère m'avait rétorqué en colère :

— Oh tu vas pas me bassiner encore avec ça.

Alors j'avais essayé de la convaincre du mieux que je pouvais.

— Écoute-moi, s'il te plaît ! J'ai pas d'amies à l'école. J'ai besoin de me confier à quelqu'un. Ça ne me paraît pas si stupide de voir un psy...

J'étais sur le point de pleurer. J'étais sur le point de courir

dans ma chambre et de me nouer un foulard autour du cou.

Alors la semaine suivante, ma mère m'avait emmenée voir la psy du quartier. J'avais suivi une seule séance. J'avais pleuré sans cesse. J'avais parlé de ce qui se passait au collège, des taquineries du papy *-aussi-*. La psychiatre m'avait regardée affalée sur son bureau. A la fin en demandant son chèque, elle m'avait dit :

— Ah c'est donc ça. Bon je vais t'apprendre à te défendre alors.

Je n'y étais plus retournée. Je n'en avais plus reparlé. Ça faisait encore plus mal. J'étais bête comme gamine de me plaindre pour si peu. Pourquoi je ne remettais pas à leur place les gars de ma classe au lieu de pleurer ? Une bonne gifle ! Mais voilà à 12 ans, je ne pouvais pas me défendre. J'étais déjà cassée. J'étais qu'une nulle, qu'une ratée. Je n'avais pas la force dans ma tête de me battre. Je voulais juste mourir.

La vie est une aventure risquée ou elle n'est rien. Garder les yeux tournés vers le changement et agir en personnes libres face au destin, c'est posséder en soi une force invincible.

Helen Keller

Mai 1994 – Le numéro vert

Deux années avaient passé depuis l'épisode de la psy du quartier. J'avais redoublé ma 4ème. Mes parents étaient en train de divorcer. Il y avait eu une maîtresse de trop du côté de papa. Ma grand-mère avait un cancer. Et moi j'avais 14 ans, des vergetures qui naissaient sur mon corps qui changeait. Au collège ça n'allait pas mieux. J'étais repliée sur moi-même. Je n'avais pas d'amies. J'étais tout le temps toute seule. Me pendre entre deux cours, ça me trottait tous les jours dans la tête. Peut-être que les deux garçons de ma classe regretteraient ce qu'ils m'avaient fait. Peut-être que mes parents se rendraient compte que je souffrais. Ou peut-être pas. Peut-être qu'on m'enterrait comme ça sans un mot dans le petit cimetière de la ville. Et puis j'y pensais toujours aux taquineries du papy. Je me demandais toujours si c'était normal ou pas.

J'allais en cours à reculons. Je détestais le collègue. Certains des élèves de ma classe me giflaient ou me tapaient sur la tête juste pour rire. J'y allais la peur au ventre, peur des autres, peur d'être interrogée alors que je ne connaissais jamais mes cours. J'avais peur des professeurs qui rendent les devoirs en disant les notes tout haut. Et puis un jour, une fille de ma classe m'avait demandé de signer une pétition contre la fermeture de l'émission de radio "Lovin' Fun" animée par Doc et Difool jugée trop vulgaire. Je ne connaissais pas la radio. Ce fut une découverte. Le soir en rentrant, assise dans la chambre d'amie, je l'avais allumée et je l'avais écoutée. On y parlait de tout et surtout de sexe. C'était une émission pour les ados. Et puis un soir, il y avait une fille qui avait appelé et elle avait dit que son grand-père la touchait quand elle était petite et le Doc, il avait dit que ce n'était pas normal. Ce soir-là, moi Jessy j'avais compris quelque chose de terrible. Ça m'avait soulagée, ça m'avait poignardée - *aussi-*, les deux sentiments comprimés dans le ventre. Alors je

m'étais rapprochée de la fille sympa de ma classe et je lui avais demandé : "Est-ce que c'est normal que mon grand-père me touche, il te fait pareil le tien ?". La fille, elle m'avait dit que son grand-père ne lui faisait pas ça mais elle ne savait pas si c'était normal ou pas. L'inceste, les abus sexuels c'était encore tabou dans les années 90. On commençait tout juste à en parler. Le lendemain, elle était venue me voir avec une page de journal. Il y avait un article qui parlait de maltraitance et puis surtout il y avait une petite phrase toute simple et très bien faite qui disait :

"Si tu ne sais pas si ce que l'on te fait est bien ou pas, appelle-nous, nous on saura."

Il y avait un numéro de téléphone en bas de la page. Un numéro vert. J'avais plié la feuille en quatre et l'avais glissée dans mon classeur de math.

J'avais réfléchi toute la journée en cours au numéro vert. Appeler ? Ne pas appeler ? Pendant la récré, j'en avais reparlé à la fille de ma classe qui m'avait dit que je n'avais rien à perdre. Je n'avais qu'à poser la question à celui qui décrocherait. Je pourrais toujours raccrocher *-au pire-*.

À dix-sept heures après la fin du cours de physique j'étais rentrée plus tendue que d'habitude. Et si mon père ou ma mère débarquait à l'improviste ? Ça leur arrivait parfois. Et est-ce qu'ils allaient s'en rendre compte sur la facture du téléphone ? J'avais ouvert la porte de l'entrée en regardant derrière moi plusieurs fois comme si je me préparais à commettre une énorme bêtise. Une fois à l'intérieur j'avais refermé la porte et j'avais posé mes yeux sur le téléphone posé sur le guéridon. J'étais angoissée, j'avais les mains moites. "Je dois savoir, faut que je sache si c'est bien ou pas !" Je m'étais emparée du combiné, j'avais couru dans l'escalier et je m'étais réfugiée dans ma chambre. J'avais fermé la porte à clef et je m'étais assise au pied de mon lit. J'avais senti mon cœur palpiter sous ma peau comme s'il cherchait une issue de secours. Je m'étais répétée ma question mille fois. J'avais respiré un grand coup et j'avais composé le numéro :

SOS ENFANTS MALTRAITES

Terrorisée, j'avais attendu suspendue aux intonations du téléphone quand une personne avait décroché.

— Allô ?

Une voix d'homme avec un accent du Sud avait parlé dans mon oreille.

— Euh. Bonjour, bafouillai-je en me rongant un ongle, les yeux rivés sur la fenêtre de ma chambre.

— Bonjour.

L'homme me demanda d'une voix enjouée :

— Est-ce que je peux t'aider ?

— Euh... peut-être, je sais pas. (Je marquai une brève pause avant de poursuivre. J'avais peur que l'homme raccroche.) Mes parents sont en train de divorcer. Je vais pas bien.

Ma voix tremblait. Je disais ce qui me passait par la tête. J'avais peur, très peur. Ça me faisait mal dans le ventre. Je regardais la pluie fouetter les velux de ma chambre. Je n'arrivais pas à poser ma question. L'homme m'avait répondu paternel :

— Ça arrive ce genre de chose. C'est triste. (Il avait marqué une brève pause et avait ajouté). Je comprends que tu sois malheureuse...

Je pleurais, sanglotais, je m'effondrais. Le sol se déroba sous mes pieds. L'homme était resté silencieux quelques minutes à écouter mes sanglots lui parvenir dans le creux de l'oreille puis il m'avait demandé :

— Dis-moi. Ça me fait de la peine d'entendre une jolie jeune fille pleurer comme ça car je suis sûr que tu es jolie, hein. Allez dis-moi, pourquoi pleures-tu ? Tu pleures à cause du divorce de tes parents ?

Mon cœur battait la chamade. Ça criait un écho de souffrance infini là-dedans. J'avais lâché :

— Mon grand-père, il me touche.

L'homme avait repris d'une voix douce et avec beaucoup de tendresse :

— Tu sais personne n'a le droit de te toucher. Comment tu t'appelles ?

L'homme venait de répondre à ma question. IL N'AVAIT PAS LE DROIT ! Je m'étais redressée contre les barreaux du lit, choquée et j'avais répondu :

— Je m'appelle Jessy.

Assise en tailleur, je lui avais demandé, les yeux écarquillés, en hoquetant :

— C'est pas normal alors ?

— Non. Il n'a pas le droit. Personne n'a le droit de te toucher. Jessy comment ? Tu habites où Jessy ?

J'étais restée silencieuse un moment puis j'avais répondu d'un seul bloc :

— Je préfère ne pas le dire.

J'avais senti un nouveau danger s'insinuer dans le câble du téléphone. Le danger c'était les conséquences de cet appel.

— Et pourquoi tu ne veux pas le dire ? Je veux juste t'aider tu sais.

— Parce que j'ai peur. Je voulais juste savoir si c'était normal ou pas.

— Donne-moi ton nom. Si tu me donnes ton nom, je pourrais t'aider.

— Non... je suis désolée, je veux pas le dire.
Silence.

— D'accord. Alors je vais te donner mon nom à moi et mon numéro de téléphone. Si jamais tu ne vas pas bien que ce soit la nuit ou le jour, tu m'appelleras dis ?

— Oui.

— Promis ?

— Promis !

Son nom à lui c'était Roger.

Depuis le coup de fil, je n'avais plus reparlé à ma mère des taquineries de papy. J'allais en cours, rentrais chez moi le baladeur dans les oreilles, écoutais Doc et Difool, faisais mes devoirs et allais me coucher. J'étais mal dans ma peau. Quand les mauvais souvenirs m'assaillaient je me griffais, me tapais la tête contre les murs. Ma mère, elle, continuait à faire comme si de rien n'était -*comme toujours*-.

L'été approchait. L'état de ma grand-mère ne s'était pas arrangé alors il était prévu que j'aie passer mes vacances dans le Sud avec ma mère. J'allais revoir le papy. J'essayais de me dire que cette fois-ci il ne pourrait rien me faire. Je me défendrais puisque c'était ce qu'il fallait faire. C'était la psy du quartier qui l'avait dit. Je prendrais le fusil de chasse posé sur la cheminée et je lui tirais une balle dans la tête. Non, mieux, je lui mettrais ses pilules pour le cœur dans son vin rouge comme ça personne ne saurait que c'était moi. "Touche moi encore une fois et je te bute". C'était ça qu'il y avait dans ma tête de gamine. Rage, colère et haine, c'était tout ce que je pouvais ressentir. J'étais contente d'y

aller. J'allais lui régler son compte à ce porc.

On avait bouclé les valises et on était parti un matin de bonne heure. Je n'avais rien dit durant le trajet. Arrivée à la maison des grands-parents, j'avais salué tout le monde l'air de rien, même mon grand-père. J'avais réalisé que tuer quelqu'un, même si on le déteste, c'était loin d'être évident. Je n'étais pas née tueuse. J'étais allée dans la chambre d'amie que je partageais avec ma mère. J'avais mis mon baladeur dans mes oreilles et m'étais mise en tête de passer le reste du temps comme ça : loin des autres et surtout loin du grand-père. Les heures qui suivirent, j'étais restée dans ma chambre, la tête sous la couverture. On m'avait laissée tranquille. Et puis comme il fallait bien que je mange, j'avais dû me lever à contre cœur et faire face au papy. J'avais peur. J'étais mal et j'avais la nausée. J'étais restée les muscles tendus assise sur une chaise en face de mon assiette. Et puis mon grand-père avait allumé la télévision et tous avaient regardé le journal télévisé. On parlait des Allemands, mon grand-père avait critiqué les "boches", j'étais alors soudain sortie de mon mutisme et j'avais déclaré que moi, j'aimais les allemands et que d'ailleurs j'apprenais la langue au collège. Le grand-père s'était levé, m'avait couru après et il avait voulu m'étrangler - *m'étrangler*- parce que les boches avaient tué mon arrière-grand-père qui faisait de la résistance pendant la seconde guerre mondiale. Alors je m'étais sauvée et j'avais crié pour me protéger :

— Personne ne peut me toucher ! J'ai appelé SOS Enfants Maltraités !

Une bombe. Ma révélation avait eu l'effet recherché. Le grand père s'était arrêté net dans sa course folle et ma mère m'avait dévisagé comme si la foudre venait de tomber sur elle. La famille m'avait ignorée durant le reste des vacances se demandant sans doute si la gamine disait la vérité ou si elle bluffait. Et puis les vacances terminées, j'avais repris le chemin du collège. Ma grand-mère venait de mourir. Elle avait perdu son combat contre le cancer. Ma mère était restée dans le Sud pour l'enterrement et mon père venait de se barrer avec sa maîtresse dans son nouvel appart. Et moi, j'étais restée seule, sans personne, dans la grande maison vide de la banlieue parisienne. J'avais 14 ans.

Et j'avais rappelé Roger et je lui avais donné mon nom et mon adresse. Un rendez-vous avait été fixé. Puis au bout de quatre jours, ma mère était revenue vêtue de noir. Elle pleurait

beaucoup et me parlait de ma grand-mère sans arrêt. J'étais triste aussi mais je me disais qu'elle était mieux là où elle était plutôt qu'avec le papy qui la cognait de temps en temps. J'avais parlé du rendez-vous à ma mère et à ma grande surprise, son seul souci c'était le regard des voisins. Elle priait pour que la voiture qui allait venir soit blanche sans le mot "DDASS" marqué dessus. En attendant je continuais à aller au collège et à écouter Fun Radio. J'avais été convoquée à la visite médicale annuelle et j'appréhendais qu'on me demande de me déshabiller. Je me trimbalais ma boule d'angoisse dans le ventre tous les jours.

J'évite de regarder devant ou derrière
moi, j'essaie de regarder en haut.
Charlotte Brontë

Octobre 1994 – Le médecin scolaire

Le jour de la visite médicale était arrivé. Je m'étais présentée à l'infirmerie un matin pendant l'heure d'anglais et au lieu de rester dix minutes, j'étais restée trois heures. J'avais frappé à la porte et j'étais entrée intimidée par cette odeur stérile commune à tous les endroits médicaux. Une femme blonde, les cheveux mi-longs, assise derrière son bureau m'avait invitée à m'asseoir et m'avait posé des questions sur ma santé générale avant de me demander de me déshabiller. Nerveuse je m'étais exécutée tremblante. A la fin de la visite, je m'étais précipitée sur mes vêtements et je m'étais rhabillée en quatrième vitesse avant d'aller m'asseoir à nouveau sur la chaise en acier, les pieds ramenés en arrière, les mains accrochées aux montures du siège de chaque côté de mes cuisses. Le docteur m'avait observé pendant tout ce temps.

— Dis-moi comment ça va au collège ?

— Bof. J'ai pas des résultats géniaux. lui avais-je confié en évitant de la regarder.

— Qu'est-ce que tu manges le matin ?

— Ça dépend. Parfois rien....

— Ce n'est pas bon pour la santé de rien manger le matin. Pourquoi tu ne manges pas bien ?

— J'ai pas le temps en fait. Je me lève souvent trop tard. lui avais-je répondu, cette fois-ci en la regardant droit dans les yeux. Le docteur avait poursuivi ses questions :

— Pourquoi tu te lèves tard ? Tu ne dors pas bien ?

Le médecin scolaire m'avait regardée avec cette douceur maternelle qui suscite les confidences. Cette femme formidable m'avait tendu la main.

— Non... je dors pas bien....

Puis j'avais baissé les yeux sur le carrelage blanc désinfecté.

— Pourquoi ? me demanda-t-elle de but en blanc.

— Parce que je fais des cauchemars, lui avais-je répondu

après lui avoir jeté un bref coup d'œil.

— Tu fais des cauchemars sur quoi ?

Je sentais un danger indicible fondre sur moi mais une délivrance aussi. Les deux sentiments noyés l'un dans l'autre. Je commençais à le connaître ce sentiment, le même que celui du numéro vert. Puis je me revis petite fille en boule, recroquevillée dans un coin de la salle de bain, dans le noir, je me sentais sale, seule, pas belle, avec le sentiment qu'on ne m'aimerait jamais. L'amour c'était fait pour les autres mais pas pour moi. J'avais 10 ans. Alors j'avais relevé la tête et j'avais répondu :

— Mon grand-père, il me touche.

J'avais détourné le regard et j'avais ajouté très vite :

— C'est pas grave de toute façon. On ne m'a pas violé. C'est rien, hein ?

— Je ne suis pas d'accord avec toi... ce n'est peut-être pas un viol mais ça reste un attouchement sexuel. C'est un délit. C'est interdit. C'est dégueulasse de faire ça. Tu es sûr qu'il ne te viole pas ? Tu peux tout me dire... je peux tout entendre.

— Non, il ne m'a jamais violée.

J'avais soupiré. Est-ce que j'avais raison d'en parler ? J'avais ajouté :

— Il y a bien pensé mais il ne l'a pas fait.

— Qu'est-ce qu'il te fait dire ça ?

— Un jour il m'a emmené en voiture avec lui pour aller chercher du foin. J'étais en jupe. Il arrêtait pas de regarder mes jambes... j'étais morte de trouille. J'osais pas bouger...

— Et après qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— J'arrive pas à me souvenir après. Il m'a demandé de descendre de la voiture et de le suivre... mais je pouvais plus bouger. Après j'ai un grand vide. Je ne me souviens pas. Mais je pense qu'il ne s'est rien passé, je me souviendrais sinon...

— Tu as d'autres souvenirs ?

— Il a demandé à ma cousine de se déshabiller... il la touchait aussi.

— Bon. Est-ce qu'il t'a demandé de faire des fellations ?

— Non.

— Est-ce que tu en as parlé à quelqu'un d'autre ?

— Oui j'ai appelé le numéro vert.

— SOS enfants maltraités ?

— Oui. Ils doivent venir la semaine prochaine pour parler avec ma mère.

— Ça fait combien de temps que tu as appelé ?

— Quatre mois.

— Écoute Jessy. J'ai connu d'autres personnes à qui il est arrivé le même genre de chose que toi. Elles s'en sont *sorties* tu sais. Elles ont suivi une psychothérapie. J'aimerais que tu fasses ça toi aussi. Je vais te donner le nom d'une psychologue pour que tu prennes contact avec elle. Je vais contacter tes parents aussi.

— J'ai déjà vu une psy mais ça ne s'est pas très bien passé...

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Qu'elle allait m'apprendre à me défendre...

— Elle était vraiment conne celle-ci. Elle pouvait pas te rendre plus mal à te dire un truc pareil. Cette psychologue, je la connais. Elle est bien. Tu verras, elle t'aidera.

J'avais demandé anxieuse:

— Vous savez s'il va se passer quelque chose avec la justice ?

C'était ça aussi les conséquences et j'en avais très peur. Parler c'était se confronter à la justice, c'était prendre le risque d'un procès, de ne pas être crue, de ne pas avoir assez de preuves, d'être reconnue aussi, d'envoyer des gens de sa famille en taule. Prendre une telle décision quand on est encore qu'une gamine c'est très dur.

— Je pense que les services sociaux vont porter plainte pour toi. N'oublie jamais que ce n'est pas toi la coupable. Tu es la victime. Ce n'est pas de ta faute.

Ça se bousculait dans ma tête. Pourquoi elle me parlait de *m'en sortir* ? Et puis c'était quoi cette histoire de culpabilité ? Je n'avais jamais dit que je me sentais coupable ! Pourquoi elle insistait sur le fait que ce n'était pas de ma faute ? Je devais me sentir coupable ? Coupable de quoi ?

Et puis je repensais à ce que m'avait dit "*la conne*"... c'était à moi de me défendre, à moi de dire non. Comme si le grand-père m'avait demandé mon avis... Le médecin scolaire et la psy avaient des discours complètement opposés. Sans parler de ma mère qui me disait que ce n'était rien. J'étais perdue.

Le médecin scolaire avait rempli mon carnet de santé et ma fiche de collégienne. Elle m'avait frotté les épaules. Lui confier mes problèmes m'avait délivrée d'un poids énorme.

La semaine suivante, le médecin scolaire avait convoqué ma mère. Elle lui avait expliqué que les taquineries du papy, on appelait ça dans le langage courant des "attouchements sexuels" et que ce n'était pas normal. Ma mère n'avait rien rétorqué mais elle m'avait jeté un regard noir. Elle m'avait maudit en silence mais avait fait ce qu'on lui avait conseillé de faire : m'emmener voir un psy. Elle avait pris l'annuaire et avait cherché la psychologue que le médecin scolaire avait recommandé et l'avait appelée. Il fallait patienter trois mois. Alors j'avais attendu. Et en attendant, le médecin scolaire m'avait accueillie quasiment tous les jours dans son cabinet et tous les jours j'avais pleuré à chaudes larmes. Au début quand on parle de ça, on pleure, on pleure tout le temps.

Le jour du rendez-vous avec les gens du numéro vert était arrivé. Leur voiture s'était garée un peu en retrait, tout au bout de la rue. Il n'y avait pas le mot DDASS écrit en gros dessus au grand soulagement de ma mère. On s'était tous installés autour de la table du salon. On avait fait le bilan de la situation. L'homme, la trentaine, était un éducateur spécialisé. La femme, blonde, même âge que son collègue, était une assistante sociale. Ils avaient pris des notes, avaient parlé avec nous. Ma mère pleurait, moi j'étais en colère, je voulais tuer mon grand-père. Et ma mère, elle ne comprenait pas ce qui se passait.

Tous les mois un rendez-vous étaient fixés. A chaque entretien, c'était pareil, on parlait de comment on allait. On faisait le bilan du mois. Ma mère pleurait toujours beaucoup. Elle parlait de mes crises de nerf et de mes automutilations. Elle disait qu'elle n'en pouvait plus de tout ça, qu'elle ne comprenait pas, qu'elle voulait bien comprendre. Moi, je pleurais moins qu'avant. Je parlais de l'école, de mes crises de nerf, de mon mal être et des ciseaux *-aussi-*. L'éducateur spécialisé me disait que je devais arrêter de me faire tant de mal, que ma mère m'aimait, que je devais assister à mes cours. A la fin de l'entrevue les gens des services sociaux notaient tout dans leur carnet et s'en allaient. Et moi je bouillais de colère intérieurement. Ils ne comprenaient pas à quel point ma mère me faisait du mal, à quel point elle me culpabilisait. Alors je poursuivais ma vie entre la petite chaise d'acier du collège, la psy et les services sociaux. Et ça faisait presque un an que je marchais à l'envers.

Les grands espoirs font les
grands Hommes.
Thomas Fuller

Avril 1995 – Première hospitalisation

Ça faisait un an que je voyais la psychologue que le médecin scolaire m'avait recommandée. Elle m'écoutait, me parlait, faisait de son mieux pour m'aider mais elle était dépassée. Elle ne savait plus trop quoi me dire. Elle avait même convoqué ma mère un samedi matin pour lui expliquer la situation. Elle lui avait dit :

— Votre fille ne va pas bien du tout madame. Il faudrait l'hospitaliser...

— Je comprends pas ! Je comprends rien moi depuis ces derniers mois. Franchement il ne l'a pas violée ! C'est quoi toutes ces âneries ?

— Madame. Votre fille est traumatisée. C'est comme si elle avait été violée pour elle. Elle souffre beaucoup... elle souffre vraiment beaucoup. Votre fille, elle pense à se suicider.

— Bon. Alors faut que je fasse quoi ? Parce que moi j'aimerai bien qu'on me dise ce que je dois faire !

Alors la psychologue avait écrit une lettre pour le psychiatre qui allait me recevoir à l'hôpital. Elle m'avait dit que ce serait une petite hospitalisation, un mois pas plus. "Tu verras" m'avait-elle dit. "En un mois tu seras guérie et tout rentrera dans l'ordre". Je l'avais crue, ma maman aussi qui ne comprenait pas pourquoi j'allais si mal. "C'était rien les caresses de papy, il lui avait fait pareil ! De quoi elle se plaignait cette sale gamine !".

Un samedi matin, j'avais fait le trajet avec elle, la lettre de recommandation dans la boîte à gants. Direction un grand hôpital parisien. J'étais curieuse, j'avais tiré la petite poignée et j'avais pris la lettre.

— Qu'est-ce que tu fais ? m'avait demandé ma mère arrêtée au feu rouge.

— J'aimerai bien savoir ce qu'il y a d'écrit...

— Oui moi aussi figure toi. Ouvre-la.

Je l'avais ouverte. Je l'avais lue dans ma tête. J'avais souri.

— Alors ? Qu'est-ce qu'il y a de marqué ? avait demandé

ma mère, curieuse.

— "Relation incestueuse avec son grand-père" ! Tu vois que c'est pas normal les taquineries de ton père ! On appelle ça de l'INCESTE !

— Pff, n'importe quoi. Évidemment qu'elle a écrit ça si tu lui as raconté des âneries pareilles !

J'avais les sanglots coincés dans la gorge. Les mots de ma mère me tuaient. Ça brûlait, ça faisait très mal. J'avais hurlé :

— T'es qu'une conne ! Je te hais ! Il avait pas le droit de me toucher tout le temps, il avait pas le droit de me traiter de pute ! De me dire de venir, que si je venais pas il allait mourir, c'est une ordure ton père ! Il avait pas le droit de me maintenir de force. Je me débattais ! Et toi pauvre conne, tu appelles ça des taquineries ! La limite c'est quand la petite fille, tu vois elle pleure ! T'es trop conne tu entends ! Trop conne !

Ma mère m'avait jeté un regard noir. Elle n'avait rien dit. Elle conduisait. Il valait mieux éviter l'accident.

Arrivées aux urgences, j'avais tendu la lettre de ma psychiatre à un homme en blouse blanche que je ne connaissais pas. Et j'avais fondu en larmes encore une fois et j'avais été acceptée pour un mois. Ça tombait bien c'était les vacances scolaires, mieux qu'un été à la mer.

J'avais été affectée à une unité qui ne comptait pas plus d'une vingtaine de patients. J'avais passé des tas de tests dès ma première semaine : des tests de Rorschach et des tests d'intelligence. La première psy à m'avoir accueillie m'avait demandé si je tapais les autres élèves à l'école, j'avais dû lui dire que c'était moi qui avais été tapée à l'école et pas l'inverse.

Pendant cette première semaine donc, je fus mise en observation par l'équipe médicale. Je n'avais pas le droit de sortir, pas le droit au coup de fil. Je fus coupée du monde. Le deuxième jour, je piquais une crise de nerf. S'en était trop, je craquais. J'étais à fleur de peau, écorchée vive. C'était après le repas pris dans la salle commune. Un infirmier m'avait dit que j'avais mal débarrassé mon plateau. Une goutte d'eau dans un vase trop plein. J'avais hurlé et je m'étais jetée par terre. Trois infirmiers s'étaient précipités sur moi. On m'avait emmenée dans ma chambre et on m'avait dit de me calmer. Et puis on m'avait tendu un verre d'eau et un cachet. On m'avait pas trop donné le choix, c'était ça ou la piqûre. J'avais avalé mon verre d'eau avec le comprimé. Un infirmier s'était assis sur mon lit. Il m'avait demandé :

— Tu as vu le film "La Haine" ?

— Non. Je ne connais pas. avais-je répondu en pleurant.

— C'est l'histoire de jeunes qui foutent leur vie en l'air. A la fin il y a une phrase qui est dite et qui est très juste. "Ce n'est pas la chute qui compte, c'est l'atterrissage." Je voudrais que tu y réfléchisses. D'accord ?

— D'accord, avais-je répondu la mort dans l'âme.

Il m'intriguait avec son histoire de film.

— Tu devrais te reposer maintenant. Reste ici pendant les deux prochaines heures.

Et l'infirmier était sorti. Et je m'étais allongée sur mon lit et j'avais continué à pleurer. J'avais 15 ans et j'étais enfermée dans un hôpital psychiatrique. J'en avais marre de tout ça. Tout ce que je voulais c'était que ma mère me dise que ce n'était pas de ma faute, que mon grand-père n'avait pas le droit de me toucher, que j'étais une victime d'attouchement sexuel, d'inceste. Je voulais qu'elle me protège, qu'elle m'aime, qu'elle porte plainte, qu'elle me soutienne. Et au lieu de ça, je ne recevais que du mépris et des mots blessants de sa part. Au bout d'une heure, l'infirmier était revenu, il avait tiré une chaise et s'était assis en face de moi. Je sentais l'anxiolytique faire effet. J'étais plus détendue. Je pleurais toujours mais je ne ressentais plus la souffrance. J'étais vidée.

— Écoute. Je viens de lire ton dossier, m'avait dit l'infirmier sur un ton plus doux.

J'avais ravalé mes sanglots. Il avait poursuivi :

— Ici on accueille de tout, des jeunes aussi à qui on n'a pas appris les bonnes manières. Si j'avais su la raison de ton hospitalisation je t'aurais pas embêté pour si peu. (Il avait marqué une longue pause et avait ajouté) J'espère que tu vas mieux. Et puis il m'avait laissée.

Le lendemain je m'étais habillée pour aller déjeuner. C'est à dire en vitesse, la peur au ventre, sous les couvertures. Me déshabiller me terrorisait. Et puis j'avais été déjeuner avec les autres patients. J'étais en train de discuter avec deux filles quand une infirmière s'était approchée de la table et avait demandé à me parler.

— Jessy ? Vous n'avez pas pris de douche ce matin ? m'avait-elle demandé à voix basse un peu à part.

— Euh... Non mais j'en prendrais une demain, avais-je répondu embarrassée.

C'était vrai que je n'étais pas propre malgré les déodorants et

les parfums que j'utilisais à outrance. Je repoussais le plus loin possible le moment de me laver. Je changeais de vêtements souvent et je gardais mes cheveux toujours attachés si bien que ça ne se voyait pas. Et puis le lendemain, la même infirmière était venue me réveiller et m'avait demandé d'aller prendre ma douche. Angoissée, j'étais au pied du mur. Alors je lui avais confié que je ne pouvais pas le faire.

— Pourquoi tu ne peux pas ? C'est à cause de ton grand-père ? m'avait demandé l'infirmière gentiment en s'asseyant sur mon lit.

— Oui... Ma grand-mère me cachait pour me laver quand j'étais petite. Elle attendait souvent qu'il soit parti. C'était l'horreur.

— Ta grand-mère savait alors que tu étais en danger...

Je regardais l'infirmière, interloquée. Je réalisais soudain la gravité de ce que j'avais subi.

— Oui. Elle faisait tout pour nous protéger ma cousine et moi. Une fois il nous a surpris dans une baignoire à jouer en maillot de bain et il a demandé à ma cousine de se déshabiller...

— Écoute, je comprends que ça te rende mal et que tu sois angoissée à l'idée de te déshabiller mais tu es ici aussi pour apprendre à contrôler tes angoisses. Ce que je vais faire c'est que tu vas aller prendre ta douche seule dans la salle de bain commune. Il n'y aura personne d'autre que toi. Tu vas t'enfermer dans la cabine et je vais fermer à clef la porte de la salle. Je resterai là à attendre que tu aies fini. Alors on essaye ?

J'avais peur, c'était un réflexe incontrôlé. Pourtant il fallait que je fasse face à mes angoisses et les surmonte. Elle avait raison. Je ne pouvais pas rester comme ça toute ma vie. Je m'étais levée lentement, j'avais pris tout ce dont j'avais besoin et je m'étais dirigée avec l'infirmière vers la salle des douches. J'étais entrée, j'avais jeté un coup d'œil à l'infirmière qui m'avait rassurée par un sourire et je m'étais enfermée dans ma cabine. J'avais entendu l'infirmière fermer la salle. Angoissée, les jambes flageolantes, je m'étais déshabillée en vitesse et je m'étais douchée. Ça faisait une éternité que je n'avais pas pris de douche. Je tremblais et j'avais dû mal à contrôler les mouvements que je faisais. Mes gestes étaient saccadés. Une fois propre, j'avais fermé les robinets et je m'étais séchée. Je m'étais habillée un peu plus rassurée et j'avais frappé à la porte, soulagée. L'infirmière m'avait ouvert avec un sourire complice. Moi, Jessy, j'avais

réussi à dominer mon angoisse ! Demain et les jours suivant je ferais pareil. Je surmonterais mes peurs. Quand j'avais quitté l'infirmière, une fille m'avait tirée par le bras pour me parler. Elle était jolie, du même âge, dégourdie. On alla dans ma chambre. Assise sur mon lit, elle me demanda :

— Tu t'es fait violée toi c'est ça ?

— Non, c'était juste des attouchements...

— Moi j'ai vu mon grand-père violer toutes mes cousines devant moi.

— Quelle horreur. Il a été condamné ?

— Ouais, 6 mois de prison avec sursis.

— Ça veut dire quoi sursis ?

— Ça veut dire qu'il reste chez lui à regarder la télé. Il a pas le droit de quitter la ville c'est tout.

— C'est nul. Il mérite la mort.

— Et toi alors c'était qui ?

— Mon grand-père aussi.

— Tu sais, façon faut pas se leurrer. La majorité des filles ici, elles sont là pour ça.

— Et les garçons ? lui demandai-je curieuse. J'en ai rencontré un qui m'a dit que c'était les flics qui l'avait cueilli dans la rue alors qu'il essayait de voler une voiture.

— Ah oui tu parles de Mohammed. Les autres je sais pas trop mais j'ai l'impression qu'ils ont des pathologies assez lourdes comme la schizophrénie. Ce genre de chose. Oh attends. (Elle venait de se souvenir de quelque chose) il y a un gars qui a essayé de violer sa sœur, figure-toi qu'ils sont tous les deux dans le service d'à côté !

— Au même endroit ?

— Ouais ! Et attends, en bas il y a un multirécidiviste !

J'avais écarquillé les yeux. J'étais entourée par des violeurs ! Des violeurs qu'on traitait comme les victimes ! J'en avais mal au ventre. Pourquoi ils n'étaient pas en taule ceux-là ? Je n'en avais pas cru mes oreilles. Comment c'était possible une chose pareille ?

Le lendemain j'avais eu rendez-vous avec la psychiatre responsable de l'unité. Mes parents avaient eu un entretien avec elle l'heure d'avant et ils m'attendaient dans la salle d'attente. Je m'étais avancée anxieuse le long du couloir accompagnée d'une infirmière. J'avais salué mes parents vite fait et j'étais entrée dans

le bureau, seule. L'entrevue avec la psychiatre en chef m'avait lapidée.

— On ne t'a pas violée. Tu exagères tout. Tu vois tout comme sous une loupe. Tu as mal interprété ce qui s'est passé. Bon d'accord il y a deux ou trois choses c'est vrai, ce n'est pas normal mais bon tu sais les violeurs ils sont tous en prison. Je pense que si tes parents n'avaient pas divorcés, jamais tu n'aurais parlé de tout ça.

Je n'avais rien répondu. Elle me prenait vraiment pour une imbécile, pour une gamine qui manquait d'attention. Elle donnait raison à ma mère qui me disait que le problème c'était moi. Je m'étais repliée sur moi-même, n'osais plus dire quoique ce soit. J'étais folle, j'étais minable, bête, grosse et méchante. Non vraiment je ne comprenais rien aux jeux des adultes. J'avais vite compris que ce n'était pas seulement contre mon passé que j'allais devoir mener un combat mais contre la société toute entière. Un coup on me disait blanc, un coup on me disait noir.

L'entrevue dura 1 heure. A la fin de l'entretien, je n'avais plus envie de rester dans cet hôpital, plus envie de parler, plus envie de me battre, plus envie de me forcer à prendre des douches. J'avais juste envie de partir loin d'ici, de marcher dans une forêt en Sibérie et de dormir dans un igloo et de ne plus me réveiller. J'étais allée retrouver mes parents. C'était samedi, j'avais le droit de passer 2 heures avec eux. On était sorti dans la rue et on était allé dans le café du coin boire deux cafés et un diabolo grenadine. J'étais restée muette. Mes parents, eux, avaient parlé de l'actualité, de la météo et des derniers résultats du loto. A la fin de la réunion de famille, ils avaient abordé le sujet qui fâche : moi. La psychiatre leur avait dit qu'il fallait que je reste hospitalisée plus longtemps, que j'allais mal, qu'on ne savait pas pourquoi j'étais autant traumatisée. Alors ma mère m'avait demandé pendant que je jouais avec ma paille :

— Tu veux rester là-bas, toi ? Franchement ce n'est quand même pas génial... c'est n'importe quoi toute cette histoire. Je pense que ce serait mieux que tu rentres et qu'on reparte sur de bonnes bases. Qu'en penses-tu ? Oh et puis il faut que je te dise, j'ai réservé un appartement sur la Côte ! On va prendre des vacances !

J'avais acquiescé les yeux rivés au reste de grenadine. Plus de douches à prendre. Plus de pys pour me dire que j'exagérais. A quoi bon rester de toute façon, on ne me prenait pas au sérieux. Les vacances, je m'en fichais. L'avenir aussi.

Au bout d'un mois j'étais sortie contre avis médical. Mes parents avaient signé le papier. Je n'étais pas guérie, non, je voulais toujours me suicider. Elle était belle la promesse du docteur. Sur mes cahiers je dessinais ma tombe, des croix, des cercueils. C'est moche de dessiner des cercueils. Je vivais dans un cimetière parce que les morts eux au moins ils ne vous tuent pas. Un cimetière c'est calme, tranquille avec des chats errants qui vous regardent pleurer sans vous poser de questions. Alors je passais mon temps avec les morts plutôt qu'avec les vivants et j'avais fini par connaître le cimetière de ma petite ville natale par cœur.

Et puis le mois d'Août était arrivé. La procédure de divorce était terminée. Maman avait réservé pour nous deux un appartement dans une résidence hôtelière sur la côte d'Azur : la plage, le soleil, le farniente. Une semaine de détente. Ma mère était une adepte de la bronzette, serviette collée à celles des autres, les chouchous vendus sur la plage et la glacière qu'on emporte le matin et qu'on ouvre à midi avec les quelques guêpes qui vous tournent autour. Déjà que je ne voulais pas prendre de douche alors me mettre en maillot à la plage ce n'était vraiment pas mon truc.

Arrivées dans notre location au bord de la mer, au bout du deuxième jour, j'avais hurlé, crié, je m'étais coupée. Ma mère venait encore de me dire pour la centième fois qu'elle en avait marre d'entendre toujours la même histoire : l'inceste, la souffrance, mon mal-être. Elle en avait ras le bol : "qu'est-ce que tu veux que je te dise ?". Ma mère venait d'enfiler son bikini, de mettre serviette de plage et crème solaire dans son sac. A 10h, elle était prête à partir.

— Alors, tu fais quoi ? Tu viens ou pas ? Car moi j'ai bien l'intention d'en profiter de mes vacances !

J'avais pris la boîte de neuroleptiques, j'avais craqué quatre petits comprimés et les avais tous avalés. Quatre ce n'était pas énorme, ce n'était pas une tentative de suicide. Une petite overdose. Rien de grave. Ma mère m'avait regardée faire et puis elle avait tourné la poignée, avait ouvert la porte et était partie : direction la plage, le soleil, le farniente. Des mots croisés sous le coude. Alors je m'étais couchée et j'avais laissé les médicaments agir : je m'étais endormie sans un rêve, détendue, enfin.

L'après-midi, j'avais senti qu'on me tâtait le cou. On cherchait mon pouls. VIVANTE ou MORTE ? J'avais ouvert les yeux, j'avais vu ma mère qui avait reculé, effrayée de me

retrouver en vie.

— Il est quelle heure ? avais-je demandé engourdie, la bouche pâteuse.

— 16h... (très long silence)

— On est jeudi... avait-elle ajouté. Les rideaux de la chambre étaient fermés.

On n'y voyait rien. Je venais de comprendre. J'avais dormi trois jours. TROIS !

J'avais tourné la tête vers ma mère. J'avais eu le vertige. J'allais me réveiller, c'était un cauchemar. Non c'était la réalité. J'avais réalisé ce qui s'était passée. J'avais fixé le plafond et je lui avais demandé à voix basse :

— Tu veux que je meure ? Tu m'as laissé comme ça pendant trois jours, ça veut bien dire ce que ça veut dire.

Je me rappelais ses doigts froids posée sur mon cou. Un frisson m'avait secoué la colonne vertébrale. J'en avais eu la nausée.

Silence.

J'avais tourné la tête vers ma mère, restée silencieuse, assise à l'autre bout de la pièce. Elle n'avait même pas osé mentir.

Et puis les vacances s'étaient terminées. Ma mère avait le teint halé et elle pourrait dire au bureau que ses vacances avaient été superbes. Quant à moi, j'avais gardé le reste de la boîte de neuroleptiques. La prochaine fois ce ne serait pas quatre petits comprimés que j'avalerais, la prochaine fois se serait la boîte tout entière.

Lorsque vous vous trouvez dans une situation difficile et que tout se retourne contre vous, à tel point qu'il ne vous semble plus possible de tenir une minute de plus, n'abandonnez jamais car c'est à ce moment que la chance va tourner.

Harriet Beecher Stowe

Avril 1996 – Le placement

Ça faisait déjà deux ans que j'avais appelé le numéro vert, *-deux ans-*. A la sortie de mon hospitalisation, les gens de la DDASS étaient venus faire le point comme d'habitude. Ils m'avaient annoncé qu'une plainte avait été déposée contre le grand-père. J'avais été invitée à me rendre au poste de police de ma ville pour enregistrer ma déposition. Ma mère m'avait accompagné, mauvaise et méchante. Elle m'avait giflé la veille, m'avait cogné la tête contre un bureau pour que je me taise, parce que franchement il y en avait marre de toutes ces histoires de merde. Je ne me rendais pas compte du mal que j'allais faire à mon papy, du mal que je faisais à toute la famille et surtout du mal que je lui faisais à elle, ma mère. J'étais arrivée au poste les yeux baissés, mal, triste, la mort dans le cœur. Un policier au ventre rebondi m'avait accueillie et il m'avait demandé d'entrer dans son bureau. Il avait dit à ma mère qui nous avait suivis :

— Madame, je suis désolé mais vous n'avez pas le droit d'entrer.

— Ah ? avait-elle répondu étonnée et anxieuse de perdre le contrôle de la situation.

— Non vous pourriez influencer votre fille. Elle doit venir seule. C'est la procédure habituelle.

— Bon et bien, je t'attends ici ma puce, m'avait-elle dit toute mielleuse.

Elle m'écœurerait. J'étais entrée et je m'étais assise en face du policier qui avait refermé la porte. Il venait de mettre du papier dans une grosse machine à écrire. Il avait tapé quelques notes et m'avait regardée dans les yeux, peiné pour moi.

— Tu as juste à me raconter les choses comme elles se sont passées. Ni plus ni moins. Tous les détails, tout ce qui te reviens

en mémoire. D'accord ?

— Oui. D'accord.

Alors j'avais raconté comme j'avais pu, en m'embrouillant un peu et en oubliant des trucs. J'avais décrit les attouchements. J'avais dit la vérité toute nue. Et puis le policier avait tout tapé sur sa feuille et m'avait regardée :

— Je sais que tu sors d'une hospitalisation. Est-ce que tu veux le dire ? Tu ne m'en as pas parlé. Tu ne m'as pas parlé non plus que tu voyais un psychiatre et que tu t'automutilais.

— Je sais pas. Est ce qu'il faut le dire ? Est-ce que c'est important ?

— Ça peut être important mais je n'ai pas le droit de t'influencer. C'est à toi de décider.

— Alors ne dites rien. On va encore penser que je suis folle.

— Bon comme tu veux.

Le policier avait terminé de taper son rapport. J'avais relevé les yeux et j'avais demandé à voix basse. Le policier avait relevé la tête.

— Il avait le droit mon grand-père de me toucher ? Est-ce que c'est interdit par la loi en France ?

— Non il n'avait pas le droit. Oui c'est interdit. C'est dans la loi.

Le policier avait baissé les yeux. Il était gentil et très humain. Je voyais bien qu'il était triste pour moi. Ça doit être dur d'être flic parfois. Et j'étais repartie avec ma mère. Dans la voiture on était toutes deux restées silencieuses.

Quelques mois plus tard, la justice avait posté une lettre à mon intention et j'avais voulu l'ouvrir mais ma mère m'avait arraché l'enveloppe des mains et triomphante avait lu à haute voix, surexcitée, le compte rendu du tribunal de Grande Instance.

Affaire classée sans suite

Motif : infraction non caractérisée.

Ma mère jubilait. Le monde tomba, moi avec. On ne me croyait pas. La justice me crachait au visage. Ma mère était aux anges. C'était bien ce qu'elle avait dit : c'était juste des taquineries. J'avais regardé la lettre sans comprendre. Pourquoi ? Pourquoi il n'allait pas aller en prison ? Pourquoi on ne me croyait pas ? J'avais regardé le sol, regardé mes mains moites

pleines de fourmillements et j'étais allée dans ma chambre. J'étais en morceaux, au fond d'un abîme de souffrance. Je m'étais assise sur le lit, j'avais pris la boîte de neuroleptiques. J'avais craqué tous les comprimés, les avais tous mis dans ma bouche, les avais avalés avec ma salive et m'étais couchée dans le noir. Je pleurais, les larmes coulaient sur mes joues, pas un sanglot ne sortaient de ma bouche. Je pleurais en silence. Pourquoi l'avoir dit ? C'était pire ! Je me sentais au pied du mur, sans issue de secours. Il faisait nuit dans cette chambre, c'était silencieux, un silence de mort. Personne ne me soutenait, personne ne m'écoutait, personne ne me comprenait. Je vivais dans un monde qui me disait que c'était moi le problème, que c'était normal qu'on abuse de moi, que mon corps ne m'appartenait pas. J'étais niée dans ma souffrance. Et je ne voulais pas vivre dans cette société. Je voulais que mon corps soit à moi. Je préférerais mourir. Je n'avais aucun regret, juste celui peut-être d'être née un jour.

Et puis au bout d'une demi-heure, ma mère était entrée dans la chambre, avait allumé la lumière et m'avait demandé pourquoi je pleurais.

— Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu as fait encore ?

Silence

— Tu vas répondre oui !

Elle m'avait secouée comme un arbre mort et l'air méchant, avait attendu une réponse. Je ne pleurais plus. Je souhaitais juste mourir. MOU-RIR! Mais j'avais peur de ce que ça faisait, j'avais peur du cercueil, j'avais peur que ce soit la fin. On a qu'une vie. J'avais finalement articulé :

— J'ai avalé tous les comprimés.

— Tu plaisantes ?

— Non

— Mais ce n'est pas possible. Tu le fais exprès ou quoi ? Tu es vraiment conne ma pauvre fille !

Elle m'avait traîné par les bras, m'avait faite monter dans la voiture et m'avait conduite à l'hôpital le plus proche. Là-bas, on m'avait déshabillée comme on déshabille un mannequin dans un magasin de fripes et on m'avait auscultée. L'urgentiste, un homme grand aux yeux bleus m'avait demandé sans gêne :

— Pourquoi tu as fait ça ?

Je voulais mourir. Je lui avais répondu lasse et évasive :

— Je sais pas... Qu'est ce qui va se passer ?

— On va devoir te faire un lavement ma grande.

— C'est douloureux ?

Et mince je n'allais pas mourir. J'allais devoir souffrir. Souffrir encore !

— Oui. T'avais qu'à réfléchir avant de faire cette bêtise. m'avait répondu l'infirmier sans faire de sentiments.

J'étais restée silencieuse. Ce que j'étais en train de vivre, ce combat acharné pour être reconnue, c'était pire que les souvenirs... ça brûlait la peau - à *vif* -. Les victimes essayent rarement de se suicider quand elles sont victimes, c'est souvent après, quand elles parlent et qu'elles doivent faire face à la méchanceté des autres, au sentiment de culpabilité qu'on leur murmure aux oreilles, au manque d'écoute et aux mots mal choisis. Un abus sexuel quel qu'il soit ce n'est pas un "abus sexuel", c'est une *mise à mort*. On se voit mourir, c'est un rouleau compresseur qui passe sur un être humain balayant tout sur son passage, c'est une destruction complète d'une personne. Ce sont des années et des années de galères, de remise en cause, de souffrance énorme, de cauchemars, de désespoir, de solitude, de perte de confiance en soi. La liste est sans fin.

Je m'étais débattue quand on m'avait enfoncé dans la gorge le tuyau pour me laver l'estomac. Mais cette douleur n'était rien comparée à la douleur morale que tout le monde m'avait infligée jusqu'à présent. Cette douleur-là, c'était un gouffre, un autre univers.

Le lendemain une aide-soignante, une femme noire et opulente était venue me laver. J'étais si faible que je ne pouvais pas tenir assise et les effets secondaires des médicaments m'avaient rendue aveugle. J'étais nue en dessous d'un drap simple et léger, des ventouses collées à ma poitrine, une perfusion dans le bras. L'aide-soignante avait enlevé le drap sans se soucier de ce que je pouvais ressentir. La pudeur et le respect était inconnus dans cet hôpital. Elle avait plongé un gant dans de l'eau tiède savonneuse et m'avait lavé comme si elle avait lavé un chiffon sale. Je m'étais sentie soudain frigorifiée mais brisée, je m'étais laissé faire sans rien dire, sans me plaindre. Avec son fort accent des Antilles, l'aide-soignante m'avait demandé avec une curiosité déplacée :

— Pourquoi t'as fait ça ?

J'avais articulé péniblement :

— Parce que mon grand-père me touchait quand j'étais petite.

— C'était y'a combien de temps la dernière fois ?

J'avais articulé à nouveau :

— Deux ans je crois.

— Oh ça fait longtemps alors. Pourquoi tu souffres encore de ça ?

Silence. J'avais dû mal à comprendre qu'on puisse me poser une telle question. Ça me semblait tellement évident à moi.

"Parce que ma mère ne m'a pas comprise quand j'ai dit que ce n'était pas normal. Parce que tout le monde savait dans ma famille mais personne ne l'a arrêté. Parce que c'était tous les étés. Parce que je sens sur moi ses mains dégueulasses en permanence. Parce que je me sens souillée. Parce que je fais des cauchemars toutes les nuits. Parce que je veux mourir depuis que j'ai 8 ans. Parce que tous les jours j'y pense sans le vouloir. Parce que je me sens morte. Parce que, parce que, parce que !

Le temps ne guérit pas toutes les blessures.

Et l'aide-soignante était repartie avec ses savons industriels et avait remis le drap sur moi comme on replie un tee-shirt qu'on ne veut pas acheter dans un magasin bon marché.

L'après-midi un infirmier était venu me rendre visite. Il avait déposé un plateau repas à côté du lit et m'avait aidée à me redresser pour manger. Il avait mis des coussins derrière mon dos et il avait pris soin de remonter le drap sur ma poitrine découverte et de le coincer sous mes aisselles. Il s'était assis sur le rebord du lit. Il m'avait dit qu'il fallait que je reprenne des forces. Il m'avait mis un morceau de pomme de terre sur une fourchette et l'avait portée à ma bouche. Et puis il avait osé briser le silence. Il m'avait dit :

— J'ai entendu dire que tu avais eu une "bonne raison" pour faire ce que tu as fait.

Silence. J'étais lasse de parler, de toujours raconter la même chose, de me heurter à la même ignorance, la même indifférence. L'infirmier avait poursuivi d'une voix tendre :

— Tu sais. J'ai connu une jeune fille comme toi. Elle avait le même "problème" que toi.

Je l'écoutais tout en mâchant. Je m'attendais à prendre un nouveau coup de pioche sur le crâne. J'avais l'habitude. Pourquoi tu ne veux pas le lâcher le mot ? INCESTE ! INCESTE ! INCESTE ! L'infirmier avait poursuivi, maladroit.

— Elle a suivi une psychothérapie et elle va bien maintenant.

Jeune, blond et svelte, il m'avait porté un regard plein de compassion et de gentillesse. J'avais tourné la tête vers lui, je commençais à retrouver la vue. Il s'en rendit compte.

— Vraiment ? Je le regardais à présent droit dans les yeux. Pas de nouveau coup de pioche ! Je nageais dedans, dans cet espoir qui ne me quittait pas. Je comprenais enfin ce qu'avait voulu dire le médecin scolaire par *s'en sortir...* oui je m'en sortirais moi aussi.

— Oui. Si tu veux je vais te donner le nom d'un psychologue qui pourra t'aider.

Un de plus avais-je pensé mais au fond cet infirmier et le médecin scolaire étaient là eux aussi, bien vivants à mes côtés. Et puis eux, ils comprenaient ma souffrance, ils me croyaient ! Ils ne minimisaient pas les faits, ils me reconnaissaient.

Et j'avais gravé dans ma mémoire et mon cœur leurs visages. Au bout d'une semaine j'étais rentrée avec ma mère. Dans la voiture, elle m'avait parlé comme si de rien n'était. Je commençais à avoir du recul et à pouvoir me faire une opinion sur ma famille et sur ce que je vivais. Les jours qui avaient suivis, j'avais commencé une collection de citations, de ses petites phrases pleines de sagesse et de bon sens qui vous donnent la force d'avancer. Je collectionnais les petits livres d'Helen Exley. J'étais allée dans plusieurs magasins et je les avais tous achetés. Ils étaient avec moi en permanence, comme une arme et un rempart à la douleur quotidienne.

Je connaissais toutes ces citations par cœur et chaque jour je me les récitais, les écouteurs dans les oreilles avec "Envole Moi" de Jean Jacques Goldman comme mentor. Je m'accrochais. Je m'accrochais à mes rêves, à mes espoirs d'adolescente. Oui un jour je m'en sortirais ! J'avais envie de goûter à la joie de vivre, de réussir ma vie, d'être heureuse, de fonder une famille. Oui un jour, je trouverais un homme qui m'aime et je me marierais avec et puis j'aurais des enfants avec lui. Un jour aussi j'écrirais mon histoire et un jour je serais publiée. C'était mon rêve.

Les services sociaux était revenue à cause de "l'incident" et ils avaient décrété à ma mère :

— Votre fille, elle a peut-être une raison de se conduire ainsi.

Ah, il avait fallu que j'essaye de me tuer pour qu'ils me prennent enfin au sérieux.

— Écoute Jessy. Tu es assez grande pour choisir. Tu ne peux pas rester ici avec ta mère. Alors on va t'offrir le choix.

Aimerais-tu être en famille d'accueil ou être placée dans un centre médico-social éducatif ?

J'eus la vision de la petite maison dans la prairie, d'une famille aimante. Charles Ingalls et Caroline, leurs trois filles et le chien ! Des dîners sans pleurs, des nuits sans cauchemars, des week-ends sans rester des heures couchées dans la même position pour oublier la douleur. Un vrai rêve ! Je voulais qu'on m'adopte et avoir une vraie famille. Je rêvais d'un Michael London qui tomberait amoureux de moi. J'avais 15 ans. J'avais répondu en leur souriant pour la première fois :

— La famille d'accueil !

Enfin je me sentais c-o-n-s-i-d-é-r-é-e... et comme ça me faisait du bien ! Comme lorsqu'on mange enfin après avoir nagé pendant des heures. Et ça faisait presque deux ans que je nageais en haute mer !

— D'accord. On se revoit la semaine prochaine.

J'avais compté les jours qui me séparaient de l'entretien final avec les gens du numéro vert. J'étais retournée en cours, enfin à quelques-uns histoire de ne pas rester chez moi tout le temps. Je ne faisais même plus attention aux regards des autres. Tout m'était devenu égal. J'allais avoir une famille ! Et puis le vendredi était arrivé, j'avais de l'espoir plein le cœur. Quand j'avais entendu la sonnette de la porte, j'avais couru ouvrir prête à faire mes valises. On s'était salué, on s'était installé autour de la table de la salle à manger. L'éducateur spécialisé avait pris la parole sans attendre :

— Jessy. Écoute. Nous avons appelé la psy qui t'a suivi à l'hôpital.

J'avais reconnu tout de suite de qui il s'agissait, c'était la femme qui m'avait dit que tous les violeurs étaient en prison. Mon sourire s'était effacé d'un coup. Comme j'étais déçue ! L'homme avait repris sans trop de faire de sentiments :

— Après avoir longuement discuté avec elle, nous sommes tous arrivés à la conclusion qu'il était mieux pour toi d'intégrer un Centre Médico-social-éducatif. Il y en a un dans le Sud de la région parisienne. Tu pourras y poursuivre tes études.

J'avais interrompu l'éducateur :

— Ce n'était pas ce qu'on avait décidé.

— Je sais bien. Mais c'est mieux pour toi et puis tu as déjà une famille. Tu dois l'accepter comme elle est. En plus si tu avais été en famille d'accueil, tu aurais dû en changer tous les trois

mois. Ça n'existe pas vraiment l'adoption dans ton cas tu sais. Tu aurais dû changer de lycée, ça aurait été difficile de poursuivre ta scolarité dans de bonnes conditions...

Ils avaient continué leur baratin et moi je n'écoutais plus ce qu'ils disaient. Je n'avais rien dit. A nouveau on ne me croyait pas. J'étais folle. J'exagérais. Les mots de la psy m'étaient revenus en mémoire. Je ne comprenais rien en plus. C'était quoi cette histoire de changer tous les trois mois ? Et pourquoi je n'étais pas adoptable ? Aux USA, ils sont bien adoptés les enfants maltraités, pourquoi pas en France ? Pourquoi m'enlever la chance de connaître ce que c'était qu'une vraie famille ? Pourquoi ? Comment pouvait-on penser que c'était mieux pour moi que je reste en contact avec ma famille ? Je me mutilais et j'avais essayé de me suicider !

À la fin de leur discussion, j'avais accepté sans rien dire la décision des gens du numéro vert. Avais-je eu un autre choix ? Pas vraiment. Le dossier Jessy était classé, l'histoire rangée et archivée ! Pas de Michael London, pas de sœurs, pas de chien !

J'avais bouclé ma valise au début de l'automne. J'avais emporté les objets les plus précieux que j'avais : ma boussole, ma poupée que j'avais volé dans un magasin et mon couteau suisse que j'utilisais petite pour tailler des flèches. Le Centre, bordé par une allée de marronniers se trouvait dans une petite ville en banlieue parisienne. Accompagnée de ma mère, j'avais traîné mes bagages sous un soleil resplendissant et j'avais ramassé un marron comme le signe d'une vie nouvelle qui s'annonçait. Malgré toutes les épreuves que je venais de traverser, j'y croyais encore. Je m'en sortirais ! J'avais pénétré dans le Centre pleine d'espoir. Ce n'était pas vraiment un hôpital, pas vraiment un foyer, peut-être un peu des deux combinés.

Je restai alitée la première semaine. Je n'avais pas le droit de quitter l'étage, pas le droit aux coups de fil. J'avais ma chambre à moi avec un coin bureau, un lit et un lavabo. J'appris petit à petit à vivre dans ce nouvel environnement, appris les règles, les us et coutumes, les médicaments que l'on me prescrivait pour m'aider à me détendre, pris à heure régulière : six anxiolytiques la journée, deux neuroleptiques le soir et traitement "si besoin" au cas où. Ce que je constatai rapidement c'était que dans ce Centre il y avait surtout des anorexiques, des filles, plein de filles maigres mais aussi des orphelins mal dans leurs peaux et puis des

tas d'ados comme moi, des Jessy par centaines, plein de Jessy, garçons et filles et enfin des gens un peu bizarres, dépressifs ou avec des Toc ou bien encore schizophrènes ou psychotiques. Tous les marginaux de la nouvelle génération étaient réunis dans un seul et même endroit tel un écosystème autarcique. Des tas de gens biens !

Le lieu n'était pas très grand, trois dortoirs principaux pour les patients qui vivaient là, une cafétéria, une bibliothèque, un lycée et un centre médical. Il accueillait environ cent-cinquante ados dont une trentaine d'externes. J'en fis vite le tour. Dès la première semaine on m'avait remis une carte qui me permettait d'entrer dans les bâtiments, d'obtenir mon repas à la cafété et d'emprunter des livres. C'est la bibliothèque qui m'attira tout de suite. Il n'y avait quasiment personne. Avant le Centre, jamais je n'avais mis les pieds dans une bibliothèque *-jamais-*. Il y en avait bien une dans ma ville mais elle était petite, coincée entre un hypermarché et une banque. Il y avait toujours des groupes de jeunes qui squattaient l'entrée. J'avais trop la trouille de ces gars-là, pour oser m'approcher. Celle du Centre était assez grande, elle comptait au moins une dizaine de rayons, il y avait aussi un coin BD et puis des tas de fauteuils. Au fond il y avait même trois ordinateurs pour faire des recherches et taper des documents. Dès ma première visite, j'empruntais quatre livres. Il y avait un peu de tout : deux bandes dessinées de Largo Winch, le roman de Papa Longues Jambes et un gros livre pour apprendre à dessiner. Sur chacune des couvertures il y avait une étiquette avec le mot "DON" collée dessus. Grâce à des gens que je ne connaissais pas, grâce à leur générosité, j'avais accès à un tas de bouquins !

Je fis connaissance avec trois filles plus âgées que moi et je me sentis tout de suite acceptée. Les discussions tournaient autour du sexe et des mecs. Il y avait un gars aussi qui venait d'arriver, Jean. Il était gentil. Il avait toujours une marionnette avec lui. C'était le gars simple qui ne se prend pas la tête. Il était là parce qu'il souffrait d'un TOC (Trouble Obsessionnel Compulsif). On regardait "Friends" à la TV.

Je rencontrai une infirmière formidable. Elle venait d'être grand-mère, elle parlait tous les jours de son cocker boudeur et de son petit-fils. Elle se fit surnommée Mamie Chanterelle. Elle devint rapidement une confidente, un soutien dans ce nouvel univers. Elle m'avait accueilli les bras ouverts avec un immense sourire.

Je ne pense pas à toute la misère mais à la beauté qui reste.

Anne Franck

Chapitre 3

Retour au présent

Centre de Scaudel, Septembre 1996

Bâtiment des psychothérapies

Cabinet du Dr Grévin

14h

A mon arrivée au Centre, j'avais demandé à voir un psy tout de suite et on m'avait donné un rendez-vous rapidement. J'étais assise en face de cet homme dont je ne connaissais rien et je souffrais beaucoup. Je me culpabilisais et je ne m'en rendais pas compte. C'est difficile de savoir qui on est et ce que l'on fait de soi-même. Le Dr Grévin assis dans son fauteuil me fit observer :

— C'est *vous* qui attachez de l'importance aux paroles des autres. Vous savez au fond de vous que ce sont des sottises. Ce n'est pas ce que certains pensent sur le sujet qui vous fait mal, c'est votre sentiment de culpabilité !

Ça brûlait dans mes souvenirs. J'étais en colère.

— Allez savoir ! Ça se trouve c'est parce que j'ai mis une jupe que ça m'est arrivée !

Le Dr Grévin me répliqua à brûle-pourpoint en haussant la voix :

— Je ne pense pas. (il marqua une pause et ajouta un ton en dessous.) Un papy ne touche pas sa petite fille. Il n'a pas le droit. C'est une atteinte à la dignité humaine.

Il me regardait droit dans les yeux. Je sentis l'angoisse me vriller l'estomac. Je n'écoutai pas ce qu'il me disait, je n'entendis pas. J'étais enfermée dans mes idées fausses, idées soufflées par ma mère et par les médias, idées culpabilisant les victimes et qui s'étaient malgré moi imposées dans ma conscience et dont je luttai farouchement pour imposer des idées contraires, des idées qui disaient que j'étais une victime et que je n'étais pas

responsable de ce qui m'était arrivée.

Je ne savais pas ce qu'était la dignité humaine. Mes larmes coulèrent et mes veines me démangèrent. Je pensai aux ciseaux restés dans mon sac à dos. Mes traumatismes m'englurent dans un tourbillon d'émotions négatives qui anéantissait tout raisonnement, toute logique, détruisant ma capacité à réfléchir, me réduisant à une souffrance hors norme. Une souffrance difficile à imaginer pour ceux qui ne l'ont jamais ressentie. Je lui balançai ce qui me passa par la tête, la rage et la colère coincée dans la gorge :

— Je l'ai peut-être cherché. Je me suis pas défendue !

Le Dr Grévin me répondit sur un ton sec :

— C'est faux. Vous vous êtes défendue quand vous avez pu le faire.

— Oui mais pas toujours !

— C'est vrai... pas toujours.

Je le regardai, les yeux exorbités en proie à une colère foudroyante. Oublié les ciseaux. J'avais envie de me lever, d'ouvrir la fenêtre et de me balancer par-dessus la balustrade. Le psychiatre me regarda avec beaucoup de douceur. Il se pencha vers moi et me demanda d'une voix presque inaudible :

— Je suis ici pour vous aider. Vous me faites confiance ?

Je le jugeai du regard puis hochai la tête en signe d'affirmation, les doigts crispés sur la monture de mon sac à main. Le Dr Grévin me demanda toujours à voix basse :

— Je peux vous poser une question ?

Je ne le quittai pas des yeux et lui répondis à voix basse moi aussi :

— Oui...

— Pourquoi vous ne vous êtes pas toujours défendue ?

La question me tortura. Le sentiment de culpabilité m'assassina. Je plantai mes ongles dans mon bras avec rage. Je ressentis une haine en dehors de mon contrôle. Une haine contre moi parce que c'était vrai : je ne m'étais pas toujours défendue. Je fis pourtant de mon mieux pour maîtriser ma souffrance. Le Dr Grévin n'attendit pas plus longtemps et me dit dans un souffle, les yeux rivés aux miens, détachant chacun des mots qu'il avait soigneusement choisis :

— *Parce que vous ne p-o-u-v-i-e-z pas sinon vous l'auriez fait.* Personne ne choisit d'être une victime. C'est justement parce qu'on n'a pas le choix qu'on le devient.

La petite phrase du Dr Grévin avait atteint sa cible. La colère, la haine, l'angoisse furent balayées d'un seul coup. Comme un baume, les mots du Dr Grévin soulagèrent ma chair meurtrie. Je me dénouai, me décrispai *-lentement-*. C'était vrai, je ne m'étais pas toujours défendue *parce que* j'avais eu très peur, parce qu'il était plus fort que moi, parce que j'étais un enfant, parce que j'avais été tétanisée, parce que je n'avais pas su quoi faire, parce que j'avais été si mal que je m'étais dédoublée. J'étais sortie mentalement de mon corps et je l'avais regardé me faire tout ce mal. Parfois j'avais réussi à me sauver, parfois non. Je n'avais pas pu me défendre pour toutes ces raisons. Après quelques secondes je lui demandai d'une voix presque apaisée :

— Pourquoi je suis angoissée comme ça ?

Le Dr Grévin se laissa tomber en arrière dans son fauteuil. Finalement il me dit :

— Vous vous cachez derrière votre angoisse qui est liée à ce sentiment de culpabilité qui vous tenaille. Vous ne vous en rendez pas compte mais vous vous en voulez terriblement. Et vous vous en voulez parce que c'est difficile pour vous d'accepter les événements comme ils sont, d'accepter de n'avoir eu aucun contrôle de la situation. Ça vous angoisse.

Je levai les yeux au ciel. J'avais déjà oublié ce qu'il venait de dire, une fois de plus je n'arrivais plus à réfléchir, mes émotions brouillèrent toutes mes capacités à comprendre et à assimiler ce qui pouvait m'aider. Pourtant, au fond, le problème était si simple. La souffrance empêchait la compréhension mais seule la compréhension pouvait la diminuer. Je lui dis agacée d'être maintenue ainsi prisonnière dans mon étau de souffrance :

— Je n'ai r-i-e-n compris.

Le docteur me sourit et me dit en regardant la petite horloge posée sur son bureau :

— Nous nous arrêtons là pour cette fois.

Je me levai à regret et serrai la main du Dr Grévin. Je le suivis le cœur soulagé le long du même couloir où quelques minutes plus tôt je m'étais avancée anxieuse. Je le saluai et regagnai le bâtiment des dortoirs où j'avais ma chambre.

Au dehors un magnifique soleil de fin d'été illuminait le jardin du Centre. Je montai les escaliers, longeai le couloir de gauche, ouvris la porte, la refermai et m'assis sur le rebord de mon lit. Je me laissai tomber en arrière, les bras croisés sous ma nuque, les yeux tournés vers la fenêtre *-un sourire sur le visage-*. J'avais mieux après mes entretiens avec le Dr Grévin.

J'avais l'intuition que ce médecin-là serait différent de tous ceux que j'avais pu voir jusqu'à présent. Avec lui j'avais une vraie chance de m'en sortir !

Le samedi arriva vite. J'attrapai mes affaires sales et les mis en boule dans mon sac. Je sortis de ma chambre, fermai la porte à clef et signai ma permission de week-end. Je marchai d'un pas lourd vers la sortie. J'appréhendais de revoir ma mère. Cette dernière m'attendait comme convenu devant la réception du Centre. Elle souriait. Je lui rendis son sourire, le cœur plus tranquille. Elle me manquait. Une mère c'est irremplaçable. On se fit la bise et on monta en voiture.

On n'osa pas parler pendant le trajet de peur de casser cette entente superficielle. Et puis arrivées à la maison, je déchargeai mes affaires, ma mère fit une machine et mit en route le four : le plat du jour c'était des endives au jambon. Comme il fallait bien le rompre ce silence, ma mère essaya pour une fois de choisir ses mots :

— Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi cette semaine. J'ai même acheté un livre de Françoise Dolto. J'ai même déjà fini de le lire...

— Ça parle de quoi ? lui demandai-je en mettant la table.

— De la psychologie des enfants et des adolescents. (Elle avait marqué une longue pause) J'aimerais essayer de te comprendre.

En entendant ça j'avais eu le cœur gonflé d'espoir.

— Vraiment ? Tu vas changer alors ?

— Je vais essayer.

J'avais souris. Malheureusement je ne connaissais pas encore Dolto. Car il faut bien le dire la psychiatrie en France reposait sur la psychanalyse : un Freud qui n'avait guéri aucun patient et qui avait terminé sa vie en niant l'existence des abus sexuels et une Françoise Dolto qui avait fait pire, qui avait dit que la petite fille pouvait dire "non", qu'il n'y avait pas de filles violées, qu'il n'y avait que des filles consentantes. Aujourd'hui la psychiatrie française repose sur des enseignements de ce temps-là. Dans le reste du monde la psychiatrie avait évolué avec son temps. Pas ici.

On mangea en parlant peu.

— Comment ça se passe alors là-bas ? avait demandé ma mère.

— Ça va. J'adore Mamie Chanterelle.

— L'infirmière qu'on a rencontré au début ?

— Oui. Je lui parle souvent.

Et puis on avait attaqué le dessert. Après que ma mère ait mis à chauffer le café, elle vint s'asseoir à côté de moi. Elle avait quelque chose d'important à dire. Elle triturait un chiffon. Et puis elle craqua. Elle pleura, pleura beaucoup. Ça me fit mal de voir ma mère comme ça. Quand elle réussit à se calmer en étouffant les nouveaux sanglots qui lui remontaient dans la gorge, elle articula :

— Je veux juste te dire... que je t'aime. Je t'aime très fort. Je t'aime plus que tout au monde. Je sais pas te parler. Je suis nulle. Je sais pas choisir mes mots mais voilà je voulais te dire que je t'aime et que je te demande pardon.

J'en avais mal au ventre. Soulagée, triste, heureuse, plein d'espoir, en colère : les sentiments fusionnaient dans mon cœur. Je ne trouvai rien à dire. Je ne m'étais pas attendue à une telle révélation.

Le reste du week-end se passa sans incident. On sortit faire du shopping chez Mammouth. Ma mère m'acheta tout ce que je voulais, me gâta autant qu'elle le put. Et puis ce fut l'heure de retourner au Centre, l'heure de se quitter à nouveau. Au moment de se dire au revoir, ma mère me tendit des fleurs qu'elle avait achetées en cachette.

— Tiens. C'est pour ta chambre. Je me suis dit que ça te ferait plaisir.

C'était des tournesols miniatures.

— Merci, c'est gentil. Ils sont beaux, je vais les mettre sur mon bureau.

— Bon allez je t'embrasse. Je te dis à samedi prochain.

— Oui à samedi. Bonne reprise lundi pour ton boulot.

On se fit la bise, tristes et soulagées à la fois. En rentrant je saluai tout le monde. Je posai mon sac dans ma chambre, rangeai rapidement mes affaires et plaçai mes tournesols sur mon bureau en face de la fenêtre. Assise sur le bord, je regardais la voiture de ma mère s'éloigner le long de l'allée des marronniers. Le soir tombait. J'étais heureuse que ma mère soit en train de changer. J'avais attendu ça depuis si longtemps. Pensive, je me demandai ce que j'allais devenir. J'avais dû mal à m'imaginer adulte avec un travail. Où j'allais vivre ? Quel travail j'allais faire ? Est-ce qu'un jour j'allais être institutrice ? Moi qui rêvais de faire ce métier depuis ma plus tendre enfance. Je m'allongeai sur mon lit

et plongeai dans l'histoire de "Papa Longues Jambes".

Le bonheur est à l'intérieur, pas à l'extérieur. Il ne dépend pas de ce que nous avons mais de ce que nous sommes.

Henry Van Dyke

Chapitre 4

J'étais allongée sur mon lit, mon baladeur dans les oreilles. J'écoutais Edith Piaf. La mélodie me mettait de bonne humeur. Des voix dans le couloir me parvinrent à travers "La foule". Je baissai le son et tendis l'oreille. C'était Mamie Chanterelle qui était en train d'accueillir une nouvelle patiente. Quand j'entendis les pas de l'infirmière s'éloigner, je me levai de mon lit et ouvris la porte. La nouvelle patiente, qui ressemblait à une version plus petite de Lara Croft avec des cheveux courts, avait laissé la porte de sa chambre ouverte et tirait un gros sac bourré de livres à l'intérieur.

— Tu veux que je t'aide ? lui proposai-je.

— Oui si tu veux. C'est toujours pareil, les bouquins je pense jamais à les ranger dans deux sacs différents. Ça serait moins lourd.

On tira ensemble le sac à l'intérieur.

— Comment tu t'appelles ? demandai-je.

— Annie. Et toi ?

— Jessy.

On avait alors échangé un bref regard et on avait trouvé l'une dans l'autre une sœur. La douleur se faisait écho entre nous, l'espoir aussi. Quand on est à fleur de peau, on arrive à deviner les autres. Annie sortit ses livres et les rangea sur l'étagère au-dessus de son bureau. J'en avais pris un dans les mains et le feuilletait, assise sur son lit. Ça s'appelait : les grandes œuvres de Miró.

— Tu aimes la peinture ? Je ne connais pas Miró mais ses tableaux ont l'air sympa. Exotique je dirais...

Annie s'était assise à côté de moi.

— C'est le peintre que je préfère. Exotique je sais pas. Tiens regarde celui-ci (elle tourna les pages) et dis-moi si tu trouves les oiseaux.

— Ah oui, ça y est je les vois.

— Ça s'appelle "Nightingale's Song". Et tiens regarde celui-là.

Annie s'était levée et avait dépliée un poster.

— Il s'appelle "Carnival of Harlequin". J'aime bien les couleurs, son style. Il est unique. Je m'imagine au milieu de ses tableaux. On dirait que les formes dansent ensemble. Ça me fait oublier les quatre murs, la réalité quoi.

— Je comprends ce que tu veux dire. (je regardai ma montre) Je vais aller manger à la cafétéria vite fait. Tu veux que je te ramène quelque chose ?

— Non ça va aller, merci. La semaine prochaine on pourra y aller ensemble. Tu connais d'autres personnes ou tu viens d'arriver aussi ?

— Je connais un groupe de filles avec qui je suis allée manger quelques fois depuis que je suis arrivée. Tout le monde est sympa. L'infirmière, que tout le monde surnomme Mamie Chanterelle c'est une perle. Les autres ça va aussi. Il y en a deux la nuit que j'aime pas trop mais bon je les vois jamais. Rosa, la femme de ménage est super gentille. Il y a un patient aussi que j'aime bien, c'est Jean. Je te le présenterais. Il est marrant. Il a plein de marionnettes. Je vais déjeuner en vitesse et je reviens. Il y a "Friends" qui passe ce soir. T'as dû voir qu'on avait la télévision dans la salle commune. Tu pourras rencontrer les autres. Allez, je reviens, à tout de suite.

Je sortis de la chambre d'Annie, retournai dans la mienne, pris ma veste et refermai la porte. Je rejoignis la cafétéria d'un pas rapide. Je retrouvai le groupe de filles que je connaissais, attrapai une assiette de fromage, un yaourt et demandai le plat du jour. Je m'installai à table et attaquai mon plat de spaghettis. Une des filles me dit en me regardant manger en quatrième vitesse :

— Dis donc t'es bien pressée ce soir.

— Il y a une nouvelle patiente qui vient d'arriver. Elle est alitée alors je finis et je vais aller la rejoindre.

— C'est sûr, c'est pas sympa de manger seule.

J'avais envie de m'éloigner d'elles. Elles étaient sympas mais elles étaient beaucoup plus âgées que moi et je sentais que ça n'allait pas coller davantage avec elles.

— Bon allez j'y vais. J'emporte ça. Je range ça. A plus !

— A plus ! me répondirent-elles en cœur.

Je débarrassai mon plateau, remis ma veste sur mon dos et regagnai le bâtiment B2. Je retrouvai Annie dans la cuisine avec son plateau repas. Elle aussi elle avait le plat du jour dans l'assiette. Elle releva la tête en souriant dès qu'elle me vit arriver. Elle termina son repas en vitesse et on alla s'asseoir l'une à côté de l'autre dans la salle commune. "Friends" venait de commencer et plusieurs patients étaient assis dans les canapés à regarder la série. Jean était là, les bras allongés sur le dos du canapé, une clope coincée entre ses doigts. Une fois la série américaine terminée, on avait commencé à discuter Annie et moi. Je fis signe à Jean de venir. Il s'installa entre nous.

— Alors les filles. Salut Jessy. Salut (il salua la nouvelle patiente et se présenta). Jean et toi ?

— Salut. Annie. On s'est croisé tout à l'heure dans la cuisine. Jean acquiesça d'un signe de tête.

— T'as du feu ? Je t'offre une clope si tu veux. C'est mon cadeau de bienvenue.

— C'est sympa, merci. Quelle marque tu fumes ?

— De la légère, des menthols. Jessy, je te propose pas.

— Nan, merci.

Je les laissai fumer, changeai de chaînes, tombai sur les informations de TF1, changeai à nouveau. C'était l'heure des pubs, il n'y avait rien. Je coupai la télévision.

— Mais non qu'est-ce que tu fais ? Rallumes et mets ARTE. On va rigoler, me lança Jean.

Je rallumai. Sur ARTE il y avait un vieux film en noir et blanc qui passait. Je devinai. Je coupai le son. Jean prit l'accent de l'interne du bâtiment. Sérieux, il me dit :

— Bonsoir Jessy.

— Bonsoir Doc ! répondis-je amusée.

— Nan vas-y ! Je suis pas le Doc. On recommence. Bonsoir Annie.

Annie joua le jeu :

— Bonsoir.

— Comment allez-vous ce soir ?

— Ça va.

La scène du film changea, les protagonistes courraient. Jean accéléra le rythme :

— Ça va, ça va, on dit ça mais là ça va pas, merde, on a les flics aux trousses. Je savais que j'aurai pas dû changer vos

médocs mes petites cocottes ! Vous allez vous transformer en mouches ! Mouah ah ah !

Annie et moi on était morte de rire. Jean avait une torche invisible sous le menton et faisait le guignol. Une coupure de publicité interrompit la scène. Les infirmières en profitèrent pour nous dire de venir prendre nos traitements. On se leva. Tous les trois accoudés au comptoir des infirmiers, on avait à la main nos petits verres rempli d'eau et nos petits cachets.

— À la vôtre !

Jean avala les siens d'un trait.

— Tchîn-tchîn !

Annie et moi, on trinqua.

— On va dans la chambre de qui ? demanda Jean.

— La mienne si vous voulez, proposai-je.

Et on se dirigea tous les trois vers ma chambre.

— Attendez. Je reviens ! lança Jean qui nous quitta sur le seuil de la porte.

Moi et Annie, on entra. Nous nous assîmes sur le lit.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il est parti faire ? demanda Annie.

— Chercher une marionnette.

La porte, restée entrebâillée, grinça. Un pantin en forme d'oiseau bleu avec des plumes jaunes et rouges, des longues pattes et un bec jaune s'avança dans la pièce.

— Bonjouuur mesdemoiselles ! Je peux rentreeeer ? demanda l'oiseau en tournant la tête tour à tour vers chacune d'entre nous.

— Oui vas-y entre ! répondis-je surexcitée.

— Ça c'est gentiiil ! Je suis un oiseau du paradiiiiis et j'ai besoin de compagniiiiie ce soir. J'ai eu un entretien avec l'autre plouc, le Dr Lépolier. Il m'a diiiiiit que j'étais un peu fêlé, que j'étais pas un vrai oiseau ! Il a crié que j'étais un pantin... Alors j'ai pleuré moi, me dire un truc pareil... Je suis pas un pantin ? Si... ?

Je me laissai glisser sur le sol et enlaçai le pantin.

— Bah c'est un menteur. T'es pas un pantin. T'es juste un oiseau pas comme les autres.

— Rhooo t'es mignonne toi tu sais, viens là que je te fasse un bisou ! me répondit l'oiseau en me donnant des petits coups de becs sur le visage.

Jean souriait. Annie qui s'était affalée contre le mur, se redressa et demanda à Jean :

— Ça fait combien de temps que tu es arrivé ici ?

— Pas longtemps, quatre mois. répondit Jean en caressant la tête de l'oiseau.

— T'es pas obligé de me répondre mais je peux te demander pourquoi t'es là ? Dépression ?

— Non, j'ai un TOC. Je me lave un peu trop souvent... un peu trop beaucoup souvent...

Jean baissa les yeux sur ses mains.

— Quoi ? Deux heures ? Comme une fille quoi ? dis-je en plaisantant.

— Non, plus...

— Bah combien ? demanda Annie. J'ai aussi des TOC si ça te peut te rassurer. J'ai la manie du rangement...

— Huit heures...

J'écarquillai les yeux et demandai stupidement (moi qui n'arrivait pas à me laver...) :

— Huit heures ? C'est pas vrai ? Pourquoi ?

— Je sais pas. J'en ai aucune idée. C'est venu petit à petit. répondit Jean en haussant les épaules.

— Qu'est-ce qu'ils font les docs pour t'aider ? lui demanda Annie. J'en ai connu deux comme toi là où j'étais avant. Les infirmiers les forçaient à sortir de la douche.

— Ouais, pareil ici. Je suis forcé de sortir...

— C'est pas très sympa... remarquai-je. Ça change rien à ton problème.

— C'est clair. Très franchement je crois qu'ils ne savent pas comment m'aider, répondit Jean. Il regardait toujours ses mains.

— T'en fais pas. Tu resteras pas toute ta vie comme ça, le rassura Annie.

Jean haussa les épaules. Annie l'enlaça.

— Je voulais pas te foutre mal.

L'oiseau tira sur les mèches rebelles d'Annie. Jean souriait à nouveau.

— Bah, on est tous là parce qu'on a des choses à régler, ajouta-t-il, réaliste. Au moins je suis bien propre !

On éclata de rire tous les trois.

Le couvre-feu sonna. Annie et Jean rejoignirent leurs

chambres. Je me retrouvais seule, je me levai et allai à la fenêtre. Je regardai la lune briller dans le ciel et le feuillage des marronniers se balancer sous le vent. J'entendis un hibou au loin. Il faisait froid. J'écoutai les bruits de la ville endormie. Le hibou s'arrêta de chanter. Un lourd silence s'installa. Il devint épais, très épais. Je me retournai, regardai ma chambre, les photos de paysages que j'avais collées aux murs, mes fringues en tas dans un coin, mon sac que je trimbalais depuis le Collège. Je me pris dans la figure des tas de souvenirs : Doc et Difool, cet été chez le papy qui avait voulu m'étrangler, les attouchements au collège, Roger qui avait décroché le combiné, le tuyau dans l'estomac, ma poitrine nue à l'hôpital, les paroles méchantes de ma mère.

Accoudée à la fenêtre, j'étouffais. Je me sentis très seule avec le sentiment d'avoir ma vie et mon corps gâchés. Il y avait une petite fille morte dans un placard. Je repensai aux paroles de ma mère. Ce n'étaient que des mensonges. Jamais elle ne changerait. Je n'avais personne pour me soutenir, personne qui m'appelait, personne pour me demander comment ça allait. J'étais une orpheline avec une famille, une famille qui ne m'aimait pas. J'entendis à nouveau le hibou hululer au loin. Je regardai la nuit noire quelques minutes puis je délaissai la fenêtre pour me mettre au lit. J'attrapai mon livre "Papa Longues Jambes" et essayai d'oublier où j'étais. Mes souvenirs s'imposaient, j'étais incapable de me concentrer sur une seule ligne. Je refermai le livre et m'allongeai en me pliant en deux. J'étais triste à mourir.

Un jour, quand nous aurons maîtrisé les vents, les vagues, les marées et la pesanteur, nous exploiterons l'énergie de l'amour. Alors, pour la seconde fois dans l'histoire du monde, l'homme aura découvert le feu.

Pierre Teilhard de Chardin

Chapitre 5

Annie et moi, on était devenue amies. C'était lundi et j'avais dormi toute la matinée. J'avais passé ma nuit à faire des cauchemars. Du coup, je m'étais juste levée pour aller prendre mon petit déjeuner avec elle et j'étais retournée me coucher. Puis, Annie était partie à son rendez-vous avec sa psychomotricienne. J'étais encore sous les draps quand on avait frappé à la porte trois coups. J'avais ouvert les yeux à contre cœur, je m'étais levée et j'étais allée ouvrir. Mamie Chanterelle se tenait derrière la porte :

— Je peux entrer ? Tu t'es bien reposée ?

— Euh oui, bafouillai-je en faisant disparaître mes mains dans les manches de mon pyjama.

Ici personne ne m'obligeait à prendre de douche.

— Tu vas manquer le déjeuner. La cafétéria va bientôt fermer. Tu devrais te dépêcher.

— Il est déjà si tard ? Est-ce qu'Annie est rentrée ?

— Non pas encore mais elle ne devrait plus tarder. (Je sortis de ma chambre et refermai la porte.) Minute jeune fille ! Tu reviens me voir ensuite ! J'aimerais que l'on cause toutes les deux !

— D'accord. Je me dépêche.

Une fois l'infirmière partie, je rejoignis la cafétéria d'un pas rapide. Je pris un plateau, fis glisser ma carte dans la machine et attrapai une assiette de crudités. Aujourd'hui je n'avais pas faim. Une fille arrivée en retard elle aussi, entra et pris la même assiette que moi.

— T'as eu du bol ! lui lançai-je en me tournant vers elle. Les employés venaient de fermer les portes.

— Ouais ! (elle marqua une pause et ajouta) Je t'ai jamais vu ici. T'es arrivée y'a pas longtemps non ? me demanda-t-elle.

Elle était blonde, la vingtaine, jolie, trop mince.

— Oui depuis quelques semaines. Tu dois pas être du même bâtiment, je t'ai jamais vu à l'étage, lui répondis-je.

— Je suis à B1. Et toi B2 ?

— Oui. Et toi, t'es arrivée depuis longtemps ?

— 2 ans. Tu veux qu'on mange ensemble ? me proposa-t-elle.

— Pourquoi pas.

Nous nous installâmes l'une en face de l'autre.

— Comment tu t'appelles au fait ? lui demandai-je.

— Eva et toi ?

— Jessy. 2 ans, ça commence à faire long...

— Tu m'étonnes ! Je vais bientôt partir de toute façon.

— Tu vas aller où ?

— J'ai trouvé un job comme fleuriste dans une station de métro. Et je pense que je vais pouvoir bénéficier d'un logement social. T'es là pour quoi toi ? Moi c'est la DDASS qui m'a retiré de ma famille parce que mon père tabassait mon frère.

Je l'écoutais, triste et désemparée face à son histoire. Elle poursuivit :

— J'ai été placée en famille d'accueil mais comme les gens étaient pourris, genre ils me faisaient faire le ménage chez eux et ben on m'a mis ici.

— Moi qui rêvais d'une famille d'accueil... lui dis-je, les yeux baissés sur mon assiette.

— Ouaip et ben pour moi le rêve a tourné au cauchemar. Toi aussi on t'a retiré de ta famille alors ?

— Oui...

— C'était ton père toi aussi ?

— Mon grand-père...

Je le revis tabasser mon petit cousin.

— Je vois...

On termina notre repas en silence. Elle était moche la vie. C'était trop difficile de devoir vivre avec des souvenirs pareils. Et puis le problème avec ce genre de souvenirs c'est qu'on y pense tout le temps sans le vouloir, ils s'imposent d'eux-mêmes. C'est comme lorsqu'on assiste à un truc atroce, après on y pense sans arrêt, on revoit les images en boucle, ça a dû mal à sortir de la tête. Je n'arrivai pas à m'en dépêtrer. Je me détestais et j'étais engloutie sous un amas d'idées noires. Bref du coup je ne me

sentais pas bien, pas bien du tout. Eva non plus.

— Je vais aller prendre mon "si besoin". Tu fais quoi ? Tu veux rester ici ? me demanda-t-elle.

— Non je viens avec toi.

On débarrassa nos plateaux et on traversa la cour intérieure. Eva salua plusieurs personnes. Elle avait l'air de connaître tout le monde.

— Bon je te laisse. On se recroisera sûrement.

Je montai à l'étage. Mamie Chanterelle m'attendait. Je la suivis dans l'infirmerie. La porte se referma.

— Alors comment tu vas ? On t'a pas vu de la matinée.

— Bof, c'est pas ça aujourd'hui. J'ai le cafard... répondis-je, le visage fermé.

— J'ai remarqué que tu t'entendais bien avec Annie.

— Oui. Elle est très sympa.

— Tu te sens intégrée au groupe, non ?

— Oui. C'est vrai. Je parle à plein de gens. Je m'entends bien avec tout le monde. Rien à voir avec l'extérieur.

— Alors qu'est-ce qui ne va pas ? Des mauvais souvenirs qui te tracassent ? Tu veux en parler ?

Je baissai les yeux. Il valait mieux parler de ce qui n'allait pas. Je me sentais mieux quand je me confiais à des gens qui savaient quoi me dire et Mamie Chanterelle faisait partie de ces personnes-là. Je répondis :

— A vrai dire, j'y pense tous les jours. Il ne se passe pas une heure sans que j'y pense.

— C'est normal. Tu as subi un traumatisme. Est-ce que tu te sens mieux quand tu m'en parles ?

— Oui. Oui beaucoup mieux. Je me demande souvent pourquoi mon grand-père est comme ça. Pourquoi ma mère ne comprend pas ? Pourquoi je suis si traumatisée par tout ça ? Est-ce que quelqu'un d'autre aurait réagi autrement ? Ma mère m'a dit qu'il lui avait fait pareil et qu'elle, ça ne l'avait pas traumatisé du tout, que c'était un jeu. J'ai pas été violée, ce sont juste des attouchements...

— Je t'arrête tout de suite. Depuis quand on touche un enfant ? Depuis quand une mère qui voit son enfant souffrir ne fait rien pour le protéger ? Elle savait, elle n'a rien fait. Si c'était rien comme elle dit, pourquoi elle réagit aussi violemment à tout ça ? Tu te remets trop en question. Allez, arrête de faire ça, tu te

fais du mal. Il n'avait pas à te faire ça, traumatisée ou pas, c'est pas la question, on ne touche pas un enfant. Arrête de les défendre et de tout retourner contre toi ! Arrête de minimiser les faits. Et puis tu dois penser à ton avenir.

— Je m'en vois pas très franchement... lui avouais-je en la regardant dans les yeux.

— Mais si, arrête de dire des sottises. Tu dors comment en ce moment ? Tu fais moins de cauchemars ?

— Ça va mieux... mais il y a un truc bizarre. Hier j'ai rêvé de mon père... d'habitude je rêve de trucs glauques, de cadavres d'enfants, de vampires mais c'est toujours chez mes grands-parents... alors que là c'était chez mes parents... il y avait mon père dedans...

— C'est bizarre oui. Comment il est ton père ? Tu n'en parles jamais.

Je regardai mes mains.

— J'arrive pas trop à me faire une idée à son sujet...

— C'est flou tu veux dire ? me demanda-t-elle en refaisant son chignon, le regard toujours fixé au mien.

— Oui. J'ai du mal à reconnaître ce qui est normal, pas normal. C'est le bordel dans ma tête.

Je glissai mes mains à plat sous mes cuisses, gênée. L'infirmière se pencha vers moi.

— Ça se comprend. Ta mère t'a enseigné que le comportement du grand-père était normal... c'est pas étonnant que tu te demandes. Je trouve déjà formidable que tu aies réussi à t'en rendre compte, beaucoup n'arrive pas jusque-là.

— Quand je pense qu'elle me regardait de travers quand mon grand-père me touchait à table devant tout le monde... dis-je plongée dans mes pensées, le regard détourné.

— Quelle horreur ! Tu as des souvenirs qui te reviennent sur ton père ? demanda l'infirmière qui essayait de creuser de nouveaux souvenirs enfouis.

— Des détails mais j'ai du mal à m'y retrouver...

— Ça va venir. Comment tu as compris pour ton grand-père ?

— J'ai demandé à une fille de ma classe si son grand-père lui faisait pareil. Elle m'a dit que non, alors j'ai eu des doutes.

— Tu devrais prendre une feuille et noter tes souvenirs. Même s'ils sont dans le désordre, c'est pas grave, ça t'aidera à y

voir plus clair. Allez fait moi un sourire maintenant. Ne perds pas espoir ! Tu vas t'en sortir, tu entends ! (elle marqua une pause avant de poursuivre.) Mercredi tu as rendez-vous avec l'équipe enseignante à 15h. On va te remettre sur les rails jeune fille, d'accord ?

— D'accord, lui répondis-je, les sanglots coincés dans la gorge.

— Allez hop ! Va te changer les idées ! ordonna Mamie Chanterelle.

— D'accord. A plus tard.

— Je suis là si jamais ça ne va pas.

Je sortis de l'infirmerie le cœur moins lourd et je rejoignis la salle commune. Annie était revenue. Je me callais contre elle. Elle m'enlaça et on resta comme ça un moment sans rien dire. Nathan, mince, grand, la vingtaine, était là, lui aussi. Je l'avais déjà vu, on s'était déjà salué. Il regardait la Guerre des Étoiles de George Lucas. Sur un autre canapé, une fille, 22 ans, trop mince, les cheveux longs, lisait un magazine. Je demandai à Nathan :

— Tu regardes encore ça ?

— Oui. 309eme visionnages.

Annie écarquilla les yeux. Moi aussi.

— Tu déconnes ?

— Non.

— Et tu ne t'en lasses pas ? demandai-je incrédule.

— Non.

Silence.

— À chaque fois je découvre quelque chose de nouveau. ajouta-t-il, le sourire aux lèvres. Regarde.

Il éteignit alors le son et fit les dialogues. Il les connaissait par cœur.

— Vous voulez peut-être regarder autre chose ? nous demanda-t-il après un moment, embarrassé car il fallait toujours que tout le monde se mette d'accord sur le programme que les uns et les autres voulaient regarder.

On secoua tous la tête.

— A vrai dire je ne l'ai jamais vu, confiai-je.

Annie me dévisagea, étonnée.

— Tu déconnes ? s'exclama Nathan en reprenant mon expression et en écarquillant les yeux à son tour.

— Non ! Je déconne pas.

Annie s'allongea sur le canapé et posa sa tête sur mes genoux. Et pour la première fois de ma vie, je regardai la Guerre des Étoiles. Jean et d'autres patients entrèrent dans le salon au moment du générique de fin. Je reconnus les trois filles avec lesquelles je mangeai quelques fois quand Annie n'était pas dispo.

— Au fait Jessy, demanda l'une d'elles. Tu veux venir avec nous ? On va aller voir le club de sport du côté de la piscine. Ils font des forfaits pour l'année. C'est ouvert jusqu'à 21h en plus.

— Et ce n'est pas très cher ! renchérit sa copine.

Je n'en avais pas envie. Je secouais la tête mais elles insistèrent.

— Allez viens, on y va maintenant ! Ça te changera les idées. On y va juste pour voir. Ça ne t'engage à rien. Ta copine elle peut venir aussi. (Elle s'adressa directement à Annie) Comment tu t'appelles déjà ?

— Annie. Je fais déjà de la boxe thaï le weekend. (elle s'était relevée et me regardait droit dans les yeux). Tu devrais y aller, ça te changera les idées.

Je repensais à ma conversation avec Mamie Chanterelle. Elle et Annie avaient raison. Je changeais d'avis et me levai.

— Bon OK pourquoi pas... J'enfilai ma veste et les rejoignis devant le bâtiment. On longea, traversa et bifurqua dans des rues pendant quinze minutes avant d'arriver à la piscine municipale où était accolé le gymnase. On entra. Moi et le sport ça faisait deux. J'étais là pour regarder, être avec d'autres, me changer les idées et repartir, -*repartir vite fait*-.

Le gymnase se composait de deux grandes salles, la première avec un terrain de football reconvertie en salle de musculation et la deuxième avec un terrain de basket fermé au public. Au centre un couloir avec deux vestiaires, un pour les hommes, un pour les femmes. À la musculation il y avait une quarantaine de personnes, des couples, des femmes et des hommes seuls. La radio à fond. On écoutait "NRJ". J'adorai le lieu. Un homme, très musclé, s'approcha de notre groupe de filles. Je restai à l'écart. Il portait un badge, sûrement le prof de sport.

— Salut ! Vous venez à la soirée porte ouverte ?

— Oui c'est ça, répondit une des filles avec qui j'étais.

— Si vous voulez, je vous fais une brève présentation des lieux. Je vais vous montrer les différents types de machines et

vous expliquer comment on s'en sert.

— Dites, on peut toucher vos muscles ? lui demanda la même fille.

J'écarquillai les yeux. Elle en avait du culot celle-ci. Le prof la regarda de travers un instant puis pris la pause et gonfla ses biceps. Il répondit bon joueur :

— Si tu veux... vas-y te gêne pas !

La fille s'approcha, tâta les biceps.

— Waouh...

— On peut y aller maintenant ? Je vous fais visiter ? Ou vous êtes là juste pour mâter ?

— Non on pense vraiment s'inscrire !

— OK alors allons-y. Comment vous vous appelez au fait ?

— Marie, Lucie, Jeanne et celle qui se planque c'est Jessy.

Le prof regarda dans ma direction et me tendit un sourire d'une blancheur éclatante. Je me mordis la lèvre. Je l'aimais bien d'instinct cet homme-là. C'était ni un pédophile, ni un assassin, ni un violeur. Je lui rendis un sourire timide.

— Tu as quel âge ? me demanda-t-il.

— 16 ans.

— Ça va, t'es juste à la limite si tu voulais t'inscrire. On ne prend pas en dessous de 16 ans. Le corps est encore en formation, c'est déconseillé.

Je me sentis vexée, très vexée. J'étais plus une gamine ! Je regardai mon reflet dans le grand miroir qui tapissait le mur du fond. J'étais habillée avec des vêtements amples et des tennis. Les autres filles portaient talons, rouge à lèvres et vêtements féminins... Je fis la moue.

Le professeur de sport nous fit faire un tour complet des installations, nous expliqua comment nous en servir et nous fit un bref topo sur les règles de sécurité. À la fin il ajouta :

— Si vous décidez de vous inscrire, je vous ferai un programme d'entraînement et je vous suivrez pendant une semaine. Bon voilà c'est tout. Vous avez des questions ?

— Oui. C'est combien ?

— 120 euros pour l'année.

— C'est pas très cher... comment ça se fait ?

— Ce n'est pas une vraie salle de muscu. C'est juste un gymnase avec quelques machines...

— OK. Merci pour toutes les infos en tout cas.

— J'espère bien que vous reviendrez, ajouta-t-il en me regardant avec un sourire.

Je baissai les yeux. Qu'est-ce qu'on pouvait ressentir dans les bras d'un homme gentil ? Notre groupe de filles rentra au Centre. J'étais la seule à avoir résolu de m'inscrire.

Je retrouvai Annie dans sa chambre. Elle était en train d'écouter de la musique. Je la rejoignis sur son lit et mis un des écouteurs qu'elles me tendaient dans une oreille. Allongées, le groupe Telephone dans les oreilles, elle baissa un peu le son et me demanda comment c'était passé ma soirée.

— Bien...

— Quoi, c'est tout ? Tu vas t'inscrire ? insista-t-elle.

— Peut-être bien que oui.

Elle s'était relevée sur un coude.

— Ta mère voudra, tu penses ?

— En général, elle me dit jamais non.

— T'as vu des mecs ?

— Bof... juste le prof...

Elle prit son oreiller et se jeta sur moi en criant :

— Je le savais !

On fit une bataille d'oreillers du tonnerre. Au bout de cinq minutes, calmée, elle me demanda :

— Bon alors, tu vas me dire comment il est le monsieur ?

Je me mordais les lèvres, amusées.

— D'accord ! T'as gagné ! Il est canon, lui avouai-je.

— Il est comment ?

— Roux avec des lunettes... hyper musclé !

— Je vois !

— Mais non ! Ce n'est pas ce que tu crois !

— Ouais ouais !

On frappa à la porte. C'était les infirmières de nuit. L'heure du couvre-feu avait sonné et il était temps que je regagne ma chambre. Je me levais à contre cœur et lançais un regard plein de sous-entendu à Annie qui me jeta un oreiller à travers la pièce.

Une fois dans ma chambre, je me déshabillai et m'allongeai sur mon lit. Un crayon et un papier à la main, j'essayai de faire le petit exercice que Mamie Chanterelle

m'avait demandé : trier mes souvenirs. J'entendis à nouveau le hibou du coin hululer. Je regardai ma feuille blanche dans le vide, incapable de réfléchir. Je n'étais même pas persuadée que ce que m'avait fait mon grand-père n'était pas normal alors me rendre compte du reste ! C'était mission impossible ! Je laissai tomber feuille et crayon sous mon lit et attrapai le deuxième tome de Largo Winch à la place.

Partager souvent et beaucoup... savoir que pour ne serait-ce qu'une seule personne, la vie a été plus facile, parce que vous avez vécu. C'est cela, avoir réussi.

Ralph Waldo Emerson

Chapitre 6

Le soleil glissa sous les rideaux en coton imprimés de motifs floraux. Encore dans mon lit, je me frottais les yeux engourdis par le sommeil quand j'entendis frapper à la porte. Une voix grasse et fleurie me demanda :

— C'est Rosa. Je peux entrer ?

Je me redressai dans mon lit et regardai l'horloge en forme de chat posée sur mon bureau. 9h. Déjà. Je répondis en m'éclaircissant la voix :

— Oui bien sûr ! Entrez !

Rosa entra, une aura épicée et tropicale dans son sillage.

— Bonjour ma grande. Aujourd'hui c'est la lessive. Il me faut tes draps mais je vois que tu tardes ce matin alors je vais revenir un peu plus tard.

Je l'arrêtai.

— Non, non !

Je sautai du lit.

— Je suis debout !

J'arrachai les draps et en fis une grosse boule. Je me dirigeai vers le chariot de Rosa resté dans le couloir et empilai et tassai le linge. La femme noire antillaise rondelette me tendit une paire de draps propres et me regarda de la tête au pied.

— Mais dis donc, tu dois avoir froid ici la nuit pour dormir avec ton manteau.

C'était vrai. Le froid m'avait réveillé à 2h du matin et j'avais dû enfiler un pull et mon blouson. J'acquiesçai.

— Oui. Ça m'a réveillée cette nuit.

— J'ai vu les fleurs givrées ce matin. C'était beau, du blanc partout sur les toits.

— Ça doit vous changer des Antilles ?

— Ça c'est sûr !

La femme de ménage retourna vers le chariot et sortit une couverture supplémentaire.

— Tiens prends ça. Tu n'auras pas à dormir avec ton manteau cette nuit. Il va falloir que je refasse les stocks parce que je crois bien que vous avez toutes eues froid cette nuit.

Sur le pas de la porte, je la remerciai et l'embrassai sur la joue. Annie, encore en pyjama, était sortie de sa chambre et courut vers le chariot, confondit le carrelage pour une patinoire et attrapa Rosa par le cou en m'imitant. La femme de ménage d'abord surprise se mit à rire.

— Non mais dis ! Faut pas faire peur aux gens comme ça !

Annie enlaça Rosa et lui dit :

— C'est parce qu'on t'adore !

On éternuait et on riait. J'étais de bonne humeur aujourd'hui. Annie était partie prendre sa douche. J'avais repensé au prof de muscu toute la soirée. Je fis mon lit et m'étirai. J'étais face à un problème. J'avais envie de plaie, j'en avais le droit après tout ! Mais crade et mal habillée, ça ne risquait pas de m'arriver. Je soupirai. J'avais la trouille d'aller prendre ma douche. Gros dilemme. Grosse angoisse. Angoisse de merde. Je préparai mes affaires et allai dans la salle de bain au fond du couloir. Une fois à l'intérieur de la cabine de douche, je vérifiai que la porte était bien fermée, je rouvris, refermai, rouvris, refermai, le tout plusieurs fois, vraiment plusieurs fois. J'étais contente le système fonctionnait bien, en plus il n'y avait pas de jour au-dessus et sous la porte et pas de fenêtres non plus. Je me douchais rapidement, les jambes en coton, le cœur en mode marathon. Victoire ! Quand j'eus terminé je me rendis compte à quel point c'était agréable de s'habiller en étant propre. J'aimai bien sentir bon la noix de coco.

Je sortis et allai rejoindre Annie pour déjeuner. Assise entre Jean et elle, je me fis des tartines à la confiture de fraise. Jean nous laissa pour aller en cours. Annie devait voir son thérapeute. A 11h, j'appelai ma mère au travail.

— Allô ? Maman ?

— Non, attendez, je vous la passe.

— Merci.

Silence.

— Allô ? Maman ?

— Oui. Bonjour. Comment vas-tu ?

— Ça va et toi ?

— Ça va. Je viens tout juste de sortir de réunion.

— Dis, je voulais te demander quelque chose ?

— Oui ? Vas-y.

— Hier, je suis allée voir un gymnase avec des copines. Ils offrent des cours de sport. C'est pour faire de la musculation. Bref ça m'intéresse. Et c'est pas très cher ! 120 euros seulement... je me demandais si tu voudrais bien me faire un chèque ?

— Bon, pourquoi pas. Écoute je dois retourner en réunion. On en parle ce week-end, d'accord ?

— D'accord !

Ma mère était toujours en réunion. J'avais passé mon enfance à la garderie. La première arrivée, la dernière partie. Petite, j'étais contente quand ma mère était malade car c'était le seul moment que je passais avec elle à la maison en dehors des week-ends.

Je retournai dans ma chambre et sortis "Papa Longues Jambes". J'aimai beaucoup Judy ! Puis vers midi, je sortis avec Annie pour aller prendre mon repas à la cantine. On ne s'attarda pas à table et on prit ensemble le chemin du parc de la ville de Sceaudel.

Nous nous assîmes en tailleur sur la pelouse. J'arrachai l'herbe qui me chatouillait les mains et en fit des petits tas. Annie, le regard perdu sur le grand canal me demanda :

— Ça fait combien de temps toi que tu vois des pys ?

— J'en ai vu une à l'âge de 12 ans mais ça n'a pas marché. Puis à 14 ans jusqu'à maintenant. Et toi ? demandai-je, curieuse.

— Pareil mais je me suis fait hospitaliser tout de suite. J'étais anorexique. Quand j'ai repris du poids, j'ai été transférée ici.

Je lui demandais les yeux baissés, les mains toujours occupées dans l'herbe :

— T'es allée au collège pendant tes hospitalisations ?

— Oui mais bon tu sais comment c'est. C'est pas vraiment comme à l'Extérieur. Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas mis les pieds dehors.

— Moi j'y étais y'a pas si longtemps que ça. C'était pire. Tout le monde m'ignorait. J'avais pas de copines. Tu comprends je portais pas des Nike et des fringues à la mode.

Annie hocha la tête. Je laissai l'herbe tranquille et

m'allongeai, une main derrière la nuque. Annie m'imita et posa sa tête sur mon ventre et on regarda ensemble les nuages. Elle me demanda :

— Tu as déjà eu un petit ami ? Enfin je veux dire, est ce que tu as déjà "fait l'amour" ?

Ces questions-là, elles commençaient à me travailler. J'y pensais de plus en plus souvent.

— Oui une fois et toi ? répondis-je mal à l'aise de lui mentir ainsi.

Je me pinçai les lèvres. J'étais honteuse. Toutes les filles de mon âge avaient déjà tout essayé, du moins c'est ce qu'elles prétendaient.

— Oui moi aussi. Une fois, me confia-t-elle.

Rien que de penser à un homme qui me touchait, ça me renvoyer illico aux abus sexuels dont j'avais été victime. Ça me dégoûtait. Je me sentais sale et j'avais envie de me couper. Pour moi une relation avec un homme c'était égal à un viol alors je n'avais même pas envie d'essayer. Pourtant il y avait une partie de moi qui avait envie de plaire, de séduire. C'était nouveau, nouveau et déroutant. J'étais prise entre deux idées opposées. Je détournais le regard. Annie ajouta en fermant les yeux.

— Tu sais, j'ai pas aimé quand je l'ai fait.

Je la regardai à nouveau. Je n'osai pas lui dire que je lui avais menti. J'avais peur de devoir lui dire pourquoi, pourquoi j'avais peur des hommes. Bref j'avais peur de lui dire ce qui m'était arrivée. Ça me foutait trop mal d'en parler. Heureusement, Annie poursuivit la conversation :

— Je suis bien comme ça, sans personne, enfin je veux dire sans petit ami.

Je lui caressai les cheveux avec ma main libre et dis :

— Oui moi aussi ! Pas besoin d'un mec.

— Même d'un beau rouquin aux muscles saillants ? me taquina-t-elle.

— Nan !

Avoir un petit ami ? Je chassais cette idée stupide vite fait. De toute façon je ne pouvais pas être aimée alors ça ne servait à rien d'essayer. Depuis que j'étais gamine, je me trouvais moche. Personne ne m'aimerait jamais. Ça ne pouvait pas m'arriver. Et puis éprouver des sentiments, sentir mon corps, c'était mission impossible ! Mon père... pourquoi je pensais à mon père et pas toujours qu'au papy ? Est-ce que c'était normal qu'il m'ait montré

un film érotique quand j'étais petite ? De nouveaux souvenirs surgissaient dans mon esprit, des souvenirs angoissants. J'avais hâte de retrouver le Dr Grévin...

— Regarde celui-là ! s'exclama Annie. On dirait un dragon !

Je sursautai. Il me fallut au moins cinq secondes pour réaliser qu'elle parlait du nuage qui glissait au-dessus de nos têtes.

— Oui tu as raison... un dragon. Moi je vois un chien aussi avec une tétine dans la gueule.

— Le chien je veux bien mais la tétine. T'es sûr que ça va ?

Je lui souris. Annie me confia, espiègle :

— Il faut que je te montre quelque chose !

Elle se releva et sortit de sa poche une montre bracelet en or d'une grande enseigne. Un objet de luxe.

— Je l'ai volée l'autre jour dans une boutique juste avant mon transfert.

J'ouvris grands mes yeux et pris dans mes mains la montre en cherchant le poinçon.

— Waouh ! Elle est magnifique ! Qu'est-ce que tu vas en faire ? La vendre ?

— Non tu plaisantes ! Je vais la garder et la mettre avec les autres !

— Les autres ? Parce que tu en voles beaucoup des montres ?

Annie arracha un brin d'herbe pour le mordiller et répondit, enjouée en faisant un jeu de mot :

— Faut bien passer le temps, non ? Hier, Jean m'a dit que le Centre avait une mauvaise réputation dans la ville. On est vu comme de la racaille. Comme ça au moins je leur donne raison.

Je lui rendis la montre, pensive. Je ne pouvais pas la blâmer. Je la comprenais. Ça m'arrivait aussi de chaparder. Annie changea de sujet :

— Au fait tu es retournée au lycée ? Tu prépares quel bac ?

— Non pas encore. J'ai rendez-vous vendredi. Un bac L et toi ?

— S. J'ai mon rendez-vous dans deux semaines.

Elle marqua une longue pause, cligna des yeux et me demanda, le regard sombre et plein d'espoir :

— Tu crois qu'on va s'en sortir un jour ?

Je tournai la tête vers elle puis regardai les nuages à nouveau en m'allongeant dans l'herbe.

"S'en sortir"

— Oui. On va s'en sortir ! répondis-je positive.

Annie s'allongea à son tour et pris ma main dans la sienne. Elle me demanda tout en levant nos poings vers le ciel :

— Et si on se faisait la promesse de s'en sortir ?

J'avais resserré mes doigts sur les siens. Je répondis le cœur gonflé d'espoir :

— D'accord. On tiendra notre promesse tu verras ! Je te le promets !

— Je te le promets aussi !

On échangea un sourire entendu.

"Oui, on s'en sortira, je m'en sortirai. Je te le promets Annie." songeai-je en continuant à regarder les nuages s'étirer au-dessus de nous. Voilà c'était ça la promesse de Jessy. Est-ce que j'allais m'en sortir ? Qu'allais-je devenir dans 15, 20 ans ? Comment est-ce que j'allais m'en sortir ? Ça, il me restait encore à le découvrir.

Les branches se balancèrent sous le soleil, les ombres dansant sur nos visages de gamine. On se releva et on prit le chemin du Centre main dans la main. On échangea un sourire. Je me sentis bien, en sécurité comme si j'avais été entourée d'une famille. Je n'avais plus personne sur qui compter à l'extérieur. Annie et moi, on venait à peine de se rencontrer et je la considérai déjà comme ma sœur. Une amitié en or. On rentra main dans la main sans se soucier des regards qu'on nous jetait. Au fond ça nous amusait. Ils étaient vraiment bêtes ces gens ! Ils vous connaissent même pas et vous jugent quand même !

Le week-end arriva. Annie et moi on avait terminé de faire nos sacs. On était prête à partir. On récupéra nos traitements pour le week-end et on descendit l'escalier.

— Je te dis à dimanche soir ! me dit Annie tout en me faisant la bise.

— Oui, passe un bon week-end. Boxe bien !

— J'y manquerai pas !

Elle s'éloigna et pris la direction de la gare. Quant à moi, je me dirigeai le long de l'allée des marronniers à la recherche de la voiture familiale. Ma mère était en train de lire. Je toquai à la fenêtre. Elle ouvrit les portières. Je montai, heureuse comme tout. Le voyage se passa sans incident. J'avais mis la radio et on

écoutait Chérie FM. La voiture se gara devant le pavillon. Je déchargeai mon sac et mis tout le linge sale dans la machine à laver. J'aidai ma mère à mettre la table puis continuait à lire Papa Longues Jambes dans ma chambre. À table, je lui parlai un peu d'Annie.

— Elle est super. Elle fait de la boxe. Tu veux bien alors pour la muscu ?

— Oui, si tu veux. Je vais te faire le chèque tout de suite.

Elle se leva, le remplit et me le tendis. Je la remerciai, enthousiaste.

— Mon psy aussi il est super. Je me sens mieux à chaque fois que je vais lui parler même si ce n'est pas tout le temps facile.

Elle buvait son café en m'écoutant. Je poursuivis :

— Et puis Mamie Chanterelle est vachement sympa. (je m'essuyai la bouche.) Ah oui, j'ai rendez-vous la semaine prochaine avec l'équipe enseignante. Ils veulent que je retourne au lycée. Je me demande ce que ça va donner...

Je la cherchai du regard mais je me heurtai à une complète indifférence. Je me fermai d'un seul coup. J'étais mal à nouveau.

— Tu me dis rien... lui fis-je remarquer.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— C'est la seule chose que tu trouves à me dire ! "Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?" Je la supporte plus cette phrase ! Je sais pas moi, dis-moi autre chose pour voir !

— Oh hé ! Tu te calmes ! Je t'écoute, c'est déjà bien. Je sais pas ce que tu veux entendre ! C'est bien ! Je suis contente pour toi. Voilà.

Je me levai, allai dans ma chambre et claquai la porte. Je m'assis au pied de mon lit, mal, triste et angoissée. Elle m'avait suivi et elle ouvrit la porte avec colère.

— Tu te calmes maintenant !

Toujours assise, je lui rétorquai, haineuse :

— Je te déteste ! Tu comprends jamais rien, je peux jamais avoir une conversation avec toi ! J'en ai marre ! C'est comme si ça te foutait en l'air que je puisse être heureuse !

Elle s'était avancée et me gifla de toutes ses forces. Je me levai en hurlant. Elle me laissa. J'étais mal, je voulais me suicider, je me griffais les bras puis d'un bond je pris des affaires

propres dans un placard, les fourrai dans mon sac et me dirigeai vers la voiture. Ma mère n'était pas normale. J'hurlai à travers la maison :

— Ramène-moi au Centre ! J'ai pas envie de rester une minute de plus ici !

Elle avait mis ses chaussures et pris ses clefs.

— T'as encore de la chance que je te foute pas dehors avec ton caractère de merde !

Assise dans la voiture, on prit la direction de Scaudel. Je pleurai, le visage tourné vers la vitre. Sa promesse de me comprendre venait de tourner court. J'étais tellement déçue. Je pris mon sac et claquai la portière sans un regard pour ma mère. Je ne la comprenais pas moi non plus. Je montai les marches en pleurant et regagnai ma chambre. J'ouvris mon sac, sortis mes affaires quand quelqu'un frappa. C'était une infirmière.

— Ça ne s'est pas bien passé ? Vous voulez m'en parler ?

— Elle n'est pas là Mme Chanterelle ? lui demandai-je, le cœur lourd.

— Non mais elle sera de retour dimanche soir. Vous voulez venir dans l'infirmerie ? On va parler de ce qui s'est passé.

Je la suivis le long des couloirs vides. J'étais toute seule à l'étage. Une fois assise, je lui racontai ce qui s'était passé.

— Votre mère n'arrive pas à vous comprendre. Elle ne sait pas ce que vous attendez d'elle mais les séances familiales sont là aussi pour l'aider mais je comprends que son comportement vous ai rendu triste. Vous avez peur du rendez-vous avec l'équipe enseignante ? me demanda-t-elle, inquiète.

— Oui... j'ai toujours été nulle à l'école. J'ai horreur d'y aller d'ailleurs. Je suis toujours tombée sur des profs sadiques qui donnent les notes à voix hautes...

— Le lycée d'ici n'a rien à voir avec un lycée externe. Je peux vous garantir qu'aucun prof ne cherchera à vous humilier ou à vous rabaisser. Vous pouvez en être sûr. Ils sont sympas, je suis certaine que ça va bien se passer.

Je la regardai dans les yeux. Elle était sincère. Je me sentis mieux. Elle me raccompagna jusqu'à ma chambre.

— Je vais vous commander un repas pour ce soir. Est-ce que vous vous sentez mieux ?

J'acquiesçai en ouvrant la porte.

— Vous me donnez les ciseaux qui sont sur le lit ?

Je lui donnai les ciseaux en baissant les yeux. Elle était arrivée à temps.

— Vous venez me voir si ça ne va pas, d'accord ?

J'hochai la tête, rassurée de ne pas être seule. Je rangeais mes vêtements, sortis mon livre et essayai de me plonger dedans mais j'étais incapable de me concentrer. L'après-midi me parut durer une éternité. Je mangeai seule dans la cuisine de l'étage. Un autre patient rentra. Il n'avait nulle part où dormir. Je le saluai et regagnai ma chambre. Le téléphone de l'étage sonna. Je décrochai. C'était ma mère.

— Je suis désolée pour toute à l'heure... je ne sais pas te parler. J'en suis malade de ce qui s'est passé. Je te demande pardon. Est-ce que tu me pardonnes ?

Je l'écoutai pleurer, triste.

— Oui. Je suis désolée aussi. murmurai-je.

— Tu vas t'inscrire alors à ton cours de muscu ?

— Oui je pense.

— Tu vas mieux ? me demanda-t-elle soulagée que la conversation prenne une bonne tournure.

— Oui et toi ?

— Moi aussi. On se voit le week-end prochain ?

— Oui, d'accord.

Je me sentais mieux. Je la saluai, raccrochai et regagnai ma chambre sous l'œil bienveillant de l'infirmière de garde. Je m'accoudai à la fenêtre et l'entrebâillai. Je maudissais le loquet qui empêchait que je puisse l'ouvrir en grand. Dans la rue, je regardai les passants, les oiseaux, les arbres, les voitures. Je repensai au prof de muscu, à Annie qui devait être en train de mettre KO son adversaire à ses cours de boxe, à mon rendez-vous avec l'équipe enseignante, à essayer de trier mes souvenirs. J'attrapai un bloc note et un crayon. Assise en tailleur sur mon bureau, je n'avais pas envie de penser à tout ça. Pas envie de me confronter aux souvenirs. Pas envie de savoir. Je laissai tomber mon crayon et allai rejoindre la salle commune. Je m'affalai dans un canapé et regardai la télé, C'était une rediff de la petite maison dans la prairie. Je me mis à rêver éveillée. J'adorai le feuilleton.

Le dimanche soir arriva. Je retrouvai Annie. Elle avait l'air maussade. Je lui racontai mes embrouilles avec ma mère et elle les sienne. Je ne savais pas quoi faire pour l'aider. Je me trouvais impuissante face à ses problèmes. Je lui conseillai alors d'aller

parler avec l'infirmière. Conseil qu'elle écouta. En sortant elle allait mieux.

J'étais allée la retrouver dans sa chambre. Elle me montra un nouveau poster d'une peinture de Miro. Je l'aidai à l'accrocher quand soudain elle me charia à nouveau sur le prof de muscu. Jean toqua à la porte, on lui ouvrit, mortes de rire. Il nous invitait à le rejoindre avec tous les patients de l'étage pour aller boire un verre dans un café du centre-ville. On accepta et on passa un très bon moment tous ensemble.

Ce soir-là, il était bien loin le cimetière de ma ville natale. Je me créai de nouveaux souvenirs s'en m'en rendre compte. De beaux souvenirs, des souvenirs qui n'appartiendraient qu'à moi, qu'à nous.

Vous pouvez transcender tous vos sentiments négatifs si vous vous rendez compte qu'ils n'ont pas d'autre pouvoir sur vous que celui que vous leur donnez. Le jour où vous comprendrez cette vérité, vous serez libre.

Eileen Caddy

Chapitre 7

On était mercredi. J'avais super mal dormi à cause de mes cauchemars. La journée j'allais souvent mieux que le soir ou la nuit. Les angoisses diminuaient. Mais aujourd'hui j'avais rendez-vous avec le Dr Grévin et l'équipe enseignante. Je ne me sentais pas bien. J'étais super angoissée. J'essayais de me préparer mentalement, je choisissais ce dont je voulais parler, ce que je voulais comprendre, faisais le bilan de la semaine. Je sortis de ma chambre et me dirigeai vers le comptoir pour prendre mon traitement. Je saluai les infirmières. L'une d'elle, une femme blonde, les cheveux très courts me demanda en me tendant un verre d'eau.

— Bonjour Jessy. Vous avez bien dormi ?

Je levai à peine les yeux vers elle. Je ne l'aimai pas trop cette infirmière. Je sortis les tranquillisants de leur boîte bleue tout en répondant :

— Moyen.

L'infirmière appuya ses coudes sur le comptoir, pas aimable et me dit :

— On ne peut pas être toujours bien.

J'avalai les comprimés. Je reposai le verre d'eau d'un geste brusque et rétorquai pour voir ce qu'elle allait me répondre :

— Personne ne m'aime. Ça m'empêche de dormir !

L'infirmière eut un mouvement de recul, elle affirma sur la défensive :

— Faudrait que vous vous aimiez déjà pour qu'on puisse vous aimer.

Je la regardai droit dans les yeux. Ben voyons. La bonne excuse tiens ! Et encore une façon de me coller ça sur le dos.

C'est parce que je m'aime pas qu'on m'aime pas... ! Enfin valait mieux entendre ça que d'être sourd.

Si on m'avait aimé, je me serai aimée aussi !

C'est fou ce que les gens pouvaient penser à l'envers. Je regardai ma montre. Il était presque 9h. J'avalai mon petit-déj en quatrième vitesse puis je cherchai Annie dans la cuisine et la salle commune mais ne la trouvant pas, je dévalai les escaliers pour rejoindre le bâtiment des thérapies. Il était toutes les semaines à l'heure alors moi, j'étais toutes les semaines en avance.

Je me tordais les mains, assise à côté de mon haricot magique quand enfin je l'aperçus. Je me levai, lui serrai la main. Je le suivis jusqu'à son bureau. Nous nous assimes l'un en face de l'autre.

— Alors comment ça s'est passé cette semaine ? me demanda le Dr Grévin tout en lissant la manche de sa veste.

— Ça a été dans l'ensemble. (pause) Je me suis baladée dans le parc avec Annie. Annie c'est une patiente qui est arrivée à peu près en même temps que moi ici. On a le même âge. Je l'adore. C'est ma meilleure amie.

— C'est bien !

Le docteur me regardait avec enthousiasme.

— Je vais peut-être aussi m'inscrire à la musculation, poursuivis-je. Il y a un club à côté de la piscine. Vous pensez que c'est une bonne idée ?

— Oui. C'est une excellente bonne idée, confirma-t-il, un léger sourire sur son visage.

Je me concentrai sur les sujets qui me tenaient à cœur. Je plissai les yeux et lui confiai comme si je me parlais à moi-même :

— Est-ce que je peux vous parler de mes souvenirs ? lui demandai-je anxieusement.

— Oui. C'est vous qui choisissez de quoi vous voulez me parler.

— Y'a des questions que je me pose. Parfois j'arrive pas à savoir si certaines choses sont normales ou non.

— Comme quoi ? donnez-moi un exemple.

— Par exemple pour mon père. Mon grand-père ça y est je sais ce qui était normal ou pas mais mon père c'est une autre histoire. Par exemple quand j'avais trois ans il m'a demandé de

me déshabiller pour me prendre en photo. Et puis il m'a montré des trucs bizarres à la télévision.

— On ne demande pas à un enfant de se déshabiller. C'était quoi les trucs bizarres ?

— Oui mais il y a plein de gens qui prennent leurs enfants en photo nus.

— Oui mais leurs enfants sont en général déjà nus. Il n'y a pas une *demande* de la part des parents de les faire se déshabiller pour les prendre en photo.

— Comment on connaît la limite alors ?

— Vous vous souvenez de ce que vous avez ressenti à ce moment-là ?

— Oui, j'étais très mal à l'aise. J'étais terrifiée alors j'ai fait ce qu'il a dit.

— Vous comprenez donc où est la limite. On ne terrifie pas un enfant.

— C'est rien pourtant... c'est pas si grave. Il y a des psys qui m'ont dit que j'exagérais.

— Je ne suis pas *des* psys. Je ne les connais pas moi ces gens-là. Je ne sais pas pourquoi ils vous ont dit ça. **CE N'EST PAS NORMAL DE DEMANDER À SA FILLE DE SE DESHABILLER !** Il ne vous demandait pas de vous mettre en pyjama.

Je commençais à comprendre. Le problème avec mon père c'était qu'il avait toujours utilisé des excuses pour cacher ses actes, du coup c'était difficile de se rendre compte des choses. Cette fois le message était clair. Le docteur poursuivit plus calme en rajustant ses lunettes. Il regarda le plafond tout en demandant :

— Et les trucs *bizarres* alors ?

Je regardai le sol, plongée dans mes souvenirs.

— Il m'a montré des trucs sexuels. Mais c'est pareil on m'a dit qu'avec la libération sexuelle on voyait ça partout, à toute heure à la télévision...

Je ne pus achever ma phrase. Le Dr Grévin monta le ton une nouvelle fois :

— **VOUS ALLEZ ARRETER DE LE DEFENDRE !** C'est votre père non, il sait ce qu'il doit montrer ou pas à sa fille ! Alors c'était quoi ces "t-r-u-c-s" sexuels ?

Je vous jure, suivre une psychothérapie c'est vraiment pas facile... Je m'entendis parler comme si c'était quelqu'un d'autre

qui parlait pour moi. J'avais pas du tout envie d'aborder ce sujet mais alors pas du tout.

— Des femmes qui se léchaient entre les jambes.

— Elles faisaient un cunnilingus.

J'avais toujours les yeux baissés.

— Oui c'est ça...

Je lui jetai un coup d'œil. Il souriait. Plus doucement il ajouta :

— On ne voit pas des cunnilingus entre la page de publicité et le club Dorothée...

— Non il avait enregistré l'émission...

Le docteur n'ajouta rien de plus. Il était satisfait.

Mon père aussi c'était un détraqué, je n'allais pas bien. J'étais triste. Pourquoi ? Pourquoi ils étaient comme ça dans ma famille ? Je changeai alors de sujet, relevai la tête et demandai à brûle pourpoint sans trop savoir pourquoi :

— Vous me trouvez jolie ?

Silence. Le docteur tapota à nouveau le bras du fauteuil avec ses doigts, l'un après l'autre, agacé.

"Tu crois que c'est pour ça que mon père m'a fait ça ? Mon grand-père aussi... et ce garçon dans ma classe. C'est parce que je suis jolie ? Est-ce que c'est parce que je suis spéciale ?" Je me revis enfant puis adolescente, des souvenirs resurgirent. Je revécus les attouchements, mon dégoût, mes peurs... mon père qui m'avait surprise alors que j'étais accroupie et qui en avait profité pour me toucher entre les jambes, mon grand-père qui me forçait à rester contre lui en m'attrapant par le bras, ce garçon dans ma classe qui m'avait touché entre les jambes dans les escaliers et que j'avais entendu rire avec ses copains, les mains baladeuses dans le métro, les ciseaux que j'avais sortis sur le quai pour me couper un peu pour pas me jeter sur les rails et puis tous ces hommes accoudés dans les bars et leurs regards pervers qu'ils m'avaient jetés. Je repensais à toutes ces horreurs. Le monde me parut rempli de ça : de gens dégueulasses et sans cœur. J'avais envie de vomir. Tout le monde laissait faire, à croire que c'était normal. J'enviais les filles Américaines que la justice protégeait soi-disant de tout. Je vomissais la société dans laquelle je vivais.

Tout d'un coup je me sentis tombée dans un abîme de douleur sans fond. Cette douleur qui m'était malheureusement si

familière et qui faisait si mal. Je repensais à tous ces films stupides que j'avais visionnés, ces viols qui passaient à la télévision pour divertir les curieux, sans parler des commentaires au journal télévisé, ou pire encore de ceux qui croyaient savoir mais qui n'y connaissait rien et qui disait des horreurs. Ça se bousculait dans ma tête. Est-ce que c'était de ma faute ? Est-ce que c'était à cause de ma façon de m'habiller ? Est-ce que j'étais sale ? Est-ce que j'avais perdu mon honneur ? Est-ce que je pourrais être aimée un jour par un homme ? Comment avoir du désir et aimer le sexe après ça ? Est-ce que j'avais perdu de ma valeur ? Je vomissais toutes ces questions qui me torturaient.

Pour m'en sortir, il me fallait trouver les mots justes, des mots qui tombent comme il faut, qui expriment des idées claires et qui sont vraies. Et tout était confus dans ma tête. Je n'arrivais pas à réfléchir. D'ailleurs je n'avais toujours pas réussi à faire l'exercice que Mamie Chanterelle m'avait conseillé de faire : écrire mes souvenirs et les classer ! Alors non, je ne pouvais pas être jolie, ni spéciale. Je me haïssais. C'était certainement pour cette raison que le Dr Grévin ne répondait pas. Je me repliai sur moi-même et lui déclarai sèchement :

— Sinon rien d'autre.

Je croisai les bras sur ma poitrine. Pourquoi il ne voulait pas me répondre ? J'avais tort de me détester, tort de détester mon corps, tort de penser que c'était de ma faute. Seulement je ne savais pas comment faire pour m'aimer. J'avais la mort dans l'âme.

— Je pense toujours à mon passé, ajoutai-je en colère.

— C'est-à-dire ?

— À ce qu'ils m'ont fait.

— C'est qui Ils ? C'est quoi ce qu'on vous a fait ?

Je lui jetai un regard noir.

— Vous le savez, alors pourquoi vous insister toujours ?

Le docteur ne me quittait pas des yeux.

— C'est vous qui voulez en parler. Alors c'est qui "Ils" ? Et c'est quoi ce qu'on vous a fait ? Vous allez le dire !

— "Ils" c'est mon père et mon grand-père. Et ce qu'ils m'ont fait c'est me toucher !

Je fulminai. Plus calme le Dr Grévin répondit le regard plus tendre :

— Vous n'êtes pas ce qu'on vous a fait. Vous n'êtes pas que douleur. Il y a votre histoire, vous et ce que vous en faites.

— Je n'en fais rien.

— Oh, ça j'en doute. (il marqua une pause.) Arrêter de vous identifier... (nouvelle pause) à ces i-n-t-r-u-s-i-o-n-s. Vous n'êtes pas ce qu'on vous a fait ! Vous n'avez rien avoir ni avec eux ni avec leurs actes.

Le Dr Grévin choisissait ses mots. Mais je n'arrivai pas à l'écouter. Dans ma tête, je me disais ça : "bon sang pourquoi tu ne me dis pas si je suis jolie ou non ?"

— Oh et puis j'oubliais. Je me suis encore coupée.

— Ça vous aide à aller mieux...

Il avait raison, je ne m'en étais même pas rendue compte. Je me sentais très mal.

— Ça vous soulage pour un moment, ajouta-t-il en tapotant le bras de son fauteuil.

— Pourquoi ça me soulage ? osai-je demander en n'en menant pas large devant cet homme qui m'impressionnait beaucoup.

Il me regarda droit dans les yeux, arrêta de tapoter le bras du fauteuil et répondit :

— Ça vous permet, je pense, pendant un court moment du moins, de vous ressentir autrement, d'évacuer cette douleur, ce sentiment de culpabilité, cette tension qui vous sert l'estomac. Quand vous ressentez ça, pourquoi ne pas vous envelopper dans une couverture et boire un chocolat chaud ?

"Et toi pourquoi tu ne me dis pas si tu me trouves jolie ? Moi je me trouve grosse, moche et bête. Je me hais !"

— Quoi d'autres sinon ? demanda le Dr Grévin.

— Je sais plus. J'ai oublié ce dont je voulais vous parler.

Silence. J'étais angoissée et furieuse.

— On va s'arrêter là pour aujourd'hui alors.

Le docteur se leva et m'invita à en faire de même puis me raccompagna imperturbable et froid comme d'habitude. Je commençai à le connaître celui-là. La thérapie faisait très mal. Au moment de se séparer, je me retournai vers lui et lui lançai, une boule de larmes dans la gorge :

— Je ne reviendrais pas !

Et je partis en courant, ne laissant pas au docteur Grévin le temps de répondre. Non, non je ne reviendrai pas. J'en avais marre des psys, marre des médicaments, marre de souffrir. Je sortis du bâtiment le cœur lourd sans pleurer. Je restai un

moment dehors les bras le long du corps, la tête baissée. Pourquoi fallait-il toujours qu'il me fasse dire les « ils » et les « ça » ? Pour que j'avance mais j'étais trop engluée dans mon étai de souffrance pour m'en rendre compte. Ça faisait juste mal.

Je rejoignis la cantine et n'avalai qu'un fruit en guise de repas. Je n'avais pas faim. Je repensais à ma séance, à ce que je lui avais dit. Avais-je bien fait de m'enfuir comme ça et surtout de lui dire que je ne reviendrais pas ? Je déjeunai à la cantine avec Annie. Elle était maussade, elle aussi. On parla peu.

À trois heures de l'après-midi, j'étais assise, une jambe repliée sous les fesses, dans le bâtiment des études. J'attendais anxieusement le rendez-vous fixé par l'équipe soignante et l'équipe éducative. J'étais en échec scolaire et je redoutais le lycée. Cela faisait maintenant quatre mois que j'avais plus ou moins évité de me rendre en cours. Et puis je connaissais déjà mon destin, soit je ne finirai pas l'année parce que j'essaierai à nouveau de me suicider, soit je me prostituerai. Pute c'était le mot qu'utilisait papy quand il me berçait sur ses genoux. Enfin il restait une dernière possibilité, ma mère qui m'avait dit que je finirai clodo. J'étais trop bête de toute façon pour réussir quoique ce soit. La porte s'ouvrit découvrant le visage d'un vieil homme qui caressait sa barbe blanche. Il avait plus l'air d'un magicien que d'un enseignant.

— Jessy ?

Je ne sentais plus mes jambes. Ce n'était pas mon jour. J'avais la frousse. On allait me dire quoi encore ? Que ce n'était pas bien de ne pas aller au lycée ?

— Jessy. Tu veux bien venir s'il te plaît ?

Le vieux monsieur me fit signe de me lever avec gentillesse. Je me levai, baissai les yeux et entrai dans la pièce. Ils étaient au moins dix personnes à s'être réunies pour parler de mon avenir. Prostituée ou morte ça ne leur convenait peut-être pas après tout. Le vieux professeur ferma la porte et m'invita à m'asseoir.

— Assieds-toi, je t'en prie.

Je n'osai ni les regarder ni les saluer.

— Bonjour Jessy.

— Bonjour, murmurai-je impressionnée d'être le centre d'attention de toute une assemblée.

Le vieux professeur s'assit au milieu de ses confrères et prit la parole.

— Tu es nouvelle ici. Alors tout d'abord on te souhaite la bienvenue.

Il marqua une pause pour que j'aie le temps d'imprégner les mots que je venais d'entendre. Il continua :

— Je sais que tu n'as pas eu de bons résultats quand tu étais au lycée. Ta seconde a été assez, disons-le franchement, catastrophique.

J'avais baissé les yeux. Je pleurai. Je pleurai devant 10 personnes. Ce n'était vraiment pas mon jour. Le professeur continua d'une voix de pâte d'amande, douce et sucrée :

— Parfois quand la vie est difficile on n'a pas envie de travailler. On a dû mal à se concentrer, à faire ses devoirs. Parfois on ne dort pas bien alors on ne peut pas se rappeler les cours de la veille. Ça ne veut pas dire qu'on ne v-a-u-t rien. Je pleurai à chaudes larmes en sanglotant. Alors je leur dis :

— Mais si je suis nulle. Je suis bonne à rien. J'ai pas d'avenir et puis de toute façon personne s'intéresse à moi.

— C'n'est pas vrai, nous on s'intéresse à toi, à ton avenir. me dit une professeure qui me regardait en souriant.

— Oui on s'est même tous réunis pour toi, renchérit une autre professeure.

Le vieux magicien poursuivit avec un sourire :

— On est tous d'accord tu vois. On note tes devoirs, ce qu'ils valent. On essaye d'évaluer ce que tu as compris. Ce n'est pas *toi* qu'on note. On ne peut pas noter un être humain.

Il marqua une pause et continua en tirant les poils de sa barbe :

— On va faire un essai. Tu es d'accord que tu étudies pour apprendre des choses ? Hein dis-moi ?

— Oui.

Je séchais mes larmes, j'avais relevé la tête.

— Alors tu viens ici et tu auras des devoirs, des contrôles mais on ne te notera pas pendant les deux premiers mois. On te dira ce qui ne va pas, ce qui peut être amélioré. Qu'en penses-tu ? Tu es d'accord ?

Je hochai la tête.

— Bien on est d'accord alors. Tu es libre de partir. Je vais te photocopier ton emploi du temps et te le faire parvenir cet après-midi. Tu auras moins d'heures et moins de devoirs que dans un vrai lycée. Ici on tient compte de tes problèmes. Bon on te dit à

demain ?

J'acquiesçai avec sérénité. L'entretien était terminé. Je me levai, les saluai, ouvrit la porte et la refermai derrière moi. Finalement j'avais peut-être un avenir. Je me remis à pleurer. La chaleur humaine ce n'était pas que dans les contes de fée, ça existait vraiment et ça pouvait tout changer. Je pleurai parce que pour une fois je comptais pour d'autres.

C'était vraiment un drôle de lycée. Rien à voir avec celui de ma banlieue. Un endroit à part, loin des passants et de leur indifférence. Oui il n'était pas question de mélanger ces enfants mal nés avec les autres. Le lycée était à l'intérieur de l'établissement. Ça aurait fait trop mal aux oreilles d'entendre :

— Et que fait ton père dans la vie ?

— Inceste-tueur !

Je regagnai le bâtiment où j'avais ma chambre l'esprit un peu plus clair. Je montai les marches de l'escalier, bifurquai dans l'aile droite et passai devant le comptoir des infirmières. L'une d'elle me héla au passage.

— Hé pas si vite Jessy. Il y a un mot pour vous.

Je m'arrêtai net et me retournai vers l'infirmière, surprise. Personne ne m'écrivait jamais.

— Un mot ? Pour moi ?

— Oui, tenez.

Je pris le papier que me tendait l'infirmière et l'ouvris aussitôt :

Mademoiselle,

*Je vous attends à votre prochain rendez-vous fixé la semaine
prochaine à la même heure que d'habitude.*

Croyez, cher Mademoiselle, à mes sentiments dévoués.

Dr Grévin

Je souris et repliai le mot. Il y avait des gens qui s'accrochaient pour m'aider. Bon je n'allais pas me faire prier. J'irais au prochain rendez-vous. Je pleurai encore. J'étais heureuse et émue. Je rangeai le mot dans ma poche et

redescendis dans la cour. J'avais besoin de respirer l'air frais. L'équipe éducative avait l'air bien, mon docteur aussi. Je repensai au médecin scolaire, à l'infirmier. Je m'allongeai sous le grand arbre enraciné au milieu de la pelouse du Centre, les bras croisés sous ma tête. Je me sentais bien. Je me mis à rêver. Je travaillais dans un château comme servante et il y avait le comte qui me remarquait. Il me regardait et il me trouvait jolie et intelligente.

J'adorais rêver, c'était ma drogue. La réalité s'effaçait et je ne m'en rendais pas compte. Je vivais dans mon monde 24h sur 24h. Quand les autres de mon âge jouaient aux jeux vidéo, regardaient la télévision ou faisaient leurs devoirs, moi, Jessy, je restais couchée sous un arbre pendant des heures sans bouger. Je rêvais pour me construire. J'avais tant souffert du manque de considération, d'avoir été négligée, niée que je me parlais à moi-même parfois en disant "elle" au lieu de "je". C'était pratique dans les rédactions. On n'a jamais le droit de dire "je" dans les copies d'école.

Je ne savais pas non plus que les gens ne pouvaient pas lire dans mes pensées. Mon esprit était ouvert à tous, alors je me restreignais, me surveillais constamment. Je me mettais des barrières dans ma tête. C'est pour cette raison que j'aimais bien être seule comme ça je pouvais penser enfin. J'étais libre. C'est fou ce que la maltraitance ça interfère dans la construction de la personnalité. Le problème avec l'inceste c'est que quand votre histoire commence avec votre père, il n'y a pas d'Avant, tout le mal que l'on vous fait, ce sont vos repères, c'est ça le pire. On vous casse dès le début. Vous grandissez là-dedans et ça dure souvent des années. Mon psy, un jour, m'a expliqué que j'avais compris que j'existais quand je subissais des abus sexuels, parce que c'était la seule marque d'attention que j'avais. C'était quand même dingue un truc pareil.

Je ne connaissais pas non plus les limites physiques de mon corps. Je me sentais flotter là-dedans. Comme je n'aimais pas que ces hommes me touchent, j'avais appris à m'anesthésier. C'est génial cette technique, on s'habitue à ne plus rien ressentir. C'est pratique quand on se fait mal. Bref, et ces détails, on appelle ça les conséquences de la maltraitance. Elles ne se voient pas, ce sont des marques invisibles. En France une petite fille sur 8 est victime d'abus sexuel, tout le monde en connaît, il suffit de voir le nombre d'élèves par classe.

Je me relevai, respirai profondément pour calmer mes

angoisses et rejoignis l'étage. Jean et Annie étaient là à regarder "Friends" à la télévision. Je m'assis à côté d'eux et regardai la série. J'essayai de me vider la tête. Ce soir je me coucherai de bonne heure. Je faisais ça souvent, me coucher de bonne heure, je me glissais sous les draps avec le baladeur et écoutai de la musique jusqu'à 1h du matin. C'était pour ça que j'étais toujours fatiguée. Je redoutais beaucoup les cauchemars. Une infirmière s'approcha de moi :

— Jessy votre emploi du temps pour demain.

— Ah merci ! répondis-je en prenant le polycopier.

Je dépliai la feuille et regardai le programme. Demain je commençai à 9h avec deux heures d'histoire-géo.

— Comment ça s'est passé ton entretien avec l'équipe enseignante ? me demanda Annie.

— Très bien à vrai dire, répondis-je. Ils ont été supers.

— T'as vu Merlin l'enchanteur alors ? demanda Jean sarcastique.

Annie sourit tandis que je levai sur lui un regard amusé.

— Ouais. J'ai rencontré Merlin... il est très gentil d'ailleurs. Je retourne en cours demain.

— Bon courage alors ! Tu as cours de quoi ? demanda Annie qui grignotait des chips.

— Cours d'histoire-géo pendant deux heures puis une heure de Physique.

— Tu veux des chips ? me demanda-t-elle en me tendant le paquet.

Je piochai trois chips dans le paquet. Jean m'imita.

— Bon je vais vous laisser. Je vous dis à plus tard ? Je repliai mon emploi du temps.

— OK. A plus, me dit Jean qui re-piochait déjà dans le paquet de chips.

— Tu vas où ? me demanda Annie la bouche pleine.

— À la muscu...

Annie me lança un regard bourré de sous-entendus.

— Fais aussi du sport hein, n'oublie pas !

Je lui jetai un regard malicieux et me sauvai dans ma chambre. J'ouvris ma penderie. Je n'avais pas grand-chose à me mettre. C'était la première fois que j'étais coquette. J'eus l'impression d'être comme au cinéma quand la fille essaye tout ce qu'il y a dans l'armoire. À la fin, je décidai de rester moi-même :

un jean et un pull, celui que je préférais. Mais voilà j'étais face à un gros dilemme. On ne fait pas du sport en jean, seulement si je voulais que le prof de muscu me remarque dans mes habits de tous les jours, je devais faire un effort et me changer là-bas dans les vestiaires. L'idée même me répugnait. Jessy t'es qu'une trouillarda. J'en avais marre de cette angoisse, marre de ne pas avoir le contrôle de mes idées et de mes émotions. J'arrivais bien à prendre des douches maintenant dans la salle de bain commune alors je pouvais bien tenter de me changer là-bas. Au pire, j'aurai qu'à rentrer et tant pis pour la muscu. Dans tous les cas j'avais une issue de secours. Bon je décidais de tenter. Je mis un survêtement et une paire de tennis dans mon sac et sortis dans la rue : direction le gymnase. Je marchai vite, si vite que je n'eus pas le temps d'avoir froid. Arrivée devant le bâtiment, j'ouvris la porte, nerveuse et cherchai le prof que j'avais rencontré la première fois. Il était là en train de rire avec trois autres hommes. Ça se voyait, c'était une bande de copains. Tous musclés, tous avec un corps bien fait, tous la trentaine. Autour, d'autres hommes de tous âges, tous musclés et puis deux femmes qui faisaient leur sport chacune dans leur coin. Le prof qui s'était retourné, me vit. Il s'avança vers moi avec le sourire. De plus en plus nerveuse, j'essayai de rester calme. Quelle idée de venir ici franchement ?

— Bonsoir. me lança le professeur l'air détendu.

— Euh bonsoir. Je pensais m'inscrire en fait. C'est pour ça que je suis ici, répondis-je hésitante. Mais je ne sais pas si ça va me plaire, j'en ai jamais fait.

Voilà je venais de créer ma porte de secours au cas où, pour plus tard.

— Pas de problème. Tu fais une séance ce soir et si ça te plaît tu t'inscris.

— Pourquoi pas... répondis-je un peu au pied du mur.

— Les vestiaires pour femmes sont là. Je te rassure ça ferme à clef, lança-t-il pour plaisanter.

Moi, je ne plaisantais pas du tout. Pourquoi je m'imposais un tel exercice ? J'allais défier mes angoisses ! Hourra ! J'étais morte de trouille.

— Je te retrouve dans 10 minutes dans la salle, je vais te donner un programme. Tu ne fais pas d'autres activités sportives ?

— Non...

— À tout de suite alors.

— Oui. A tout de suite.

Je pénétrai dans le vestiaire, attendis que le prof se soit éloigné et fermai la porte à clef. Puis je me déshabillai en quatrième vitesse et enfilai mon survêtement. Soudain quelqu'un essaya d'ouvrir la porte puis voyant qu'elle était fermée, frappa. Je sursautai, m'angoissai, me relevai à la hâte. C'était vraiment la dernière fois que je faisais ça ! J'avais perdu la tête. Je terminai tout juste de nouer mes lacets. Une voix de femme parla :

— Il y a quelqu'un ? Vous pouvez ouvrir ?

Je me dirigeai vers la porte, retrouvai mon calme et ouvris. C'était la femme que j'avais aperçu un peu plus tôt sur une des machines. Elle entra, me salua, ferma la porte et se déshabilla pour prendre une douche. La douche était une douche ouverte, c'est à dire sans porte. Elle était toute nue devant moi en train de se laver. Je me sentis mal à l'aise et pourtant rassurée par l'absence de peur que je voyais dans cette femme qui se tenait à côté de moi. Qu'est-ce que ça devait être bien de ne pas avoir peur ! Je lui demandai :

— Vous voulez que j'attende que vous ayez fini pour sortir ?

— Non, j'en ai pas pour longtemps. C'est juste pour rentrer présentable. J'ai horreur de conduire en étant couverte de sueur.

Je sortis en prenant soin d'entre-ouvrir la porte et de bien la refermer. "Jessy t'es qu'une mauviette" pensai-je en rejoignant le professeur. "Mais ça va changer, tu vas te muscler les biceps". Le prof m'attendait. Il fit les présentations :

— Jessy, c'est ça ? (je hochai la tête) Moi c'est Didier, lui c'est Rob et lui Gérard.

Je les détaillai. Didier, le prof était un gars sympa, une sorte de monsieur tout le monde en muscle, Rob était gay et Gérard probablement père de famille. Dans l'ensemble je me sentis en sécurité. Ils me saluèrent, plaisantèrent et se remirent à leurs haltères. Le prof me dirigea vers le fond de la salle, vers les tapis.

— Bon tu vas commencer par des exercices au sol. Tu vas me faire des séries de 15 pour chaque exercice. Je te montre et on voit comment tu t'en sors. OK ?

— OK !

Didier me montra tous les mouvements, je l'imitai, il me corrigea, me parla de mon dos, de mes muscles et des règles de sécurité. Après 30 minutes, je commençai à fatiguer.

— Tu veux continuer ? Ou on fait une pause ?

— Non ça va. On continue.

— OK. Je te montre les machines maintenant. C'est pareil, tu fais des séries de quinze pour commencer. Ensuite plus tes muscles se formeront plus tu pourras augmenter le nombre de mouvements par série.

Didier me montra comment changer les poids et me servir de la machine. Je m'installai et fis les mouvements indiqués. On passa en revue une dizaine de machines différentes. Après 1h30 de sport, j'étais achevée.

— On peut arrêter là je crois... je suis crevée, dis-je, courbée les deux mains posées sur les genoux.

— Alors qu'en penses-tu ? Ça t'a plu ce soir ?

— Oui

— Ça veut dire que tu vas revenir ?

Je me redressai et avec un grand sourire lui répondis :

— Oui. Oui je vais revenir.

— OK. Le mieux c'est de commencer par en faire deux fois par semaine.

— Vous êtes là tout le temps ?

— Oui. Je vais te suivre pendant la première semaine.

— OK. Je pense que je vais revenir vendredi soir alors.

— À vendredi alors.

Je m'apprêtais à repartir quand je lui lançai :

— Au fait j'ai oublié de vous donner le chèque.

— Pas grave, tu me le donneras la prochaine fois !

— OK.

— Oki doki. A plus !

Je rejoignis le vestiaire, me changeai rapidement et repartis le cœur léger. Ça faisait quoi d'être contre un torse comme ça ? Ça faisait quoi un câlin dans les bras d'un homme ?

Je regagnai le Centre puis après avoir pris une bonne douche bien chaude, rejoignis ma chambre. Je tirai mon vieux sac à dos et l'ouvris. Mes vieux classeurs étaient encore à l'intérieur. J'arrachai les pages de mes cours précédents et les mis à la poubelle. J'ouvris ma trousse, triai les stylos, jetai ceux qui ne marchaient plus et remis le tout dans mon sac. J'attrapai mon baladeur, le jetai sur le lit, me déshabillai pour enfiler mon pyjama et me glissai sous les couvertures. J'écoutai le silence en attendant mon hibou. Après de longues minutes, je l'entendis

hululer au loin, je commençais à le connaître, il chantait tous les soirs. Puis j'attrapai les écouteurs et mis en route l'appareil. Je fermai les yeux et rêvai à un château lointain et à son maître des lieux.

Voir le Monde dans un Grain de Sable
et le Ciel dans une Fleur Sauvage,
tenir l'infini dans la paume de sa main
et l'Éternité dans une heure.

William Blake

Chapitre 8

On toqua. Une voix parvint dans le creux de mon oreille.

— Jessy ? Il faut vous réveiller ! Vous allez être en retard en cours !

Je sautai du lit, manquai de tomber et regardai l'heure. J'avais 10 minutes pour me préparer et avaler mon petit déjeuner. Bon sang, j'avais oublié de régler mon réveil ! Je m'habillai à toute allure, me coiffai en quatrième vitesse, attrapai mon sac, me dirigeai vers la cuisine, gobai une tranche de pain et courus vers le bâtiment des études. C'était mon premier cours ! Et j'étais en retard ! Je montais les escaliers quatre à quatre. Heureusement j'arrivai pile à l'heure. La majorité des élèves étaient déjà là. Je m'installai à une table libre et ouvris mon sac pour sortir quelques feuilles blanches et des stylos.

La professeure d'histoire géographie entra, les bras chargés : des tas de photocopies, des bouquins, un gros sac. Elle posa le tout en pagaille sur son bureau et souffla la mèche de cheveux qui lui tombait devant les yeux. Puis elle dit :

— Je suis pas mécontente d'être enfin arrivée. (elle marqua une pause avant de reprendre.) Bon. (elle se redressa.) Déjà bonjour tout le monde. Vous êtes nombreux ce matin. (la classe était au complet, les 15 élèves répondaient à l'appel). Bonjour Jessy.

Je baissai les yeux et la saluai à mon tour, je ne m'étais pas attendue à être accueillie. Et puis je n'aimais pas être le centre d'attention, ça me faisait toujours rougir. La professeure fouilla dans son sac. Elle sortit un cahier et un stylo.

— Laura, tu veux bien passer ça à Jessy s'il te plaît.

J'attrapai le cahier et le stylo. La professeure attrapa la pile de photocopies.

— Laura, je te fais bosser ce matin. dit-elle en lui tendant un paquet de feuilles. Tiens tu peux faire passer ça aussi s'il te plaît.

Laura hocha la tête avec un sourire et fit passer les

polycopiés. La professeure s'assit finalement derrière son bureau. Elle avait l'air d'avoir couru un cent mètre.

— Bien on va pouvoir commencer le cours. Aujourd'hui ce sera de la géographie.

Le cours commença et tout le monde écouta. La professeure parla de l'occupation du territoire dans le monde, des nouveaux Dragons et de la Chine. Une heure passa.

— Jessy ? Silence. Jessy ? Tu rêves ?

Je tournai la tête vers ma prof et essayai de rassembler mes idées. Oui je rêvai encore.

— Je reprends. Où en étais-je ?

La professeure rajusta ses lunettes sur son nez. Elle me plaisait bien. On voyait qu'elle aimait enseigner et elle savait rester proche de ses élèves. On ne comptait pas pour du beurre.

— Ah oui. Je repose ma question. Pourquoi y a-t-il des pays riches et des pays pauvres. Oui Maria, je t'écoute.

Une élève qui était une externe répondit :

— À cause de leur position géographique ?

— Oui, c'est une excellente réponse. Quand on regarde la géographie des continents. Les pays riches sont les pays qui appartiennent au milieu tempéré. Il y a moins ou quasiment pas de catastrophes naturelles. Nous avons aussi accès à l'eau potable et les terres sont cultivables.

"Oui, tout dépend de notre naissance. Elle est si injuste cette naissance." pensai-je. La professeure reprit :

— Vous avez tous entendu parler du tremblement de terre qui eut lieu la semaine dernière en Asie ?

Les quinze élèves firent oui d'un hochement de tête. Je revis les nouvelles du journal télévisé : les gens qui pleurent, qui hurlent de douleur, les bâtiments détruits, les secours, et puis la présentatrice qui raconte ce qui s'est passé et qui termine en disant le nombre de morts. "Je me demande comment ils font pour compter les morts. Moi je suis sûr qu'on m'oublierait."

— Jessy... reste avec nous s'il te plaît. Je me demande à quoi tu penses en regardant le mur.

"Moi je suis sûr qu'on oublierait de me compter. Personne ne s'en rendrait compte si je mourais. Voilà ce que je pense." Je laissai tomber mon stylo sur la table et répondis :

— À rien madame. Je vous écoute.

Mes idées glauques s'estompèrent. Je repensai au prof de muscu en mordillant mon stylo. La première journée de cours se

termina. J'avais eu cours de physique avec une interro et un cours d'anglais l'après-midi.

Je rejoignis Annie et on sortit en ville bras dessus bras dessous. On entra dans une librairie. J'achetai de la peinture et des pinceaux. Annie acheta quelques babioles et en profita pour détrousser quelques montres à droite à gauche. Les gérants du magasin nous regardèrent de travers. On sortit. Je n'avais plus d'argent. Annie non plus.

— C'est dommage. J'aurai bien été prendre un café, me dit-elle enjouée.

— On peut toujours commander le café, le boire et partir en courant, suggérai-je enthousiaste.

Oui, ce n'était pas bien mais je m'en fichais. À quoi bon être honnête, ils avaient classé mon affaire sans suite.

— Ah oui tiens. Je l'ai jamais fait encore ça, répondit Annie qui regardait ses montres.

— Oh attends, j'ai une autre idée.

J'avais aperçu un homme dans la rue, la trentaine, l'air sympa et surtout en costume cravate. Je couru vers lui et lui tendit la main. Je lui demandai 10 francs en battant des cils. Je lui dis la vérité : j'avais juste envie d'un café et je n'avais plus d'argent. L'homme ouvrit son portefeuille et me tendit la pièce. Je la pris, un peu surprise quand même que ça ait marché et le remerciait. Je retournai auprès d'Annie et lui fis un clin d'œil. Elle n'avait pas quitté la scène des yeux. Une fois l'homme parti, on prit la direction du café le plus proche et on commanda deux cafés.

— J'en reviens pas que ça ait marché, s'exclama Annie.

— Oui, moi non plus mais ça arrive parfois... mais bon j'ai pas vraiment d'argent de poche et comme je peux pas trop demander à ma mère vu que ça se passe pas toujours très bien avec elle. J'utilise cette solution de temps en temps quand les sous manquent à l'appel.

— Je vois...

Le tam-tam d'Annie bipa.

— C'est Jean. Il se demande où on est.

— Invite le... enfin tu lui dis qu'on a plus de sous et qu'il va devoir se payer son café.

— Ça y est c'est fait, répondit Annie.

Le tam-tam bipa à nouveau.

— Il arrive ?

— Oui ! Il sera là dans cinq minutes.

Cinq minutes plus tard, Jean nous avait rejoint et commanda un café lui aussi.

— Après le café on rentre. Y'a "Friends", je veux pas rater la suite. Y'a Monica qui s'est mise avec Chandler.

— Moi j'aime bien Phoebe, dis-je un sourire sur le visage.

— Ouais, le personnage te va bien faut dire !

— Merci. Je prends ça pour un compliment.

— Bah de rien. Vous avez passé une bonne journée les filles ?

— Ça a été, répondit Annie qui se demandait si Monica s'était effectivement mise avec Chandler.

On déballa ce qu'on venait d'acheter dans le magasin sous le regard réprobateur du garçon de café. Je trempai un pinceau dans mon café et étalai la peinture sur la nappe.

— Jessy arrête tes conneries, me dit Jean qui voyait bien que le garçon de café était à deux doigts de nous mettre dehors.

Je rangeai pinceaux et peintures à contre cœur. Moi tout ce que je voulais c'était de l'attention et un câlin. Nous finîmes nos cafés et rentrâmes au Centre le pas léger. La télévision était déjà allumée. La série allait commencer.

Le pouvoir de s'accrocher en dépit de tout, le pouvoir de souffrir, voilà les qualités du gagnant. La persévérance est la capacité d'affronter chaque défaite après l'autre sans abandonner, de relever la tête dans les moments difficiles, en sachant que l'on peut en sortir victorieux. La persévérance, c'est peiner pour surmonter chaque obstacle et faire ce qu'il faut pour atteindre ses objectifs.

Wynn Davis

Chapitre 9

Le lendemain, je n'avais qu'une heure de cours le matin. Annie et moi, on en profita pour se balader dans le parc à côté du Centre et respirer l'air frais. On marcha le long du canal et on s'assit sur un banc. Annie me demanda. Elle avait baissé la voix :

— Toi aussi tu évites d'entendre certains mots ?

— Oui. (je marquai une pause) J'évite de regarder le journal télévisé ou alors ma mère éteint la télé ou change de chaîne mais souvent c'est trop tard, le mot est déjà dit, répondis-je.

J'aimais de moins en moins la tournure que prenait la conversation. On était en train de parler à demi-mots de notre problème.

— Parfois je me dis qu'on n'est pas né à la bonne époque, songea Annie en regardant les nuages.

— Non. Ça c'est sûr, soutenais-je.

Annie continua :

— Faut non seulement qu'on s'en sorte mais en plus qu'on fasse face à tout ce que les gens racontent.

Un chien vint renifler le bas de mon pantalon. Je caressai la tête de l'animal et souris à ce contact inattendu. Annie s'agenouilla près du chien et lui frotta le museau. Et en l'espace de quelques secondes on se ranima sous le soleil. Le chien mit un terme à notre conversation. Parfois il suffisait de pas grand-chose pour redonner le sourire. Annie regarda sa montre et se leva en jurant.

— Tu vas être en retard. On ferait mieux de se dépêcher.

On marcha vite et j'arrivai juste à temps pour assister au

cours de fin de matinée. Je grimpai au premier étage pour rejoindre ma salle de classe. Je pris place dans les rangs du milieu et sortis mes affaires. La professeure de physique entra les bras chargés de photocopies. Elle tendit la pile de feuilles à l'élève le plus proche qui se chargea de faire la distribution. C'était aujourd'hui que j'allai recevoir ma copie. J'avais le cœur qui cognait fort. Quand elle eut fini de s'installer, elle prit la parole :

— Je sais que je vais encore vous bassiner avec mes histoires de Prince Ringuet mais c'est un homme formidable. Un grand physicien.

Les élèves l'aimaient bien ce Prince comme le cours d'ailleurs, c'était plein d'émotions calées dans de gros fauteuils un peu comme avec la prof d'histoire. Ce sont des profs qu'on n'oublie pas parce qu'ils nous apprennent autre chose, des choses essentiels surtout quand on a eu une famille bancale. Elle parla de physique, de chimie un peu aussi et puis elle nous dit :

— Je vais vous remettre vos copies aujourd'hui. C'est pas trop mal dans l'ensemble. Mon Prince vous inspire. J'en suis bien contente.

Ça cognait de plus en plus fort dans ma poitrine. Elle distribua les copies en silence ce que j'appréciai tout particulièrement. La prof arriva à ma hauteur. Elle me dit en se penchant sur moi :

— Je n'ai pas noté ton devoir cette fois-ci mais j'ai mis des annotations. Tu liras en détail ce soir dans ta chambre ce que tu dois améliorer.

J'attrapai ma feuille. Il y en avait partout et j'avais terriblement envie de tout lire tout de suite. À contre cœur, je la glissai dans mon classeur et écoutai la prof faire son cours. Elle était en train de dessiner sur le tableau noir des formules de physique. Elle nous expliqua la théorie de la relativité, enchaîna sur une courte biographie d'Albert Einstein et finalement termina sa leçon sur un exemple concret. À la fin du cours, je me dirigeai vers la cafétéria et attendis Annie. Une fois réunies, on s'installa à une table près des fenêtres. Je sortis mon classeur et regardai ma copie. Il y avait des lignes et des lignes d'explications, de corrections et d'encouragements. Je m'en moquais d'avoir ou non réussi, tout ce qui comptait à présent c'était de comprendre. Je me motivai. J'étais heureuse. Je prenais plaisir, enfin, à étudier, à apprendre de nouvelles choses.

— Fais voir ! me demanda Annie curieuse tout en mâchant

un morceau de fromage.

— C'est mon devoir de physique, répondis-je en lui tendant ma feuille.

— C'est vachement sympa qu'elle ait fait ça ta prof. C'est super encourageant.

— Tu m'étonnes ! J'avais jamais rencontré des profs comme ça avant. Quoi de neuf de ton côté ?

— J'ai rendez-vous avec le Dr Lépolier la semaine prochaine. Je l'aime bien lui, j'ai hâte !

Moi aussi je l'aimais bien. Je l'avais rencontré lors de mon entretien d'admission. Il avait un charme fou !

— Bon faut que je me dépêche. J'ai qu'une heure pour manger, ensuite j'ai cours d'anglais. Je te dis à plus tard ?

— OK à plus !

J'allai aux cours de l'après-midi le cœur léger. J'écoutai, essayai de me concentrer, prenais des notes, m'intéressai à ce que disait les professeurs. Pourquoi il n'y en avait pas des comme ça à l'extérieur ? Après mes cours, je retournai dans ma chambre et ouvris classeurs et livres devant moi. Je travaillai, relus, appris mes cours, mis de l'ordre dans mes notes et fis mes devoirs. Et puis 19h sonna et j'en oubliai d'aller dîner, je continuai à étudier. Quand je réalisai mon oubli, il était déjà 22h45. Je me redressai sur ma chaise et me retrouvai debout au milieu de ma chambre ne sachant quoi faire. J'avais faim ! Finalement je sortis et longeai le couloir pour voir s'il n'y avait rien qui traînait dans les placards de la cuisine. J'étais en train de les ouvrir tous un par un quand une infirmière peu aimable me demanda autoritaire :

— Qu'est-ce que vous faites debout à une heure pareille ?

Je bredouillai comme si j'avais été une voleuse prise la main dans le sac :

— Je cherchais quelque chose à manger. J'ai oublié d'aller à la cafétéria.

— C'est pas mon problème. Retournez dans votre chambre. Vous devez respecter le couvre-feu mademoiselle !

— Mais je...

— Pas de "mais". Filez !

Je retournai dans ma chambre sous le regard de fer de l'infirmière. J'avais refermé la porte de ma chambre et m'étais assise sur le lit. Moi qui avais réussi à aller bien aujourd'hui, à me motiver, il fallait qu'on me blesse encore. Je pleurai. J'en

avais marre de m'en prendre plein la figure dans la vie. J'étais à fleur de peau. Quelqu'un frappa et me dit d'une petite voix :

— Jessy ouvrez !

Surprise, j'allai ouvrir. Une petite infirmière qui travaillait de nuit elle aussi avait assisté à la scène et se tenait sur ses gardes lorgnant le couloir pour s'assurer que l'autre infirmière ne l'avait pas entendue.

— Oh bonsoir ! Je vous vois pas souvent. Je vous en prie entrez !

La petite infirmière rondelette avec le visage doux et les cheveux blonds entra sur la pointe des pieds.

— Non je travaille ici seulement une fois par mois. Tenez, je vous ai amené ce que j'ai trouvé. C'est pas grand-chose. N'écoutez pas cette vieille vache. À votre âge vous avez besoin de manger !

Je cessai de pleurer. J'avais envie de rire parce qu'elle avait appelé sa collègue "vieille vache". J'éprouvai de la gratitude. C'était gentil d'avoir pensé à moi. Je pris la boule de pain que l'infirmière me tendait et mordis dedans. Puis je pris le verre de lait et bu rapidement. J'étais presque rassasiée. Je me léchai les lèvres et lui dis souriante :

— Merci ! C'est très gentil à vous ! Je ne l'oublierai pas.

— Bah c'est rien. Et puis le lait ça aide à dormir. Vous pouvez peut-être aller en ville demain vous acheter des en-cas au cas où ça se reproduise. Vous avez de l'argent de poche ?

— Je n'en ai plus mais ce n'est pas grave.

— Vous n'allez pas chaparder hein ? Moi j'ai entendu dire ce que vous faisiez avec Annie...

Comment ils étaient au courant au Centre ? Fallait que j'en parle à Annie le plus rapidement possible.

— Non, je ne volerai rien, promis. Je ferai juste attention à ne pas rater la fermeture de la cafétéria.

L'infirmière me répondit bienveillante :

— D'accord ! Pas de chapardage.

Elle se pencha en me faisant un clin d'œil et pris le verre vide. Je lui souris à nouveau et me mis au lit. L'infirmière me borda comme si j'avais été sa fille et referma la porte derrière elle. Je me sentis aimée. Ça me fit très chaud au cœur. J'entendis mon hibou hululer au loin. Je me mis en tête de lui trouver un nom. Je m'endormis en passant en revue des tas de prénoms bizarres.

Vous serez libres en vérité non pas lorsque vos jours seront sans un souci et vos nuits sans un désir et sans une peine, mais plutôt lorsque ces choses enserreront votre vie et que vous vous élèverez au-dessus d'elles nus et sans entraves.

Kahlil Gibran

Chapitre 10

Je connaissais à présent tous mes professeurs. Le week-end était là. J'étais dans ma chambre occupée à faire mon sac. J'appréhendais de me retrouver avec ma mère. Elle devait certainement m'attendre devant le parc. Je fis glisser la fermeture dans la glissière, jetai mon sac sur mon épaule et sortis en refermant la porte à clef. J'allai frapper chez Annie. Elle ouvrit la porte, elle aussi, prête à partir en week-end.

— Salut Jessy, ma mère est déjà là. Faut que je file. Je te dis à dimanche soir ?

— Passe un bon week-end !

— Ouais, toi aussi !

On se serra dans les bras puis Annie couru dans les escaliers rejoindre sa mère. Je passai devant le bureau des infirmières en traînant les pieds. Mamie Chanterelle était là :

— Passe un bon week-end Jessy ! Repose-toi ! lança-t-elle souriante.

Je m'étais arrêtée à sa hauteur.

— Merci ! Vous êtes de garde ce week-end ?

— Oui, je te revois dimanche soir ! Tu me raconteras ce que tu as fait et comment ça s'est passé à la maison ?

— Oui ! À dimanche ! répondis-je en essayant de paraître enthousiaste. Malgré les bonnes volontés de ma mère, j'étais toujours sur mes gardes. Je n'y croyais pas trop qu'elle pouvait changer.

Puis je sortis du bâtiment, du Centre et gagnai le parking du parc pour rejoindre ma mère. Le Centre c'était devenu mon chez moi. J'y faisais ma vie, j'y étais bien. J'aperçus la voiture familiale et ma mère assise à l'intérieur occupée à lire un livre. Je m'approchai et toquai à la fenêtre.

— Coucou !

Ma mère me sourit et sortit m'embrasser. Elle m'aida à mettre le sac dans le coffre et on prit la route du pavillon familiale.

— Comment vas-tu ? me demanda-t-elle.

— Ça va. J'ai eu une semaine chargée ! répondis-je enthousiaste. J'avais peut-être tort après-tout. Peut-être avait-elle vraiment décidé de changer !

— Vas-y raconte !

— J'ai eu rendez-vous avec l'équipe enseignante. Ça s'est très bien passé. Pour le moment ils ne notent pas mes devoirs. J'ai recommencé les cours cette semaine. On n'est pas très nombreux par classe en plus, je me sens mieux que dans mon ancien lycée, répondis-je motivée en me tournant vers elle.

Ma mère demanda tout en continuant à fixer la route :

— Pourquoi ils ne te notent pas ?

Je retournais au lycée, reprenais des études et ma mère, elle, ne se souciait que de mes notes... J'avalai ma colère. Je répondis sèchement :

— Parce qu'ils veulent que je reprenne confiance en moi...

"Tu sais ce truc qu'on a complètement bousillé chez moi." pensais-je. J'avais raison de me méfier, elle n'allait pas changer si facilement.

— Ah bon.

Silence.

La voiture bifurqua, sortie de l'autoroute et rejoignit la nationale. Dix minutes plus tard, elle était garée devant le pavillon. Ma mère ouvrit le coffre et attrapa le sac :

— Je vais faire tout de suite une machine. Tu n'as rien d'autres à laver ?

— Non.

J'étais de plus en plus de mauvaise humeur. Je n'avais même plus envie de lui parler du chèque et de la muscu. Le sourire de Mamie Chanterelle fondait comme neige au soleil. Elle n'en avait donc rien à faire de mes études, que je retourne au lycée ? Pas de c'est super, je suis contente pour toi, tu feras de ton mieux... non rien, le linge sale d'abord.

Je laissai ma mère vaquer à ses occupations et m'enfermai dans ma chambre, le baladeur dans les oreilles. Je rêvai. Le Dr Lépolier me trouvait jolie et me faisait des câlins. Je retournai

cette idée en créant un nouveau scénario à chaque fois. À la fin du rêve, il me kidnappait. Après j'arrivais plus trop à imaginer une suite potable alors je recommençais. Je rêvai comme ça longtemps, très longtemps jusqu'au moment où ma mère déboula sans crier gare dans ma chambre. Je me redressai d'un coup, arrêtai le baladeur, arrachai les écouteurs de mes oreilles et hurlai :

— Tu pourrais frapper non ?

— Oh calme-toi ! Qu'est ce qui te prend encore ?

— Mais c'est pas possible, qu'est-ce que t'es conne ! Tu le fais exprès ! Personne ne t'a appris le RESPECT ? On frappe avant d'entrer ! C'est MA chambre !

Si les gens n'avaient pas passé leur temps à m'agresser gamine, je n'aurai peut-être pas réagit aussi violemment mais voilà je ne supportais plus le moindre manque de respect. J'étais sur mes gardes sans arrêt. Ma mère sortit, en colère.

— Quand tu te seras calmée tu me feras signe. Tu devrais déjà être contente que je t'accueille chez moi ! Je pourrais te foutre dehors !

Je n'y tins plus. Je me levai d'un bond et attrapai ma mère par le bras. On hurla.

— Pourquoi tu ne m'as pas protégée quand j'étais petite ?

— Tu vas pas me ressortir cette histoire encore une fois ? Tu peux pas l'oublier un peu ?

— Non je peux pas ! C'est de ma faute c'est ça ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Pourquoi aussi tu lui as pas dit non si ça t'embêtait ?

Toutes les belles promesses de ma mère lors du premier week-end se brisèrent. Toute ma souffrance éclata sur les murs. Je courus jusqu'à la salle de bain et m'y enferma. Les ciseaux me regardaient. Je les attrapai et me coupai encore et encore et encore. Ça me soulagea instantanément. J'entendis ma mère frapper à la porte, elle avait baissé d'un ton :

— Allez sort ! Je te demande pardon. Je frapperai la prochaine fois.

Silence. C'était trop tard. Les mots résonnaient en moi "pourquoi je ne lui avais pas dit non ?" Parce qu'il ne m'avait pas demandé mon avis ! Ma mère poursuivit :

— Je sais pas te parler. Je sais pas trouver les mots qu'il faut... je te demande pardon.

J'entendis ma mère pleurer. Je la détestai. Je rabaissai ma manche, reposai les ciseaux et ouvris la porte. Ma mère pleurait toujours. Ça me fit mal au cœur. C'était de ma faute.

— Allez, tu viens manger ?

Je la suivis jusque dans la cuisine, en silence. Le week-end s'annonçait mal comme d'habitude. Elle s'affaira devant la gazinière tandis que je restai assise sans rien faire. Au bout d'un moment, je sortis de mon mutisme.

— J'ai vu mon psy aussi, le Dr Grévin. Ça se passe pas trop mal avec lui. Il mâche pas ses mots mais au moins il parle. Il y a un vrai dialogue même si je comprends pas toujours où il veut en venir.

Ma mère, heureuse que je parle enfin, me répondit, positive :

— Tant mieux. Tu sens que tu progresses dans l'ensemble ?

— Oui. Je me sens bien mieux qu'avant.

On mangea en silence.

— Tu re-veux des pâtes ?

— Non merci ça ira.

Je passai ma soirée devant mon ordinateur à jouer et évitai de parler avec ma mère. Je me couchai tôt et je fus prise d'angoisses. Malheureusement une angoisse ça ne se résonne pas. J'avais l'impression qu'un homme allait venir dans ma chambre d'un moment à l'autre pour me violer et m'égorger. J'étais terrorisée. J'envisageai de rejoindre le lit de ma mère, envisageai de prendre mon traitement "si besoin", essayai tant bien que mal de ne pas me laisser dominer par mes peurs et finalement m'endormit agitée.

À 3h du matin, je me réveillai en sursaut. Je repoussai les couvertures et me levai en espérant atténuer les images sombres du cauchemar que je venais de faire. Mon cousin avait déterré mon cadavre de petite fille sous un chaud soleil d'été. C'était un cimetière bourré d'émotions. J'en avais la nausée. Je me dirigeai vers la cuisine boire un verre d'eau, la manche de ma chemise de nuit collée à mon bras, le sang en coagulant s'était pris dans le tissu. Je tirai dessus en faisant la grimace. Ça brûlait. La douleur me fit un peu oublier mon cauchemar. J'allais mieux.

Le dimanche matin s'éveilla. J'étais fatiguée. Les nuits complètes et sans rêves m'étaient inconnues. J'essayai de me rendormir, y parvins, nouveau cauchemar, je ne tentai pas de me rendormir. Je me levai rejoindre ma mère pour le petit déjeuner :

— Ça va ? Tu as bien dormi ?

— Non pas vraiment, lui répondis-je en tirant une chaise et en m'installant à table.

Ma mère posa un bol de chocolat chaud et du pain grillé devant moi.

— Enfin ce n'est pas grave, j'ai l'habitude... ajoutai-je.

— Faut que j'aille faire des courses ce matin, tu veux m'accompagner ?

Ma mère parlait tout en rangeant les assiettes de la veille, elle évitait de me regarder.

— Non, j'ai pas vraiment envie.

— Tu vas pas rester couchée ?

— Je suis fatiguée. J'ai pas réussi à me rendormir. J'ai fait deux cauchemars.

— Tu veux me raconter ?

Je haussai les épaules.

— Peut-être plus tard. Je vais aller lire.

J'avais bu d'un trait mon chocolat. Je m'étais levée mon bol à la main. Je fis rapidement la vaisselle et retournai dans ma chambre. Je fermai la porte derrière moi et m'allongeai, le baladeur près de moi, les écouteurs dans les oreilles.

Si, j'allais rester couchée pendant un bon moment. J'entendis la porte claquer. Ma mère venait de partir. Je laissai mon esprit vagabonder, en écoutant Jean Jacques Goldman pendant une heure. Puis je finis par me lever et m'installai dans le salon en pyjama avec un paquet de gâteau dans les mains. J'allumai le poste de télévision. Le présentateur parla des derniers scores du match de football, d'une fillette qui manquait à l'appel (ils aimaient bien ce mot-là, les journalistes : fillette, ça rajoute un peu d'horreur) et d'un viol collectif qui avait eu lieu dans un train de banlieue. Les journalistes utilisaient le même mot que les violeurs, ils parlaient de tournante à l'époque. Ça me fit mal aux oreilles. J'étais un miroir où les mots faisaient écho. J'éteignis le poste et retournai me coucher. Pourquoi avait-il fallu que j'allume la télévision ? Jessie tu aimes te faire du mal. Je n'étais plus que douleur. Tous mes souvenirs me frappaient en plein visage.

La porte de l'entrée claqua à nouveau. J'entendis le froissement des sacs dans l'entrée, la porte du frigo s'ouvrir. J'avais besoin de parler, d'évacuer mon trop plein de souffrance. Je me levai pour aider ma mère à ranger les courses. Je pris machinalement les fruits et les rangeai dans la corbeille. Je fis de

même avec les légumes. Ma mère avait deviné. Ça se sentait. Mon mal être épaississait l'atmosphère. Je n'osai pas parler. Au bout d'un moment ma mère me demanda avec appréhension :

— Ça ne va pas ?

— Non... pas vraiment, répondis-je hésitante.

— Tu veux en parler ? demanda-t-elle inquiète que je pique une nouvelle crise de nerf.

Je haussai les épaules et murmurai :

— Oui parce que sinon ça va pas s'arranger...

Ma mère prit un chiffon, s'essuya les mains et tira une chaise de la cuisine.

— Vas-y je t'écoute...

Je m'assis en face d'elle.

— J'ai eu la mauvaise idée d'allumer la télévision toute à l'heure... je suis tombée sur le sujet que j'aime pas... comme tu te doutes déjà...

— Tu sais bien qu'il vaut mieux que tu évites de regarder la télévision...

— Oui mais bon... j'en ai marre de souffrir.... j'aimerais que ça me fasse plus rien.

Je me demandai si ce que je faisais c'était un test au fond, étais-je assez forte ? Non, pas encore. Je souffrais trop. Ou peut-être que je cherchais à me faire mal, un peu comme avec les ciseaux mais au lieu de soulager, ça faisait resurgir les souvenirs. C'est comme si celui qui a subi un grave accident d'avion, regardait les infos pour tomber sur ce genre de nouvelles... c'est bizarre quand même. Ma mère, maladroite, se tordait les mains dans son torchon. Elle me dit :

— Qu'est-ce que je peux y faire moi ? Arrête de regarder ça.

Le problème c'est que je ne pouvais pas m'en empêcher de regarder ça. Je sentis la colère monter :

— T'es en train de me culpabiliser !

— Mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Quand est-ce que tu vas tourner la page ?

Je me levai d'un seul bond.

— Mais qu'est-ce que tu es conne ! Pourquoi tu ne m'as pas défendue ? Pourquoi tu n'as rien fait ? Pourquoi tu as dit que c'était de ma faute ? Alors vas-y réponds !

— Mais qu'est-ce que tu me fais chier avec tes colères de merde. Tu vas arrêter de me parler de tout ça quand ?

— Et toi qui me disais que tu voulais changer, c'était encore des paroles en l'air !

— J'en peux plus de tout ça tu comprends ! J'en ai marre. Je suis enfin en week-end après une semaine de boulot et toi tu fous ta merde à me parler toujours de la même chose !

Elle s'était levée elle aussi. Elle m'avait attrapé par les cheveux et m'avait giflé sans que je ne m'y attende. Je lui avais instantanément attrapé les poignets pour l'arrêter. Ma mère s'était dégagée et continuait à me gifler. Ça claquait de toute part.

Soudain je me retournai violemment et frappai ma mère. Les gifles s'arrêtèrent net. Je continuai à frapper ma mère, je me servis de mes mains, de mes pieds. Je frappai aveuglément. Ma mère me supplia d'arrêter. Ma colère retomba d'un coup. J'arrêtai. Ma mère pleurait. Moi aussi. Qu'avais-je fait ? Je réussis juste à dire avant de retourner dans ma chambre :

— Ne me frappe plus jamais ! Parce que plus jamais je te laisserai faire !

Les heures passèrent. Ma mère dans le salon, moi dans ma chambre. Un silence de mort dans la maison. Puis, ce fut l'heure de me raccompagner au Centre. Pas de radio dans la voiture. Un mur de béton entre nous. Arrivée à Scaudel, j'ouvris la portière, sortis mon sac du coffre et m'éloignai lentement. Ma mère me lança timidement :

— À la semaine prochaine...

Je me retournai et hochai la tête.

Demain j'avais cours. Ce week-end pourri m'avait complètement fait oublier le chèque et le professeur de musculation.

Les rues étaient presque désertes. Quelques voitures circulaient encore. J'entrai dans le Centre. J'avais le cœur gros comme une éponge. Mamie Chanterelle m'accueillit avec le sourire qu'elle m'avait laissé. Je me mordis les lèvres. J'aurais aimé lui dire : "j'ai passé un super week-end, tout s'est bien déroulé". L'infirmière me suivit jusque dans ma chambre :

— Tu en fais une tête. Ça s'est mal passé hein ?

— Oui, répondis-je en soupirant.

L'infirmière referma la porte derrière nous. Je m'assis sur le lit, l'infirmière sur une chaise.

— Tu veux en parler maintenant ou tu préfères attendre demain ?

Je haussai les épaules.

— Peu importe. J'ai encore eu des crises de nerf.

— Elle t'a piqué à vif ?

J'avais baissé les yeux.

— Oui... mais je me dis que je pourrais prendre du recul. Elle ne veut pas être méchante je pense mais elle me fait du mal. Elle me blesse. Elle ne sait pas me parler. Elle ne comprend pas ce que je ressens, ce que je vis.

— Je comprends mais je pense aussi qu'elle te fait beaucoup de mal. Même si ce n'est pas son intention, elle touche le point sensible... Tu verras ça va s'arranger. Les choses s'arrangent toujours ! Le week-end prochain, tu verras comment ça se passe. Demain tu retournes en cours ! Il ne faut pas que tu laisses ça gâcher ta motivation. D'accord ?

J'approuvai :

— D'accord.

— Je voulais te dire aussi que tu vas avoir un entretien familial avec le Dr Lépolier. Je vais prendre rendez-vous avec ta mère demain. Tu veux que ton père vienne aussi ?

— Non ! Ma mère OK mais pas lui.

Lui, ça faisait des mois que je ne le voyais plus et il ne me manquait pas, bien au contraire.

— D'accord. Je vais essayer d'être là aussi.

Mamie Chanterelle se leva. Je la raccompagnai jusqu'à la porte. On échangea un sourire. Je me sentis un peu mieux, le cœur un peu moins lourd. Les autres patients étaient tous en train de rentrer. J'aperçus Annie dans le couloir. Je courus la rejoindre.

— Salut !

— Salut ! Vas-y rentre !

Elle referma la porte de sa chambre derrière nous.

— Alors ton week-end ? me demanda-t-elle le visage fermé.

— Pas génial du tout. Et toi ?

— Pareil. La merde.

On était mal toutes les deux. Je l'aidai à ranger ses affaires puis on s'installa sur le lit. Elle me prit automatiquement dans ses bras. Et on resta comme ça un long moment la tristesse coincée entre nous. Elle me parla pendant plus d'une heure de Nightingale's Song, de la jeunesse de Miró et de son groupe de musique préféré "Téléphone". Et puis on décida d'aller manger une glace dans une pizzeria en centre-ville. On se leva, enfila nos manteaux et on marcha dans la rue jusqu'à un restaurant encore

ouvert. On commanda toutes les deux une Dame Blanche au milieu des couples et des familles qui étaient encore en train de dîner ce soir-là. On parla de nos cours et des derniers films sortis au cinéma. On se promit d'aller voir ensemble "Microcosmos". Puis, on dû retourner au Centre parce qu'il était déjà tard. En chemin on regarda la station MIRE scintiller dans le ciel tout en marchant dans la rue. Elle brillait beaucoup parmi une multitude d'étoiles. C'était une nuit sans lune, il faisait très noir. Au début j'avais même pensé que c'était une soucoupe volante et Annie s'était moquée de moi. Elle avait ri longtemps. On retourna au Centre lentement pour savourer le moment présent. On savait déjà que la vie à Sceudel n'était qu'un passage dans notre vie. On avait notre promesse dans nos mains et notre amitié comme guide.

Le lendemain, je me levai de meilleure humeur. J'étais à nouveau chez moi. Je sortis dehors, mon écharpe autour du cou et passai dans l'allée des marronniers. Un marron dans sa coque résistait à l'hiver et était resté suspendu à sa branche. Je le regardai, tendis la main et le cueillit. Le Dr Lépolier s'approcha de moi. Je ne l'avais pas encore vu. Il me dit en plaisantant :

— Ça ne se mange pas tu sais.

Surprise de le voir, je le saluai et hochai la tête. Il s'éloigna. C'était un peu mon Papa Longues Jambes du moment. J'aurai tellement aimé qu'il m'aime. Je regardai le marron que je tenais, repensai au sourire du Dr Lépolier, regardai à nouveau le fruit dans ma paume et le glissai dans ma poche. J'allai faire comme lui, je m'accrocherais. Puis, je rejoignis le bâtiment des psychothérapies et retrouvai mon haricot. Je caressai ses feuilles poussiéreuses en attendant mon docteur et préparai les sujets qui me tenaient à cœur. Il apparut dans l'encadrement de la porte de la salle d'attente et me salua. On entra dans son cabinet.

— De quoi voulez-vous me parler aujourd'hui ?

Le Dr Grévin rajusta ses lunettes sur son nez aquilin et planta son regard dans le mien. La routine s'installait.

— J'ai peur de me retrouver en tête à tête avec ma mère à Noël.

Un ange passa dans la pièce. Le Dr Grévin sortit de son silence.

— Vous avez prévu des activités avec elle ? Vous partez quelque part ?

— Non. On a pas prévu d'activités ou de sorties. (Je marquai une pause et me tordis les mains.) Il faut que je vous avoue quelque chose. (Nouvelle pause.) Ça s'est très mal passé avec ma mère le week-end dernier.

— C'est à dire ? Que s'est-il passé ?

— Ma mère a recommencé à me dire des choses méchantes.

Je marquai une pause mal à l'aise. J'avais honte de moi. Je tentais tant bien que mal de refouler mes larmes. Le Dr Grévin resta silencieux, patient, à l'écoute. Je lâchai d'un coup :

— J'ai frappé ma mère.

Il me répondit du tac au tac :

— Et alors ?

Son visage était demeuré impassible. J'ouvris grands les yeux. Les larmes qui avaient commencées à perler aux bords de mes paupières séchèrent d'un coup sous la surprise de sa réaction.

— Et alors ! Et alors c'est horrible ! Je suis une horreur ! J'ai frappé ma mère !

— Ah bon ? Elle vous torture, vous vous défendez et vous vous trouvez "horrible" ?

Je ne savais plus quoi penser.

— Ben j'avais pas vu les choses sous cet angle.

— Je trouve que vous avez très bien su réagir à ses... (il chercha ses mots méticuleusement...) "attaques perçantes". (il marqua une pause et poursuivit) C'est mieux que de vous faire du mal et de vous mutiler.

Je baissai les yeux. C'est fou ce qu'il savait me rendre bien. Le docteur demanda:

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Oh elle a été tellement surprise qu'elle n'a pas su quoi faire. Elle a essayé de se protéger des coups. Je suis partie. On ne s'est plus adressé la parole. J'ai peur qu'à Noël il y ait de nouvelles crises, poursuivis-je.

— Et bien maintenant vous savez quoi faire si elle vous attaque encore.

— Parce qu'en plus vous m'encouragez à le faire ?

— Non mais je vous encourage à prendre soin de vous au lieu de retourner les choses contre vous. Vous avez suffisamment souffert ! Non ?

Un silence suivit la phrase du Dr Grévin. L'ange prenait ses aises dans le cabinet.

— Parfois elle est gentille et elle essaye de me comprendre. Faudrait que je prenne les choses moins à cœur.

— Oui, que ça ne vous touche plus comme cela vous touche maintenant. C'est vrai c'est une bonne idée.

— Comment faire ?

— Je ne sais pas.

— Vous trouvez que j'avance ?

— Oui.

— Je m'en rends pas compte.

— Vous vivez avec vous même 24h sur 24h. Difficile dans ces conditions de s'en rendre compte.

— Vous croyez que je vais m'en sortir un jour ?

— Pourquoi vous ne pourriez pas vous en sortir ?

— Y'en a toujours pour dire que ma vie est brisée.

— Ah mais si vous écoutez toujours les imbéciles....

— Ils ont tort ?

— Oui.

— C'est pas normal ce qu'on m'a fait ? C'est pas moi qui invente ou qui exagère ?

Le Dr Grévin planta son regard perçant dans mes yeux encore une fois. Il hurla presque perdant patience.

— Non ce n'est pas normal ! On ne mélange pas sa sexualité avec celle de ces enfants, bon sang de bonsoir.

— Alors pourquoi ils sont pas en prison si c'est pas normal ? criai-je à mon tour.

— En France on ne met pas les gens en prison pour ça.... pour des viols et encore quand il y a suffisamment de preuves...

— C'est accepté quoi. On peut taper et abuser les gosses en somme. Ça fait rire tout le monde !

— Non...

Il y avait ce sentiment d'impuissance terrible et d'abandon dans les yeux du Dr Grévin. Il s'était laissé tomber contre son fauteuil, les bras ballants sur les accoudoirs. Je reçus sa compassion en plein cœur et n'insistai pas. Cet homme, il rattrapait dans ses bras toute ma colère et ma tristesse. Il remplaçait famille et justice. Il croyait en moi quand moi, je ne croyais plus en rien. L'humanité toute entière tenait dans les poumons et le cœur d'un seul homme. Depuis que j'étais arrivée

au Centre il m'avait appris à lui faire confiance. Il m'avait dit que j'avais le droit d'être triste, le droit de pleurer, le droit de sourire, le droit d'être heureuse *-aussi-*. Depuis le divorce de mes parents qui avait sonné en même temps que le numéro vert, je n'avais pas revu mon père. Ce n'était pas plus mal. Alors il fallait bien que je comble son absence. Le Dr Lépolier et le Dr Grévin jouaient ce rôle sans le savoir.

Je sortis de la salle une nouvelle fois détendue et soulagée. Je n'en avais pas cru mes oreilles. "Et alors ?" qu'il m'avait dit !

Vous acquérez force, courage et confiance chaque fois que vous arrêtez de regarder la peur en face. Alors vous pouvez vous dire "j'ai survécu à cette horreur, je peux affronter la suite"... Vous devez faire ce que vous pensez ne pas être capable de faire.
Eléanor Roosevelt

Chapitre 11

Dans la salle commune, il y avait un tableau d'information. Aujourd'hui les médecins avaient demandé une réunion avec tous les patients à 15h. Moi et Annie, on avait regardé le panneau, intriguées. Elles étaient exceptionnelles ces réunions. Pourquoi les médecins voulaient nous parler à tous, comme ça, en groupe ? On commença à émettre mille hypothèses devant nos bols de café, de thé et de chocolat au lait. Les autres patients se joignirent à la conversation. On était quinze autour de la table à discuter, certains encore en pyjamas. Jean discutait avec Aline, une fille avec des piercings partout que je connaissais à peine. Il lui dit :

— Je pense qu'ils vont nous réunir à cause de Lydia qui s'est faite virée hier.

— Ouais, possible, répondit la fille aux piercings.

— Pourquoi on l'a virée ? demandais-je en trempant une tartine de confiture dans mon bol.

— Elle prenait de l'ecstasy, me répondit la fille aux piercings.

— C'est pas elle que la DDASS avait ramené ici et qui retournait chez ses parents le week-end ? demanda une autre fille.

— Si... répondit Jean.

— Je vois... c'est sympa pour elle... avec son père qui la violait tous les dimanches soirs pendant le trajet du retour. Comme ça, elle va aller super mieux en retournant chez papa, maman, s'indigna la fille aux piercings.

— C'est pas vrai ? m'exclamai-je. J'avais arrêté de manger. J'étais poignardée en plein cœur.

— Ben si ! répondit furieuse la fille aux piercings. Ils sont

cons, je te jure.

— Ouais mais bon en même temps ils peuvent pas tolérer la drogue dans l'établissement, fit observer Jean.

— D'accord mais quand même, la renvoyer c'était peut-être un peu trop, répondit la fille aux piercings.

— Elle avait peut-être eu des avertissements... ajouta une autre fille.

Le silence retomba. Jean se leva, débarrassa son bol et dit avant de sortir :

— Vivement 15h qu'on sache !

Son père à cette fille, Lydia, il n'était pas en prison non plus ! C'était quoi ce délire ? Je me demandais dans quel pays je vivais. Liberté, égalité, fraternité ! Annie et moi, on termina notre petit déjeuner en silence, on nettoya nos bols et on rejoignit le couloir où on avait nos chambres.

— La mienne ou la tienne ? demanda Annie.

— Va pour la tienne, répondis-je.

Une fois la porte fermée, on s'allongea sur le lit, l'une contre l'autre. Les câlins avec Annie ça me permettait d'aller mieux. La conversation sur Lydia m'avait mordu les poumons. Ça me faisait mal. Je brisai le silence :

— Je me demande vraiment pourquoi ils veulent nous parler.

— Moi aussi...

Je changeai de sujet :

— Au fait, l'autre jour je suis allée voir un gymnase où ils proposent des cours de muscu. Ça te dirait d'y aller avec moi ?

— M'en veux pas mais je préfère faire autre chose. J'aime pas trop le sport, en tout cas pas la musculation.

— Tant pis, répondis-je déçue. (Je me rappelai soudain la conversation avec l'infirmière de nuit.) Je t'ai pas dit mais j'ai eu un entretien avec une infirmière. Elle savait qu'on volait. Ça m'a étonné qu'elle sache... dis-je mal à l'aise.

— J'en ai parlé à mon psy. Comme ils font des réunions c'est pas trop étonnant. Ils se disent tout, me révéla Annie qui n'était pas inquiète le moins du monde.

— Ouais c'est ce que j'ai pensé aussi mais bon... (Annie haussa les épaules.) Au fait, j'ai bientôt mon cours de français qui doit commencer. Je vais y aller. Je te dis à tout à l'heure ? Tu vas reprendre les cours quand ?

— Demain je pense. J'ai mon entretien aujourd'hui.

— À plus alors ! On se verra peut-être à la cafét. Sinon à 15h !

— OK. A plus !

Je retournai dans ma chambre, pris mes affaires et allai en cours. Aujourd'hui la professeure de français parla des Fables de Lafontaine, de Léopold Sédar Senghor et indiqua les règles à suivre pour faire un commentaire de texte. J'écoutai, me demandai comment allait Lydia, la fille qu'on avait virée, ce que ça faisait de prendre de l'ecstasy. Je ne m'étais jamais droguée enfin si, je sniffais du chloroforme à 10 ans pour me faire dormir mais bon ça ne compte pas. Le chloroforme ce n'est pas une vraie drogue.

Et puis la matinée passa. Pas de trace d'Annie à l'heure du déjeuner. Je retournai en cours à 13h. Cours d'anglais. J'eus un contrôle et je dû me concentrer sur les fameux verbes irréguliers. To buy, bought, bought, puis faire des exercices sur les Present Perfect et Past Perfect, la galère en somme. À 14h55, la professeure d'anglais nous libéra avec un peu d'avance pour nous permettre d'être à la réunion de 15h. Je me dépêchai de ranger cahier et trousse. Je marchai d'un pas rapide vers B2. Je grimpai les escaliers à toute allure et entrai dans la salle commune. Annie, Jean, Nathan, médecins et infirmiers étaient déjà arrivés. Je m'installai à côté d'Annie et on attendit que tout le monde soit là. À 15h10, le psychiatre en chef du bâtiment, le Dr Lépolier, pris la parole :

— Bonjour à tous. (Grand silence parmi les patients, il continua) Je vous ai réunis ici aujourd'hui pour deux raisons. La première est une nouvelle assez "légère", la deuxième raison concerne une patiente.

Il avait pesé ses mots. Tout le monde se regarda. On attendait la suite avec impatience dans le silence le plus complet. Le Dr Lépolier poursuivit :

— Bon la nouvelle légère c'est que l'équipe de tournage de l'émission "Ça se discute" présentée par Jean Luc Delarue va venir au Centre pour faire un reportage. Le titre du programme sera « Les adolescents sont-ils de plus en plus vulnérables ? ». Vous êtes libre de discuter avec eux, de témoigner si vous le souhaitez. Vous aurez le visage flouté. Nous avons décidé de procéder ainsi pour que vous n'ayez pas de problèmes dans le futur car *il y a un après Sceaudel*.

Il avait insisté sur la dernière phrase. Il ajouta :

— Ça m'amène au deuxième sujet. Comme je vous l'ai dit c'est au sujet d'une patiente. C'est grave, très grave. Je viens vous annoncer sa mort. Certains d'entre vous étaient proche d'elle, très proche même. Il s'agit de Ludivine. (C'était la fille trop maigre qui lisait un magazine et que j'avais croisé en regardant la Guerre des Étoiles). Elle est décédée hier soir à l'hôpital Saint Antoine d'une overdose de médicament.

— Ils n'ont pas réussi à la ranimer ? demanda la fille aux piercings.

— Ils ont essayé mais il était déjà trop tard.

Silence.

Silence de mort.

Le Dr Lépolier reprit :

— Je tenais à vous le dire...

Une fille qui boitait se leva soudain et s'en alla en pleurant, c'était la meilleure amie de Ludivine. Elle boitait car elle s'était jetée du 3e étage il y avait de ça deux ans. Une infirmière se leva aussitôt, quitta la pièce en refermant la porte pour suivre la jeune patiente. Le Dr Lépolier attendit qu'elle soit partie et poursuivit :

— Oui, je tenais à vous le dire pour que vous sachiez qu'il y a *toujours* un risque, un risque de ne pas se réveiller. Votre vie, c'est VOTRE vie, alors prenez en soin. Il y a toujours, TOUJOURS, l'espoir de s'en sortir. Vous entendez ce que je vous dis là ?

Tous les patients restèrent muets : de stupeur, de peur, d'espoir, de colère, de compassion. Pourquoi ils n'avaient pas réussi à la réveiller ? Il n'y aurait plus jamais de demain, plus jamais de fêtes d'anniversaire, plus jamais de sourires, plus jamais rien. La mort c'est le néant, la fin de tout.

À la fin de la réunion, certains patients restèrent discuter, je retournai dans ma chambre. Je n'avais envie de voir personne. Je repensais à ma tentative de suicide, à cette fois où ma mère m'avait tâté le cou. J'en eus des frissons. Le suicide de cette patiente c'était la preuve que l'on ne pouvait ne pas s'en sortir. Et ça me terrorisait. Je m'allongeai sur mon lit et essayai de dormir pour oublier. Je dormis 3h. À 19h, j'ouvris les yeux et fixai le plafond. J'étais toujours triste et mélancolique. Mes dernières années passées chez ma mère tournaient en boucle devant mes yeux. Je descendis les marches et me retrouvai au rez-de-chaussée. Une odeur de Marijuana me monta au nez. J'aperçus deux filles en train de se raser la tête dans les toilettes du fond, la

porte laissée grande ouverte. Elles allaient mal, elles aussi. Je sortis respirer l'air frais. Je me dirigeai vers la cantine. Il n'y avait plus la queue et les serveurs étaient en train de commencer à enlever les plats vides. Je saisis deux morceaux de pain, attrapai une assiette de fromage et sortis ma carte de ma poche pour la tendre à la caisse. Je regardai les autres patients, regardai au dehors, regardai mon plateau et sentis une boule d'angoisse se nouer dans mon estomac. Je n'avais pas envie de rester là. Je me prenais ma condition humaine en pleine figure, ça me collait à la peau. Mieux valait partir d'ici. Je m'approchai du casier pour rendre les plateaux vides. J'ouvris mon pain, glissai le fromage entre les tranches et abandonnai la cantine, les autres patients et l'atmosphère de désespoir qui coagulait sur le carrelage. Je traversai le jardin, rejoignis l'allée principale, sortis du Centre et gagnai le parc où j'avais l'habitude de me réfugier avec Annie.

Des chênes centenaires bordaient l'allée principale gardée par des statues. Je bifurquai sur la gauche et marchai vers un canal où deux colverts avaient choisi de passer la nuit. Je m'assis au bord de l'eau et les regardai. Le couple était couché l'un à côté de l'autre, le bec dans les plumes. J'engloutis mon morceau de pain. Je les regardai longtemps en écoutant le hibou qui hululait chaque soir et que j'avais fini par surnommer Siegfried. "Il y a TOUJOURS l'espoir de s'en sortir". Ça résonnait dans ma tête.

Puis j'ôtai mes chaussures et plongeai mes pieds nus dans l'eau fraîche. Et puis j'observai les ronds se former à la surface de l'eau. Et puis je pleurai. La solitude pesait comme une enclume sur mes épaules. Le ciel était trop lourd, les étoiles étaient trop silencieuses et l'espace autour de moi trop grand. Le vent sifflait dans les branches des arbres, on pouvait entendre les derniers promeneurs rentrer chez eux et la sirène d'une ambulance mourir au loin.

Un cygne avec le plumage encore brun sur la moitié de la surface du corps s'approcha. Il sortit de l'eau, contourna le couple de colvert et s'installa près de moi. Il me regarda puis mit sa tête sous son aile. Je n'avais qu'à tendre le bras pour le caresser. "La vie a vraiment quelque chose de beau..." songeai-je en regardant l'oiseau. Puis, je me couchai dans l'herbe, repliai mes bras sous ma tête et me questionnai intérieurement : "Pourquoi je suis là ? Pourquoi on m'aime pas ? Pourquoi on me rejette comme ça ? Pourquoi je suis angoissée ? Qu'est-ce qu'il m'a dit déjà le Dr Grévin ? Je n'arrive pas à m'en souvenir, ah si je me rappelle. Mon angoisse est liée à mon sentiment de

culpabilité. Mais je ne me sens pas c-o-u-p-a-b-l-e ! Je vis juste dans une société à la con avec des gens à la con."

La constellation de la grande Ourse scintillait dans mes yeux bruns. Je tournai la tête vers le cygne qui dormait et lui dit : "Comment peut-on penser que c'est la faute d'une jupe ? Une fille qui porte une jupe, on peut quand même pas penser que c'est de sa faute ? Si ? Je suis triste. Foutue. Je suis foutue. J'ai une vie de merde. Pourquoi les gens sont comme ça ? Ils savaient tous dans ma famille et personne n'a rien dit, n'a rien fait. Ma tante qui m'a dit que je n'avais pas de caractère et que c'était pour ça que ça m'était arrivé. C'est vrai ? Tu crois que je n'ai pas de caractère ? Que c'est de ma faute si ça m'est arrivé ?"

L'angoisse m'étreignit comme un chien fou de douleur la patte prise dans un piège. "C'est horrible comme je souffre. Ça va finir par m'asphyxier." Je me soumis à cette douleur que je ne connaissais que trop bien et la laissa me noyer, me submerger, finalement habituée à cette torture morale. Je me détachai de moi-même comme un fantôme qui se lève du corps qu'il habite. Je m'anesthésiai. J'enfonçai mes ongles dans la chaire de mon bras et puis les mots du docteur résonnèrent à mes oreilles et m'enveloppèrent comme le miel qui coule sur une amande. "Si vous aviez pu vous défendre, vous l'auriez fait". L'angoisse diminuait. Et je remontai à la surface. "Pourquoi les gens culpabilisent les victimes ? Comment peut-on s'en sortir ? Personne ne me téléphone pour savoir comment je vais, pas un mot, rien." La solitude m'écrasa à nouveau. "Marre d'entendre *sa vie est brisée*, marre d'entendre ça quand je m'acharne à m'en sortir et à trouver le bonheur ! Mais peut-être qu'après tout, ils ont raison. Et si je ne m'en sors pas ? Peut-être qu'on ne peut pas s'en sortir... je vais peut-être aller mal comme ça toute ma vie." Le cygne et les Colverts avaient redressé la tête.

Je ne restai pas plus longtemps dans le parc et regagnai le Centre puis B2 le pas lourd, en colère, triste et angoissée.

— Jessy ! Votre traitement !

Une infirmière me fit sortir de mes pensées. Retour à la réalité. Elle me tendit une boîte bleue qui portait l'étiquette "jour" sur un côté et "nuit" de l'autre côté. J'ouvris la boîte, pris les cinq comprimés dans ma main et acceptai le verre d'eau que me tendait l'infirmière. C'était un vrai cocktail, mieux qu'un Martini blanc avec une olive. Je les avalai d'un coup sec et disparu dans le couloir. À chaque fois, ça me rappelait ma dernière tentative de suicide. Génial. J'allai toquer à la porte

d'Annie, histoire de me changer les idées. La porte s'ouvrit. Annie était en chemise de nuit, souriante :

— Salut ! Je t'en prie entre.

J'entrai, une odeur de vanille vint me chatouiller les narines. Je m'assis sur le lit tandis qu'Annie prenait place sur son bureau les pieds posés sur une chaise. Elle me demanda :

— Ça t'a mis mal cette histoire de suicide ? Comment tu vas ?

— Ça va moyen. Ça m'a rappelé des souvenirs.

— Je comprends. Tu la connaissais cette fille ?

— Non, juste de vue.

— On change de sujet ?

J'acquiesçai. Elle me demanda :

— Tu vas avoir un entretien familial bientôt ?

— Oui avec le Dr Lépolier. Je l'aime bien lui.

Annie regarda ses chaussons en forme de lapins, les mis museau contre museau, me regarda et me dit :

— Faut que je te dise un secret, le Dr Lépolier je l'appelle Papa Lépolier. J'ai toujours fait ça dans les Centres où j'ai été, trouver des remplaçants à mes parents.

Je lui souris complice. Je faisais pareil. J'avais aussi créé ma famille au Centre. Je lui dis :

— Papa Lépolier et Mamie Chanterelle...

Annie me rendit mon sourire et lissa les plis de sa robe. Elle me répondit enthousiaste :

— Oui

— Super la famille improvisée...

On rit ensemble.

— Tu reprends les cours demain alors ? demandai-je.

— Oui. Je commence avec l'anglais.

— On pourra déjeuner ensemble.

Annie acquiesça. J'ôtai mes chaussures et me couchai sur le côté dans son lit. Elle ne tarda pas à me rejoindre.

— On va dessous ?

On tira la couverture en grosse laine vers nous en se frottant les mains. Il faisait froid. On sentait l'hiver pointer son nez aux carreaux. Je la pris dans mes bras et on resta ainsi un long moment, la tendresse calée entre nous. Puis au bout d'une heure je me relevai et rejoignis ma chambre sur la pointe des pieds

avant la tournée des infirmières. J'étais de meilleure humeur. Arrivée à ma chambre je me déshabillai et me glissai sous les draps pour rêver au docteur Lépolier.

Deux hommes regardaient par les barreaux de la prison; l'un vit de la boue, l'autre vit des étoiles.

Frederick Langbridge

Chapitre 12

Le lendemain, j'allai en cours avec Annie et on déjeuna à la cafétéria ensemble. En fin d'après-midi, on en profita pour visiter une galerie d'art en ville. On était bien, on oublia le Centre. On découvrit des peintures modernes à des prix mirobolants et des statuettes étranges difficiles à imaginer dans un salon. À notre retour, on passa devant l'allée des marronniers et on pénétra dans l'enceinte du Centre.

Devant le poste de garde, une ambulance était garée. On aperçut une patiente, mince, habillée en noire, le genre gothique, les cheveux devant les yeux qui était encadrée par deux infirmiers qui l'obligeaient à avancer. On entra en silence en passant à côté d'elle, juste à côté d'elle et on remarqua une trace noire virant sur le violet autour de son cou. Elle avait essayé de se pendre. L'ambulance s'éloigna. Ça nous mit mal. On rejoignit le bâtiment sans un mot, on monta jusqu'au deuxième étage sans un mot, on regarda les infirmières discuter dans leur bocal, agitées plus qu'à l'accoutumé et on regagna nos chambres respectives sans un mot. On ne pouvait pas réchapper à notre vie. On vivait là. Il y avait des moments au Centre où tout le monde allait mal. Dans ces moments-là, c'était dur de garder la tête hors de l'eau.

Selon les saisons, les mois, les patients allaient plus ou moins bien. On pouvait presque voir des cycles de dépression et des cycles d'exaltation comme si la joie ou la tristesse se transmettaient d'un patient à l'autre. C'était étrange cette humanité qui parfois ne faisait qu'un seul corps entre les murs du Centre. Dans les moments d'exaltations, des fêtes étaient organisées dans les étages. Les infirmières ramenaient jus d'orange et bouteilles de coca sans oublier les chips et les gâteaux apéritifs. On mettait de la musique et les patients dansaient dans la salle commune. Alors moi parfois je dansais aussi et puis parfois je restais dans ma chambre car la bonne humeur soit ça vous entraîne soit ça renforce votre tristesse. Et

puis parfois aussi les patients sortaient tous ensemble, en bande pour aller s'asseoir à la terrasse d'un café ou manger dans un restaurant. Les gens de Scaudel nous regardaient d'un drôle d'œil.

Les ados du Centre faisaient peur. Mal habillés. Pas bien nés. Malheureux. On les dévisageait. On ne les aimait pas. Ces jeunes qui marchaient parmi les belles maisons, ça ne faisait pas propre. Qu'attendait le gouvernement pour tout nettoyer ? Marre de cette racaille !

Dans les moments de tristesse, c'était une autre vie. Pas de fêtes. Pas de chips. Des cris, des pleurs venant des autres chambres et moi qui mettait mon oreiller sur ma tête pour ne pas écouter, ne pas entendre le désespoir cogner contre les murs. On voyait des choses horribles : des mains, des bras mutilés, des patients drogués, des patientes qui revenaient de faire le trottoir, des patients qu'on emmenait faire un lavage d'estomac et des patients, aussi, qu'on emmenait à la morgue. Mieux que CSI !

J'enlevai ma veste et m'allongeai sur mon lit, pensive. C'est alors que j'entendis quelqu'un pleurer dans la chambre d'à côté. Décidément c'était un mauvais jour. La galerie d'art me parut à un million d'année lumière. Je fermai les yeux et revit les peintures, les bedeaux, les cartes postales en vente sur le comptoir. La patiente d'à côté pleurait toujours. Je me levai, repris ma veste et allai toquer chez Annie. La porte resta fermée. Elle était peut-être sortie. Alors j'allais à la cafétéria, pris du pain et du fromage pour me faire mes fameux sandwichs improvisés et retournai dans ma chambre. Je m'installai à mon bureau qui faisait face à l'allée des marronniers et mangeai en silence *-toute seule-*. J'avais horreur de ça. Enfin je veux dire de manger toute seule, le sandwich lui, il n'était pas si mal. Ça me rappelait toujours la maison de mes parents, le collègue, quand je rentrais le midi me faire à manger. Je n'avais que la télévision pour me tenir compagnie. C'est comme les gens qui vivent en appartement avec des gros chiens et qui travaillent toute la journée. J'étais sûrement un enfant de compagnie moi aussi.

Je jetai les restes de mon sandwich et me pris la tête entre les mains. Est-ce que j'allai avoir des enfants un jour ? Une fille ou un garçon ? Quelle mère allai-je être ? Je me demandai comment j'allai l'appeler. Ma voisine ne pleurait plus. A 21h je me déshabillai, baissai le rideau en fer et me glissai sous les couvertures. L'angoisse monta. Je revis la fille qui avait essayé de se suicider. Est-ce que j'allais moi aussi finir par me suicider ?

Des gens rirent dans ma tête. La petite voix me disait des tas d'horreurs. J'avais les yeux grands ouverts dans le noir, mon cœur battait à tout rompre. Les cadavres cachés dans les armoires firent craquer leurs os. Je clignai des yeux, la gorge sèche, asphyxiée. Un grand silence régna dans la chambre, épais et noir. Il m'enveloppa. Je me sentis terriblement seule tout d'un coup. L'angoisse redoubla d'intensité et me broya les poumons, l'estomac et le cœur. Je crus que j'allais mourir tant la douleur était vive et aiguë. Me sentir seule au monde c'était presque pire que de me sentir souillée. Me couper les veines ne pouvait pas me soulager. Je me mis en boule et souhaitai mourir de toutes mes forces. J'aurai aimé à ce moment-là qu'on me coince le cou entre deux planches de bois pour me couper la tête.

Au bout d'un moment, l'angoisse diminua mais j'allais toujours mal. Je me relevai, me rhabillai et me dirigeai vers la cabine téléphonique dans le couloir. J'appelai ma mère. Je me fichais de ce qui c'était passé le week-end dernier. J'étais sûr qu'elle allait faire comme si de rien n'était :

— Allô ?

— Allô maman ?

— Jessy ?

— Oui c'est moi. Ça va pas... ça va pas du tout.

Silence. Puis au bout de quelques secondes, ma mère me demanda :

— Qu'est ce qui ne va pas ?

— Toujours la même chose...

Silence.

— Tu veux que je vienne ?

— Je veux pas t'embêter, je me doute que tu dois aller travailler demain. Je sais que tu te lèves à 6h du mat. C'est pas grave, je vais aller parler à une infirmière.

— Je vais venir. On ira prendre un café quelque part. Attends-moi d'ici 45 minutes devant la réception. D'accord ?

— D'accord.

— À tout de suite.

Et ma mère raccrocha. J'étais émue. C'était vraiment gentil à elle de se déplacer pour venir me voir. Je retournai dans ma chambre et regardai par la fenêtre. J'attendis ainsi 45 minutes. Je sursautai quand j'aperçus la voiture familiale se garer devant l'allée des marronniers. J'attrapai ma veste, claquai la porte et

descendis en courant les marches des escaliers. En moins de deux minutes, je me retrouvai devant la réception. Je sortis et me dirigeai vers la voiture. Ma mère m'ouvrit la portière côté passager :

— Allez montes ! On va aller dans un café que j'ai vu en venant. Il est encore ouvert.

Je montai. La voiture se dirigea vers "Le Lustrier". On se gara, on descendit, on entra. Ma mère demanda au garçon de café :

— On peut prendre un chocolat chaud, vous servez encore ?

— Bien sûr madame. On est ouvert tous les jours jusqu'à 11h.

Il était 21h30. Ma mère et moi on s'installa à une table du café loin du bar, loin des hommes accrochés à leur verre et qui nous dévisageaient.

— Merci d'être venue. Comment ça va à ton boulot ?

— Toujours pareil, des tas de réunions, des collègues cons, bref c'est la même rengaine. Tu veux parler de ce qui va pas ? Ça se passe bien là-bas ? Tes cours ?

— Ça va mes cours. Non c'est juste que j'ai le cafard. Une patiente vient de se suicider, une autre vient d'essayer de se pendre. C'est glauque.

— Et avec ton psy ça se passe bien ? Il t'aide ?

— Oui, ça se passe très bien. J'avance je pense.

— C'est déjà ça alors. Ce sont deux points positifs tu ne trouves pas ?

— Si t'as raison.

— Au fait, j'ai été convoquée au Centre. On va avoir un entretien familial avec le Dr Lépolier d'ici quelques semaines. Apparemment, tu voulais pas que ton père vienne.

— Non... je préfère pas. De toute façon, il s'en fout, il ne me téléphone jamais. C'est pas un père, c'est un fantôme, répondis-je en buvant une nouvelle gorgée de chocolat chaud. Au fait, il y a l'équipe de tournage de l'émission "Ça se discute" qui va venir au Centre. Je me demande si je vais témoigner.

— Tu veux parler de quoi ? demanda ma mère sur un ton agressif.

Je sentis que l'atmosphère venait de tourner. Il valait mieux que je retourne au Centre.

— Je sais pas. Je disais ça comme ça.

— Bon je vais te raccompagner bientôt. Fini ton chocolat. Tu dois être rentrée à 22h30, c'est ça ?

— Oui.

Je serrai ma tasse dans ma main et terminai de boire ce qu'il restait au fond de ma tasse. On reprit la voiture et on fit le chemin inverse. On s'embrassa et on se quitta. Je retournai dans ma chambre, verrouillai la porte, me déshabillai, enfilai mon pyjama et me blottis sous les couvertures. J'allais un peu mieux mais j'étais toujours angoissée. J'attrapai Papa Longues Jambes et me mit à lire.

Le lendemain matin, je me réveillai de bonne humeur. J'allais beaucoup mieux. C'était reparti. Aujourd'hui, j'avais cours. Aujourd'hui, j'irais revoir le prof de muscu. Aujourd'hui, je ferais mes devoirs et ce soir je regarderais "Friends" à la télévision. Il fallait aussi que je trouve un prénom pour ma future fille ! Je m'étirai, me levai et préparai mes affaires pour aller prendre ma douche. Quand j'ouvris la porte, une agitation inhabituelle secouait le Centre. Jean et Annie, déjà prêts, se dirigeaient vers la cuisine pour prendre leur petit déjeuner. Ils me lancèrent :

— Salut. Dépêche-toi, il y a l'équipe de tournage qui vient d'arriver !

— C'est pas vrai ? OK j'arrive !

"Ça se discute" était là. Je me douchai, m'habillai, me coiffai, le tout en vitesse et rejoignis les autres autour du petit déjeuner.

— Tu vas aller témoigner Jean ? demanda une fille que je connaissais de vue. C'était une ancienne.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas trop envie très franchement d'étaler ma vie devant les caméras. répondit Jean embarrassé.

— À mon avis, ils vont juste filmer des trucs bien précis et choisir deux ou trois patients. C'est sur deux jours, qu'est-ce qu'on peut franchement tirer en aussi peu de temps ? Et puis je ne connais pas beaucoup de monde qui souhaite parler de ses problèmes devant un caméraman et une journaliste qui recherchent le sensationnel... s'exclama la fille aux piercings.

— Et toi Jessie ? demanda Jean. Tu vas témoigner ? Raconter pourquoi t'es là ?

J'aurai voulu crier, le dire, dénoncer l'injustice, la haine, la souffrance, le numéro vert, la tentative de suicide, l'automutilation, tout ça.

— Je ne sais pas... répondis-je.

— Dépêche-toi de savoir, ils seront vite repartis ! me répondit Annie.

— Je vais voir si je ne peux pas en parler à mon psy vite fait aujourd'hui.

Je regardai l'horloge accrochée au mur. Il était 8h30.

— Bon je dois aller en cours. On se retrouve plus tard Annie ?

— OK ! A plus !

Je descendis les escaliers, traversai la cour et entrai dans le pavillon annexe où avait lieu les cours. Les autres élèves étaient déjà là. Je m'installai et la prof de français entra accompagnée d'une jeune femme aux cheveux coupés à la garçonne.

— Bonjour tout le monde. Je vous présente Ida...

— Je vais me présenter moi même si vous le voulez bien ?

Coupa Ida sûr d'elle, la mine rayonnante. Bonjour à tous. Comme vous le savez déjà, l'équipe de tournage de "Ça se discute" est ici. Je suis une des journalistes de l'émission. Je m'appelle Ida et je bosse avec eux depuis 2 ans.

Tous les élèves l'écoutaient. Grand silence. Elle poursuivit :

— Nous tournons une émission sur le mal être des adolescents. Donc je vais y aller franco, vous êtes là pour quelle raison ?

Elle s'était adressée à toute la classe et toute la classe resta muette. Ida perdit de son assurance. Au bout d'un moment, un élève finit par dire :

— On est là parce qu'on va mal.

— Oui c'est à dire ? Toi t'es là pour quoi par exemple ?

Grand silence.

Au bout de plusieurs secondes, l'élève finit par répondre :

— Pour dépression... (grande pause) comme pour beaucoup d'entre nous.

À nouveau grand silence.

Je n'avais plus tellement envie de parler du moins pas de cette façon. Elle avait un sacré culot cette journaliste de venir comme ça et de poser des questions aussi personnelles devant tout le monde. Ida avait cette fois complètement perdue son assurance. Elle ne rayonnait plus du tout.

— Bon je vais partir. Si vous voulez parler, faites-moi signe. À plus, nous lança-t-elle avant de quitter la salle de classe.

La prof commença la leçon amusée de la façon dont Ida

s'était faite rembarquée. J'écoutai d'une oreille distraite le cours. J'avais surtout envie de savoir si je pouvais avoir un entretien exceptionnel avec mon psy, s'il serait là, s'il accepterait de me parler. Deux heures défilèrent sous mes yeux. Ma patience était mise à rude épreuve. Quand finalement la fin du cours sonna, je me dirigeai vers le bâtiment des psychothérapies à la hâte. La secrétaire était là, toujours pimpante, je la saluai.

— Bonjour ! Dites, je me demandais si je pouvais voir mon psy vite fait aujourd'hui, s'il est là.

— En effet je suis ici, répondit une voix grave derrière moi. Je sursautai avant de me retourner.

— Bonjour... lui dis-je les yeux écarquillés.

— Oui, bonjour.

— Euh... je voulais savoir si vous accepteriez de me recevoir deux minutes.

— Maintenant ?

— Oui ou plus tard, enfin quand vous pouvez.

— Il ne me semble pas que j'ai de rendez-vous là maintenant, dit-il en s'adressant à la secrétaire.

Elle regarda dans l'agenda.

— Non votre prochain rendez-vous est dans 30 minutes. répondit-elle avec un sourire.

— Bon et bien allons-y alors, me dit le Dr Grévin en ouvrant la marche.

Je montai l'escalier, longeai le couloir, entrai dans son cabinet et m'assis. Le Dr Grévin referma la porte et s'assit en face de moi.

— Alors pourquoi vous voulez me voir ?

— Ben euh. Vous savez qu'il y a l'équipe de tournage de l'émission "ça se discute" qui est ici ?

— Oui, en effet, je suis au courant.

— Et bien je me demandais si j'allais témoigner ou pas.

— Vous êtes ici pour passer à la télé ?

— Euh... non.

— Bon.

— Oui mais je me disais que c'était l'occasion de dénoncer le fait que la justice est classée mon dossier sans suite, toute ma souffrance, l'automutilation etc. Enfin tout ça quoi, lui dis-je en colère contre mon passé.

— Je ne pense pas qu'ils soient ici pour ça, à mon avis ce n'est pas ce qui les intéresse.

Je baissai les yeux. J'étais déçue.

— J'écrirais alors un livre sur tout ça un jour.

— Oui ça me paraît une meilleure idée...

— Bon d'accord alors. Tant pis.

Le Dr Grévin rajusta ses lunettes sur son nez. J'ajoutai :

— Merci de m'avoir reçue.

Le psychiatre se leva, serra ma main et me raccompagna jusqu'à la porte. J'étais déçue mais sereine. J'allais suivre le conseil de mon psy. Je ne revis pas les journalistes. Les caméramans faisaient des plans de la cour, des couloirs, des bâtiments. J'évitai l'équipe, les caméras et rejoignis la cafétéria. Annie y était déjà. Je lui fis signe avant de me servir. Je m'assis en face d'elle. Elle avait commencé à attaquer le plat principal. Je lui demandai :

— Tu as vu la journaliste Ida ce matin ? Elle est venue nous parler en cours. Elle nous a demandé pourquoi on était là. T'aurais dû voir ça. Personne n'a rien dit. Silence de mort. Je me demande à quoi elle s'attendait.

— Non je l'ai pas vu mais je sais qu'ils ont déjà trouvé leurs trois témoignages. Ils vont prendre des gens qui sont vraiment là pour dépression je crois. Tu voulais témoigner ? me demanda Annie, intriguée.

— Non... j'aimerais bien écrire un livre plus tard. Tu sais qui ils ont pris ?

— Non ce sont des externes. Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui soit dans les étages.

— Tu déconnes ? Ça ne représente même pas alors le Centre.

— Non, tu penses bien qu'ils ont déjà en tête ce qu'ils veulent montrer. Et puis bon ils restent là que deux jours aussi. C'est trop court pour rendre un véritable aperçu du Centre. répondit Annie déçue elle aussi.

— Ouais. Et puis bon dire que la majorité des ados qui sont ici ont souffert ou souffrent encore de maltraitance, ça n'intéresse personne. Quoi sans blague, les jeunes qui vont mal c'est parce qu'on leur a fait du mal. Quel scoop !

— Tu rigoles mais je suis sûr que la plupart des gens s'imaginent que les jeunes d'ici se sont des jeunes qui se font des

nœuds au cerveau tout seul.

— Bah quand même pas... non je pense juste que tout le monde s'en fout;

— Tu as ton prochain cours à quelle heure ? me demanda Annie en finissant son dessert.

— 14h et toi ?

— Pareil. On devrait y aller alors.

On se leva, on débarrassa nos plateaux et on retourna en cours. J'oubliai le tournage. Après demain ils seraient partis. Ce soir, j'irai au gymnase voir le prof de sport. J'eus bien du mal à me concentrer le reste de l'après-midi. Je rêvais beaucoup, beaucoup trop.

Et puis la journée se termina et je me dépêchai de dîner. Une fois de retour dans ma chambre, je bâclai deux exercices de math et un résumé de français.

Le soir, de retour de ma séance de sport, j'allais toquer chez Annie. La porte s'ouvrit.

— Salut, ça va ?

— Oui, je suis en pleine forme ! Je viens de faire plus d'une heure de muscu.

J'entrai dans sa chambre.

— T'as du courage !

— Je suis crevée.

— Tu m'étonnes. Attends faut que je te montre un truc.

Elle déplia un poster. C'était une représentation d'une peinture de Kandinsky.

— Ça s'appelle Jaune, Rouge, Bleu. C'est chouette non, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je trouve ça génial. J'adore !

Je l'aidai à le fixer au mur. On s'installa devant et elle me parla du peintre, de sa vie et de ce qu'elle aimait chez lui.

— Je suis contente que tu aimes bien l'art aussi.

Je hochai la tête

— Au fait tu t'es inscrite pour les activités de Noël ?

— Non pas encore. Et toi ?

— Oui au golf miniature. Ça t'intéresse ?

— Euh non pas trop. Tu ne m'en veux pas ?

— Non, pourquoi je t'en voudrais ?

Moi les activités de Noël ça ne me disait rien, j'avais autre chose en tête. Comme le Centre était un établissement médical les patients devaient rester la moitié des vacances ici alors des activités étaient organisées pour passer le temps.

— Dis Annie, il faut que je te dise quelque chose.

— Quoi donc ?

— Tu te souviens de la fois où on a dit qu'on était mieux sans personne ?

— Oui pourquoi ? T'as trouvé quelqu'un ?

Annie avait écarquillé les yeux, avide d'en savoir plus.

— Ben euh. Non pas trouvé mais j'aime bien mon prof de muscu. Il est vachement sympa.

— Tu sais s'il a une copine ?

— Non aucune idée. Tu y vas vite. Il me plaît mais de là à sortir avec.

— Pourquoi pas s'il te plaît ?

— Je ne sais pas.

— Froussarde va, demande lui s'il a une copine !

— Et je fais ça comment moi hein ? Je ne peux pas lui demander directement.

Je m'étais levée et je regardai MIRE par la fenêtre. Je le connaissais à peine cet homme-là. Annie, elle, elle était plus sûre d'elle, plus courageuse et elle avait déjà eu des copains.

— Tu lui demandes ça indirectement, un truc du genre "ta copine elle aime aussi le sport ?" Et voilà le tour est joué.

— J'n'oserai jamais. Il va s'en rendre compte !

— Oh t'es chiante !

Elle se leva avec son oreiller et m'assomma avec. Je la bousculai et la fis tomber sur son lit. On batailla comme des gamines pendant une heure. Puis je lui parlai de Didier, de ses bras, des câlins et on papota des heures accoudées à la fenêtre de sa chambre avec MIRE qui nous regardait de tout là-haut. Elle avait raison, j'étais une trouillarde. Je devais trouver une solution pour retrouver confiance dans la gente masculine mais en attendant je devais penser à mon entretien avec ma mère et le Dr Lépolier. Et ça c'était un sujet beaucoup moins drôle.

Tenez le coup, tenez bon,
tenez ferme ! Il y a du génie
dans la patience.

Buffon

Chapitre 13

J'étais dans la salle d'attente destinée à recevoir les parents pour des réunions familiales, une jambe repliée sous mes fesses. Mon rendez-vous avec ma mère avait lieu aujourd'hui. Je me rongei les ongles. La porte vitrée s'ouvrit. Ma mère entra et se dirigea vers moi avec le sourire.

— Bonjour ma puce.

— Salut maman.

On se fit la bise.

— Comment tu vas ? demanda ma mère avec légèreté.

— Ça va. Je t'ai dit qu'il y avait l'équipe de tournage de "Ça se discute" ?

— Ils sont là en ce moment ?

— Oui, enfin ils vont partir cet aprèm, répondis-je en regardant la porte où allait se passer l'entretien.

— Ils ne seront pas restés longtemps. Tu sais quand l'émission sera diffusée ?

— Dans un mois je crois. Tu vas l'enregistrer ?

— Oui et on regardera ensemble si tu veux.

J'acquiesçai et changeai de sujet de conversation :

— Je suis allée m'inscrire à la musculation.

— Ah ? Tu as eu le temps de rencontrer des gens...

Ma mère n'eut pas le temps de finir sa phrase. J'entendis des raclements de chaises. On allait bientôt avoir notre rendez-vous. La porte du cabinet s'ouvrit. Le Dr Lépolier et Mamie Chanterelle serrèrent les mains des parents de la fille aux piercings et m'accueillirent moi et ma mère. Tout le monde entra. Le Dr Lépolier referma la porte. Alors qu'on était tous encore debouts, il s'adressa à moi avec un sourire :

— Allez Jessy, choisis où tu souhaites t'asseoir.

Je m'exécutai. J'étais heureuse de cette attention. Mamie Chanterelle et ma mère s'assirent à côté de moi, le Dr Lépolier

pris place en face. Il me demanda :

— Comment vas-tu Jessy en ce moment ?

— Ça va dans l'ensemble.

— Je sais que tu as repris tes cours et que tu rends tes devoirs. Je te félicite.

— Merci. La remarque me fit chaud au cœur. Pourquoi mes parents ne m'avaient jamais félicité comme ça ?

Le Dr Lépolier poursuivit et demanda à ma mère :

— Comment ça se passe à la maison pendant les week-ends ?

— Bof ça dépend des fois. Elle fait beaucoup de crises de nerf et j'avoue, c'est vrai, j'ai beaucoup de mal à gérer, répondis ma mère qui commença à pleurer.

— Pourquoi Jessy fait des crises de nerf à votre avis madame ? demanda le Dr Lépolier l'air de rien.

Mamie Chanterelle notait tout sur son calepin et me souriait.

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas, pour tout vous dire.

Ma mère était probablement sincère. Je ne comprenais pas qu'elle ne comprenne pas.

— Est-ce que vous savez que Jessy a été victime d'abus sexuels petite ? Que son père et son grand-père en sont les auteurs ? demanda le Dr Lépolier en regardant ma mère droit dans les yeux.

Elle leva un sourcil, étonnée.

— Oui je sais ça. Pour mon père à moi, il m'a fait pareil et ça ne m'a pas traumatisé du tout. Je ne comprends pas qu'elle soit traumatisée par ça. C'était rien. Et puis pour son père qu'est-ce qu'il a fait ? Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Je sentis mon cœur battre à tout rompre. Le Dr Lépolier venait de dire clairement que le comportement de mon père n'était pas normal. J'avais tout juste commencé à le réaliser mais l'entendre dire par cet homme en qui j'avais confiance assis en face de moi me bouleversa. Je réalisai une deuxième fois, encaissai. Le Dr Lépolier me sourit et me demanda :

— Jessy, est ce que tu veux bien parler de ton père ?

Je ravalai ma salive. Je répondis, angoissée mais heureuse de me savoir soutenue par l'équipe médicale :

— Maman, tu te souviens quand papa m'avait montré une émission porno ?

— N'importe quoi il n'a jamais fait une chose pareille ! s'exclama ma mère indignée.

— Mais si ! Même que t'étais là ! Tu débarrassais la table ! C'était un dimanche matin ! Ça s'appelait Sexy Dingo ! Il avait enregistré l'émission. Il t'a même demandé de nous rejoindre sur le canapé ! Comment tu peux ne pas t'en souvenir ?

— Ah ça ! Mais c'était rien. Juste des femmes nues, y'a pas de quoi en faire tout un plat. Il y en a partout des filles nues même dans les pubs pour vendre du gel douche. Alors qu'est-ce que tu racontes !

— Il y avait des filles qui se faisaient un cuni !

J'avais envie de hurler, de crier, de la tabasser. Je l'aurai tué à coup de pioche dans le crâne. Le Dr Lépolier, calme, intervint et répondit à ma mère :

— Je connais l'émission madame, non pas que je sois intéressé par ce genre de chose. (sourire discret de la part de Mamie Chanterelle vers le Dr Lépolier) Je ne pense pas que ce soit un programme approprié pour un enfant. Vous ne pensez pas ? Il n'y a pas que des filles nues comme vous le dites mais aussi des scènes de sexe explicites. On ne montre pas ce genre de chose à une petite fille.

Ma mère écarquilla les yeux. Il en avait du culot de lui dire à demi-voix qu'elle était une mauvaise mère. Elle haussa les épaules et répondit sur la défensive.

— Ça ne m'a pas choqué pour être franche.

— Je n'ai pas l'impression qu'il y ait grand-chose qui vous choque, rétorqua le Dr Lépolier.

Mamie Chanterelle me souriait toujours. Je me sentis enfin reconnue dans ma souffrance. Je me sentis avancer à pas de géants. C'était clair, net et précis. Le Dr Lépolier se tourna vers moi :

— Souhaites-tu dire quelque chose à ta mère avant que l'on ne termine l'entretien ?

— Oui. (je me tournai vers ma mère.) Maman, pourquoi tu ne m'as pas défendue ?

— Parce que pour moi tu n'étais pas en danger. J'ai pas pensé une seconde que ça pouvait te faire du mal.

Mamie Chanterelle qui mordillait son stylo, lui demanda :

— Et si vous l'aviez su, vous l'auriez fait ? Vous regrettez ?

Ma mère n'en finissait plus de pleurer. Le Dr Lépolier lui tendit un mouchoir.

— Oui, si je pouvais, je referais tout différemment, ça je

peux vous le dire. Vous savez ma fille je l'aime plus que tout au monde.

— On ne vous en demande pas autant. C'est beaucoup d'amour que vous mettez sur ses épaules, beaucoup de pression aussi, rétorqua le Dr Lépolier.

L'entrevu se termina. Les mains se serrèrent. Moi et ma mère, on se retrouva livrées à nous-mêmes.

— Bon je vais devoir te laisser. Je dois aller travailler cet après-midi. Je te dis à ce week-end ? me demanda-t-elle tout en se mouchant et en séchant ses dernières larmes.

— Oui à samedi. À plus alors.

— Oui à plus tard.

On se quitta. Mamie Chanterelle qui avait avancé à pas de loup derrière moi me murmura aux oreilles :

— Il l'a bien mouché, hein ?

— Oui ! Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis contente ! Personne n'avait jamais pris mon parti comme ça devant ma mère. Il a été génial, répondis-je soulagée.

— Elle était complice, ajouta l'infirmière, calepin et stylo à la main.

Je ne répondis pas. Une nouvelle idée germait en moi. C'était donc ça être complice, c'était être au courant et ne rien dire, ne rien faire pour empêcher ces horreurs. Je repensai à d'autres films érotiques que mon père m'avait montrés. Mamie Chanterelle avait raison. Ma mère restait parfois. J'étais assise entre mes parents. Qu'est-ce qui pouvaient bien leur être passé par la tête ? Juste de l'ignorance ? Tout ça devait sembler normal à ma mère parce qu'elle avait grandi en acceptant l'inacceptable. Elle n'avait jamais rien remis en cause et elle n'avait jamais réfléchi à tout ça.

— Au fait Jessy, tu penseras à t'inscrire aux activités de Noël ? Je n'ai pas vu ton nom sur le tableau d'affichage.

— Oui, je vais essayer d'y penser !

Je sortis du bâtiment le cœur lourd à nouveau. Je passais d'une émotion à l'autre en un claquement de doigts. Je m'allongeai sous l'arbre à l'intérieur du Centre, celui de la cour, celui qui était plus grand que tous les autres. J'étais perdue dans mes souvenirs. "Ça se discute" venait de remballer caméras et journalistes. Je me demandais à quoi aller ressembler l'émission. J'avais hâte de la voir. Et puis je me mis à réfléchir au passé. Je ne voulais pas faire comme ma mère et accepter les choses

comme elles étaient alors je devais me souvenir de tout pour y voir plus clair. Tous les jours ça tournait en boucle dans ma tête. C'était flou, mélangé, dans le désordre. Je me posai des tas de questions. Est-ce que c'était tous les enfants qui essayaient de se tuer ? Souhaiter mourir est-ce que c'était vraiment ce qu'un enfant demande au père Noël ? Pourquoi mon père m'avait demandé de faire la sieste avec lui ? J'avais un grand voile blanc sur qui c'était passé. C'était trop dur de se souvenir. Est-ce que c'était normal qu'il me vrille les poignets jusqu'à ce que je ressente le point de rupture de l'os ? Est-ce que c'était normal qu'il m'ait frappé parce que je voulais éteindre la télévision pendant qu'il visionnait un film de cul devant moi ? Est-ce que c'était normal qu'il m'ait touché entre les jambes ? Et tous ses trucs horribles s'étaient passés devant ma mère et le reste de la famille et personne n'avait réagi Le plus formidable dans l'histoire, c'est que la famille partait en vacances, avait l'air d'être une famille banale, une famille sans histoire. Pourquoi mon père m'avait fait ça ? J'étais très mal. Les souvenirs me torturaient. Et puis j'avais commencé à parler à des gens : à un prof de soutien, à ma tante, à un médecin de famille, etc. C'était au même moment où j'en avais parlé à ma mère, quand j'avais 12 ans. Et alors on m'avait posé d'autres questions en guise de réponse : "Mais pourquoi tu n'as rien dit avant ? Pourquoi tu ne t'es pas défendue ?" Des questions comme celles-là, il y en avait eu à la pelle. Des questions qui m'avaient démolies. Elles restaient imprégnées en moi. Ça faisait mal. Et si un jour j'avais une fille, comment serait son père ? J'avais intérêt à m'en sortir et à trouver quelqu'un de bien ! Enfin si je m'en sortais...

Et tout ça, ça me repassait dans la tête, sous le grand arbre. J'arrivai pas à m'en défaire, je savais pas quoi en faire de tous ces souvenirs envahissants. J'aurai adoré qu'on me secoue et que ça sorte, que ça me laisse tranquille ! Je commençais à distinguer le bien du mal. Je repassai tous mes souvenirs au crible depuis le début en les rangeant dans des catégories : normal, pas normal.

Pourquoi les gens m'avaient tellement cassé à l'extérieur, je ne le comprenais pas. Pourquoi m'avait-on tellement culpabilisé ? Je me demandais pourquoi je pouvais me mettre à la place des autres et pourquoi d'autres ne pouvaient pas. Pourquoi la compassion et la compréhension n'étaient réservées qu'à une seule catégorie de personne ? Pourquoi ? Pourquoi les gens disaient que ma vie était brisée, j'avais tellement envie d'être heureuse ! J'avais tellement besoin qu'on me dise que j'allai m'en

sortir !

Je pleurai.

Un rouge gorge se percha dans l'arbre à quelques mètres de moi. Je laissai le soleil sécher mes larmes et le regardai. La vie avait de si belle chose à offrir. L'oiseau se secoua et plongea son bec dans ses plumes. Je m'assis le dos appuyé au tronc et aperçus l'oiseau qui me regardait. Je me sentis vivante. J'avais un passé douloureux que j'avais envie de comprendre et un futur que je ne connaissais pas. Je n'avais fait de mal à personne. Je n'avais rien à me reprocher dans ma vie, rien à regretter, aucun remords. Je pris la décision de m'accorder une heure chaque matin et chaque soir. Une heure pour essayer de prendre soin de moi : brosser mes cheveux, choisir des vêtements que j'aimais, apprendre à me connaître.

Je retournai dans ma chambre. Une fois à l'intérieur, je fis mon sac de sport. J'allai revoir le professeur de musculation. Annie avait de l'audace mais pas moi. J'allai attendre de le connaître un peu avant de lui poser des questions trop personnelles. Je me dépêchai, arrangeai un peu mes cheveux devant la glace, pris le chèque et sortis. Je marchai d'un pas rapide dans les rues de Scaudel. Tournai à droite, à gauche, traversai deux rues et arrivai finalement au gymnase. J'entrai. Didier était là en train d'accueillir une nouvelle personne. Il me salua brièvement. J'étais ravie, il m'avait vue sous mon meilleur jour. Je me dirigeai tout de suite vers les vestiaires, je frappai puis entrai. Il y avait deux femmes qui discutaient, chacune avec une bouteille d'eau à la main. Je les saluai et attendis qu'elles soient parties pour fermer la porte à clef et me changer. J'étais moins poule mouillée mais quand même je restai sur mes gardes. Je me changeai, nouai mes lacets, glissai mon sac sous un banc et sortis. Sur le seuil de la porte, je cherchai du regard Didier. Il n'était plus à la réception. Je rejoignis la salle principale. Il était en train de parler au même groupe d'hommes. Je me dirigeai vers eux, angoissée.

— Bonjour, leur dis-je avec une petite voix qu'on entendait à peine.

— Salut ! En forme ? demanda Didier.

— Ça va, répondis-je en rougissant.

Le reste de la bande me salua. Je répondis par un hochement de tête timide. Le professeur me fit faire les mêmes exercices

mais cette fois il me laissa faire seule. J'étais un peu déçue mais je me motivai. J'étais là pour mes biceps, pas pour lui. De toute façon je n'avais aucune chance avec et il avait sûrement une petite amie. Et puis comment allais-je faire si jamais c'était possible ? S'il essayait de m'embrasser et de m'enlacer ? Je me serais sauvée et aurais prétendu avoir déjà quelqu'un. C'était donc peine perdue. J'étais incapable d'avoir un petit ami. Foutue peur de merde ! Je fis connaissance avec d'autres personnes : des hommes et des femmes, tous mariés avec des enfants, et qui venaient là pour se défouler après une journée de travail chargée. Après 1h Didier me rejoignit.

— Tu te débrouilles bien. Je t'ai observé. Pas trop mal aux muscles ?

— Non ça va. Il me reste juste à faire les séries sur les machines.

— Tu veux faire une pause avec nous ? me demanda-t-il en désignant Rob et Gérard.

Je ne savais pas quoi répondre. Tous les hommes autour de moi avaient les muscles saillants. Ça faisait des années qu'ils s'entraînaient ensemble. J'avais peur. Pourtant je ravalai mes sentiments et suivis Didier. J'avais toujours évité d'être avec les autres parce que j'appréhendais que les gens parlent de l'actualité et donc du sujet qui me faisait mal. Et puis, évidemment, j'avais peur des hommes.

— Salut. C'est Jessy c'est ça ?

— Oui et toi c'est Gérard ?

Waouh elle se souvient de mon nom les gars, j'ai peut-être une chance avec elle !

— Faut pas rêver mon vieux, répondit Didier.

Les autres se mirent à rire. Moi, je n'en menais pas large. Mais qu'est-ce que j'étais venue faire ici ? J'aimais pas les blagues, j'avais toujours peur que ça tourne mal. Et puis quand ça tournait mal et que ça dérivait sur le sujet qui me blessait, je faisais mine de rien et puis une fois seule, je jouais avec les ciseaux.

— Ouais c'est vrai. T'es trop jeune pour moi en plus, renchérit Gérard souriant.

— Tu seras en taule pour détournement de mineur. Je me demande ce que diras ta femme ? ajouta Didier qui plaisantait.

— Vous lui faites peur bande de crétins. Jessy, tu vas au lycée L. ? Ma fille, ma plus grande, y va. Ça se trouve t'es dans la

même classe, me demanda Gérard paternel.

— Euh je pense pas. Je suis à l'annexe, répondis-je mal à l'aise.

— C'est où ça ?

— Euh... un peu plus loin que le lycée mais c'est dans la même rue.

J'étais de plus en plus mal à l'aise.

— Je connais pas. Tu suis une formation Littéraire ? me demanda Gérard.

— Oui, j'ai pris l'option italien.

— Ma grande a pris Art Plastique.

— Je savais pas que tu pouvais choisir Art au lycée. Enfin moi j'ai un bac B. Tout a tellement changé, observa Rob perplexe.

— Attention bientôt tu vas dire "de mon temps", plaisanta Didier.

— Jessy, si tu veux ce soir je te ramène chez tes parents, me proposa Gérard.

— Et on peut te dire qu'il va même te laisser conduire sa bagnole... ajouta Didier.

Je les regardai tour à tour.

— Sérieux, il fait froid en plus, ajouta Gérard. Je suis prof d'auto-école alors ce soir je te laisse le volant.

— Put 'in une fille au volant, s'amusa Rob.

— Alors qu'en dis-tu ? demanda Gérard.

— Je sais pas... répondis-je.

— Bah après le sport tu me diras. Avec ce temps de chien, je suis sûr que tu diras oui.

— Pense au détournement de mineur Gégé ! dit Didier en riant.

— Et à ta femme ! ajouta Rob.

Tous rirent, tous sauf moi. Je retournai faire mon sport, angoissée. Je ne savais pas quelle décision prendre : dire oui et courir un risque, dire non et rentrer à pied. Il y en avait marre de mes angoisses ! Ça me pourrissait la vie. À la fin de la deuxième heure, je partis me changer, le cœur serré. Je n'avais toujours pas pris ma décision. Oui ou non ? Prendre un risque ? Le risque de mal tomber, de se faire violer. Oui, non ? Un poème que j'avais lu un jour me revint en mémoire :

*Rire, c'est risquer de paraître fou
Pleurer, c'est risquer de paraître fragile
Aller vers quelqu'un, c'est risquer de s'engager.
Exposer ses sentiments, c'est risquer d'exposer son moi profond
Présenter ses idées, ses rêves aux autres, c'est risquer de les
perdre.*

Aimer, c'est risquer de ne pas être aimé en retour.

Vivre, c'est risquer de mourir.

Espérer, c'est risquer de désespérer.

Essayer, c'est risquer d'échouer.

***Mais, il faut prendre des risques,
car le plus grand danger dans la vie
c'est de ne rien risquer.***

*Celui qui ne risque rien ne fait rien,
n'a rien,
n'est rien.*

*Il peut éviter la souffrance mais il n'apprend rien
ne ressent rien*

*ne peut ni changer ni se développer,
ne peut ni aimer ni vivre.*

Enchaîné par sa certitude,

Il devient esclave, il trahit sa liberté

Seuls ceux qui risquent d'aimer sont libres.

Ma décision était prise. J'allais dire oui. Quoiqu'il arrive je ne serai pas responsable. Il y en avait marre de ce satané sentiment de culpabilité. Marre de penser que j'avais quelque chose avoir avec ce qui s'était passé. Je sortis, décidée. Gérard m'attendait son sac sur l'épaule.

— Alors ? Je te raccompagne ? J'espère qu'ils t'ont pas fait peur les autres zozos tout à l'heure. Si ça peut te rassurer je suis pas une de ses merdes qui s'en prennent aux filles. À vrai dire ça me dégoûte. Enfin je veux pas te choquer, moi j'appelle un chien un chien. Mais bon je suis papa, ça me fait quelque chose ce genre d'histoire.

— OK. Tu me choques pas, (je changeai vite fait de sujet) par contre je suis nulle en orientation alors je sais pas si je saurais te dire où je vis.

— Façon c'est toi qui prends le volant alors si tu te perds, ce sera de ta faute !

— T'es sûr que c'est pas dangereux ?

— J'ai dit le volant pas les pédales hein. T'as pensé à la conduite accompagnée ?

— Bof, je verrais ça plus tard.

— On y va alors ?

— Oui, allons-y.

Je jetai mon sac sur la banquette arrière et m'installai au volant, Gérard à côté de moi. C'était la première fois que je montais dans une voiture auto-école. Je regardai les pédales des deux côtés.

— Bon OK t'es prête ?

— Oui, répondis-je amusée.

J'avais bien envie de toucher aux pédales.

— Tu touches pas aux pédales, hein ? On est d'accord ?

— Oki d'Oki ! répondis-je souriante.

Mon angoisse diminua. Gérard démarra la voiture.

— Bon alors tes parents vivent où ?

Et mince, j'allais lui dire quoi ?

— Euh, en fait je vis pas chez mes parents. Je vis à côté du lycée, sur la même route.

— Ah bon. OK allons-y ! répondit Gérard qui n'insista pas.

Pourtant j'avais bien vu qu'il avait fait une drôle de tête.

Et on roula. Je n'en revenais pas. J'étais dans une voiture avec un gars que je connaissais à peine. Je surmontais mes angoisses. Arrivés dans la rue du Centre, j'indiquai à Gérard le grand bâtiment. Il y avait un panneau à l'entrée qui indiquait : Centre Médico-psychologique, enfin un truc dans le genre. Gérard gara la voiture.

— C'est là que tu vis ? me demanda-t-il en jetant un bref coup d'œil.

— Oui...

Je baissais les yeux. Comment allait-il réagir ? Il changea de sujet :

— Ça t'a plu de conduire ?

— Oui ! J'ai adoré !

— Tu voudras recommencer ?

— Tu penses !

— OK on te revoit quand alors ?

— Lundi ?

— OK ! Rentre bien.

— Merci. Bonne soirée !

— À toi aussi ma grande.

Je pris mon sac et claquai la portière avant de rejoindre ma chambre. Je m'allongeai sur le lit, souriante. Gérard m'acceptait comme j'étais, avec mes secrets. Il n'avait pas posé de questions. Et puis surtout les hommes n'étaient pas tous des pervers. J'avais passé une très bonne soirée et j'avais hâte d'y retourner.

La compassion est le
fondement de toute moralité.
Arthur Schopenhauer

Chapitre 14

Ce mois de décembre était pluvieux. J'allais entrer dans la salle commune quand une infirmière me héla au passage.

— Jessy ! Une enveloppe pour vous !

Étonnée, je saisis l'enveloppe et la regardai avec curiosité. C'était mon bulletin de notes du premier trimestre. J'entrai dans le salon tout en hésitant à l'ouvrir. Annie et Jean étaient là. Ils visionnaient la Guerre des Étoiles avec Nathan. Les trois filles que j'avais rencontré au début étaient là elles aussi mais je m'en étais éloignée, je les saluai brièvement. Annie se poussa et tapota la place à côté d'elle :

— Viens mettre tes fesses là. Je t'ai gardé la place.

Je rangeai l'enveloppe dans ma poche. J'avais tout le temps de l'ouvrir. Et puis je n'avais pas tellement envie de me trouver nulle. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre. Je répondis à Annie en feignant un air détendu :

— Merci c'est sympa. Comment ça va ?

— Avec Jean on a été au ciné ce matin à la séance de 11h.

— Vous êtes allés voir quoi ? demandai-je en mâchouillant une mèche de mes cheveux.

— "Se7en" », répondit Jean les bras croisés derrière la tête.

— C'était pas mal, ajouta Annie. C'est quoi le dernier film que tu as été voir au ciné ?

— Pocahontas je crois, répondis-je sur la défensive.

On allait encore me prendre pour une gamine.

— Je l'ai vu aussi. J'ai bien aimé. Ça change des autres dessins animés, répondit Jean à ma grande surprise.

— C'est clair. C'est pas du tout le même style que Blanche Neige, lança Annie qui l'avait vu elle aussi. Au fait ça se passe comment tes cours de muscu ? me demanda-t-elle en me faisant un clin d'œil.

— Très bien, je me fais même raccompagner en voiture ! répondis-je enthousiaste.

— Mademoiselle a trouvé un chauffeur ? plaisanta Jean.

— Nan !

— Le prof ? me demanda Annie curieuse.

— Nan, un de ses copains ! Bon je vais vous laisser. J'ai des devoirs à finir. Je vous dis à tout à l'heure ?

— OK ! À plus !

— À plus !

Je longuai les couloirs et entrai dans ma chambre. Bon je devais y faire face à cette foutue enveloppe. Je la retournai, regardai mon nom écrit dessus et l'ouvris.

Nan !

J'avais 12 de moyenne générale et des encouragements de la part de chaque prof. Je regardai par la fenêtre et souris. J'étais heureuse, super heureuse. Jamais on ne m'avait autant encouragé ! Je réussissais au lycée. Le temps passé dans mon ancien bahut me semblait très loin. Je sortis mon classeur de français et rédigeai le brouillon d'une dissertation. Après deux heures de travail, je me levai, attrapai mon manteau et sortis. Annie et Jean n'étaient plus dans la salle commune. Je descendis les escaliers respirer l'air froid. Dehors, je regardai le ciel blanc, eus le vertige devant l'immensité du ciel, regardai à nouveau devant moi et rejoignis le marché local.

Les boutiques, les rues revêtaient leur costume de Noël, des enfants traînaient leurs parents d'un magasin à l'autre pour tenter d'obtenir ce qu'ils avaient vu à la télévision ou chez leurs amis. Je flânai, regardai les étals, écoutai la foule et m'achetai des Gardénias blancs. J'avais décidé de me faire plaisir. J'avais aussi emprunté à la bibliothèque d'autres livres pour apprendre à dessiner. J'allais bien aujourd'hui. C'était souvent comme ça, un coup j'étais heureuse et puis parfois juste quelques heures après j'allais mal de nouveau. Alors j'avais appris à profiter de l'instant présent. Je me régalais de mes petites victoires.

Je décidai de rentrer au Centre. Je longuai la grande rue et pénétrai dans l'enceinte du bâtiment. Je n'avais pas encore trouvé ce que j'allais offrir à ma mère pour Noël. J'avais mis de côté des sous et je n'avais plus qu'à choisir parmi tout ce qu'on pouvait trouver dans les vitrines.

Je m'apprêtais à monter les marches pour regagner ma chambre quand je croisai une des infirmières qui s'occupait des activités de Noël.

— Hé ! Ou cours-tu si vite ? Je te cherchais justement,

j'aimerais bien que tu viennes en bas. (L'infirmière regarda les Gardénias.) Elles sont belles tes fleurs dis-moi. Tu les as achetées au marché ?

— Oui ! Je vais aller les mettre dans ma chambre et je redescends.

— D'accord. Je serai dans la salle commune du bâtiment Fabre.

— OK j'arrive !

— À toute de suite !

Je grimpai l'escalier à toute allure, me fis sermonner par les infirmières de l'étage : "Jessy, on ne court pas dans les couloirs !" J'ouvris la porte de ma chambre, y déposai les fleurs, refermai la porte rapidement et dévalai les escaliers en sens inverse. J'eus juste le temps d'entendre une infirmière dire : "mais elle n'écoute rien cette gamine ma parole !" que j'étais déjà arrivée en bas.

Je traversai la cour intérieure et rejoignis le bâtiment d'en face. Michelle, l'infirmière croisée un peu plus tôt était en train de distribuer des blocs d'argile aux patients qui s'étaient regroupés autour d'elle. Elle m'aperçut du coin de l'œil.

— Tiens te voilà. C'est Mme Chanterelle qui m'a suggéré de te montrer cette activité. J'ai entendu dire que tu t'entraînais à dessiner. Tu ne t'es pas inscrite il me semble pour les activités de Noël ? me demanda-t-elle en me tendant un gros bloc de terre.

— Non pas encore. Je ne savais pas qu'elles commençaient aujourd'hui.

— Bah ça ne fait rien. Est-ce que ça te plairait de faire des moulages ?

— Pourquoi pas mais j'ai jamais fait ça.

— Bah essaye, tu verras bien.

Je m'éloignai avec mon bloc tout collant et qui sentait bon. Je m'installai sur une des tables qui était accolée à la baie vitrée. Je caressai l'argile en essayant de trouver l'inspiration. Je ne savais pas trop quoi modeler. Je me retournai pour observer ce que faisaient les autres. Majoritairement des filles s'étaient rendues à l'atelier. Elles étaient toutes occupées à modeler un animal, un vase ou des trucs dont j'étais incapable de trouver ce que ça représentait. L'une d'elle, particulièrement douée sculptait une marmotte avec une aisance et une maîtrise surprenante sous le regard admiratif ou envieux de celles qui se tenaient à côté d'elle. Je posai à nouveau mon regard sur mon bloc d'argile et soupirai.

— Alors tu ne sais pas trop quoi faire avec ? me demanda l'infirmière qui s'était approchée de moi.

— Non.... soupirai-je.

Elle me demanda:

— Qu'est-ce que tu aimes ?

— Je ne sais pas vraiment ce que j'aime....

— Alors dis-moi ce qui te fait plaisir dans la vie, qu'est ce qui te fait sourire, te rend heureuse ?

Je ne savais pas. Je me mordis les lèvres. Ça me faisait mal au cœur de si mal me connaître.

— Prends ton temps. Tu pourras toujours revenir demain si tu ne trouves pas aujourd'hui.

Je continuai à passer mes doigts sur l'argile. J'enfonçais mes ongles dans la glaise. Je réfléchissais. "J'aime le chocolat. Et puis quoi d'autres ? J'aime les fleurs, les animaux sauf les serpents. Pourquoi je n'aimerais pas les serpents ? C'est pas méchant un serpent. Il mord s'il a peur comme les chiens. Bon alors j'aime le chocolat et tous les animaux même les serpents. Quoi d'autres ? C'est plus facile de savoir ce que je n'aime pas... Je hais l'injustice, la souffrance, les hommes. J'aime pas les légumes à part les pommes de terre découpées en frites. J'aime les gens quand ils flânent au marché ou quand ils me sourient alors qu'ils ne me connaissent pas. J'aime lire et dessiner. J'aime écouter les autres et partager ce que je ressens. J'aime bien les chats sûrement parce que mon père les détestait."

Flashback.

Assise dans la voiture, mon père au volant. Un chat sur la route, mon père accélérant pour l'écraser. Moi, priant pour que le chat se sauve. Aplatis sous la terreur, il était passé entre les roues. Mon père avait garé la voiture devant la maison et était allé chercher son revolver pour le tuer.

Nouveau flashback.

Mon père pointait un flingue sur ma tempe. Morte de peur. Tétanisée. *Tétanisée.*

On ne pointe pas un flingue sur la tempe de sa fille. Encore un truc dans la catégorie pas normale.

Je clignai des yeux et me retrouvai à nouveau devant mon bloc d'argile. Je verrais demain pour trouver une idée. Mon cœur battait la chamade dans ma poitrine d'ado et je n'avais plus envie de mouler quoique ce soit. Je sortis de la salle commune et effleurai les guirlandes du sapin tout juste décoré. Je ne l'avais

même pas vu en entrant. C'était bientôt Noël. Oui Noël. Cette fête qui alourdit les douleurs avec son lot de gaieté imposée. On n'a pas le droit d'être triste à Noël. Les fleurs du marché et ma bonne humeur de la matinée venait d'être balayée en une fraction de seconde par un bloc d'argile qui n'avait même pas de forme.

L'infirmière me rattrapa et me rappela de revenir demain. Je le lui promis et rejoignis ma chambre. Je montai les marches sans entrain, sans courir, sans un sourire. C'était bientôt les vacances et j'avais choisi de rentrer voir ma mère. Je n'avais qu'elle comme pilier, comme attache dans la vie. J'appréhendais beaucoup ces vacances. Comment allait-elle être ? Est-ce qu'elle allait encore me torturer en me culpabilisant ? Il y en avait marre d'aller mal, marre des flashbacks, marre des cauchemars, marre de tout ça.

Je tournai la clef dans la serrure de la porte de ma chambre et me couchai dans le lit en boule sous les couvertures. Je voulais dormir pour oublier le bloc d'argile, le chat et le revolver. Je n'arrivai pas à trouver le sommeil. Je me levai, essaya de trouver Annie, aperçus Jean.

— T'aurais pas vu Annie par hasard ?

— Elle est partie. Elle fait du golf miniature comme activité de Noël.

Je me souvenais qu'elle me l'avait dit, j'avais complètement oublié. Puis le soir arriva, je rejoignis la cafétéria, attrapai du pain et du fromage et retournai dans ma chambre. Je mangeai devant le brouillon de ma dissertation, lu et relu mes idées. Je n'arrivai pas à me concentrer alors je me mis à bouquiner sur mon lit mais je restai bloquée sur la même page. Finalement je me recouchai avec les écouteurs dans les oreilles. Après plusieurs heures passées dans le noir sans rien faire, j'allumai la lumière. J'étais angoissée. Dans ma tête mon père ne voulait pas ranger son flingue et puis il m'avait demandé de le rejoindre dans le lit pour faire la sieste. Il m'avait touché partout. Il avait déguisé ça comme un câlin. J'allais mal, très mal.

Je me levai et décidai de me confier à une infirmière de nuit. Par chance la dame au petit pain et au verre de lait était là. Accoudée au comptoir, elle était occupée à remplir des papiers. Je me dirigeai vers elle, confiante.

— Bonsoir.

L'infirmière releva la tête, surprise d'être interrompue dans sa tâche à cette heure de la nuit.

— Bonsoir Jessy. Vous n'arrivez pas à dormir ? me

répondit-elle après m'avoir reconnue.

— Non, je suis pas bien.

L'infirmière posa son stylo et ses papiers, contourna le comptoir et me dit soucieuse :

— Allez, venez dans la salle commune, on va parler un peu toutes les deux.

Je la suivis. La pleine lune brillait et éclairait la pièce silencieuse. Je gravai cette image dans ma mémoire. L'infirmière attrapa deux chaises et on s'assit l'une en face de l'autre.

— Qu'est-ce qui ne va pas Jessy ? me demanda l'infirmière.

— J'ai l'impression que j'ai pas d'avenir, que je trouverai jamais de petit ami, que je vais pas m'en sortir. J'ai plein d'idées noires et de mauvais souvenirs qui tournent en boucle.

— Mais si, vous allez vous en sortir et réussir votre vie. Allez courage. Regardez, vous allez au lycée, vous allez sûrement faire des études supérieures et puis vous trouverez un petit ami et vous aurez des enfants un jour. Allez ne soyez pas si triste.

— J'aurais jamais de petit ami ! J'ai trop peur des hommes.

Je pleurais. L'infirmière se rapprocha de moi et m'entoura de ses bras. Elle me dit, sincère, en me prenant la main.

— Regarde-moi s'il te plaît (elle était passée au tutoiement, je la regardais, les yeux pleins de larmes).

Elle poursuivit :

— Si ! Un jour tu trouveras quelqu'un qui t'aime et je suis certaine que cet homme il t'aimera *vraiment*. Tu entends il t'aimera *vraiment* !

Je sanglotais contre elle. Je me laissai reconduire dans ma chambre, me fis border comme un enfant et m'endormis le cœur comme une éponge, plein d'espoir. Comment serait-il cet homme ? Et puis il paraît que les enfants maltraités deviennent de mauvais parents, que les garçons deviennent violents, que les femmes choisissent des hommes qui les brutalisent... "Alors moi, Jessy, quelle femme allais-je devenir ?" J'eus le sentiment que le présent s'effaçait, que le Centre n'était plus qu'un souvenir ancien. Un jour se serait le cas. Un jour tout ça serait du passé. Je me projetai dans le futur... un mari, des enfants, un travail, une maison.... un chien ? Construire une famille. Est-ce que tout ça allait me poursuivre toute ma vie ?

Quand l'homme ne peut plus
rêver, il meurt.
Emma Goldman

Chapitre 15

Quand je me réveillai, j'étais bien. J'avais fait un rêve, un très beau rêve. J'avais vu la mer assise sur les gilets de sauvetage d'un bateau. Je traversais la mer d'Irlande. Il faisait nuit. Il faisait frais. La mer était calme. Et puis j'avais tourné la tête vers le pont. Un marin était accoudé à la balustrade son café à la main. Lui aussi regardait la lune se refléter dans l'eau. Il m'avait vu, m'avait souri et m'avait dit avec son accent anglais : "c'est beau, n'est-ce pas ?" Alors j'avais regardé la lune, la mer, l'écume et les étoiles et puis j'avais compris ce que la notion de beau signifiait sur Terre et puis j'avais souri et puis j'avais vu dans ce paysage un avenir serein, *-un avenir-*.

Je m'étais redressée dans mon lit les mains dans les manches de mon pyjama. Ma vision ne disparaissait pas. Et puis soudain je me rappelai. J'avais effectivement vécu cette scène. J'étais partie en vacances avec mes parents en Irlande. On avait fait la traversée en bateau de Pembroke à Rosslare. C'était une traversée de deux jours, une nuit. Je n'avais pas réussi à dormir sur les sièges alors j'étais partie dehors et je m'étais assise sur une malle destinée aux gilets de sauvetage. J'avais vu la mer et la lune briller. Et puis le marin avec sa tasse de café m'avait parlé. J'avais eu une révélation. Je m'étais vu un avenir. J'avais 12 ans. C'était juste avant ce fameux dimanche où j'avais commencé à comprendre, à parler de tout ce qui ne tournait pas rond dans la famille.

Je me levai, m'habillai, déjeunai et courus rejoindre le bâtiment Fabre, le bâtiment du bloc d'argile. J'entrai un grand sourire sur les lèvres. Michelle, l'infirmière était là :

— Bonjour Jessy. Comment vas-tu ce matin? As-tu choisi ce que tu allais faire?

— Oui. Je vais essayer de fabriquer une ancre marine.

L'infirmière me sourit et s'éloigna aider une élève qui voulait jeter à la poubelle sa statuette en forme de chat.

Cette fameuse nuit entre Pembroke et Rosslare ne me quittait pas. J'attaquai la glaise. J'y passai deux heures. Je n'étais

pas une artiste mais j'avais fait de mon mieux. L'ancre se tenait en face de moi, robuste. J'étais contente du résultat. J'avais mon avenir entre mes mains. J'allais m'en sortir. Je me l'étais promis ! N'oublie jamais ta promesse Jessy !

— Tu as terminé ? demanda Michelle en souriant.

— Oui. C'est une ancre marine.

— J'avais remarqué. Elle signifie quoi cette ancre ?

J'avais baissé les yeux sur mes mains tâchées par la glaise. Je souris mais j'avais pas envie de le partager.

— Tu peux le garder pour toi. T'es pas obligé de me le dire. Si t'es satisfaite, je vais la faire cuire et tu pourras venir la chercher demain.

Je relevai la tête, remerciai l'infirmière et portai la sculpture vers le four. Je me lavai les mains et rejoignis ma chambre confiante. Je passai devant le bureau des infirmières, entendis des pleurs, ralentis, devina Annie en train de parler avec une infirmière. Je continuai mon chemin et entrai dans ma chambre. Je guettais la porte de la chambre d'Annie avec impatience. Au bout de dix minutes qui me parurent une éternité, Annie revint dans sa chambre. Je sortis. Qu'est-ce qu'elle avait ?

— Halte-là jeune fille ! me lança dans mon dos mamie Chanterelle. C'est mieux de la laisser tranquille pour le moment.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demandai-je en me retournant.

— Bah ça va pas fort. Laisse-la un peu seule pour le moment. Tu pourras la voir tout à l'heure.

— D'accord mais j'aurai peut-être pu l'aider.

— T'as déjà tes problèmes... écoute elle a juste besoin d'être un peu seule. Elle sait qu'elle peut venir me parler si elle en a besoin.

J'acquiesçai. Je retournai dans ma chambre avec un sentiment d'impuissance. J'avais quand même envie d'aller la voir. Je me levai, ouvris la porte, regardai à droite, à gauche. Personne en vue. Je me dirigeai vers la chambre d'Annie. Debout, le poing prêt à cogner, je me rappelai les mots de mamie Chanterelle. Je soupirai, collai mon oreille contre la porte. J'entendis Annie pleurer. Je laissai tomber mon poing. Je ne frappai pas, restai debout. Je n'eus pas la force de la voir. Pourquoi fallait-il qu'on soit là toutes les deux ? Pourquoi on n'était pas à une soirée pyjama entre copines du même lycée ? Je rentrai dans ma chambre, le cœur lourd. Mon regard se posa sur mes baskets. J'attrapai mon sac de sport, enfilai mes chaussures, ravalai mes

larmes et sortis. Je descendis les escaliers, sortis du bâtiment, gagnai la rue. Le froid me mordit au visage, ça me fit du bien. Je me sentis vivante. Je longuai les maisons, regardai par les fenêtres, vis des gens que je ne connaissais pas dans les maisons du voisinage : un homme assis devant son poste de télévision une bière à la main, une femme et son mari dans leur cuisine, une petite fille dans les bras de son père. Ça me fit mal. La petite fille souriait, la petite fille était heureuse. Mais pas moi. Pourquoi, moi, je n'avais pas eu un père qui avait su m'aimer ? Je détournai le regard, avançai plus vite, ouvris mon manteau, je laissai le froid me mordre davantage. J'arrivai devant le gymnase. J'entrai et me dirigeai vers les vestiaires. Didier m'avait aperçu et m'avait salué. Je me sentis mieux. Tout d'un coup j'avais envie d'être kidnappée, d'aller chez lui et d'être heureuse. Je me changeai et rejoignis le prof.

— Salut Didier !

— Ça va Jessy. Je suis content de te voir. T'es là plus tôt que d'habitude.

— Oui je m'ennuyais chez moi, répondis-je l'air de rien.

— Salut Jessy, me lança Gérard deux haltères dans chaque main.

— Salut la belle, me dit à son tour Rob.

Ils étaient tous là. L'ambiance était gaie et détendue. Mon humeur s'améliora très vite.

— Hé, t'as bien fait de venir plus tôt. T'as déjà mangé ? me demanda Didier.

— Euh non pas encore. Pourquoi ?

— On va à la pizzeria ce soir, ça te dit de nous accompagner ?

— Euh je sais pas trop...

— Bah si tu ne viens pas, moi je ne viens pas non plus, me dit Rob.

— Allez viens, sinon l'autre tata va pas venir, ajouta Gérard

— Appelle-moi encore tata et je te colle mon poing dans la tronche, lança Rob qui ne plaisantait pas.

— Oh allez, je voulais pas te vexer... (Rob le fusilla du regard, grand silence) Put 'in, OK je m'excuse, voilà t'es satisfait.

— Évite ce genre de commentaire la prochaine fois.

— Je voulais pas te vexer. Tu crois vraiment que je te

parlerai si j'étais homophobe ? Sérieux ? T'es susceptible ! Alors Jessy tu viens ce soir ?

— On peut pas rire de tout, du moins pas avec n'importe qui. Moi il y a des choses qui me font pas rire non plus et qui me blessent profondément. On ne pense jamais trop aux autres, murmurai-je.

Inutile de dire que je regrettai mes paroles illico. Tous me fixaient. Gérard brisa le silence.

— Si tu t'y mets aussi... Je reconnais, j'ai eu tort. Je t'aime Rob, viens là, lança ce dernier en embrassant Rob qui se mit à rire spontanément. L'atmosphère se détendit.

— Je viens avec vous manger la pizza, dis-je heureuse de la tournure que prenait la situation.

Je l'avais échappé belle.

— Génial, s'exclama Didier.

— T'as rien contre les homos au moins ? me demanda Rob. J'étais prise au dépourvue.

— Euh non, à vrai dire, j'aime beaucoup les gays.

— T'en as toi des fantasmes... me dit Didier surpris.

— Mais non c'est pas ce que tu crois. C'est juste qu'ils sont sans danger. Enfin pour moi en tout cas, répondis-je embarrassée.

Décidément pourquoi fallait-il que je parle ? Je ne pouvais pas la fermer non ! Grand silence.

— Alors ce sport ? J'ai même pas encore commencé à m'échauffer, ajoutai-je.

J'avais hâte de changer de sujet. La bande retourna à ses haltères. Je suivis mon programme d'entraînement. Didier resta avec moi. On entama une conversation à côté du rameur.

— T'es une philosophe toi pour ton âge, me dit Didier qui avait gardé mes derniers mots en mémoire.

— Tu crois ?

— Disons que je n'entends pas souvent des gamines parler comme toi.

— Je suis pas une gamine.

— T'as quel âge déjà ?

— 16 ans.

— C'est petit 16 ans.

— Pas si petit !

— Bon OK, je veux pas te vexer.

— Tu me vexes pas, enfin si mais c'est pas grave.

Didier se mit à rire, il me demanda :

— C'est pas cette année que tu dois passer ton bac de français ?

— Si. J'aurai bientôt 17 ans d'ailleurs !

— D'accord, t'es une femme plus une gamine, enfin une très jeune femme. Je te vexes pas là ?

— Nan ! T'es prof depuis longtemps ?

— 5 ans environ.

— T'as quel âge ?

— 32 ans. T'es bien curieuse dis-moi. Au fait tes copines, elles n'ont pas eu envie de revenir ?

— Non, c'est plus trop mes copines d'ailleurs. Je m'en suis éloignée. J'ai rencontré d'autres gens. Tu vis à Scaudel ?

— Non tu rigoles, c'est beaucoup trop cher. Je vis au sud de Paris juste à la limite. Je viens en vélo tous les jours.

— T'as du courage !

— Hé hé, j'ai pas des muscles sans rien faire.

Je le regardai. Il portait un tee-shirt blanc, un short gris, des baskets. Il avait les cheveux bruns, courts et il portait des lunettes. J'avais toute son attention, je l'aimais bien. Je rêvais. J'étais toujours en train de lire Papa Longues Jambes. Pourquoi ne pas vivre chez lui, être sous tutelle, être heureuse ? Est-ce que ce genre d'histoires c'était réservé uniquement aux livres ? Je baissai les yeux. J'avais pourtant tellement envie de croire à mes rêves.

— Je veux pas vous interrompre les tourtereaux mais la pizza c'est maintenant ! Je crève de faim et les autres aussi, lança Rob qui venait de mettre un terme à mes rêveries.

— OK je termine ma série et je vais me changer, répondis-je impatiente d'aller au restaurant avec les autres et surtout de pouvoir peut-être m'asseoir à côté de Didier.

— À tout de suite, me lança mon prof avant de s'éloigner.

Je ramai mes quinze derniers mouvements. J'étais bête de rêver. Ça ne pouvait pas arriver ce genre de choses. Je terminai mes exercices, me levai, m'étirai et me dirigeai vers les vestiaires. J'ouvris la porte, la refermai à clef, retirai mes chaussures avant de m'arrêter net. Une jonquille était posée sur mon sac. Mon sac ! Une jonquille ! Je pris la fleur dans mes mains. Qui ? Didier ? Je n'en croyais pas mes yeux. Quelqu'un venait de m'offrir une

jonquille ! Ce n'était pas un bouquet de roses mais c'était tout de même une fleur. Et ça m'arrivait à moi ! Je mis la fleur dans mon sac entre mes vêtements. Comme j'étais heureuse ! J'enfilai mes vêtements et me regardai dans le miroir. Je dénouai mes cheveux et les arrangeai un peu. J'étais peut-être pas si moche finalement.

— Hé ! Jessy tu te dépêches ! On crève de faim ! Venait de crier à travers la porte Gérard.

J'ouvris et lui souris. Je n'avais même pas eu peur !

— Je suis prête !

— Super. Tu vas être contente en plus, c'est Rob qui nous emmène.

— Ah ?

— Il a une Porsche décapotable ! Et comme il fait beau, tu vas avoir les cheveux au vent ma belle !

Si on m'avait demandé à quoi ressemblait le paradis, j'aurais dit sans hésiter une seule seconde : une jonquille et une Porsche. Je montai en voiture à côté de Didier à l'arrière. Rob au volant, Gérard devant. La voiture fila. Paris s'offrait à moi. Je rayonnais, Didier à mes côtés. Le Centre me parut à des années lumières. Mon passé, ma famille aussi. Le présent, neuf et radieux se répandait devant moi. Le bonheur était dans chaque passant, chaque maison, chaque rue. Trente minutes plus tard, la voiture se gara devant un petit restaurant italien sans prétention. Notre groupe descendit de voiture et on se dirigea en sifflant "chez Georgino".

— Une table pour quatre, s'il vous plaît.

— Fumeur ou non-fumeur ?

— Non-fumeur.

Le serveur nous installa à une table un peu à part, près d'une vieille cheminée. Didier tira la chaise près de la mienne. J'étais comblée.

— Vous prendrez un apéritif ? demanda le serveur poliment.

— Pas pour moi. Une Margherita s'il vous plaît, je meure de faim, demanda Gérard qui venait de survoler le menu et le tendait à présent au serveur.

Tout le monde suivit le choix de Gérard et commanda une Margherita. Le serveur parti, on patienta. Les sujets de conversation se succédèrent, légers et sérieux. On parla de sport, de politique, de musique, de diététique. Je restai en retrait. J'étais déjà tellement heureuse d'avoir été invitée. Dans mon ancien

lycée, je n'avais jamais reçu d'invitation, j'avais toujours été mise à l'écart et ça depuis le collège. Je ne parlais jamais à personne et quand bien même j'avais essayé, le cercle m'avait tout bêtement rejeté. On m'avait coupé la parole et on m'avait exclue. Je ne portais pas de chaussures de marques, je n'avais pas de petit ami, je n'écoutais pas le nouveau groupe de musique à la mode. Je n'étais pas comme les autres. Je m'étais toujours sentie différente. Les adolescents sont comme les poules, ils becquent celui qui n'est pas comme eux. Le point positif c'est que moi je ne suis pas une poule, je n'ai jamais becqué personne.

Le serveur arriva, les quatre pizzas sur les bras. Il déposa la première assiette devant moi. Je regardai ma Margherita les yeux écarquillés. Elle était en forme de cœur *-de cœur-* ! Je rêvais ! Ce n'était pas croyable tous ces trucs géniaux qui m'arrivaient ! Je regardai tour à tour Didier, Rob et Gérard. Ils rient. Gérard me dit :

— T'es gâtée on dirait.

— Oui... je sais pas quoi dire.

C'était bien la première fois qu'on avait autant d'attention pour moi. J'étais émue, sidérée, tellement heureuse ! La première fois qu'on pensait à moi !

— Tu devrais manger, ça va refroidir, me dit Gérard qui avait déjà presque terminé la sienne.

Je mangeai ma pizza au ralenti. Je savourai ce moment autant que je le pouvais. La bande plaisante, ça riait fort dans la pizzeria. Il y avait du monde, toutes les tables étaient prises. On entendait un accordéoniste en fond sonore, des bruits de couverts qui raclent et beaucoup de brouhaha. C'était la meilleure Margherita que je n'avais jamais mangé. Le Centre n'existait plus, les mauvais souvenirs non plus. J'oubliai tout, je revivais. Rob et Gérard parlaient des derniers championnats de bodybuilding. Didier en profita pour me parler un peu à l'écart :

— Alors ça te plaît ?

— Oui beaucoup ! Elle est très sympa cette pizzeria.

Je savais pas quoi lui dire. Je repensai à Annie et à ce qu'elle m'avait conseillé : lui demander indirectement s'il avait une copine.

— On vient ici depuis des années. J'habite pas loin.

"Il va me proposer d'aller chez lui ! Hourra ! Non, Jessy tu rêves encore ! Bon allez ose. Demande lui."

— J'imagine que tu dois venir souvent ici avec ta

copine, non ?

Il me regarda d'une drôle de façon. J'étais nulle, elle était trop voyante ma demande. Et voilà que je rougissais comme une gamine. "Jesy la prochaine fois, ferme-là !"

— Cette pizzeria on la réserve qu'à la muscu. Il n'y a que moi et les gars du gymnase qui viennent ici.

Et mince ! Il n'avait pas répondu à ma question et en plus maintenant il savait que je m'intéressais à lui. Dans quelle galère je m'étais fourrée ?

— On ferait mieux d'y aller les tourtereaux. Je préfère éviter les bouchons.

Rob venait de sortir sa carte bleue. Mes trois "monsieur muscle" m'offrirent le repas et partagèrent l'addition. Le serveur débarrassa les assiettes vides et ramena la machine. Ils payèrent et on se leva. Rob déposa Didier à une station de métro et on repartit vers le gymnase avec la musique à fond. Une fois arrivés, je quittai mon siège en soupirant. Je n'avais pas du tout envie de rentrer au Centre *-pas du tout-*. Gérard me raccompagna en voiture. Il me laissa à nouveau le volant. En cinq minutes j'étais déjà arrivée. La voiture auto-école se gara devant l'entrée. Gérard me fit la bise et s'en alla avec plein de paroles gentilles. Je pris mon sac et sortis avec le cœur gros. J'aurai bien aimé rentrer avec lui dans sa famille. Je regardai la voiture s'éloigner et portai mon regard sur l'allée des marronniers puis sur ma chambre au deuxième étage. Tout semblait mort et triste. J'entrai et grimpai les escaliers le pas lourd.

— Jessy votre traitement ! me héla une infirmière.

J'attrapai les comprimés, les avalai et longuai le couloir. Comment allait Annie ? J'avais assez de courage pour frapper à sa porte.

-Personne-

Je m'en voulus de ne pas être venue la voir plus tôt. J'avais goûté à un tel bonheur et je l'avais laissée là, toute seule. Je m'éloignai et entrai dans ma chambre. Il faisait chaud. Le chauffage venait d'être mis. Je me déshabillai et m'emmitouflai dans l'édredon. Et puis, je me relevai d'un coup et attrapai mon sac de sport. Je sortis la jonquille. Je la regardai longtemps assise sur mon lit. Je pris le livre "Papa longues jambes" et glissai la fleur à l'intérieur. Je repensai à Didier, à sa gentillesse. Il m'aimait bien visiblement. Il était resté avec moi toute la soirée.

Il n'avait pas directement répondu à ma question mais s'il avait vraiment voulu me faire comprendre que je ne l'intéressais pas il m'aurait dit qu'il avait une copine ! Il était donc peut-être célibataire, peut-être que j'avais une chance avec lui. 16 ans d'écart ce n'était pas la mer à boire !

On frappa.

— Jessie ? C'est Annie ! Je peux rentrer ?

Je me redressai, heureuse qu'elle soit là.

— Oui vas-y entre !

Elle referma la porte derrière elle et se glissa sous les couvertures à côté de moi.

— Tu te sens mieux ? lui demandai-je anxieuse.

— Oui. Mamie Chanterelle c'est vraiment une perle.

— C'est clair. Je l'adore aussi.

— Elle m'a montré des photos de son chien.

— Moon ?

— Oui, j'aurai bien aimé moi aussi avoir un chien.

— Moi aussi. Je voulais un cocker.

— À cause de Boule et Bill ?

Je hochai la tête. Elle me demanda avec un sourire :

— T'as revu ton prof de muscu au fait ?

— Oui. (J'ouvrai le livre de Papa Longues Jambes) Regarde, j'ai même trouvé une jonquille sur mon sac.

Annie prit la fleur entre ses doigts et la fit tourner.

— Tu penses que c'est lui ?

— Je sais pas en fait. J'ai suivi ton conseil tu sais et ça n'a servi à rien !

Elle avait tourné la tête subitement très intéressée.

— Tu lui as dit quoi ?

— Je lui ai demandé s'il venait souvent manger des pizzas avec sa copine. (Petite pause) Je reviens d'une pizzeria. Ils m'ont invité au resto.

Je baissai la tête. J'avais honte d'avoir eu une telle chance. Annie me demanda à brûle pourpoint :

— Et il a répondu quoi ?

Elle était impatiente de savoir. Elle allait être bien déçue la pauvre. Elle me rendit la jonquille.

— Et ben figure-toi qu'il n'a pas répondu directement. Il m'a juste dit qu'il venait ici uniquement avec ses copains. Bref je ne

suis pas plus avancée et en plus il sait qu'il me plaît !

Annie sourit.

— Bah au moins s'il ne t'a pas dit qu'il avait quelqu'un ça te laisse une chance !

— C'est sûr ! (Je changeai de sujet.) Ça s'est bien passé le golf cet aprèm ?

— Oui, j'ai adoré. J'en avais jamais fait. Tu t'es inscrite à une activité finalement ?

— Oui je fais des moulages en terre cuite.

On frappa à la porte et on entendit une voix crier dans le couloir "extinction des feux".

— Bon je vais devoir y aller. Je te dis à plus tard.

— À plus tard.

Annie se releva et se dirigea vers la porte. Je la hélai.

— Annie, attends. T'es ma meilleure amie. Je te dis ça parce que je ne sais pas si tu le sais. (Je marquai une pause) Tu pourras toujours compter sur moi dans la vie, toujours. OK ?

— OK. Pareil pour toi. Dors bien.

On échangea un sourire entendu.

— Merci, toi aussi.

Et elle sortit.

Faites ce que vous pouvez,
avec ce que vous avez, là où
vous êtes.

Théodore Roosevelt

Chapitre 16

Le premier trimestre s'acheva sous les premiers flocons qui tombèrent sur le Centre. Les arbres finirent de perdre leurs feuilles. Les marrons disparurent.

Le matin, j'étais allée chercher ma sculpture et je l'avais ramenée dans ma chambre. J'hésitai maintenant à la ramener chez ma mère pour la lui montrer. Non, il valait mieux la laisser là, au moins elle ne risquait pas de casser dans une dispute. Je préparai mes affaires pour la semaine que j'allai passer dans la maison de la banlieue parisienne. C'était les vacances de Noël. Je rassemblai mes vêtements sales et les mis en boule dans mon sac. J'étais en train de terminer de boucler mes valises quand Annie frappa à ma porte. Je lui ouvris, des vêtements plein les bras.

— Je viens te souhaiter un Joyeux Noël avant que je parte. Je rentre en train alors je dois déjà y aller.

On se serra dans les bras.

— J'ai hâte d'être en janvier.

— Moi aussi, mais tu vas voir, ça va passer vite.

J'acquiesçai. Elle s'en alla. Je rangeai tout mon désordre et fermai la porte à clef.

La voiture attendait devant le grand Parc qui bordait l'allée principale de Scaudel. Je traînai mes affaires jusqu'à elle et saluai ma mère. On se fit la bise.

— Je suis contente de t'avoir pour Noël. On va passer un bon moment tu verras.

Je fis oui de la tête en espérant qu'elle disait vrai. Ma mère poursuivit :

— Et puis, on ira acheter notre dinde demain et des marrons. Qu'en dis-tu ?

— Je pense que c'est une bonne idée.

Les valises furent mises dans le coffre et je m'installai à l'avant. J'allumai la radio et augmentai le son. La musique ça me permettait de rêver davantage. Je repensais à Didier.

— Au fait tu voudras qu'on fête le Nouvel An à la Tour Eiffel ?

Ma mère venait de me sortir de mes rêveries.

— Oh ce serait super ! répondis-je enthousiaste.

Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas vu la Dame de Fer.

— Comment ça se passe sinon au Centre ?

— Ça va. Les gens sont pas toujours sympas (je repensais à l'infirmière qui m'avait renvoyé dans ma chambre un soir) mais bon j'ai aussi...

Elle me coupa la parole.

— Oh ça c'est partout tu sais.

J'avais horreur d'être coupée lorsque je parlais, ça me donnait le sentiment de ne pas être écoutée. Et le moindre manque de respect me ramenait à mon passé. J'étais tellement à fleur de peau. Les vacances commençaient bien. Je me bloquai et ne répondis rien. Ma mère sentit qu'elle avait fait une gaffe et qu'elle n'aurait pas dû m'interrompre. Elle essaya de réparer sa faute et de briser ce silence obstiné.

— Qu'est-ce que tu voulais dire ? Je te demande pardon de t'avoir coupé, ajouta-t-elle rapidement.

Je me sentis soulagée. J'étais si susceptible, écorchée vive. C'était rien après tout de couper la parole. Pourquoi en faire tout un drame ?

— Bof pas grand-chose tu sais.

Je n'avais plus envie de me confier à elle. J'ajoutai :

— J'aimerais bien trouver quelques livres pour les vacances.

— Je peux regarder si j'ai des romans photos.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne connais pas ? C'est ce que je lisais quand j'avais ton âge.

— Non jamais entendu parler.

— Allez, je vais faire une machine et je vais voir si j'en ai gardé quelques-uns.

La voiture se gara dans l'allée. Ma mère et moi descendirent et on porta mes affaires dans le garage où il y avait la machine à laver. Ma mère la mit en route et on monta à l'étage fouiller dans de vieux cartons. Des magazines, des classeurs d'archives, des jouets, des draps, des vêtements étaient amassés dans de vieilles boîtes usagées et craquées dans les coins. Ma mère retira de l'une

d'elles une pile de vieux journaux.

— Tiens regarde là-dedans. Je pense qu'il doit y en avoir.

Je les attrapai et m'agenouillai sur le sol pour les dépouiller. Je trouvai les romans photos en quelques secondes. J'étais en train de les retirer de la pile quand j'aperçus des magazines pornographiques juste en dessous. Je restai interdite. Je ne savais pas quoi faire. Ma mère regarda par-dessus mon épaule et me dit souriante comme si de rien n'était :

— Je vois que tu les as trouvés !

— Oui, m'entendis-je répondre. Et les magazines là en dessous, ils sont à toi aussi ? demandai-je agacée.

— Si tu les veux, tu peux les prendre. (Elle parlait des trucs de cul.) Tu veux qu'on les regarde ensemble ? me demanda-t-elle en les désignant.

Elle n'avait pas honte, non ? J'étais sidérée par son attitude. Elle me proposait de regarder des magazines pornos avec elle ! Elle me prenait pour qui ? Sa copine ? Décidément toute la famille était bancaire ! Comment elle pouvait faire ça après l'entretien avec le Dr Lépolier. Elle n'avait rien compris.

— Non pas vraiment... je prends juste les autres, répondis-je mal à l'aise en me relevant. J'étais mal, mal, très mal.

Je voulais déjà retourner au Centre. Je restai silencieuse et angoissée. On rangea le désordre et on descendit dans la salle à manger. Un beau soleil d'hiver baignait d'une lumière douce les arbres nus du jardin. Je m'installai dans un des gros fauteuils en cuir qui trônait en face de la cheminée centrale et repliai mes jambes sous mes fesses. Je commençai la lecture des romans photos en essayant de ne pas accorder d'importance à "l'incident" qui venait de se produire. Dans le même temps ma mère sortit le linge de la machine et partit l'étendre à l'étage. J'étais plongée dans ses histoires d'amour pour jeune fille naïve. Je repensai à Didier, des sentiments naissaient en moi pour cet homme. Mon chat sauta sur mes genoux et frotta son museau contre mon menton en fermant les yeux. Je le caressai machinalement l'esprit absorbé par l'histoire que je lisais. Ma mère entra dans la pièce. Faire comme si de rien n'était. Faire semblant que tout va bien, que tout est normal.

— Qu'est-ce que tu aimerais manger ce soir ?

— Je ne sais pas. Ce que tu veux, répondis-je.

À sept heures, ma mère m'appela pour le dîner. Steak au poivre et frites furent au menu et je savourai mon repas en

repensant à l'histoire que j'avais déjà terminé. Les bonnes histoires étaient souvent trop courtes. Je repensai au Centre, à mes devoirs que j'avais à faire pendant les vacances, aux infirmières, aux médicaments que je devais prendre. Je me levai pour aller les chercher.

— J'ai oublié de prendre mon traitement.

— Tu veux que je m'en occupe ?

— Non ça va, je peux le faire moi-même.

Ma mère ne répondit pas. Ma dernière tentative de suicide jeta un froid entre nous. Sur le pas de la porte de la cuisine, je me retournai et lui dis en espérant atténuer l'ambiance glaciale qui régnait :

— Au fait, je ne t'ai pas dit, mais j'ai reçu mon bulletin de notes. J'ai pas été notée pendant les deux premiers mois alors ma moyenne correspond en fait à un ou deux devoirs.

— Ah bon.

Je cherchai le regard de ma mère.

— J'ai eu des bonnes notes à mes derniers devoirs. Enfin rien d'exceptionnel mais bon je n'ai plus 2/20. J'ai 12 de moyenne générale.

Elle avait l'air de s'en foutre complètement de ce que je lui disais. Ça me fit mal.

— C'est bien.

Ma mère se leva pour aller laver quelques feuilles de salade dans l'évier.

— C'est bien ? C'est tout ce que tu trouves à dire ? lui demandai-je en colère.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Je détestais cette phrase. Je sentis l'adrénaline monter.

— Je sais pas moi. Tu pourrais montrer de l'enthousiasme !

— Mais je suis contente pour toi. C'est bien.

Elle continuait de laver la salade.

— Tu t'en fous de moi ! Je peux crever ! hurlai-je.

Je souffrais trop. Le vase était trop plein. Pourquoi n'avait-elle pas réagi comme toutes les mères normales l'auraient fait devant les magazines de cul ? Pourquoi elle n'avait pas été gênée ? Pire, pourquoi m'avoir proposé de les regarder avec moi ? Pourquoi ? J'en avais la nausée de cette famille de merde.

— Mais non, arrête de dire des sottises tu veux. Je suis contente que tu aies des bonnes notes.

— Mais putain ça sonne faux ce que tu dis !

— Bon écoute j'en ai marre. Alors tu te calmes.

Ma mère s'était levée et menaçait de me frapper. Je me levai aussitôt, prête à répondre à son agressivité.

— Si tu me touches !

— Arrête! J'en ai marre de tes crises de nerf !

Elle leva la main.

— Si tu me frappes, je fous le feu à la maison avec toi à l'intérieur.

Ma mère baissa la main, perdante. J'ajoutai en lui crachant au visage :

— Remarque je pourrais toujours appeler tes collègues pour leur dire que les services sociaux sont venus me chercher.

Ma mère s'essuya et se rassit à sa place. Elle était visiblement très en colère. Elle se maîtrisait. Je la regardai et tournai les talons. Je me réfugiai dans la salle de bain, éteignis les lumières et dans le noir tapotai sur le bord du lavabo pour chercher une paire de ciseau. Je me lacérai les poignets, vidant mon agressivité, ma colère et ma tristesse. J'attrapai la boîte de médicaments et en pris plus que je devais. Ma mère frappa à la porte :

— Je te demande pardon. Je m'inquiète pour toi.

Silence

— Tu m'ouvres?

Silence

J'entendis toquer contre la porte encore et puis entendis des bruits de pas s'éloigner dans le couloir. Personne n'a le droit de me toucher. Personne n'a le droit de me frapper ! Même pas toi maman ! Alors si tu me frappes, je te frappe ! De longues minutes s'écoulèrent.

Je soupirai dans le noir et restai assise le dos appuyé contre le mur. Pourquoi était-elle partie ? J'avais presque failli me lever. Je ne sortirais pas avant qu'elle ne soit revenue. J'avais terriblement besoin de savoir que je comptais quand même pour elle. J'essuyai le sang avec mes mains et rabaissai mes manches. Une heure passa. Les bruits de pas revinrent vers la porte de la salle de bain. Elle frappa.

— S'il te plaît, ouvre-moi. Je te demande pardon.

Je sortis de mon silence. Je pris mon courage à deux mains et lui demandai en pensant au fait qu'elle ne m'avait jamais protégée. Je m'entendis parler comme s'il s'agissait d'une autre

personne. J'écoutai ma voix dire :

— Pour tout ?

— Oui... je te demande pardon pour tout...

Mais elle ne savait même pas pourquoi elle devait demander pardon. Je le sentais mais pour un temps cela me suffisait. Je me levai et ouvris la porte.

Ma mère, l'air gêné me regarda brièvement avant de détourner les yeux.

— Allez, tu viens ? On va aller faire un tour en voiture.

Le tour en voiture, c'était le seul truc qu'on avait trouvé, ma mère et moi, pour que j'aille mieux. Je n'arrivais pas à bouger mon corps. Ma technique pour m'anesthésier était parfois trop efficace. Je restais figée sur place. Ma mère attrapa son manteau et l'enfila sans un mot. Devinant mon mal être et redoutant une nouvelle crise, elle attrapa le mien et se dirigea vers la porte d'entrée.

— Allez viens!

Je me forçai à sortir de ma langueur et à stopper cette anesthésie mentale. Je mis un pied devant l'autre et la suivis jusqu'à la voiture. On s'installa à l'intérieur et on boucla nos ceintures de sécurité. Je tournai le bouton du poste de radio et cherchai une station sympa. Il y avait "Le paradis blanc" de Berger, je laissais la fréquence. Je rêvai... et oubliai mes poignets douloureux. Les médicaments commencèrent à faire effet. Je m'endormais.

Je regardais par la fenêtre les mains et les jambes croisées, les yeux mi-clos. Et puis au détour d'une rue apparut une maison avec toutes ses fenêtres d'allumées. Dans une chambre, il y avait un poster avec écrit : "N'abandonnez jamais". Je restai là, émue, à la contempler pendant les quelques secondes où je pus la voir. Je sursautai quand ma mère me demanda :

— Tu te sens mieux ?

— Hein ? Euh... oui.... mais j'ai pris trop de médicaments...

Ma phrase resta sans effet. Ma mère en avait ras le bol de moi. Je savais déjà que si jamais j'essayai à nouveau de me suicider, personne ne serait là pour intervenir. "N'abandonnez jamais", l'image se grava dans ma mémoire.

— On rentre alors ?

Je n'avais plus la force de lutter contre le sommeil.

— D'accord.

Non je n'abandonnerai pas, *-jamais-*.

La voiture fit demi-tour dans une rue d'un quartier pavillonnaire et pris le chemin de la maison familiale. On pénétra en silence dans l'entrée et je ressentis une atmosphère cireuse m'envelopper. Dehors, les flocons tombèrent sur les toits par milliers. Je souris en voyant la neige s'amasser. Ma mère tira le rideau pour regarder elle aussi les flocons s'amonceler sur le chemin en pierre qui serpentait au-devant de la maison. La nuit tomba rapidement et on alla se coucher.

Je me glissai sous mon duvet et regardai les ombres commencer leur danse macabre sur les murs de ma chambre. Cette odeur de mort, cet abîme de noirceur me fit frissonner. Si j'avais dû me coucher dans un cercueil, ça m'aurait fait le même effet. Je n'avais jamais réussi à dormir paisiblement dans ma chambre. Je tirai les couvertures sur ma tête et repliai mes jambes contre mon ventre. J'étais terrorisée. Je me débattais, je revoyais mon père et mon grand-père s'avancer vers moi. Mon père, ce fanatique des films d'horreur, les cris qui me parvenaient dans ma chambre enfant, sa pièce interdite avec des femmes nues collées aux murs. Le flingue sur ma tempe. Les attouchements. La violence physique. Les gifles. Les bras qu'on me tord. Mon père en train d'ouvrir la serrure de la salle de bain quand ma mère me lavait alors que j'étais en pleurs, les deux mains sur mon pubis pour le cacher.

Cette maison de la banlieue parisienne, c'était la tombe de tous mes souvenirs horribles. Ma chambre était juste à côté de son ancien bureau, de cette pièce sordide. Même s'il avait déménagé ses affaires, les souvenirs subsistaient. Ils étaient partout. Je rejetai draps et oreillers et rejoignis la chambre de ma mère en titubant. Le surdosage commençait à se faire sentir : mes lèvres étaient sèches, mon pouls s'accélérait, ma respiration était de plus en plus difficile.

— Je peux dormir avec toi ? demandai-je épuisée.

— Tu as peur encore ?

Je hochai la tête dans le noir et m'approchai du lit à tâtons. Je me mis en boule sous la couette et fermai les yeux. Je sentais quelque chose qui n'était pas à sa place. C'était malsain de dormir avec ma mère à mon âge mais j'avais si peur seule que je préférerais encore la compagnie de ce mal être intangible. J'avais regagné ma chambre après quelques heures pour faire comme si mes terreurs n'avaient jamais existé, faire comme si j'étais une ado comme toutes les autres, faire comme si je vivais normalement. Sur le matin, je n'arrivai pas à me lever, les

neuroleptiques m'ankylosaient. Ma mère frappa :

— Tu ne te lèves pas ?

Je secouai la tête négativement.

— Tu as pris combien de médicaments hier ?

— Deux et demi au lieu d'un... répondis-je.

Ma mère fit une moue dubitative.

— Bon. Je vais aller voir une voisine pour boire le café. Je te dis à tout à l'heure ?

Je hochai la tête et me rendormis aussitôt. Je restai au lit toute la matinée, incapable de me lever. J'avais hâte de retourner au Centre et de retrouver Didier au gymnase. Quand je me réveillai, je me mis à rêver de lui. Je l'aimai. Je pensais à tout ce qu'il m'avait dit, voulais tout connaître de lui, tout partager avec lui. J'aurai donné n'importe quoi pour être dans ses bras à ce moment même. Je ne pensais plus qu'à ça, trouver un refuge, un endroit où je pourrais vivre en toute sécurité.

Pendant ces vacances, je fis des crises de nerf tous les jours, à la moindre contrariété, au moindre mot mal choisi ou qui me culpabilisait. Et tous les jours, je hurlai ma douleur. Le mercredi arriva. Ça faisait déjà plusieurs jours que j'étais rentrée chez ma mère. On avait été traînées chez Mammouth. Ma mère était une inconditionnelle du lèche vitrine. Elle s'achetait des tonnes de fringues pas chères. Moi les fringues je m'en fichais, j'avais jamais compris l'intérêt d'être à la mode. J'adoptais pourtant parfois un style. Je m'habillais tantôt gothique, tantôt titi Parisien, je sais, je tanguais dans les opposés mais le plus souvent je restais en jean et pull. Et puis en revenant vers la voiture avec trois sacs dans les bras on passa devant une bijouterie. Il y avait une ancre marine en argent en vitrine. Elle me plut tout de suite.

Ma mère le remarqua et m'invita à entrer dans la boutique pour l'acheter. L'opération prit à peine deux minutes. Une fois l'ancre soigneusement emballé, j'attendis d'être dehors pour ouvrir la boîte et me l'attacher autour du cou. Voilà c'était fait, j'avais ma promesse qui scintillait sous mon juste-au-corps. Je sentais le métal contre ma peau nue. C'était pour moi un signe. J'étais heureuse. On rentra.

Ce jour-là, France 2 diffusait "Ça se discute", la fameuse émission qui était venue jeter un coup d'œil au Centre. J'avais hâte. Je m'installai devant le poste de télévision une heure à l'avance. Ma mère mit une cassette VHS dans le magnétoscope. On attendit que l'heure tourne. Et puis le générique de l'émission

se lança après une publicité sur une lessive quelconque. Je me redressai sur mon siège. Jean Luc Delarue accueillit le public, les invités et commença à aborder le sujet : "les adolescents sont-ils de plus en plus vulnérables ?". Aucun des invités n'étaient du Centre. Il y avait l'histoire de deux filles qui avaient fait des fugues et puis un psychanalyste qui tentait d'expliquer les possibles raisons des comportements des adolescents d'aujourd'hui. Le reportage était entre coupé d'interviews et de mini-documentaires. Enfin, vers le milieu de l'émission le reportage sur le Centre passa. Je reconnus les gens malgré leurs visages floutés avec qui je vivais. La voix off d'un journaliste expliqua comment on aidait les adolescents dans le Centre, il y eut alors un gros plan sur les médicaments dans leurs petites boîtes bleues. Tout sonnait creux, vide. Il n'y avait rien de ce qui se passait dans ma tête, rien de ma souffrance. On utilisait des termes génériques : comme la dépression mais nulle part on parlait de maltraitance, du rôle des parents, comme si c'était tabou de dire la vérité. Nulle part il y avait Annie, Jean et les autres. Ce n'était pas le Centre où je vivais, pas le mien. On termina de regarder l'émission en silence. Et puis le générique de fin se déroula sur l'écran suivi par une publicité pour un nouveau rasoir. Ma mère arrêta le magnétoscope.

— Tu veux qu'on regarde autre chose ? Ça n'a pas dû te rappeler des bons souvenirs...

— À vrai dire, ça ne m'a rien rappelé du tout. Il était nul ce reportage. Il y a quoi sur la cinquième ?

Ma mère changea de chaîne. Il y avait "La soupe aux choux".

— Oh laisse ça, j'aime bien Villeret.

— Comme tu veux, répondit ma mère qui s'était levée pour préparer le dîner.

La soupe aux choux terminée, je dînai et allai me coucher. J'avais encore peur ce soir-là dans cette satanée chambre. Je la détestais malgré l'avoir entièrement redécorée. J'avais mis trois couches de papiers peints. Oui, je l'avais retapissée trois fois ! J'avais encore envie de rejoindre ma mère. Mais dormir avec elle alors qu'elle voulait regarder des magazines pornos avec moi, ça me dégoûtait. Les terreurs ou le lit incestueux ? Il était super le choix qui s'offrait à moi. Je pris mon baladeur et écoutai de la musique jusqu'à très tard dans la nuit. Je me concentrai sur Didier. Jamais auparavant je n'avais autant pensé à lui. Je rêvai jusqu'à ce que je sois suffisamment fatiguée pour éteindre la lumière et dormir.

Je me réveillai le lendemain très fatiguée. C'était le jour du réveillon. Je restai plus longtemps que d'habitude au lit pour rêver. Rêver pour m'extraire de mes angoisses et m'échapper de la réalité. Ma mère frappa à la porte et entra avec un grand sourire. Elle déposa un plateau repas sur le lit et ouvra en grand la fenêtre.

— Le petit déjeuner est servi !

Je me relevai sur mes coudes. J'arrêtai le baladeur et me redressai complètement.

— Merci c'est gentil.

J'étais heureuse de cette marque d'affection. Ça me fit chaud au cœur. J'attrapai le plateau et le mis sur mes genoux. Je versai du poivre dans mes œufs à la coque et trempai le pain coupé en bâton pour le tremper dans le jaune. Pendant que ma mère faisait du feu dans la cheminée, j'allai me laver et m'habiller. Quand je fus enfin prête, on prit la voiture et on alla se promener sur les grandes avenues parisiennes toutes décorées de guirlandes, de rouge, de vert et d'or. Et puis le soir approcha, on rentra et ma mère mit la dinde au four. Dans l'ensemble, j'avais passé une bonne journée. Mais le soir mes angoisses étaient plus vives et étaient plus difficilement gérables. J'allumai le poste de télévision et regardai les dessins animés. Pourquoi diable n'arrivais-je pas à grandir ? Pourquoi chaque étape de la vie était une épreuve supplémentaire pour moi ? Je n'arrivais pas à avoir de petits amis et je regardais encore Candy. La honte !

— À table ! Tiens, allume les bougies.

Je m'exécutai et sentis l'odeur des marrons cuits me chatouiller les narines. Du foie gras et du saumon étaient disposés dans des assiettes recouvertes de papier d'aluminium. Moi qui avais toujours aimé manger, je dis tout heureuse de ce festin :

— Du saumon, j'adore ça.

— C'est ma sœur qui nous l'a envoyé. C'est gentil de sa part. Il faudra que je pense à la remercier.

Ma mère se mit à table et me servit un verre d'alcool. Je me mordis la langue. "Elle ne sait donc pas que je ne dois pas boire d'alcool avec les médicaments !" On trinqua. J'avalais et noyais mes soucis dans le Martini glacé. L'alcool augmentait les effets des anxiolytiques que je prenais. Donald continuait de parler à travers le poste de télévision et je continuais à faire de mon mieux pour aller bien. Aujourd'hui je n'avais pas le droit d'aller

mal. C'est interdit d'aller mal le jour du Réveillon. La dinde entourée de pommes dauphines et de marrons fut bientôt mise sur la table et on se régala, l'air de rien, en faisant semblant que tout allait bien, que je n'étais pas angoissée. Au bout d'un moment, je n'y tins plus. L'alcool finissait de se dissiper dans mon foie et l'angoisse commençait à monter. Ma mère arrêta sa politique de l'autruche et finit par me demander, ennuyée plus qu'attristée :

— Ça ne va pas ?

— Hein ? Bof. Mais bon c'est pas grave. Je vais prendre mes comprimés du soir et ça ira mieux.

— Je vais les chercher.

Ma mère débarrassa les plats à moitié vide. C'était fou ce qu'une dinde pouvait paraître grosse quand on était que deux à table. Elle revint de la cuisine avec un petit cachet blanc. Tout en me le tendant elle me dit :

— Tu peux peut-être en prendre qu'un demi ?

— Oui, c'est une bonne idée.

Je cassai le comprimé en deux pour en avaler que la moitié. Et puis je me resservie un verre d'alcool, histoire de faire passer le tout.

— Tu viens regarder la télévision ? proposa ma mère.

Pour toute réponse, je me levai et allai me caler devant le poste en écoutant d'une oreille distraite l'oratoire de Mickey. Les dessins animés s'enchaînaient et je me sentais de plus en plus assoupie, je n'allais pas tarder à m'endormir. L'alcool c'était vraiment génial.

— Je vais pas tarder à aller me coucher. Je suis fatiguée ce soir.

— Il est presque minuit de toute façon. On attend les dix minutes qui restent et on y va.

Je laissais tomber ma tête contre le dossier du canapé et fermais les yeux. Je les rouvris en entendant le poste s'éteindre.

— Allez. On va se coucher. Il était bien ce petit dîner de Noël. Non ?

— Oui très bien m'man. Bonne nuit. À demain.

— À demain.

Je me glissai dans mon lit et m'endormis comme une masse. Ce soir-là, je n'avais plus peur d'avoir peur et les monstres pouvaient venir me tuer, j'étais trop lasse pour lutter

contre mes angoisses. Je remerciai l'alcool en silence.
Le nouvel an passa rapidement, la Tour Eiffel scintilla et je repris le chemin du Centre. Je retrouvai Annie, Mamie Chanterelle, la bibliothèque et l'allée des marronniers. Je n'avais qu'une hâte c'était de revoir Didier et de lui dire que je l'aimais.

"Cela aussi passera". C'est ma grand-mère qui m'a appris ces mots, en me disant d'y penser à tous les moments de la vie. Que les choses aillent très mal, que la vie tourne au cauchemar ou que tout soit magnifique, merveilleux, extraordinaire et heureux, rappelle-toi ces trois mots. Cela te donnera une vue générale, t'aidera à profiter au maximum des bons moments et à rester stoïque face aux mauvaises passes.

Claire Rayner

Chapitre 17

J'étais heureuse de retrouver ma chambre et mon ancre que j'avais sculptée moi-même. Je n'y avais plus pensé pendant mes vacances. Je rangeais mon linge propre dans ma penderie, ouvris mon agenda pour voir où j'en étais dans mes dissertes et mes exos. Je mordillais mon stylo quand je me rappelais qu'aujourd'hui j'avais rendez-vous avec mon psy.

J'étais assise dans la salle d'attente du Dr Grévin laissant vagabonder mes idées quand soudain je vis un oiseau tomber du toit. Pendant une seconde je crus qu'il allait mourir. J'avais oublié qu'il savait voler. Comment pouvait-on oublier ça ? J'avais des idées bizarres parfois. Je m'étais presque levée pour crier.

— Jessy?

Je demeurai encore un instant suspendu au vol du corbeau qui dépassait maintenant la cime des derniers arbres

— Jessy?

Je tournai la tête et me levai en tendant la main au Dr Grévin. Aujourd'hui je ne compterais pas les pas qui me sépareraient de la porte principale. Il n'y avait plus de raison de s'enfuir. Et oui même de lui, j'avais peur ! Je le suivis dans le couloir tout en revoyant le corbeau tomber puis déplier ses ailes.

— Alors ces vacances de Noël ? Comment ça s'est passé ?

— Pas trop mal, mais je n'ai pas l'impression que les choses changent. Je suis angoissée comme d'habitude et j'ai piqué des crises comme d'habitude et comme d'habitude ma mère s'est excusée et comme d'habitude les choses sont rentrées dans l'ordre.

Le Dr Grévin soupira et me lança un regard de lassitude.

— Comme d'habitude, comme d'habitude ! Mais c'est vous qui l'instaurait cette habitude !

Je fus piquée à vif. Les mots du Dr Grévin firent tomber le corbeau sur le sol. Il s'écrasa en mille morceaux. Une colère soudaine et immense me submergea. Mince c'était lui le doc, c'était à lui de m'aider ! C'était de sa faute cette habitude ! Je n'étais pas coupable ! Je me redressai sur ma chaise et foudroyai le Dr Grévin avant de crier :

— C'est pas de ma faute, putain de bordel de merde si je suis malade ! C'est pas de ma faute si je suis angoissée ! C'est pas de ma faute si ma mère ne comprend rien ! Je m'ouvre tout le temps les veines. Je suis écorchée vive ! ECORCHEE VIVE ! Vous comprenez ?

Le Dr Grévin attendit que la tension qu'il sentait bouillir chez moi redescende d'un cran pour me dire :

— Qui vous a dit que c'était de votre faute ?

— VOUS !

— Ah bon ? J'ai dit ça moi ?

Je ne le quittais pas des yeux. Le docteur poursuivit, et d'un air détaché, me demanda :

— Et quoi d'autre ? Que s'est-il passé sinon pendant ces vacances ?

— RIEN !

— Ça vous rend malade que je vous fasse comprendre que VOUS avez le contrôle de votre vie, que maintenant VOUS pouvez faire des choix et prendre des décisions, que c'est VOUS qui vous faites aller mal en vous torturant avec votre passé, en VOUS culpabilisant. Le sentiment de culpabilité, il est dans toutes vos petites phrases. Quand vous dites que vous exagérez, quand vous minimisez ce qu'ils vous ont fait, quand vous retournez les choses contre vous. Mais qu'essayer vous de cacher derrière ce sentiment de culpabilité ?

Je réfléchissais à toute allure et malgré toute ma colère, je cherchais une réponse à fournir à cet homme implacable assis devant moi. Après quelques minutes je baissais finalement les yeux sur le tapis persan et murmurai :

— Je ne sais pas. Je me pinçai les lèvres.

— Vous avez le temps de répondre. Dites-moi ce qui vous passe par la tête.

— Il ne m'aime pas...

— Votre père ? Il ne sait probablement pas comment aimer, je pense. Quand vous vous sentez coupable, qu'est-ce que vous vous dites ?

— Je ne me sens pas coupable. Tout le monde me culpabilise !

— Ah oui c'est vrai... mais vous le faites *aussi* en donnant de l'importance à ce que les médias ou les gens disent.

— Je ne sais pas alors. Je ne ressens rien d'autre que de l'angoisse.

— C'est peut-être pour éviter de devoir faire face à ce qui vous est arrivé. Vous essayez de fuir la réalité en retournant les choses contre vous, à vous approprier ce qui s'est passé, à chercher un contrôle que vous n'avez pas eu. Vous refusez d'avoir été une victime mais en faisant ça, vous restez justement dans ce rôle.

— C'est quoi la solution alors ?

Il me regarda avec toute la compassion dont il était capable et me dit :

— On est tous humain, parfois on ne peut pas se défendre. Il faut accepter d'être ce que nous sommes, de ne pas avoir toujours le contrôle de ce qui nous arrive. C'est ce contrôle qui vous fait si peur. Quand vous l'avez, vous vous dites que vous l'aviez aussi enfant et ça vous culpabilise... et si on vous l'enlève vous vous retrouvez dans une situation de vulnérabilité. Dans les deux cas, ça crée un mal être en vous.

J'étais redevenue très calme et ma colère avait disparu aussi vite qu'elle était apparue.

— Comment je peux m'en sortir ?

— Il y a votre histoire et ce que vous en faites. Vous avez été vulnérable à un moment mais vous ne l'êtes plus. Acceptez ce qu'ils vous ont fait.

— Jamais de la vie !

Je détournai le regard. Je poursuivis détachée :

— Je suis morbide. Je suis tout le temps dans des cimetières, avec des cadavres et je me fais des tas de films sordides. J'arrive pas à m'en défaire.

— Il va bien falloir pourtant vous en détachez.

— Mais comment ?

— En laissant tomber, en abandonnant.

Je tremblais. Je baissais à nouveau les yeux. Comment

faisait-on pour abandonner ? Je ne savais pas quoi faire. Je n'avais aucun contrôle sur mes émotions et mes pensées. J'étais l'esclave de mon mal être.

— On va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Je me levai sans un mot, sans un regard. Je serrai à nouveau la main du docteur et longuai à nouveau le couloir. Je refermai la porte du hall derrière moi. Je rejoignis B2 et allai frapper à la porte d'Annie. Elle m'ouvrit. Elle avait le visage fermé.

— Salut.

— Salut, entre je t'en prie.

Elle n'avait pas l'air dans son assiette. Gênée, elle me dit :

— Je suis désolée, je me sens pas très bien.

— T'as pas à être désolée. Je t'ai dit que je serai toujours là pour toi, je le pensai sincèrement.

— T'es une vraie amie.

— Tu veux m'en parler de ce qui ne va pas ? Tu veux que je demande à une infirmière de venir ? lui proposai-je.

— T'inquiète pas, ça va passer. Comment c'était tes vacances ?

— Merdique. Et toi ?

— Pareil. (Elle marqua une pause. Elle avait baissé les yeux) Écoute, tu m'en veux pas si je vais voir une infirmière finalement, ce sera mieux.

— Je comprends. À plus tard. Tu viens me voir si tu en as besoin, d'accord ?

— OK.

Je la laissai à contre cœur, triste et impuissante. Le soir je décidais de retourner au gymnase. Je n'avais vraiment pas le moral. J'avais envie de me changer les idées et de voir Didier. J'ouvris mon livre et regardai la jonquille séchée. Il était possible qu'il m'aime aussi et peut-être même que demain je serai déjà avec lui et la semaine suivante j'emmènerai peut-être chez lui. Bye-bye le Centre ! J'attrapai mon sac de sport et mon manteau. En chemin, je repensais à lui, à la pizzeria, à la première fois où je l'avais rencontré. Rêver de lui me donnait du courage, une motivation, de l'espoir. Je resserrais mon manteau. Il faisait froid et il recommençait à neiger. Une fois arrivée au gymnase, je me changeai rapidement et filai tout droit vers les machines

retrouver mon groupe d'hommes musclés. Didier était là et riait avec les autres. Je fis de mon mieux pour leur sourire et leur paraître enjouée.

— Salut Jess !

— Salut tout le monde.

— Alors tes vacances ? me demanda Rob couvert de sueur.

— Super ! J'ai été voir la tour Eiffel le jour de l'an. J'avais décidé de jouer l'ado sans histoire.

— T'as eu du courage. Je n'y serai pas allé à ta place. Il devait y avoir un monde fou, non ?

— Ça a été. On est parti très tôt et ensuite très tard. Enfin j'ai quand même été serrée dans la foule mais c'était beau. Je regrette pas.

C'est alors que je la remarquais. Une femme noire, très belle, parfaite, assise sur un vélo. Elle devait être nouvelle. C'était la première fois que je la voyais. J'allais peut-être pouvoir m'en faire une amie. Une amie à l'Extérieur, ça, ce serait génial ! Je me concentrais à nouveau sur mes Monsieur Propre. Je m'approchais de Didier.

— Et toi tes vacances Didier ?

— Ça a été, mais tu sais, je n'ai eu qu'une semaine alors elles sont passées vite.

— Tu as fait quoi ?

— Pas grand-chose. Je suis restée en famille pour le réveillon. Pour le nouvel an, je suis allé faire la fête avec des potes. (Il marqua une pause et changea de sujet) Au fait je t'ai fait une nouvelle série d'exercices. Tiens, prends cette feuille, je t'ai tout marqué dessus.

J'attrapai la feuille, la dépliai et lu rapidement les instructions.

— OK merci. Je vais aller m'y mettre alors.

— N'hésite pas à me demander si tu ne comprends pas quelque chose.

— OK.

Je le quittai à contre cœur.

— Oh attends Jessy.

Je me retournai. Il s'approcha.

— J'ai oublié de te dire un truc important. Tu aimes les

jeux olympiques ?

— Euh, ça va. Je les regarde de temps en temps à la télé.

— On a pris des places ce matin avec Rob. Les autres m'en ont déjà achetées. Il m'en reste une. Tu veux venir ?

J'étais aux anges ! Il m'invitait ! Mon sourire n'était plus feint, c'était un vrai sourire, un vrai de vrai.

— Alors qu'en dis-tu ? me dit-il ravi de me voir radieuse.

— Je suis super contente ! Je te l'achète ! Enfin, faut que je demande à ma mère mais je pense qu'elle dira oui. C'est combien ?

— C'est 90 euros.

— J'ai 30 euros sur moi. Je peux te donner le reste plus tard ?

— Pas de problème ! Tiens, il est à toi.

Je pris le billet entre mes doigts et le contemplais. J'étais au Paradis. Cette fois-ci, c'était sûr, il allait m'adopter, je serai sûrement sous tutelle et puis il allait me demander en mariage et il me ferait l'amour comme dans les films. Je lui parlerai de mon passé, de mes peurs et il serait gentil, et tout et tout. Et puis, on aurait des enfants, un chien, une tortue. Non pas une tortue, ça mord, un lapin géant, ceux de Flandres qui sont immenses avec de supers oreilles.

— Alors tes exercices Jessy ?

Je clignais des yeux.

— OK merci ! Je file.

Je me dirigeai vers les machines, m'arrêtais, fis demi-tour et couru vers lui et le remerciais encore. J'étais tout excitée. Une vraie gamine. Je retournais vers mes machines le cœur plein de gaieté. Et une, deux, une, deux. J'avais une forme incroyable. Les poids me semblaient légers, les exercices faciles. Je baignais dans mes rêveries tout en faisant mes séries d'abdos. J'oubliai tout. Une heure passa puis deux. J'étais contente, j'avais terminé tous mes exos.

— Je te ramène ?

J'avais reconnu la voix de Gérard derrière mon dos.

— Oui, je veux bien. J'ai terminé.

— OK, je t'attends dehors.

Je cherchais des yeux Didier pour lui dire au revoir.

— Gérard, attends ! Tu n'aurais pas vu Didier ? Je le

vois pas.

— Il doit être au distributeur.

— OK merci. À tout de suite !

Je terminais de ranger les haltères et de rouler le tapis puis me dirigeais vers le couloir central où il y avait des distributeurs de barres chocolatées et de boissons.

Et là ce fut le drame.

Je restai plantée comme une idiote devant Didier. Didier qui était en train d'embrasser la femme parfaite de tout à l'heure. Je restai interdite devant le spectacle. Il l'embrassait à pleine bouche. Il me fallut quelques secondes pour retrouver un peu de contenance. À pas de loup, je regagnais le vestiaire. Je m'y enfermai. Assise sur le banc, je restais là sans rien faire. Je ne comprenais pas, je ne comprenais plus. Pourquoi ? J'avais été si sûr qu'il s'intéressait à moi. Pourquoi s'était-il montré si gentil avec moi ? Pourquoi ? Je baissais les yeux sur le billet des jeux olympiques. J'étais moche, ça devait être pour ça. Ou il devait savoir que je vivais dans un Centre. Gérard avait dû lui dire.

Voilà pourquoi tous s'étaient montrés si gentils avec moi. Ils avaient pitié. Je devais leur faire de la peine. Je me sentis si stupide tout d'un coup. Moi qui vivais tout le temps dans mes rêves fous, dans mes espoirs impossibles. J'étais écœurée et déçue. Je me changeais rapidement et sortis. Au moment où j'ouvrai la porte du vestiaire, la petite amie de Didier apparut. Avec un léger sourire elle me salua. J'essayais de la saluer en refoulant mes larmes. Je me mordis les lèvres, passa près d'elle et poursuivis mon chemin. À la sortie, je vis Didier en train de discuter avec Gérard. Ils se saluèrent et Didier s'avança vers moi, gentil et tendre comme d'habitude. Je n'arrivais pas à dissimuler ma peine. C'était moi tout craché ça. J'avais toujours été comme ça, tout entière, à dire ce que je ressentais. J'étais triste à mourir. Gérard était dans la voiture côté passager. Je me retrouvai en face de Didier.

— Ça va ?

— Euh... non. Non, écoute ça ne va pas, répondis-je en baissant les yeux.

Je soupirais.

— Qu'est ce qui ne va pas ?

— Tu peux me rendre les 30 euros que je t'ai donnés s'il te plaît ? J'ai décidé que je ne viendrais pas voir les jeux avec vous.

— Je pensais que ça t'intéressait...

Il sortit l'argent de sa poche et me le tendit. On fit l'échange.

— Tu veux pas me dire ce qui ne va pas ? C'est ta mère qui ne veut pas que tu y ailles ?

Je secouai la tête.

— Non, je n'ai plus envie d'y aller.

— Je pensais que tu aimais le sport.

— Oui, mais pas assez pour aller voir les jeux olympiques. Tu sais je connais aucun joueur.

— Alors pourquoi as-tu dis oui tout à l'heure ?

— Parce que je voulais être avec toi. (Je marquais une pause, une longue pause) Pourquoi tu n'y vas pas avec ta petite amie ?

— Ben ça ne l'intéresse pas tu sais.

— Je ne la comprends pas ta copine. Moi j'étais prête à aimer tout ce que tu aimes, à tout connaître de toi. J'aurai fait n'importe quoi pour être juste un peu avec toi parce que je t'aime tu comprends.

Didier resta devant moi, muet. Il n'osait pas me regarder en face.

— Je te souhaite d'être heureux avec elle. Allez salut.

Je le laissais sans pleurer. J'en avais même pas envie. J'avais déjà perdue Michael London et voilà que je perdais mon Papa Longues Jambes. Je montais dans la voiture, Gérard avait déjà mis le contact.

— Ça va Jess ?

— Non. Tu savais que Didier avait une copine ?

— Oui. C'est récent leur relation.

— Je l'aimais.

— Qui Didier ?

— Oui.

— Et dis donc, tu crois pas que tu es un peu jeune pour lui ?

— Non. L'amour n'a pas d'âge.

— Oui, enfin si c'est pour qu'il aille en taule pour détournement de mineur...

— Il n'y a pas de justice.

"On a classé mon affaire sans suite. J'ai essayé de me

suicider, je fais des cauchemars toutes les nuits, je m'automutile, je suis dans un Centre et je suis une psychothérapie dans l'espoir de m'en sortir un jour et en plus je sais pas ce que ça veut dire s'en sortir ! Alors oui, il n'y a pas de justice ! C'est pas mes parents qui vont porter plainte ! Ils devraient déjà être en taule ceux-là !"

— Tu crois pas que ce serait mieux que tu trouves quelqu'un de ton âge ?

— Non.

Gérard joua des pédales et la voiture avança. Le trajet se fit en silence. Le Centre se dressa devant moi.

— Allez, écoute, un de perdu, dix de retrouver !

— C'est gentil, mais j'ai vraiment pas le cœur ce soir à parler davantage de ça. Je pense pas que je reviendrais.

— Quoi ? C'est dommage. Reviens quand tu te sentiras mieux. Attends une ou deux semaines et puis reviens.

— Je verrais. Allez merci de m'avoir raccompagnée et pour les leçons de conduite.

— Allez prends soin de toi Jess. Je te dis à jeudi dans deux semaines, OK ?

— OK.

Je sortis de la voiture avec mon sac qui pesait une tonne sur mes épaules. J'étais décidée à ne plus y remettre les pieds. Les haltères, c'était fini. Je regagnais ma chambre le pas lourd. Une fois dans mon petit chez moi, je regardais mon ancre marine assise sur mon lit. J'en avais marre de me bercer d'illusions, de vivre toujours dans mes rêves. À chaque fois, c'était pareil. J'étais déçue. J'allais finir pute, comme me le répétait mon grand-père. Je serai exploitée par un mac, droguée. Je pleurais, un peu et puis beaucoup.

Et d'un coup, folle de rage, de colère et de déception, j'attrapai l'ancre en terre cuite et la jetais contre le mur. Le bruit alerta les infirmières. La porte de ma chambre s'ouvrit. Mamie Chanterelle entra suivi de deux de ses collègues. Je la regardais les yeux déjà rouges puis je regardai mon ancre en mille morceaux sur le sol. Mamie Chanterelle fit signe à ses collègues de s'en aller et elle referma la porte derrière elle.

— Qu'est ce qui se passe Jessy ?

La vue de mon ancre réduite en miettes avait balayé ma rage. Je pleurais la tête dans les mains. Mamie Chanterelle s'était approchée de moi. Elle tira la chaise de mon bureau et s'assit.

— Allez, dis-moi ce qui ne va pas ma grande ?

— Je suis juste déçue. Je suis tout le temps déçue. Tout le temps. D'abord par la justice, ensuite par la DDASS et voilà que l'homme que j'aime a déjà une copine et qu'il n'en a jamais rien eu à foutre de moi.

— C'est qui cet homme ?

— Mon prof de muscu...

— Je vois. Et il a quel âge ce prof ?

— Pourquoi tout le monde me rabâche les oreilles avec ça ? 32 ans pourquoi ?

— Parce que ça fait beaucoup. Il est sain cet homme de ne pas s'être mis avec une ado.

— Mais qu'est-ce que ça peut faire la différence d'âge ? On s'en fout non ?

— Non, on ne s'en fout pas. Le problème avec la différence d'âge, c'est que toi tu es encore une ado. Et qui dit ado dit vulnérabilité. Et quand il y a un déséquilibre à ce niveau-là, ça change tout. Il aurait pu profiter de toi et il ne l'a pas fait. Au contraire, moi je suis très contente pour toi.

— Je suis super triste ! J'ai la mort dans l'âme !

— Tu vas t'en remettre Jessy. Regarde tout ce que tu as parcouru. Regarde toutes les épreuves que tu as traversées dans la vie.

— Oui mais je suis toujours en train de rêver. Je suis toujours déçue. Je suis qu'une conne qui vit dans son petit monde rose...

— Tu vis dans un monde de merde Jessy. C'est pour ça que tu te construis ton monde rose comme tu dis. Tu peux le voir comme une faiblesse mais moi je trouve que ta façon de réagir à tout ça est très positive justement parce que tu rêves encore.

— J'arrive pas à grandir. Je suis qu'une gamine, je suis sûr que c'est pour ça qu'il préférerait l'autre...

— C'est pas facile de grandir quand on a subi des abus sexuels enfant. C'est plus facile pour ceux qui n'ont pas un passé comme le tien. Ils sont guidés. Toi, tu as dû, tout faire, tout apprendre toute seule. C'est plus facile de se servir d'une fourchette quand on te montre comment faire mais si tu n'as personne qui te dit ce que c'est, ça prend forcément plus de temps. Et puis le rêve, ta façon d'échapper à ta réalité du monde c'est

toujours mieux que la drogue.

J'acquiesçai en silence. J'allais déjà mieux. Je ne pleurais plus. Mamie Chanterelle se leva.

— Ça va aller ?

— Oui, je pense. Je suis encore triste mais bon ça passera, ça aussi...

— Oui et puis franchement, dis-toi bien ma grande qu'un homme qui manque de te connaître, il ne sait pas ce qu'il perd... allez, tu trouveras quelqu'un de mieux.

Je hochais la tête peu convaincue. Mamie Chanterelle ouvrit la porte et la referma. Je me déshabillai, jetai à la poubelle les restes de mon ancre avec un cœur rempli de regret et m'emmitouflai dans les couvertures. Je pleurai à nouveau.

Soudain, je sentis le contact froid du pendentif sur ma peau. C'était mon ancre, celle que ma mère m'avait achetée pendant les vacances. Je l'attrapai dans ma main. Cette ancre-là, je me promis de ne jamais y toucher -*JAMAIS*-. Elle était tous mes espoirs, tous mes rêves, elle était ma promesse de m'en sortir un jour. Je la serrais dans ma paume, apaisée par cette seconde chance que j'avais autour du cou. J'éteignis la lumière. J'entendis Siegfried hululer au loin. Je lui souhaitai bonne nuit. Demain j'irai emprunter un nouveau livre à la bibliothèque. Je devais oublier Papa Longues Jambes à tout prix et vite ! Le poster que j'avais aperçu pendant une seconde au détour d'une rue me revint en mémoire.

N'abandonnez jamais

Une galaxie d'étoiles, un cerisier en fleurs, le murmure des vaguelettes sur une plage déserte, une souris en fuite, un merle qui chante au crépuscule, tout cela vous appartient. C'est une partie de votre héritage.

Odile Dormeuil

Chapitre 18

L'hiver avait fait place au printemps et les premiers crocus montrèrent leurs fleurs aux passants. Je n'étais plus jamais retournée au gymnase et je n'avais plus eu aucune nouvelle des gens que j'avais connus là-bas. À ma grande surprise, j'avais rapidement oublié Didier. Avec l'aide de mon psy et de Mamie Chanterelle, j'avais compris que les sentiments que j'avais eu pour lui n'avaient pas été de vrais sentiments. Didier m'avait servi à m'accrocher, à oublier où j'étais. J'étais terrorisée par l'absence d'attache, de pilier, de repères. Je n'avais rien alors je me raccrochais à n'importe qui, n'importe quoi. J'avais toujours fait ça. Les victimes d'inceste, on les appelle les "survivants", maintenant je savais pourquoi. Je survivais moi aussi. Annie allait mieux et on continuait à passer tout notre temps libre ensemble. On discutait pendant des heures couchées dans l'herbe dans le parc de Scaudel en regardant les nuages.

Dans un mois, j'avais mon bac de français à passer et aucune envie de réviser. J'étais dans ma chambre à lire "La case de l'Oncle Tom". On frappa.

— Jessy ? Un appel pour toi !

Ça devait être ma mère. Je me levai sans grand enthousiasme. Je longeai le couloir et attrapai le combiné.

— Allô ?

— Jessy ? C'est moi, maman. Je viens de contacter le CE, ils leur restent des places pour cet été, ça te dit ?

Le CE c'était le comité d'entreprise de sa boîte. Ils offraient tout un tas de trucs aux employés. La proposition de ma mère ça voulait dire : "Jessy, on ne s'entend pas, j'ai pas envie de passer l'été avec toi et tes foutus crises de nerf, ça serait mieux que tu partes". J'étais d'accord !

— OK. C'est où ?

— Falmouth, en Angleterre. C'est pour tout le mois d'Août. Je t'inscris ?

— Oui ! À ce week-end.

— À plus tard.

On raccrocha. Falmouth. C'était où ça en Angleterre ? Je décidai d'aller à la bibliothèque chercher la réponse dans un atlas. Elle était encore ouverte avec quelques patients dans les rayons. C'était calme comme dans une église. J'entrai. La bibliothécaire me salua.

— Bonjour Jessy. Je peux t'aider ?

— Bonjour. Je cherche un livre sur l'Angleterre. J'aimerais savoir où c'est Falmouth.

— C'est en Cornwall. On a un bouquin sur cette région. Attends-moi deux secondes. Je vais le chercher.

Elle revint avec le livre sous le bras. Il était énorme.

— Tiens, voilà ! Je te le laisse, tu peux le garder aussi longtemps que tu le souhaites.

Je l'attrapai dans les bras, remerciai la bibliothécaire et retournai dans ma chambre. Je le posai sur mon bureau et l'ouvris tout de suite. Il était illustré et je pouvais donc avoir un aperçu des paysages que j'allais découvrir bientôt. Ça me plut tout de suite. La nature avait l'air plus prospère et les habitants plus écolos et plus civilisés qu'en France. Il y avait des écureuils à foison. La campagne semblait très vivante. C'était loin de la France et de ses pigeons malades, de cette ambiance pourrie et mélancolique qui recouvrait l'île de France. J'avais hâte d'y aller. Annie frappa.

— Jessy ? T'es là ?

— Oui vas-y entre !

Elle entra. Elle portait une robe printanière qui lui allait à la perfection. Elle était si jolie avec sa coupe de cheveux à la garçonne. Elle se pencha sur mon livre.

— C'est pas le sujet du bac ça dis-moi.

Je fis la moue.

— Ben non, je sais. Je vais partir à Falmouth cet été alors j'avais envie de savoir à quoi ça ressemblait.

— Ça a l'air chouette en tout cas.

— Tu as prévu quoi toi ?

— Je pars en camping dans le Massif central avec mes cousins cousines.

— Ça a l'air sympa aussi.

— Oui. J'ai hâte d'être en vacances et de sortir un peu d'ici.

— Moi aussi. Tu veux qu'on aille manger une glace en centre-ville et voir un film ensemble ?

Elle hocha la tête, ravie à cette idée. En chemin on rencontra un nouveau patient. Il venait d'arriver. Il s'appelait Joël, il était des îles françaises et il était bien fichu. Annie le regarda du coin de l'œil. Et je regardai Annie le regarder. Il venait de remplacer une des filles que j'avais connues au début et qui avait été transférée en soin intensif. On descendit les escaliers. Je lui mis un coup de coude.

— C'est mon imagination ou il te plaît le nouveau ?

Elle sourit.

— Peut-être bien !

Je comprenais mieux la petite robe d'été. Elle ajouta :

— Je vais essayer de lui parler ce soir.

— Il a l'air sympa. Tu sais pourquoi il est là ?

— Non et puis ça m'intéresse pas.

Elle avait raison. S'intéresser aux problèmes des gens ce n'était pas très sain.

— Je comprends.

On rejoignit le centre-ville et le glacier. On savoura un banana Split. Elle me demanda en grignotant la petite cerise sur le dessus.

— Tu le trouves comment ?

— Tu veux dire physiquement ? Pas mal du tout. Enfin moi le corps, je m'en fous un peu, c'est surtout la gentillesse qui m'attire d'abord. Je le connais pas.

On paya nos glaces et on alla voir "Microcosmos" au cinéma du coin. Annie s'endormit pendant la séance. L'histoire l'avait ennuyée à mourir, pas moi, c'était tout le contraire, j'avais adoré !

La fin de journée approcha. On rentra au Centre bras dessus bras dessous. On recroisa Joël qui revenait de la bibliothèque avec trois bouquins sous le bras. Annie sauta sur l'occasion.

— Salut. Tu lis quoi ?

Joël nous montra ses livres. C'étaient des pièces de théâtre. Annie lui demanda, curieuse :

— C'est pour le lycée ou tu aimes le théâtre ?

— J'aime le théâtre.

— Tu fais quel bac ?

— L et vous deux ?

— Jessy L aussi et moi S.

Je me sentis de trop. Je voyais bien qu'Annie voulait être un peu seule avec lui. Je trouvai une excuse rapidement.

— Je te laisse Annie. Je dois réviser. J'ai un bac blanc demain matin. Salut Joël.

Je m'éloignai rapidement. J'étais triste qu'elle veuille se trouver quelqu'un. À vrai dire, je n'aimais pas du tout cette idée. J'allai la perdre. Elle allait passer tout son temps avec lui et plus avec moi. "Sois pas si égoïste Jessy ! C'est super pour elle, t'as fait pareil en plus." Je faisais de mon mieux pour m'en convaincre. "Oui, mais c'est pas super pour toi...". Je regagnai ma chambre pour étudier. J'avais vraiment un bac blanc demain matin et je n'avais rien fait jusqu'à présent.

Le lendemain, j'avais les yeux rougis par le manque de sommeil. J'avais étudié jusque tard dans la nuit. J'avalais chocolat au lait et tartines et allais en cours inquiète de me planter à l'examen. Je croisai Jean dans les couloirs du bâtiment des études :

— Salut, t'as pas vu Annie ?

— Si, elle est avec Joël. Ils sont allés dans le parc.

Je le remerciai et rejoignis ma salle de cours, déçue. Elle devait être déjà avec lui. Et moi, je comptais pour du beurre.

La plupart des filles du Centre étaient plus dégourdies que moi, beaucoup d'entre elles avaient déjà eu des tas de copains. Certaines se prostituaient, fumaient de la drogue, couchaient avec n'importe qui. Elles avaient subi des abus sexuels, des tas d'horreur et elles allaient très mal. On avait toutes nos manières de réagir avec la souffrance comme point commun. Il y avait même eu une histoire avec un infirmier qui en avait profité. Il avait été viré tout de suite. J'avais du mal à comprendre comment ces hommes pouvaient faire une chose pareille. Ça leur était donc égale ce que ces filles pouvaient ressentir ? Comment c'était possible d'être aussi égoïste ? Comment pouvaient-ils se regarder dans le miroir chaque matin ?

Et puis il y avait aussi des filles comme moi qui étaient devenues sauvages et qu'on ne pouvait pas approcher. Je me voyais abîmée, gâchée par ce qu'on m'avait fait et j'arrivais pas à vivre avec cette idée. Comment faire pour vivre avec des souvenirs pareils ? Je faisais tout pour me persuader que je n'étais pas gâchée parce que ça me faisait trop mal de penser comme ça. Est-ce qu'un homme voudrait bien m'aimer s'il savait ce qu'on m'avait fait ? Est-ce que je n'allais pas le dégoûter ? Il fallait que je casse cette idée qui me faisait tant de mal, mais comment faire ?

La prof de français entra. Elle coupa court à mes réflexions glauques. Je sortis une feuille vierge et un stylo. Elle distribua les copies. Le sujet tomba sur les fables de La Fontaine. C'était un commentaire de texte. Je détestai ça. J'essayai de me concentrer autant que je le pus et rendis ma copie sans enthousiasme. Je me demandai ce que faisait Annie en ce moment. Je sortis et retournai à B2. Je me dirigeai vers sa chambre quand elle me héla à l'autre bout du couloir. Elle courut me rejoindre.

— Alors ton bac blanc ?

— La cata. Et toi et ton Joël ?

J'étais jalouse, ça crevait les yeux.

— Et ben euh, ça y est on est ensemble.

Elle était heureuse comme tout, moi pas du tout. Je me forçais un peu :

— Je suis contente pour toi.

— Bah on dirait pas...

— Mais si je t'assure. Disons que j'ai peur qu'on passe moins de temps ensemble du coup.

— Jessy t'es ma meilleure amie. Je t'oublierai jamais alors je t'en prie sois vraiment heureuse pour moi.

Je me sentis terriblement égoïste et gamine. Je balayai tout ça et lui tendis un grand sourire.

— Je souhaite vraiment que tu sois heureuse. Mais tu me diras tout ! D'accord ?

— D'accord ! (Elle marqua une pause) Tu me fais plus la tête ?

Il allait falloir que je devienne quelqu'un de meilleur.

— Non. Je suis désolée. Je t'adore trop. T'es ma petite amie à moi !

— Je suis pas lesbienne !

On se mit à rire ensemble et on se sépara. Joël venait d'arriver et il l'attendait avec une guitare à la main. J'étais heureuse pour elle.

En moi il y a un endroit où je vis toute seule, c'est là qu'on renouvelle ses sources qui ne tarissent jamais.

Pearl Buck

Chapitre 19

Le mois de Juillet était arrivé. Annie venait de rompre avec Joël. Ils n'étaient même pas restés ensemble deux mois. Joël était homosexuel, ses parents l'avaient rejeté, il avait essayé de se suicider et pour leur faire plaisir, il essayait d'être hétéro. Et puis Annie s'en était rendu compte et ils s'étaient séparés. Ils étaient restés amis et tous les deux maudissaient la vie de leur avoir donné des parents aussi nuls.

Quant à moi, je m'étais plantée au bac de français. J'étais préoccupée par mes souvenirs et du coup je n'arrivais pas à me concentrer. J'étais déprimée. J'avais hâte de partir loin du Centre. Je rêvais de Falmouth et du célèbre alcool anglais : le Pimm's. Je connaissais le système. J'étais déjà partie en colonie plusieurs fois. Ça me plaisait. C'était loin de l'ambiance familiale. En plus cette année j'allais partir à l'étranger dans un pays où j'avais mis les pieds qu'une seule fois quand j'étais enfant, c'était là-bas que j'avais pris le bateau pour rejoindre l'Irlande. C'était l'histoire de l'ancre marine, celle qui était toujours à mon cou et qui ne me quittait jamais. J'avais lu le bouquin sur la Cornwall en long, en large et en travers. Tout le pays m'attirait et me fascinait : les cottages, les jardins fleuris, les villages de pêcheurs et les petites bouteilles de lait qu'on dépose le matin devant les portes des maisons. Ce n'était pas loin mais ça me paraissait à l'autre bout du monde. Comme d'habitude je m'étais réfugiée dans mes rêves et je me voyais déjà marier à un Lord anglais qui avait sa maison secondaire en Écosse sur l'île de Skye, qui jouait au Cricket le samedi après-midi et qui avait un chien appelé Big Ben. On venait d'avoir quatre enfants, quatre filles et elles jouaient avec le chien sur la pelouse devant notre château. C'était drôlement bien.

Annie, déjà remise de sa séparation, préparait, elle aussi, son départ. Les infirmières étaient occupées plus qu'à l'accoutumé et faisaient le tri dans les paperasses. Pour les patients qui ne rentraient pas chez eux ou qui souhaitaient rentrer plus tôt, le Centre restait ouvert au mois d'août avec deux

infirmières de garde. C'était parfait car j'avais prévu de rentrer dès que la colo serait finie. Je ne passerai donc pas du tout de temps avec ma mère.

J'avais bouclé ma valise. La voiture familiale m'attendait en bas. Je saluai l'équipe médicale et les autres patients, embrassai Annie et sortis. C'était la fin d'une année, d'une année scolaire mouvementée. Je repensai au jour de mon arrivée : les marrons, la peur de l'inconnue, mon entretien avec l'équipe enseignante. J'avais le sentiment d'avoir parcouru des kilomètres, d'avoir franchi un gouffre. Je sortis respirer l'air des vacances et aperçus ma mère qui m'attendait au coin de la rue. On jeta le sac à l'arrière et les portières claquèrent.

— Ça y est ? Tu es prête ?

— Oui, tu peux démarrer.

La voiture s'ébranla et rejoignit l'autoroute encombrée. On prit notre mal en patience dans les embouteillages. Je lui demandai :

— Demain, c'est à quelle heure que je dois partir ?

Ma mère qui jura contre le chauffeur de devant, répondit énervée et stressée :

— On va se lever à 5h du matin et tu vas venir avec moi au bureau. Le rassemblement a lieu dans la cantine principale. C'est à dire deux étages en dessous.

Le lendemain, le réveil sonna à 5h comme prévu. J'étais déjà réveillée depuis longtemps, surexcitée par le départ éminent. Je touchai à peine à mon petit déjeuner et filai sous la douche terminer de me préparer. On arriva en avance. Je préfèrai rejoindre la cantine le plus tôt possible. Plusieurs jeunes attendaient déjà avec leurs parents. Certains se connaissaient entre eux et avaient commencé à former des groupes. Je balayai du regard la salle en cherchant des personnes que j'étais susceptible de connaître. Il n'y avait personne.

Ma mère me tira de mes préoccupations :

— Tu veux que je reste avec toi jusqu'au départ ?

Je me mordis les lèvres. Je regardai les autres adolescents. Je n'avais pas envie de paraître ridicule. Je lui répondis en essayant de me donner de la consistance.

— Non, tu peux partir. Je veux pas te gêner dans ton boulot.

— Bon comme tu veux. Je te souhaite de bonnes

vacances alors. Tu m'appelleras quand tu seras arrivée hein ?

On s'embrassa.

— Oui, je demanderai la permission de téléphoner.

— Bon allez j'y vais. Profites-en bien !

Et ma mère disparut de la cantine. Je m'approchai d'une table en tirant mon sac, je m'assis, pris quelques biscuits et fis de mon mieux pour paraître tout à fait à l'aise. C'est un art de mentir sur ce que l'on ressent !

— Je peux m'asseoir à côté de toi ? Y'a personne ?

Une fille, blonde, mince, avec de grands yeux bleus, s'était approchée de moi.

— Non, la place est libre. Ma mère vient juste de partir. Elle a pas mal de boulot ces derniers temps.

On engagea la conversation. La fille aux yeux bleus répondit :

— Pareil, mon vieux m'a déposé ce matin et il a filé à son taf. Tu t'appelles comment au fait ?

— Jessy et toi ?

— Sophie. T'as quel âge ?

— 17 ans. Et toi ?

— Pareil. Tu fais quoi comme bac ?

— L

— Moi ES. J'adore l'économie, par contre le reste, ça me gonfle grave.

J'essayai de me calquer sur Sophie pour m'en faire une amie. Elle avait l'air gentil.

— Ouais, je te comprends. Moi c'est les maths que je peux pas sentir.

— Tu dois être bonne en langues ?

— Ça va, je me débrouille. Je fais de l'italien. En général si j'aime le prof, je suis motivée. J'ai eu du bol cette année j'ai eu quasiment que des bons profs.

— Ah ouais ? Moi y'a que ma prof principale que j'ai aimé. T'habites où au fait ?

— Scaudel et toi ?

— C'est dans le 92 ça non ?

— Oui.

— Moi j'habite dans le 9.3... un peu sinistre ma ville. Tu connais d'autres gens ici ? T'es déjà partie avec le CE ?

— Oui, je suis déjà partie trois fois avec mais pour le moment j'ai reconnu personne. Et toi ?

On fut interrompu. Un homme d'une quarantaine d'année parla dans un micro. Sa voix résonna dans la cantine, le groupe se tût, tout le monde l'écouta.

— Bonjour ! Je m'appelle Jean-Claude, je suis le directeur. Il est l'heure de partir. Les derniers parents vont devoir dire au revoir à leurs enfants. Vous allez prendre vos affaires et monter dans les autobus dehors. Peu importe lequel. On va tous au même endroit. Vos repas pour ce midi vous seront distribués quand vous monterez. Allez c'est parti.

Le son du micro se coupa. Jean-Claude frappa dans ses mains. Tout le monde se leva, un brouhaha monta dans la salle et tout le monde sortit. Les autocars démarrèrent et les vacances commencèrent. Après une heure de route, une heure d'avion et plusieurs heures de chemins sinueux tout rikiki dans la campagne anglaise, le groupe arriva au sommet d'une colline. Une ville, des maisons un peu à l'écart, le clocher d'une église, quelques vaches dispersées dans les champs, la mer se découpant dans le fond. C'était accueillant, reposant, loin du Centre. Je regardai par-dessus l'épaule de Sophie. Les autocars s'arrêtèrent près d'une ferme reconvertie en auberge de vacances. Jean-Claude claqua dans ses mains à nouveau, tout le monde descendit et le groupe forma un cercle autour du directeur. Il parla, haut et fort, autoritaire :

— Bienvenue à Falmouth ! Pour ceux qui sont déjà venus, bon retour et pour les nouveaux, j'espère que vous aimerez. Bon je vous explique un peu comment ça va se dérouler. Les deux bâtiments que vous voyez derrière moi, ce sont les dortoirs. Les demoiselles d'un côté, les messieurs de l'autre.

Le groupe poussa un profond soupir, on ria, on bavarda. Jean-Claude poursuivit :

— Vous allez pas me faire des petits ! Bon. Ce sont des chambres à deux lits. Donc vous vous débrouillez pour vous mettre deux par deux. Vous pourrez changer plus tard.

Sophie et moi, on se regarda, l'air entendu.

— Cet après-midi, vous êtes libre. Le couvre-feu, et ça c'est valable pour tous les jours, est à 22h.

On soupira à nouveau. On parla de dormir comme les poules, de confiance pas gagnée et puis on se tut.

— C'est 22h pas plus tard. C'est comme ça, pas

autrement !

Silence. Jean-Claude était satisfait. Il continua :

— La ville est à 5 minutes à pied. Vous voyez le chemin derrière vous ?

Le groupe se retourna.

— Vous le suivez, c'est tout droit, vous ne pouvez pas vous perdre. Demain, rendez-vous ici à 9h, lavés et habillés bien entendu ! Il y a aura un tableau où vous devrez vous inscrire pour choisir les activités auxquelles vous voulez participer. Pensez-y ! Les places sont limitées à 10 personnes par activité ! C'est compris ?

On répondit oui sans grand enthousiasme.

— Et mes *petits* (il fit traîner le i avec un large sourire), comme vos parents pensent à vous... et oui on ne vous laisse pas tranquille. Le matin sera consacré à des cours d'anglais. (Gros gros soupir dans l'assistance) On s'affole pas, ça ne sera pas de vrais cours, un peu de peinture, de musique, du théâtre, ce genre de choses quoi en anglais. Le petit déjeuner est à 9h30, le départ à 10h ! Et l'heure c'est l'heure ! Le repas du midi à 13h dans le réfectoire du lycée où vous allez passer vos matinées et celui du soir à 19h ici. Une dernière chose avant que je vous laisse vous débrouiller. Les personnes qui prennent soin de la ferme méritent le respect. Alors je ne veux pas voir traîner vos ordures partout. Vous ne voulez pas faire honte à vos parents quand même ? Bon et si j'en prends un de vous, les gars ou une de vous, mesdemoiselles, qui s'amuse à forniquer dans le bâtiment avec quelqu'un du sexe opposé, il aura affaire à moi. Vous baiser ou vous voulez mais pas ici ! C'est clair ? Et les capotes, c'est pas fait pour les chiens.

On soupira, on ria, on s'exclama, et on répondit oui en cœur et dans la bonne humeur.

— Allez ouste foutez moi le camp.

Les jeunes se dispersèrent. Sophie et moi, on suivit le mouvement, on attrapa nos affaires et on disparut dans le bâtiment réservé aux filles.

C'était une vieille bâtisse qui venait d'être repeinte. Il y avait des fleurs un peu partout, de grands arbres centenaires et de la pelouse bien verte et parfaitement entretenue. C'était chouette. Sophie avait trouvé une chambre.

— Hé Jessy, qu'est-ce que tu penses de celle-ci ?

Je passai la tête dans l'encadrement de la porte. La pièce

était très simple : deux lits une personne, deux commodes en pin, un bureau, un lavabo et une grande fenêtre.

— Oui ça me va.

On entra, on bavarda, on fit nos lits et on s'allongea.

— Je suis crevée mais j'ai envie de découvrir la ville. Ça te dit de te balader cet aprèm ? me demanda Sophie, les yeux fermés et rougis par le manque de sommeil.

— Oui, si tu veux. On peut même aller à la plage après.

— Cool !

L'après-midi passa très vite. On visita la ville avec d'autres ados qu'on avait rencontrés en chemin et on passa la soirée sur la plage à discuter. L'Extérieur ce n'était pas si mal finalement. Je me sentais différente des autres avec mon secret mais j'étais bien, j'étais même intégrée au groupe. On fit connaissance, on partagea nos vies respectives, nos projets. Je restai silencieuse, écoutai, participai en restant évasive dans mes réponses. Et puis, on rentra tous ensemble en riant. On regagna nos chambres et on bavarda jusque tard dans la nuit.

Le réveil fut difficile. On était tous morts de fatigue. On s'habilla et on déjeuna en vitesse pour pouvoir s'inscrire rapidement aux activités. Il y avait le choix : voile, ping pong, football, club de jeux, jeux de plage, etc.

— Ça te dit les jeux de plage ? me demanda Sophie, motivée et enthousiaste.

Je n'osai pas refuser malgré l'angoisse que je sentais monter en moi. Plage = Mer = maillot de bain.

— Oui, OK. On pourra essayer les autres demain de toute façon.

J'aurais préféré les clubs de jeux qui avaient l'air de demander d'être moins à l'aise dans ses baskets. Tant pis je ferais de mon mieux pour paraître comme les autres.

Puis tout le monde prit la route du centre-ville. Au bout de dix minutes on arriva devant un lycée. L'endroit était désert. On pénétra à l'intérieur du bâtiment. C'était un lycée des plus banal, rien d'extraordinaire ni dans la cour ni à l'intérieur. Rassemblé dans le préau, le groupe se tut sous l'annonce du directeur.

— Bon, vous allez être répartis en groupe de dix. Les listes sont déjà faites, si vous voulez changer vous le ferez plus tard. Bon alors dès que vous entendez votre nom vous vous mettez à côté de votre prof.

Un des professeurs s'était avancé, sa liste dans la main. Il appela ses élèves. Je ne fis pas parti du lot mais Sophie oui. Je me retrouvai seule, inquiète de devoir faire de nouvelles connaissances. Je repensai au Centre, aux marrons, au numéro vert. Après tout ce que j'avais traversé, comment pouvais-je être inquiète pour si peu ? Allez Jessy, tu t'en fous de ce que pense les autres de toi !

Je me retrouvai dans le troisième groupe. Je repris confiance et me mêlai aux autres. Quand il eut terminé de faire l'appel, on se mit en route vers notre salle de classe. Le professeur ferma la porte derrière lui et on s'installa aux tables qui avaient été disposés face à face pour l'occasion. Le professeur s'installa à une table du milieu. Grand, la quarantaine passée, il nous accueillit :

— Bonjour à tous. Je m'appelle Malcolm, je suis né ici, à Falmouth et c'est moi qui suis chargé des cours d'anglais.

Il sortit d'un sac un singe en peluche. Je devinai ce qu'il allait faire. Il poursuivit :

— Chacun votre tour, vous allez dire votre nom, votre âge et quelque chose que vous aimez. Ensuite, vous lancez le singe à celui ou celle que vous voulez.

C'était l'heure des présentations. Je détestais parler en public. "Jessy, 17 ans, j'aime les oiseaux ? Non... ils vont trouver ça bizarre... les fleurs ? Non plus, ils vont trouver ça nul... le chocolat ? Oui ça, ça devrait faire l'affaire. Jessy, 17 ans, j'aime le chocolat."

Le professeur commença :

— Malcolm, oh là, vraiment je dois dire mon âge ? plaisanta-t-il, 48 ans et j'aime la guitare.

Il lança la peluche au hasard à un garçon du groupe :

— Alexis, 16 ans et demi, j'aime la voile.

Il lança la peluche à un autre étudiant. Et l'autre étudiant fit de même : Laurent, 17 ans, j'aime le foot ! Et puis ce fut mon tour. Je rougis légèrement et récitai ce que j'avais choisi puis lançai la peluche à une fille que j'avais rencontré la veille à la plage.

— Isabelle, 17 ans, j'aime le surf.

Le professeur sourit et la taquina :

— Et les surfeurs je suppose.

L'adolescente sourit en rougissant. Certains rient. J'écarquillai les yeux. D'habitude, j'étais toujours la seule à rougir.

Je n'étais peut-être pas si différente finalement ! Quand tout le monde se fut présenté, Malcolm distribua des feuilles blanches, divisa la classe en trois groupes et sortit des cartes avec des mots écrits en anglais au verso. C'était un Pictionary fait main. Les heures passèrent, on s'amusa, on se détendit, on bavarda et les professeurs échangèrent de salle.

L'heure du déjeuner sonna et tous les élèves prirent la direction du réfectoire. Je retrouvai Sophie et on profita du repas pour échanger nos premières impressions sur les professeurs. D'autres étudiantes nous rejoignirent et on fit connaissance autour de la table. On parlait maquillage, petit-amis, parents, lycée... des discussions loin de celles du Centre. Une bouffée d'air pur.

Jean-Claude frappa dans ses mains, les mis en porte-voix et cria :

— Les activités, c'est maintenant. Vous avez 10 minutes pour finir votre dessert. Rendez-vous devant le lycée.

On se dépêcha de finir notre Rice Pudding et de débarrasser nos plateaux. On se leva et on sortit. Je sentis l'angoisse monter. Avoir l'air détendu, paraître, paraître, paraître ! Je dis à Sophie l'air de rien :

— Les fois où je suis venue, il y avait du volley et de la baignade. Ce genre de choses quoi.

Sophie haussa les épaules et répondit :

— T'as pris ton maillot ce matin ?

— Non j'ai oublié... mentis-je.

— Bah tu pourras toujours faire du volley et de la bronzette.

— Oui c'est sûr ! Surtout de la bronzette. J'ai amené des bouquins.

— Ah ouais ? Tu lis quoi ?

— Un peu de tout mais en ce moment je suis plutôt branchée romance.

— J'adore aussi ce genre de bouquin. J'aime bien aussi les thrillers, l'horreur, le policier. Genre Stephen King. Tu connais ?

— Non. Je suis pas trop portée sur le genre.

Je revis mon père pointer son flingue sur mon front. Je revis la tombe de ma tante et de mon cousin, tout deux enterrés dans le jardin de la ferme de mes grands-parents. Ma tante l'avait

tué quand il avait six ans et puis, elle s'était suicidée (un sordide fait divers qui n'était pas apparu dans les journaux). Je revis mon grand-père. Je me revis me battre avec mes cousins et mes cousines pour ne pas avoir la place à table à côté du papi. Je me revis perdre la bataille. Être assise à côté de lui, les bras serrés sur ma poitrine pour ne pas qu'il me touche. Je le revis me forcer à m'écarter les bras. Je me revis gamine, à faire des colliers avec des tas de reste d'animaux morts.

La voix de Sophie me ramena à la réalité. Elle changea de sujet et on parla de tout et de rien pendant le reste du trajet. La plage apparut au bout du sentier. L'air était doux, le soleil caressait la peau, et il y avait juste assez de vent pour nous rafraîchir. Tout le monde posa son sac. Une monitrice aidée par un des professeurs du lycée sortit un ballon de Volley et des diabolos. Tout le monde s'approcha. La mono demanda qui voulait faire quoi. Sophie prit le ballon, moi un diablo. Sophie me demanda :

— Tu veux pas faire une partie de Volley ?

Deux garçons étaient déjà en train de tracer un terrain improvisé. Tout le groupe voulait faire une partie de Volley et tous avaient les yeux braqués sur moi : la galère ! Je n'en avais pas envie. Sophie insista :

— Il manque juste une personne pour faire deux équipes égales. Allez Jess !

Je soupirai. J'aurais pu dire non, m'affirmer mais je n'en fis rien.

— OK ! Je joue avec qui ?

Sophie me répondit, en souriant :

— Avec nous !

On tira à la courte paille pour désigner celui qui lancerait le ballon le premier, on se plaça sur le terrain et Sophie fit le service. La mono et le prof jouaient aussi. Sophie comptait les points. Je m'en sortis pas si mal et pris finalement plaisir à jouer. On joua un set puis deux puis on en joua un troisième pour faire la belle. L'équipe adverse gagna. On jura chez les perdants et on oublia aussitôt pour se mettre en maillot de bain. Enfin sauf moi.

J'attrapai le diablo et jouai avec trois autres jeunes de mon âge tandis que Sophie courrait déjà vers les vagues. L'après-midi fut agréable et détendue. Je posai le diablo. Allongée sur le sable, je regardais les nuages, respirais les embruns et rêvais. Malcolm, le professeur que j'avais rencontré durant les cours du

matin, s'approcha de moi et me demanda :

— C'est Jessy ton nom c'est ça ?

Je tournai la tête vers lui et baissai mes lunettes de soleil.

— Oui. Et vous c'est Malcolm.

Je lui tendis un sourire timide. Il me le rendit en hochant la tête et s'assit à côté de moi.

— Tu ne vas pas te baigner ?

Je tiquai :

— Euh non... j'ai oublié mon maillot ce matin.

— C'est dommage. Tu te baigneras la prochaine fois alors.

Je hochai la tête et baissai les yeux. J'étais la seule à ne pas être allée me baigner. "Je suis pas belle, je suis grosse et j'ai des petits seins". Demain, c'était sûr je n'irais pas à la plage ! Le professeur s'éloigna et rejoignit un groupe de jeunes garçons qui sortaient de l'eau. Il s'assit parmi eux et gratta sa guitare. J'attrapai mon livre et plongeai dedans.

La semaine passa à toute allure. Moi et Sophie on essaya d'autres activités. Il n'y avait plus eu d'excuses à trouver pour le moment. Des couples s'étaient déjà formés. Une colonie ordinaire. Un soir, sur la plage, un jeune fit tourner un joint. Sophie était tentée de rejoindre le groupe pour fumer, pas moi.

— Pourquoi tu veux pas essayer ? Juste une fois pour voir ? Allez quoi fait pas ta chochette.

J'en avais pas du tout envie. Je me retrouvai coincée quand soudain me vint une idée :

— Je peux pas fumer ou boire de l'alcool... je prends un traitement médical. Je suis malade.

Voilà c'était dit, c'était lancé. Je verrais bien. L'excuse était vrai en plus même si la première raison c'était que je n'avais vraiment pas envie d'essayer cette merde. Sophie me regarda droit dans les yeux et leva un sourcil suspicieux. Je sortis mes médicaments de ma poche. Sophie fit la grimace.

— Je suis désolée. Je savais pas. J'ai dû te paraître conne. Enfin merde. Ça doit être grave vu le nombre que tu as à prendre... Enfin c'est pas mes oignons. T'en parle si tu en as envie. Oh merde. Je suis nulle pour ces choses-là. Écoute je suis désolée. Je comprends mieux que tu veuilles pas.

— Ça va, t'affole pas. C'est grave mais je vais m'en sortir (enfin ça, je n'en étais pas vraiment sûr). Je suis à l'hôpital depuis l'année dernière mais je me sens déjà beaucoup mieux.

Je souriais timidement, mon pouls s'était accéléré. Dans quel mensonge je m'étais engouffrée ? J'aurai juste dû lui dire NON. Sophie fut rassurée, un peu moins intimidée et répondit confiante et positive :

— Mais oui bien sûr que tu vas t'en sortir ! J'imagine que tes parents doivent te rendre visite souvent et que tu peux compter sur tes copines du lycée!

Je hochai la tête. Mon Dieu si elle savait... Je m'enfonçai dans le mensonge :

— Oui, je suis très bien encadrée ! Je suis dégoûtée de pas pouvoir essayer mais bon je préfère ne pas tenter le diable...

— Je comprends. Écoute, ça t'embête pas si j'essaye ? Je te dirais comment c'est ? Si on plane ou si on dégueule ! me dit Sophie en riant.

Je me mis à rire à nouveau puis lui demandai :

— Tu veux bien garder ça pour toi ? J'ai pas envie que tout le monde soit au courant pour ma maladie...

— OK, pas de problème. C'est pas mon genre de toute façon !

Sophie c'était une belle fille qui avait le cœur à la bonne place.

— Tu sais ça se voit pas que t'es malade. Si tu me l'avais pas dit, je l'aurais jamais deviné !

Je regagnai notre chambre tandis qu'elle se dirigeait vers la plage avec les autres jeunes. Une fois seule, je souriais dans le noir. Je n'étais pas si différente finalement. Avec tout ça, j'en avais même oublié de prendre mon traitement.

Le lendemain ce fut une journée de visite. Tous les professeurs étaient là, les monos aussi et on monta tous ensemble dans les autocars, direction la ville d'à côté, St Ives. La matinée fut occupée à visiter le musée. On pique niqua sur la plage et l'après-midi fut laissée libre à la grande joie de tous. Moi et Sophie on partit à l'assaut du Centre-ville.

— Faut que je m'achète le dernier mascara ! J'hésite encore pour la couleur. Tu me diras ce qui me va le mieux ! me lança Sophie rayonnante.

On entra dans un magasin de parfum et maquillage réputé et on se dirigea vers le rayon des cosmétiques.

— Tiens, c'est celui-là ! me dit-elle en me tendant le fameux mascara.

C'était frivole, c'était simple, c'était de mon âge. J'ouvris le tube d'exposition.

— Le bleu, ça irait bien je trouve avec la couleur de tes yeux, lui dis-je en lui tendant le pinceau.

— Tu crois ? Attends j'essaye !

Sophie étouffa ses cils devant le miroir mis à la disposition de la clientèle et se regarda en tortillant son nez. Finalement elle dit :

— Je vais essayer le noir sur l'autre œil ! Je vais avoir l'air chouette !

Elle était marrante. Elle me faisait rire.

— Hé, pourquoi t'essaye pas toi aussi ? Ça t'irait bien l'eyeliner noir ! T'as de supers beaux yeux. T'as le regard profond. Je me mordis les lèvres. Pourquoi pas après tout ? J'attrapai un crayon noir et me regardai dans le miroir. Je n'avais jamais fait ça. Sophie m'observait :

— Tu sais comment faire ? Sinon je peux te montrer ! C'est qu'une question d'habitude ensuite !

Je tendis le crayon à Sophie.

— Vas-y montre-moi !

Je fermai les yeux et Sophie s'appliqua à dessiner le contour de mes yeux.

— Ouvre, que je fasse le bas ! demanda-t-elle, sérieuse dans son rôle d'esthéticienne improvisé.

Je m'exécutai.

— Ça y est, j'ai fini ! À toi de faire l'autre œil maintenant !

Je m'observai dans le miroir. Mon reflet me fit penser au chat d'une ancienne voisine, l'œil entouré d'un cercle noir. Je pris le crayon et essayai d'imiter le travail de Sophie. Quand j'eus terminé, je me regardai à nouveau. Ça changeait complètement mon regard, le rehaussait, le soulignait.

— Ça te plaît ? demanda Sophie souriante.

— Oui, beaucoup ! Je vais l'acheter je crois bien, répondis-je enthousiaste.

— Et moi, tu crois que c'est lequel qui me va le mieux ? demanda à son tour Sophie.

— Le bleu c'est printanier et ça fait ressortir le bleu de tes iris mais le noir ça fait plus classe. J'aime bien les deux.

— Oui, moi aussi, c'est bien le problème.

Sophie se gratta la tête et haussa les épaules.

— Je vais prendre le noir. J'en ai déjà un bleu chez moi.
Il est un peu foutu mais bon ça fera l'affaire !

On se dirigea vers la caisse, on paya et on sortit. Puis, Sophie m'entraîna dans les boutiques de vêtements. On essaya des dizaines de combinaison de hauts, de pantalons et de jupes. Elle me poussa à faire de même, attrapa chapeaux et chaussures pour voir ce que ça pouvait donner. Et on rit devant le regard exaspéré des vendeuses. Je me prenais au jeu, oubliai tout : le Centre, les mauvais souvenirs, le Dr Grévin. Il n'y avait plus que ce moment-là qui comptait. Je revivais. Sophie qui était en train d'enlever la robe rose qu'elle venait juste d'enfiler proposa :

— Ça te dit ce soir qu'on fasse salon de coiffure ?

J'étais occupée à enlever les talons aiguilles que j'avais aux pieds. Je relevai la tête et demandai :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai amené un fer à friser et un autre à lisser. On peut se faire des coupes !

Je souris. C'était une excellente idée ! L'angoisse avait complètement disparu. Je m'en rendis compte. Je me sentais bien, dormais bien, riais. Je demandai à Sophie :

— Ça t'embête si on va dans une librairie ?

— Non pas du tout. J'ai besoin de me trouver un agenda pour l'année prochaine.

Il y avait une librairie "Borders" au coin de la rue. On entra. Il y avait des tas de bouquins, des tonnes de magazines et de cartes postales, des gros lapins gris en peluche partout. Sophie et moi on n'arrêtait pas de toucher à tout, on adorait le lieu. On y resta 1h ! On trouva nos agendas, écrivit plein de petits mots sur les pages de garde sous l'œil désapprobateur des vendeurs, feuilleta les magazines et les livres. Je tombais sur l'un d'eux qui parlait des fantômes de la région. Je le pris sous le bras ainsi qu'un manuel pour m'améliorer en dessin. On passa à la caisse pour payer. J'étais heureuse et pleine de joie. On rentra à la ferme et on transforma le dortoir des filles en salon de coiffure improvisée. On était une dizaine à s'être réunies dans notre chambre et il y avait même eu des garçons qui s'étaient mis en jupe pour venir nous retrouver. C'était une colonie, on s'était tous amusés, on avait mis la musique à fond et on avait été se coucher très tard en évitant de réveiller les monos.

Et puis un matin sans crier gare, entre deux cours, un jeune plaisanta sur le sujet qui faisait mal.

— Je te dis que c'était Mike Tyson !

C'était deux ados qui parlaient devant moi pendant la pause.

— Le boxeur ?

— Ouais. Il s'est tapé une miss.

— Une pute tu veux dire !

— Bah elle était pas trop d'accord à ce qu'il paraît !

— Bah on s'en fout si elle était bonne !

Les autres ados rirent. Pas moi. Ça fit mal, très mal. Comment pouvaient-ils parler comme ça ? Comment ? Ça me frappa dans le dos sans que je ne m'y attende. L'angoisse me rattrapa au galop, la petite voix et les ciseaux aussi. Ils ignoraient que juste à côté d'eux, il y avait une ado qui avait souffert d'abus sexuel. Trois tonnes de souvenirs me frappèrent en plein visage, trois tonnes d'émotions.

J'attendis la fin du deuxième cours, m'éloignai une boule dans la gorge, rejoignis les toilettes et ouvris mon sac sur un des lavabos. Les ciseaux brillaient. Il fallait trouver un endroit de mon corps où ça ne se verrait pas... j'écartai les lames et relevai ma manche le plus haut possible pour me couper l'épaule. J'enfonçai la lame dans la chair. La porte s'ouvrit à ce moment-là. Les toilettes étaient mixtes, Malcolm entra en écarquillant les yeux.

J'étais prise sur le fait. Je me mordit les lèvres. Je n'arrivai plus à détacher mon regard de l'anglais. Je ne savais pas quoi lui dire. Il s'approcha, referma la porte derrière lui et m'ôta les ciseaux de la main, lentement. Je fermai les yeux et soupirai. Je sentis les larmes me piquer sous les paupières. Malcolm entendit des bruits de pas dans le couloir, rangea les ciseaux dans une de ses poches intérieures, m'attrapa par le coude et me poussa dehors. Il m'emmena dans une salle de cours vide, ferma la porte, tira une chaise et me demanda de m'asseoir.

— Attends-moi là deux secondes, je reviens, me dit-il.

J'avais pris ma tête entre mes mains, j'étais triste et désemparée. Qu'allait-il faire ? Prévenir mes parents ? Malcolm sortit de la pièce, referma la porte. Tout se passa très vite. Il avait dit deux secondes, il en mit à peine dix. Je l'entendis revenir en courant. Il ouvrit la porte, la referma doucement, tira une chaise et s'assit en face de moi. Il avait des yeux d'un bleu très clair, il

me regarda droit dans les miens et déclara avec son accent britannique :

— Les ciseaux ne sont pas faits pour se couper soi-même. Ça sert juste pour le papier, le carton mais pas la peau. Elle est tellement jeune ta peau. T'as pas le droit de lui faire si mal.

Je pleurai. J'avais baissé les yeux et je n'osais pas le regarder en face. Malcolm poursuivit en me frottant le haut du bras pour me réconforter.

— Pourquoi tu te fais ça ?

Je relevai les yeux, résumai mon histoire d'un trait et lui dit :

— Ça m'a fait mal quand les autres ont rigolé sur Mike Tyson... C'est pour ça que j'ai fait ça.

Malcolm avait tout compris tout de suite. Il me demanda, inquiet :

— Tu as eu l'impression qu'ils se moquaient de ce que l'on t'avait fait à toi ? Tu crois qu'ils réagiraient comment si tu leur disais qu'à toi ça t'es arrivé ? Tu crois qu'ils continueraient à rire ?

Je haussai les épaules. Malcolm poursuivit :

— Moi je crois qu'ils baisseraient les yeux. (Il marqua une pause.) Quoiqu'il en soit, tu n'as pas le droit de te faire mal.

Je haussai les épaules une nouvelle fois. Il se leva, prit les ciseaux dans sa poche et me les rendit. Il ajouta :

— Ce soir, je ne suis pas libre mais demain soir oui. Tu veux venir boire un café avec moi ?

Je relevai la tête, rangeai les ciseaux dans ma trousse et répondis :

— Oui d'accord. À quelle heure ?

— 8h du soir devant la ferme ?

— OK !

— Bien, il y a cours maintenant. Allez mademoiselle, levez-vous ! me dit-il en souriant.

J'essayai de lui sourire aussi et me levai. À peine entrée dans le préau, Sophie me sauta dessus.

— Tu étais où, je te cherchais partout ?

Je restai silencieuse. Sophie soudain inquiète me demanda :

— Ça va ? Tu en fais une drôle de tête. C'est à cause de

ta maladie ? Tu veux que j'aille chercher un mono ?

Je la rattrapai par le coude. Si seulement elle savait. Comment aurait-elle réagi ?

— Non ça va, pas besoin de mono. J'en ai parlé à un prof. C'est rien, ça va passer.

— T'es sûr ?

— Oui oui certaine.

Le lendemain soir, j'attendis près de la grande grille qui donnait sur les bâtiments principaux de la ferme. Je m'étais maquillée et coiffée. J'entendis une voiture approcher. C'était lui. Il s'arrêta devant moi, baissa sa vitre et ouvrit la portière tout en restant au volant.

— Bonsoir. Allez monte !

Je montai. Ça me faisait tout drôle cette proximité avec mon professeur de l'été. Je n'osais ni parler ni bouger. Je le regardai du coin de l'œil. Il était pas mal du tout cet homme. Moi Jessy, j'étais une lolita, une vraie lolita. J'avais toujours été attirée par les hommes plus vieux que mon âge. Il aurait pu me faire, me demander n'importe quoi, je l'aurais fait pour un peu d'attention, un peu de chaleur humaine. Je savais pas ce que ça faisait un câlin, je me demandais toujours. N'importe quel psy aurait dit que je cherchais l'amour d'un père. Malcolm me tira de mes pensées :

— Tiens, c'est là. On est arrivé.

Un Pub ouvert sur la mer se tenait entre deux maisons en pierre, une lumière jaune orangé filtrait dans la rue accompagnée de bruits de chaises, de couverts et d'un brouhaha diffus. On entendait quelques rires s'échapper du lieu. Je suivis Malcolm, heureuse de ce changement de cadre et pénétra à mon tour à l'intérieur.

— Tiens, viens par-là, me dit-il.

Puis à une serveuse, il demanda :

— Ça ne vous gêne pas si on s'installe dehors ?

— Non pas du tout, j'arrive dans une seconde.

— Merci.

On entendait la mer, l'écume et les vagues fondre sur le sable. Il faisait encore jour mais on apercevait déjà la lune qui se tenait pleine au-dessus de l'océan. Je sentis le métal de mon pendentif contre ma peau. "*Je te promets Annie que je m'en sortirai*". On s'installa l'un en face de l'autre. Malcolm rompit le

silence le premier :

— Tu aimes la musique ?

Je levai les yeux vers lui.

— Oui. J'aime tous les genres. Je me souviens que vous aviez dit ça le premier jour.

— Ah oui, c'est vrai. Moi j'aime bien tout aussi, surtout le rock, la pop.

La serveuse arriva et prit nos commandes.

— Un chocolat chaud et un thé ? Ce sera tout ?

— Oui, merci.

J'en avais profité pour défaire discrètement les deux premiers boutons de mon chemisier blanc. Je ne portais pas de soutien-gorge et on devinait mes seins pointer sous l'air frais qui venait de se lever. Malcolm devina mon jeu, ne dit rien et me laissa me débrouiller avec le silence.

Je lui confiai sans trop penser aux conséquences, anxieuse :

— Vous savez, je n'ai jamais connu la tendresse, ce que ça fait d'avoir un câlin... j'aimerais bien savoir...

J'étais super angoissée et pourtant je le séduisais quand même. Malcolm prit sa tasse entre ses mains et regarda la fumée s'élever.

— Ton père ne t'a jamais pris dans ses bras ?

Je secouai la tête négativement.

— Non, pas vraiment.

Il n'avait pas quitté la fumée des yeux.

— C'est très important pour toi de connaître ça, je me trompe ?

J'acquiesçai. J'avais très peur. Malcolm me regardait à présent dans les yeux.

— D'accord. Tout à l'heure on ira sur la plage. Je te ferai un câlin.

Je sentis la peur s'insinuer en moi. Je regrettais déjà d'avoir parlé. Je baissai les yeux. Angoissée, je ne savais plus quoi dire, je jetai sur la table :

— Je regrette de ne pas m'avoir réussi lors de ma dernière tentative de suicide.

Toute cette conversation était inappropriée, complètement à côté de la plaque. Je le savais et je me demandais comment il allait réagir. Malcolm but une gorgée de

thé brûlant, reposa sa tasse et me dit :

— Si tu étais morte, tu ne serais pas là avec moi à boire un chocolat chaud, tu n'aurais pas visité le musée de St Ives ni pique-niquer à la plage, tu ne serais pas allée faire du shopping avec Sophie. Tu vois, moi ça me fait très plaisir d'avoir fait ta connaissance. Tu ne leur dois rien à tes parents. Tu ne dois rien à personne.

Je baissai les yeux. Il savait drôlement bien me parler. Je me sentis mieux. Malcolm ajouta :

— Fini de boire ton chocolat, il presque 21h40. Je dois te ramener ensuite.

Je m'exécutai. Il se leva, je l'imitai et pensant qu'il avait oublié l'histoire du câlin. Nous prîmes la direction de la voiture. Malcolm m'arrêta.

— La plage c'est par ici !

Je me mordis les lèvres. Je m'approchai de lui et lui dit :

— Je crois que j'ai changé d'avis. J'ai plus tellement envie...

Malcolm pencha la tête sur le côté. Ses yeux exprimaient un truc dans le genre : "T'as de la chance de pas être tombé sur un salaud tu sais, tu es bien jolie". Il me dit :

— Tu vas regretter si tu ne le fais pas. Et puis à vrai dire, je préfère que tu me demandes ça à moi plutôt qu'à quelqu'un d'autre.

Alors je lançai ma dernière carte pour savoir à qui j'avais vraiment affaire :

— Tu es marié ? J'étais passée au tutoiement sans m'en rendre compte.

— Non, divorcé...

Aïe ! Je baissai les yeux. Je l'avais espéré marié. Je lui demandai en resserrant mes bras sur ma poitrine :

— C'est quoi ton genre de femme ?

Malcolm rit et me répondit tout de go :

— Pas les gamines de 17 ans en tout cas ! J'aime les femmes, les vrais !

Le message était clair. Je soupirai. Je me sentis rassurée. Malcolm descendit les marches de l'escalier qui menaient à la plage, avec moi sur ses talons. Il s'assit sous un lampadaire et me regarda :

— Allez viens par là.

Je m'exécutai. Je m'installai contre lui en lui offrant mon dos. Il m'attrapa par la taille et m'entoura de ses bras. J'étais pour la première fois dans les bras d'un homme. Mon premier câlin. Un câlin sans arrière-pensée. Mais j'avais tellement peur. Je m'étais immédiatement bloquée. J'étais incapable de ressentir quoique ce soit. Et pourtant, cette mer qui roulait ses vagues devant moi. Et pourtant, ce plaid en laine qu'il portait et qui caressait mes bras. J'allais m'en souvenir toute ma vie. Mon premier câlin avec un homme bien.

Au bout d'un moment, Malcolm me lâcha. Il se releva :

— Voilà maintenant tu sais ce que c'est un câlin. Et puis comme ça tu ne demanderas pas à un autre ce que ça fait...

Comme j'avais de la chance. Je lui demandai :

— Pourquoi vous avez fait ça pour moi ? On aurait pu croire autre chose, vous auriez pu avoir des ennuis si on vous avait vu avec moi.

— Je n'ai pas toujours eu une enfance facile. Alors je te comprends.

J'écarquillai les yeux. Je ne l'avais pas deviné. Moi qui me croyais souvent la seule à avoir des ennuis. Ça me fit l'effet d'une gifle. J'osai plus dire quoique ce soit. Je me sentis terriblement égocentrique. J'étais toujours là, à ne penser qu'à moi.

Il me raccompagna à la Ferme tout en parlant de la colonie, des autres jeunes et des monos. Je sentais toujours en moi un certain malaise, mal être qui persévéra même quand j'eus rejoint mon lit. Pourquoi n'avais-je rien ressenti ? Pourquoi avais-je si peur des hommes ? Je savais bien la réponse mais je ne savais pas comment m'en dépêtrer. Allais-je être capable un jour de dépasser tout ça ? Le reste du monde existait aussi. La Vie ce n'était pas seulement l'inceste, la maltraitance, la souffrance et les cauchemars, c'était aussi de profiter des choses simples comme boire un café avec un gars génial qui n'avait pas profité de moi, d'avoir rencontré Sophie et Annie. Y'en avait marre de tout ça ! J'avais décidé de changer.

Il fallait que j'agisse contre cette peur que j'avais des hommes. Jessy positive ! T'as bien vu ce soir, les hommes ne sont pas tous des salauds. Tu te concentres trop sur tes problèmes, sur ton passé. Et si j'essayais de me faire une opinion sur ce qu'il se passe autour de moi. Le monde, l'Extérieur, découvrir. C'était décidé j'allais me mettre au boulot et créer la personne que je voulais être. Bye-bye les ciseaux ! J'avais eu tellement de chance

d'être tombée sur Malcolm *-tellement de chance-*.

Le reste des vacances se passa sans autre incident. Le sujet était tombé une deuxième fois mais j'avais surmonté mon angoisse. Comment ? J'avais repensé au docteur scolaire, à Mamie Chanterelle, à Annie, au Dr Grévin, au goût des pâtes recouvertes de gruyère, à la petite fille assise dans le noir, à la petite fille souriante aussi et qui jouait à chat avec son cousin, à mes dessins, à mes poèmes, à MOI.

Les ciseaux étaient restés au fond de la trousse. Pour la première fois, j'avais éprouvé un sentiment de puissance. J'étais fière de moi, de ce que j'avais parcouru jusqu'ici. L'épreuve de la plage se renouvela mais cette fois j'avais emmené mon maillot de bain. J'avais pris mon courage à deux mains pour me déshabiller et j'avais réussi. Tant pis si j'avais de la cellulite sur les cuisses, tant pis si je n'étais pas parfaite, tant pis si j'étais une victime d'inceste. Et tant pis pour le regard des autres. Et puis je m'étais rendue compte que les garçons me regardaient du coin de l'œil. Je n'étais pas moche. En fait, j'étais même très jolie.

L'été toucha à sa fin. Je devais retourner au Centre et la seule chose qui me réjouissait c'était de retrouver Annie.

Aujourd'hui je prendrai le temps d'être seul. Je prendrai le temps d'être calme. Dans ce silence, j'écouterai... et j'entendrai mes réponses.

Ruth Fishel

Chapitre 20

Moi et Sophie on avait échangé nos adresses. On s'était promis de s'écrire. Et puis Malcolm aussi m'avait donné ses coordonnées à Falmouth. J'étais heureuse, je m'étais faite des amis !

L'enceinte du Centre se dressa devant moi. Ma mère sortit mon sac du coffre et m'aida à le porter jusqu'à la grille. J'avais passé de bonnes vacances. Le Centre était devenu un endroit familial. J'y connaissais tout le monde, j'y avais mes repères. J'avais le moral. Le retour était plus facile que je ne le pensais. Plusieurs patients étaient aussi en train de rentrer. J'ouvris la porte de ma chambre, pénétrai à l'intérieur et ouvris la fenêtre parce que ça sentait le renfermé. Puis je rangeai mes affaires dans mon armoire et accrochai des photos de la Cornwall sur les murs. On frappa à la porte.

— Jessy ?

Je courus ouvrir. J'avais reconnu la voix d'Annie.

— Salut ! Je suis super contente de te revoir !

On se serra dans les bras. Je la soulevai de terre et la jetai sur mon lit. On commença une bataille d'oreiller. Les plumes volèrent. On s'amusa comme des folles et puis fatiguées, on s'allongea en travers du lit.

— Comment ça s'est passé tes vacances ? lui demandai-je anxieuse en espérant que sa réponse serait positive.

— Très bien. Je me suis éclatée tous les jours à la piscine. Et toi ?

— Très bien aussi. Je suis tombée amoureuse de l'Angleterre.

— À ce point ?

— Ouais, c'était génial. Enfin pas tous les jours mais le plus souvent j'étais bien.

— Je peux pas rester longtemps je dois voir mon psy à

9h30. Je te dis à tout à l'heure ?

J'acquiesçai. J'avais rendez-vous avec le mien à 10h. Les cours reprenaient la semaine prochaine. Annie sortit. Je me regardai dans le miroir, traçai au crayon noir le contour de mes yeux, me passai un bâton de rouge sur les lèvres, tirai la chaise de mon bureau et grimpai dessus pour me contempler entière devant le miroir. J'avais maigri pendant ces vacances. Je me trouvais jolie. Et puis soudain j'en eus marre d'être toujours en pantalon. Je portais encore un sempiternel jean. Je décidai de me changer. Je choisis de mettre une robe longue et de rehausser ma taille avec une ceinture blanche élastique. C'était la première fois que j'osai vraiment mettre une robe. Je nouai mes cheveux sur le dessus de ma tête en laissant retomber quelques mèches autour de mon visage. Puis je me rendis à mon rendez-vous.

Je retrouvai mon haricot magique, m'installai près de lui, le saluai et attendis. Aujourd'hui je n'avais rien préparé de ce que j'allais dire. Je verrais bien. Mon docteur arriva, à l'heure. Je le suivis jusqu'à son bureau qui était devenu au fil des mois mon refuge. Il me demanda, une fois installé dans son fauteuil :

— Alors comment allez-vous, vos vacances ?

Je lui souris :

— Ça s'est bien passé. Je suis partie en colo en Angleterre et je me suis fait une copine. J'ai participé à pas mal d'activités et j'ai même réussi à me mettre en maillot de bain.

Le docteur me sourit à son tour :

— Vous avez aimé vous baigner dans la mer ?

— Oui.

Je souriais toujours. J'enchaînai :

— J'ai aussi pris des résolutions pour cette nouvelle année scolaire.

Le docteur qui m'écoutait remis en ordre les quelques cheveux qu'il possédait sur le haut de son crâne. Je continuai :

— J'ai décidé de moins penser à mon passé, du moins d'essayer...

— C'est une bonne décision. Comment comptez-vous faire pour y parvenir ? me demanda-t-il.

Je soulevai les sourcils et répondis :

— J'en ai pas la moindre idée. Vous en avez, vous des idées ?

Il regarda sa manche, la lissa, réfléchit. Finalement il dit :

— Je pense que vous pouvez essayer de vous concentrer sur ce que vous aimez, sur les choses positives de votre vie, accorder l'importance que *vous* décidez aux choses, aux événements. Ce sont vos souvenirs, vous en faites ce que vous voulez. (Longue pause) Et puis n'oubliez jamais qu'il y a Vous, Votre histoire et Leur histoire.

— Oui. J'ai compris. Je vais faire ça.

Je marquai une pause et demandai timidement :

— J'ai pas de petits amis. Dans la colo où j'étais, la moitié des filles avait un copain. J'aimerais bien moi aussi un jour trouver quelqu'un. Le truc, c'est que j'ai peur... Vous auriez une idée pour m'aider à surmonter ma peur ?

Le docteur se leva de son fauteuil, gagna son bureau et sorti un carnet d'un tiroir. Il le feuilleta et me dit :

— Il y a une femme au Centre, Mme Lagardière. Elle est psychomotricienne. Si vous voulez pour cette année, vous pourriez suivre des séances avec elle. Ça pourrait vous aider je pense...

Je demandai intriguée :

— Ça consiste en quoi exactement ?

— Elle fait des massages.

Il marqua une pause avant de se rasseoir dans son fauteuil. Il poursuivit :

— Je pense que c'est... (Il chercha ses mots) le contact avec les autres qui a été... (Il chercha encore ses mots) malmené. Je pense que si vous faisiez quelques exercices concrets avec elle, ça pourrait vous être bénéfique. Voulez-vous que je lui donne vos coordonnées ?

Je hochai la tête. Le docteur me demanda :

— Souhaitez-vous parler d'autre chose ?

— Non, ça ira. J'ai pas d'autres idées en tête pour le moment.

On se serra la main. Je sortis. Je pouvais faire ce que je voulais de mes souvenirs. Je savais pourtant vraiment pas quoi en faire. Ils étaient là, je ne pouvais pas les jeter. Les premiers marrons venaient de tomber. J'en ramassai un et repensai à ce jour où j'étais arrivée avec ma valise. La Jessy d'avant me paraissait bien loin.

Je regagnai ma chambre et partis à la recherche d'Annie. Je tombai sur Michelle, l'infirmière qui organisait des activités.

— Bonjour Jessy. Tu as passé de bonnes vacances ?

— Oui merci.

— J'organise des activités en bas. Ça te dit de faire de la peinture sur t-shirt ?

J'acquiesçai avec un sourire. Elle ajouta avec un clin d'œil :

— Si tu cherches Annie, elle est déjà en bas. Elle fait de la boxe avec d'autres patients.

Ça, c'était tout à fait elle. L'idée de la voir en jupe en train de frapper un Punching Ball ne m'étonnait même pas. Je dévalai les escaliers pour la rejoindre. Elle n'était pas en mini-jupe mais en pantalon moulant. Annie c'était Lara Croft en mieux. Quand elle m'aperçut, elle me fit un signe de la main et continua à taper avec d'énormes gants de boxe. Je la laissai cogner et rejoignis la salle à côté. Michelle venait d'arriver avec toute une pile de t-shirt vierges. Je m'avançais et en attrapai un. Je m'éloignais un peu du groupe et me mis à réfléchir à ce que j'allais peindre. Michelle m'apporta une palette, un pinceau et un verre d'eau. Et puis j'eus une idée. Je retournai en courant jusqu'à ma chambre et attrapai un livre que j'avais loué à la bibliothèque. C'était un livre de Greenpeace qui s'appelait "À ma mer". Je courus en sens inverse avec mon bouquin sous le bras et retrouva Michelle qui me regardait faire avec curiosité.

— Tu vas reproduire un dessin ?

— Oui. Ça sera ma façon de militer pour l'écologie.

— Je vois. C'est une bonne idée. Tu me dis si tu as besoin d'aide.

Elle s'éloigna. Je feuilletai les pages et tombai sur une BD qui montrait ce que le pétrole faisait aux phoques. Je me mis à reproduire au crayon les dessins et puis je me mis à peindre. C'était très réussi. J'étais vraiment contente du résultat. Michelle s'était avancée.

— Tu es très douée. On dirait la copie conforme à l'original.

— Oui justement ce n'est qu'une copie mais ce qui compte c'est le message.

— Je suis d'accord avec toi. Mais si tu sais reproduire c'est que tu sais dessiner aussi.

Ça je n'en étais pas trop sûr. On le mit à sécher au soleil près de la fenêtre.

Et puis ce fut la rentrée scolaire. J'avais un rendez-vous de fixer avec la psychomotricienne pour la semaine prochaine. Les cours recommencèrent. À la fin de l'année, j'avais mon bac à passer et une solution à trouver car il était rare de rester plus de deux ans au Centre. La DDASS m'avait retiré de ma famille mais j'allais bien devoir aller quelque part après ma majorité. Et cette idée m'angoissait beaucoup. Après chaque cours j'essayai de faire des fiches pour mémoriser un peu de ce que les profs essayaient de me mettre dans la tête. Et il y en avait tellement à apprendre et j'étais tellement absorbée par mes angoisses que j'avais bien du mal à tout retenir. Au début de l'automne, le Centre connu un moment dépressif. On allait tous mal. Il y avait plusieurs patients qu'on était venu chercher dans leur chambre pour leur faire faire un lavage d'estomac. Quant à mes week-ends, ils étaient souvent pourris. Ma mère faisait des efforts mais elle avait toujours le mot qui blesse et je ne le supportais toujours pas.

Le rendez-vous avec la psychomotricienne était pour aujourd'hui. J'étais anxieuse. Je n'avais jamais eu de massage de ma vie. Moi qui passais mon temps à éviter les contacts physiques, ce rendez-vous était un grand pas en avant, un grand bouleversement.

Le soleil brillait au dehors et un chien aboyait dans la rue attenante au Centre. Je longeai l'enceinte du lycée, traversai la cour centrale, arrivai vers un des bâtiment annexe. Je sentis l'angoisse monter, la même que celle que l'on ressent avant de passer un examen. Les portes automatiques s'ouvrirent devant moi, je saluai la réceptionniste.

— Bonjour. J'ai un rendez-vous avec Mme Lagardière.

— Oui. Ton nom s'il te plaît ?

— Jessy.

— Bonjour Jessy. Installe-toi, je vais aller la prévenir que tu es arrivée.

D'énormes fauteuils en mousse de toutes les couleurs se tenaient les uns contre les autres le long des murs. L'atmosphère était très chaleureuse. Je m'enfonçai dans l'un d'eux et posai ma nuque contre le haut du dossier. Mon cœur battait la chamade. Je fermai les yeux.

— Jessy ?

Je les rouvris et aperçus une jeune femme svelte avec de

longs cheveux roux tressés. Je me levai gauchement et lui tendis la main.

— Bonjour !

— Allez, tu me suis ?

Je hochai la tête et suivis Mme Lagardière le long d'un couloir. Elle me fit entrer dans une pièce immense quasiment dénué de mobilier. Des balles en mousse, des matelas superposés les uns sur les autres et des cerceaux étaient disposés anarchiquement dans la salle. Mme Lagardière ferma la porte derrière nous et se tourna vers moi.

— On va s'asseoir là-bas si tu veux bien.

Deux gros fauteuils en mousse, les même que ceux de la salle d'attente se faisaient face dans un angle de la pièce. On s'assit. J'essayai de décontracter mes muscles.

— Tu veux bien me raconter ton histoire avant que je te masse ?

Je lui racontais ma vie en long, en large et en travers. Je lui racontai tout dans les moindres détails. Je n'avais jamais eu honte de ce que l'on m'avait fait. Jamais, je ne m'étais sentie humiliée. Parler n'avait jamais été quelque chose de difficile pour moi. La psychomotricienne m'écouta et souligna certains de mes propos qui étaient liés au corps. À la fin de la discussion, elle lissa les plis de sa robe en mousseline et m'annonça :

— Mon travail consiste à t'aider à détendre ton corps. La première séance dure longtemps comme tu t'en rends compte. Tu racontes ton histoire et ensuite tu vas aller te déshabiller. Je commence par faire des massages des mains, des bras, du ventre puis du dos, des épaules et tout le reste du corps. Je prends mon temps et on discute ensemble pour savoir si tu ressens tes muscles, ta peau, pour t'apprendre aussi à te décontracter. Quand on subit des traumatismes comme les tiens en général on n'a dû mal à ressentir son corps, les muscles sont bandés en permanence. Souhaites-tu ajouter quelque chose d'autre à ce que tu m'as dit ?

Je réfléchis en levant les yeux.

— Non je ne crois pas.

— Tu acceptes de te déshabiller ?

Je hochai la tête en signe d'affirmation. Je demandai angoissée :

— Qu'est-ce que j'enlève ?

— Tu gardes tes sous-vêtements. Il y a une chaise derrière le paravent où tu peux poser tes affaires. J'ai fermé la

porte à clef aussi et comme tu peux le voir il n'y a pas de fenêtres.

Je le savais déjà, j'avais fait attention à chacun de ces détails. Je me dirigeai vers le-dit paravent, le cœur affolé, les muscles tendus. Tremblante, je déboutonnai mon pantalon, le fit glisser le long de mes jambes et le pliai rapidement pour le poser sur la chaise. Je fis de même pour mon tee-shirt. En sous-vêtement, je m'avançai vers la pile de matelas, les bras croisés sur mon ventre, me mordant les lèvres, anxieuse.

Pendant ce temps, Mme Lagardière avait tiré des matelas amassés dans un coin de la pièce pour élever le niveau de la pile. Je m'approchai et la regardai faire. Quand elle fut satisfaite du résultat, elle m'invita à m'approcher.

— Allez grimpe là-dessus et allonge-toi.

Je m'exécutai. Je rentrai mon ventre et croisai mes mains sur ma poitrine. J'avais l'air d'être morte dans cette posture. J'avais peur du contact.

Elle s'approcha de ma taille pour me prendre la main droite dans sa main. Elle massa délicatement l'intérieur de la paume puis le dessus de la main et enfin chacun de mes doigts un par un. Elle massa ensuite le poignet et le bras tout entier en tirant sur les muscles pour soulager les tensions accumulées dans les nerfs. Elle fit de même pour l'autre main, l'autre bras puis se plaça derrière ma tête. Surprise, je demandai :

— La tête aussi ?

— Oui bien sûr. La mâchoire est un des endroits de la tête le plus tendu.

Elle positionna ses mains de chaque côté, sous mon menton et tira sur les muscles. Je ressentis un bien être instantané. La psychomotricienne refit le même mouvement plusieurs fois puis tira sur l'arête du nez et les muscles frontaux. Je fermai les yeux, me sentis me détendre pour la première fois et me laissai surprendre par ce bien être inattendu. Puis, madame Lagardière se positionna à hauteur de la taille et me dit pour me prévenir :

— Je vais te masser le ventre. C'est un endroit assez sensible.

Je hochais la tête. Elle me demanda :

— Comment tu te sens ? Ça va ?

— Ça va.

Elle mit ses mains un peu au-dessus de mon nombril et me laissa le temps d'appréhender ses mouvements. Puis elle les posa sur le creux du ventre et attendit quelques secondes. J'avais

contracté mes muscles instinctivement. La psychomotricienne garda ses mains appuyées et quand elle ressentie les muscles se décontracter, les tira de chaque côté vers l'extérieur des hanches. Je me laissai faire, apaisée. Une fois cet endroit du corps massé Mme Lagardière me demanda de me retourner pour me masser le dos. Elle commença par la nuque dont elle tira les muscles jusqu'au bas du dos. Ça me fit un bien fou !

— Ça t'ennuie si je détache ton soutient gorge ? me demanda-t-elle.

— Non... répondis-je en me tendant instinctivement.

— Je le rattache quand j'ai terminé.

Après une quinzaine de minutes la psychomotricienne laissa ses mains posées à plats sur le creux de mon dos et s'immobilisa. Je sentis l'élastique de mon soutient gorge me serrer à nouveau. Puis elle massa mes chevilles et mes pieds. Elle frictionna la voûte plantaire et les orteils puis l'astragale et le tibia. Elle s'arrêta, posa ses mains sur le matelas et me regarda. La séance était terminée, le massage avait duré 1h.

— On va s'arrêter là pour cette fois-ci. La prochaine fois je te masserai aussi les cuisses et les jambes. Comment te sens-tu ?

— Ça va.

J'étais assise sur la pile de matelas, les mains croisées posées sur mes cuisses.

— Tu te sens un peu plus détendue ?

— Oui, ça me fait bizarre. Je peux me rhabiller ?

— Oui, vas-y.

J'avais rejoint le paravent et avais remis mes vêtements. J'étais moins stressée. Je repensai à mon histoire, à mes 14 ans et l'épreuve de la salle de bain lors de ma première hospitalisation. J'avais changé. Oui je réussirais à m'en remettre même s'il fallait des années de thérapie pour ça. Je n'avais qu'une vie. Je rejoignis ma chambre plus détendue, plus confiante en l'avenir aussi. J'avais très peu de séances de prévu avec Madame Lagardière, j'allais en tirer parti du mieux que je le pouvais.

On était déjà à la veille des vacances de la Toussaint. Il n'y avait pas d'activités de prévues et j'avais donc déjà réfléchi à ce que j'allais faire de mon temps libre. Comme j'avais eu des semaines de cours chargés, j'avais eu peu l'occasion de voir Annie. Elle me manquait. On allait enfin pouvoir flâner au parc

ensemble et j'allais pouvoir découvrir de nouveaux livres à la bibliothèque. J'étais dans ma chambre. Je venais de finir un exercice de biologie. Je me levai et allai frapper chez Annie.

Personne.

Je frappai à nouveau.

Personne.

Une infirmière passa dans le couloir et s'arrêta à ma hauteur. Brune, les cheveux attachés en chignon, elle m'annonça :

— Annie n'est pas là Jessy. Elle a été transférée très tôt ce matin à l'hôpital.

J'écarquillai les yeux sous la surprise puis je demandai une fois la nouvelle assimilée :

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Elle n'allait pas bien. Elle a piqué une colère hier, on a dû l'endormir et l'envoyer à l'hôpital. Est-ce que tu veux en parler ?

Tout le monde connaissait notre amitié. Deux sœurs. J'acquiesçai et suivis l'infirmière dans le bureau qui leur servait à faire les transmissions d'information, à écouter les patients et à préparer les médicaments. Elle ferma la porte derrière nous. J'étais sous le choc.

— Assis-toi Jessy. Je te cherchais tout à l'heure pour te le dire. Je sais que vous êtes proche toutes les deux.

Je nouai mes mains entre elles. Annie c'était une véritable amie, elle remplaçait toute ma famille. Je répondis le visage triste :

— Oui. On est comme les deux doigts de la main toutes les deux.

Je marquai une pause avant de demander :

— Pourquoi elle a piqué une crise ?

— Je ne sais pas. Est-ce qu'elle t'a déjà parlé de ses problèmes ? questionna l'infirmière.

— Non pas vraiment. On évite le sujet en général.

— Je comprends.

— Elle va revenir quand ?

— Je ne sais pas si elle va revenir.

— Quoi ?

J'écarquillai les yeux sous la surprise. Ma seule amie !

— Elle va être hospitalisée pour plusieurs mois. Elle a besoin d'un suivi constant.

Je baissai la tête et pleurai. Le vieux Scaudel avait perdu son âme. Je me sentis si seule à nouveau, comme si le monde venait de mourir pour la seconde fois. Et puis je relevai la tête. Il fallait trouver un moyen de la contacter, de ne pas la perdre. J'allais écrire chez sa mère, peut-être qu'elle pourrait lui transmettre mes lettres. Je me sentis un peu mieux.

L'infirmière m'observa et puis me demanda :

— Et toi, comment vas-tu, Jessy ?

— Bof ça va comme ci comme ça. Un coup, je vais super bien et puis ensuite, ça ne va plus du tout.

— C'est comme la vie, ce n'est pas toujours comme on le souhaiterait.

Je soupirai. L'infirmière me tapota les épaules.

J'avais écrit plusieurs lettres à Annie mais elles étaient toutes restées sans réponse. Alors, j'avais emprunté beaucoup de livres à la bibliothèque. J'avais commencé à lire "Mon bel Oranger" et les "Allumettes Suédoises". Et puis je continuai toujours à dessiner. J'étais en train de tracer la silhouette d'un arbre quand on frappa à ma porte. Une patiente cria :

— Un appel pour toi Jessy !

J'avais sursauté. Ça ne pouvait pas être ma mère, elle m'avait déjà appelé la veille. Et comme je ne recevais jamais d'autre appel, je me demandai bien qui cela pouvait être. J'avais couru dans le couloir sous le regard réprobateur des infirmières puis avais marché très vite sous leur regard cette fois amusé. J'attrapai le combiné du téléphone.

— Allô ?

— Salut ! C'est Annie.

— Oh salut ! Je suis contente que tu m'appelles !

Un large sourire se fendit sur mon visage.

— Tu aimerais qu'on se voit ? me proposa-t-elle.

— Bien sûr, ça me ferait super plaisir !

— Mercredi prochain je suis libre. Je peux sortir deux heures.

— OK. Tu veux qu'on se retrouve où ?

— Tu m'attends à la gare de Scaudel ?

— Oui ! Pas de problème.

— 10h ?

— OK ça marche !

— À mercredi prochain alors !

— Oui. Salut !

Elle m'avait donné son numéro de téléphone à l'hôpital. Je retournai dans ma chambre impatiente de la revoir. Je repris mon crayon en main et travaillai les ombres de mon saule pleureur. On frappa à nouveau.

— Jessy ? T'es là ? C'est Jean.

Je me levai et allai ouvrir.

— Salut ! Entre !

Il s'assit sur mon lit. Je posai mes pieds sur une chaise, assise sur mon bureau.

— Tu faisais quoi ?

— Je dessinais.

— Je peux voir ?

Je lui tendis mon saule pleureur.

— Waouh. T'es douée ! Je suis impressionné.

— Faut pas exagérer.

— J'exagère pas. T'es douée mais seulement quand tu le veux. Ça te va ?

— Ça me va.

Je lui souriais.

— Elle doit te manquer Annie... Je suis désolé qu'elle soit partie.

— Figure-toi qu'elle vient de m'appeler. Je dois la voir la semaine prochaine.

— Comment elle va ?

— Je sais pas trop. On est pas resté longtemps au téléphone.

— Tu viens à la fête de ce soir ?

— Quelle fête ?

— Aline s'en va.

Aline c'était la fille aux piercings.

— Je sais pas. Je verrai.

— Moi aussi je vais partir. Je ne pense pas organiser une fête alors ça me ferait plaisir que tu viennes.

Je levai les yeux vers lui, surprise.

— Tu pars quand ?

— Dans deux semaines.

Je soupirai. Décidément le Centre était un vrai moulin. Je me sentais ancienne maintenant. Ça faisait longtemps que j'étais arrivée, trop longtemps. Tous ceux que je connaissais finissaient par partir.

— Boude pas. Toi aussi tu vas partir un de ces quatre.

L'idée me parut absurde. C'était ici chez moi. Et puis j'allai aller où ?

— Tu es guéri ?

— Non. Je vais être transféré dans un Centre spécialisé.

— Je vois. (Je le regardai dans les yeux.) Je souhaite vraiment que tu t'en sortes et que tu sois heureux dans la vie.

— Idem. Tu viendras alors ce soir ?

— OK !

— Super ! À plus tard !

Il s'était levé et avait déjà rejoint la porte.

— À plus !

Je repris mon dessin et travaillai mon saule pleureur. On frappa à nouveau. Décidément, je n'étais pas prête de le finir.

— Jessy ? Je peux entrer ?

C'était Mamie Chanterelle. Je me levai pour lui ouvrir la porte. Elle entra.

— Ça va ma grande ?

— Ça va.

— Tu vas avoir un nouvel entretien familial avec le Dr Lépolier. Il souhaiterait que ton père assiste au rendez-vous. Tu es d'accord ?

J'étais étonnée et inquiète.

— Pourquoi il veut que mon père soit là ?

— Parce que c'est ton père justement. Je pense aussi que c'est une bonne idée. Tu n'as rien à craindre.

Ses derniers mots me soulagèrent. Et puis, je sentais bien que de toute façon qu'il faudrait que je lui fasse face un jour ou l'autre.

— Bon d'accord. Ça va me faire drôle de le revoir. Ça fait un bail que je ne l'ai pas vu.

— Il ne te téléphone jamais ?

— Non. Personne d'ailleurs. Il n'y a que ma mère avec qui je suis restée en contact et c'est pas génial.

— Tu verras, ta vie sera très différente quand tu seras indépendante. Ça sera TA vie !

J'acquiesçai. J'en avais une de ces trouilles de mon futur, je ne voulais pas trop y penser. Déjà être confrontée à mon père, ça me suffisait amplement.

— Bon je te laisse. Je te dirai plus tard quand aura lieu ton rendez-vous.

Mamie Chanterelle sortit, me laissant en tête à tête avec mon saule pleureur. Je n'avais plus envie de dessiner. Je redoutais ce maudit rendez-vous. J'attrapai "Mon bel Oranger" et bouquinaï le reste de l'après-midi. Personne ne me déranga à nouveau. Je mangeai rapidement à la cafétéria et rejoignit B2. Jean était là avec Aline. Ils étaient en train de préparer la salle.

— Salut Jess. Tu veux venir voir la zic que j'ai choisie ?

Je hochai la tête et pris les CD. Il y avait un peu de tout : Ben Harper, Metallica, les Dors, etc.

— Alors qu'en penses-tu ? me demanda-t-il tout en asseyant sa marionnette en forme d'oiseau sur une chaise. Je le regardai faire.

— Ça va. Je te propose pas Edith Piaf ?

— Nan... on va commencer dans un quart d'heure. Tu restes ?

— OK.

Je lâchai les CD et me dirigeai vers le buffet. J'attrapai des chips. D'autres patients commençaient à arriver. Je m'installai sur les canapés. Et puis le quart d'heure passa et tous les patients se retrouvèrent dans la salle commune, la majorité assis sur les banquettes.

— Un discours Aline ! lança Nathan.

— Hé, y'a pas que moi qui part. Vas-y Jean, à toi l'honneur.

Jean, le visage cramoisi, leva son verre de coca et se pencha sur Aline. On entendit clairement un "tu me le payeras". Tout le monde souriait. Jean prit finalement la parole.

— Bon et ben. Voilà. Je me casse. (Longue pause) Bon OK, il est nul mon discours. J'étais pas préparé alors faut m'excuser. Bon sérieusement. J'ai été content de vous connaître tous et j'espère qu'on se reverra dans un meilleur endroit que celui-ci. J'espère qu'on s'en sortira tous et qu'on sera heureux et bla bla bla. (Silence)

Tout le monde se mit à applaudir.

— Vas-y Aline, c'est ton tour.

— Hein, euh. Pareil en fait. J'ai pas grand-chose à ajouter.

Jean se pencha à nouveau vers elle et on entendit clairement un "tu te foules pas à ce que je vois". Et puis il alluma la musique. On entendit les infirmières crier "moins fort". On baissa le volume et tout le monde dansa, cria, hurla. On se défoula.

— Jessy tu dances ? me demanda la fille aux piercings.

Je me levai. J'avais envie de tuer mes angoisses, mes problèmes, de tout oublier. Je la pris par la taille et on dansa ensemble un truc qui ressemblait à la Lambada. Je me déchaînai comme jamais je n'avais osé le faire avant. La gamine que tout le monde avait rejetée à l'extérieur avait disparu. Je prenais confiance en moi. On dansa sur la table basse. Soudain j'eus envie de me déshabiller et de jeter mon pantalon aux orties. Je retirai le bas sous les Wou-Hou des autres patients. Et dire que je n'avais même pas bu une seule goutte d'alcool. J'étais pleinement consciente de ce que je faisais. Je voulais tuer toutes mes années de souffrance, de galère, d'angoisse. Oublier les abus sexuels, l'inceste, le sentiment d'être sale. Et puis les infirmières entrèrent.

— Jessy on se rhabille !

Je me mordis les lèvres et enfilai mon pantalon sous le regard amusé des autres patients.

— Et ben t'as du bol. Elles ont été vachement tolérantes. me confia Aline.

— Tu trouves ?

— Ah ouais c'est clair. Je suis pas sûr qu'elles m'auraient réservé le même traitement.

À 21h on arrêta la musique. J'en revenais toujours pas de m'être déshabiller devant tout le monde. J'étais peut-être un peu folle quand même.

C'est aujourd'hui que
commence le reste de ta vie.
Dale Carnegie

Chapitre 21

J'avais hâte de revoir Annie. Elle me manquait terriblement. J'avais terminé toutes mes séances avec Mme Lagardière. Elles m'avaient été très profitables. Cette journée s'annonçait pluvieuse. Un vrai temps d'hiver. Mon professeur principal m'avait conseillé de prendre rendez-vous avec la conseillère d'orientation qui venait deux fois par an au Centre. Je l'attendais, assise dans la salle d'attente du bâtiment des études. Il était 8h tapante. J'avais encore sommeil.

Jamais dans ma vie je n'avais eu l'occasion de penser à faire un métier qui me plaisait, tout bêtement parce que je ne savais pas que c'était possible. Je rêvais de devenir un jour écrivain mais j'avais toujours laissé cette idée dans le monde du rêve. C'était un projet irréalisable. Je n'avais jamais fait partie des bons élèves et quand je regardai le taux de réussite à la fac ou aux concours, je me disais que je n'avais aucune chance nulle part. Alors je n'avais même pas pensé à essayer. Bref, ce n'était pas pour moi. Maintenant je pensais juste à faire un métier qui me permettrait de survivre c'est à dire d'avoir un toit au-dessus de ma tête et de la nourriture dans le ventre.

Au bout de dix minutes, une dame de forte opulence ouvrit la porte d'un bureau annexe et s'avança vers moi. Elle me tendit la main.

— Bonjour, tu dois être Jessy.

— Oui. Bonjour.

— Je t'en prie entre.

Elle me céda le passage.

— Vas-y, assis-toi. Alors qu'est-ce que tu aimerais faire après le Centre ? Poursuivre des études ou travailler tout de suite ? J'étais prise au dépourvue, je n'en avais aucune idée.

— Je sais pas justement.

— Bon. Qu'est-ce que tu aimerais faire dans l'idéal ?

— Être institutrice...

— Ce sont de longues études... ça ne me semble pas

être une bonne idée... Qu'est-ce que tu aimes d'autres ?

Ça se voyait que la dame commençait sérieusement à s'impatienter.

— Je sais pas trop. Les animaux, les fleurs.

— Ça te plairait fleuriste ?

Je repensai à la fille que j'avais croisée l'année dernière et qui avait choisi de vendre des fleurs dans le métro.

— Pourquoi pas ? J'aime bien la mer aussi, les arbres.

— Tu sais je peux pas savoir à ta place. Tu fais quoi pour le moment ?

— Un bac L.

— Tu pourrais faire des études supérieures courtes.

— Oui, j'y ai pensé. Un BTS ? Ce n'est que deux ans et ça me permettrait rapidement de rentrer dans la vie active.

J'étais clairement en train d'abandonner l'idée de faire un métier qui me plairait.

— Oui c'est sûr. C'est ce qu'il y a de mieux pour ça. Tu souhaites être indépendante financièrement rapidement ?

— Oui.

— Bon alors je pense qu'en effet un BTS dans la vente ce serait le plus simple pour toi.

— Je n'ai aucune idée de ce que c'est de travailler. Je sais pas si ça me plaira.

— Tu ne peux pas savoir sans essayer.

— C'est sûr mais si jamais ensuite ça ne me plaît pas, je pourrais pas revenir en arrière.

— Mais si. Tu pourras toujours refaire autre chose.

Je fis une moue dubitative.

— Tu as d'autres questions ?

— Non, pas vraiment.

L'entretien avait duré dix minutes au plus. Un BTS dans la vente semblait la meilleure solution : des études courtes pour trouver rapidement du travail.

Je retournai dans ma chambre l'esprit préoccupé par mon avenir et cette histoire de BTS. Une infirmière me héla :

— Jessy ! Vous pouvez venir une seconde s'il vous plaît ?

Je m'approchai.

— Un rendez-vous a été fixé avec vos parents et le Dr

Lépolier pour la semaine suivante. Tenez voilà le papier.

J'attrapai l'enveloppe et rejoignis ma chambre inquiète. J'ouvris la porte et m'installai à mon bureau. Je lu le papier rapidement :

Rdv mensuel
Le 28 Avril à 14h.
Bât 2, salle 4A

Ça cognait fort dans ma poitrine. J'avais un futur à préparer et mon père à affronter. Courage Jessy, courage. J'étais là, assise dans mon lit à lire mon bouquin quand j'entendis des voix nouvelles dans le couloir. On accueillait une nouvelle patiente. Je me levai pour jeter un coup d'œil. La chambre d'Annie était à nouveau occupée. Ça me faisait bizarre. Les listes d'attente pour rentrer ici étaient très longues. Il n'y avait jamais une seule chambre de vide. Moi j'avais eu de la chance, j'avais essayé de me suicider. Je n'avais pas eu à attendre longtemps.

Je regardai la nouvelle s'installer, soudain très triste. Je refermai la porte et regagnai mon lit. Je n'avais plus envie de lire. Je me sentais seule à présent. Orpheline. Pas de parents, pas de maison, pas de foyer, pas de gâteau le dimanche, pas de "comment s'est passé ta journée ma chérie ?". Rien. Les quatre murs de ma chambre et un hibou qui hulule. Je baissai les yeux. Dire que j'allais revoir mon père. Dire que maintenant je me souvenais de ce qu'il m'avait fait. Mes souvenirs s'imposèrent à moi comme un film d'horreur qu'on ne veut pas regarder. Et je ne pouvais rien faire contre eux, rien. J'étais là, assise sur mon lit, à revoir les attouchements, à me revoir gamine. Je revivais cette horreur, prisonnière de ma mémoire. J'étais en colère, pleine de haine, je voulais sa mort. Il n'y avait pas eu de plainte contre lui.

Soudain je me levai d'un bond avec une idée en tête : appeler Roger, le gars du numéro vert. Peut-être que j'avais encore une chance d'être reconnue, une chance que justice soit faite ! J'avais gardé ses coordonnées quelque part. Je retournai mon sac, attrapai mon vieil agenda et cherchai à toute vitesse. Je décidai de l'appeler tout de suite. Agir c'était la seule chose efficace contre les flashbacks. Je sortis de ma chambre et me dirigeai vers la cabine. Je composai son numéro. J'étais excitée, impatiente, anxieuse. Il décrocha :

— Allô ?

— Allô Roger ?

— Oui.

— Bonjour, c'est Jessy à l'appareil. Vous vous souvenez de moi ?

— Oui je me souviens. Comment vas-tu ?

— Ça va. Je suis toujours en Centre.

— Et ça se passe bien ?

— Oui. (Je marquai une pause. Je réfléchissais.) Je vous appelle parce que je me demande si... je sais qu'il y a une plainte qui a été classée pour mon grand-père mais en fait il y a aussi mon père qui abusait de moi, pas de viols mais des attouchements. Je me demandai si c'était possible de porter plainte maintenant ?

— Écoute. Je pense que ça serait mieux d'y réfléchir un peu avant. Il faut que tu penses à toi, pas à lui. D'accord ?

Je restai bouche bée. J'étais terriblement déçue.

Grand silence. Finalement je répondis :

— Oui, d'accord.

— Allez prends soin de toi. À bientôt Jessy.

Roger raccrocha. Je reposai le combiné du téléphone la mort dans l'âme. Alors, il n'y avait donc aucun moyen d'avoir la justice de mon côté ? C'était pourtant simple non ? Je méritai d'être reconnue dans ma souffrance, que l'on reconnaisse ma position de victime. C'était tout de ce que je demandais. Je n'étais même pas restée une minute au téléphone. Il était peut-être occupé et il n'avait pas eu le temps de vraiment me parler. J'allai le rappeler d'ici quelques jours. Comme ça, je pourrai vraiment dialoguer avec lui. Je retournai dans ma chambre songeuse. Dans le couloir je croisai la nouvelle. Je la saluai brièvement. Je n'avais pas envie de me refaire des amis. Je savais déjà qu'un jour ça allait être à mon tour de partir. Et puis j'avais hâte de revoir Annie.

Ignore les contraintes dans lesquelles tu laisses les autres te confiner. Tu n'as pas de limites. Il n'y a rien que tu ne puisses pas accomplir. Aucune tristesse n'est irréversible...

Eau Tranquille

Chapitre 22

Enfin ! On était mercredi ! J'allais revoir Annie ! J'étais partie de bonne heure pour rejoindre la gare de Scaudel. Je m'étais assise sur un banc en face de l'entrée principale et j'avais guetté de loin les trains, impatiente. Je regardais les passants entrer et sortir de la gare, les arbres bourgeonner puis ma montre. J'étais en avance. Je commençais à m'ennuyer et à me sentir mal à l'aise. J'avais horreur d'attendre. Puis quand les dix heures arrivèrent. Je poussai la porte du hall et pénétraï dans l'enceinte de la gare. Je regardai si les trains avaient du retard, lu les affiches et les petites annonces accrochées au mur et regardai ma montre encore et encore. Annie avait du retard. Je sortis et retournai m'asseoir sur mon banc. J'étais triste. J'avais le pressentiment qu'Annie ne viendrait pas. J'attendis une heure puis soupirai et rentrai au Centre. Annie n'était pas venue. Arrivée au deuxième étage, je décrochai le combiné du téléphone et appelai Annie :

— Je croyais qu'on avait rendez-vous aujourd'hui ? Tu as oublié ?

— Non. Mais je vais pas bien, je suis vraiment désolée.... CLIC

Annie avait raccroché. Je reposai le combiné du téléphone, maussade et retournai dans ma chambre. Je m'assis sur le lit et attendis le regard dans le vide, le regard perdu. J'avais rendez-vous avec le Dr Grévin. Je me relevai pour rejoindre la salle d'attente. Là, je m'assis près de mon haricot et repensai au corbeau de la dernière fois. J'entendis la poignée tourner et regardai la porte s'ouvrir. Le Dr Grévin, maigre et fin se tenait dans l'encadrement de la porte. Il avait l'air fatigué. Et lui, est-ce qu'il allait bien ? À qui parlait-il quand il en avait besoin ? Je me levai et le suivit le long de l'habituel couloir. Je m'assis dans le fauteuil et le regardai :

— Vous allez bien vous ? lui demandai-je.

Silence.

— Vous ne voulez pas me dire si vous allez bien ?

Le docteur me sourit et remis quelques mèches sur le haut de son crâne dégarni, il me dit :

— Ça va. Merci. (Il marqua une pause.) Et vous ? Vous avez eu rendez-vous avec la conseillère d'orientation ?

— Euh oui pas plus tard qu'hier. Je lui ai dit que j'aimais les fleurs alors elle m'a conseillé d'être fleuriste. (Je marquai une pause.) Mais je lui ai dit que je faisais un bac général... (Nouvelle pause.) Elle m'a dit de continuer mes études et de voir ensuite. Alors et ben je suis pas plus avancée. J'ai pensé faire un BTS. Ce sont des études courtes. Je pourrais me débrouiller comme ça.

Le Dr Grévin hocha la tête. Je n'arrivais toujours pas à savoir ce qu'il pensait. J'aurais aimé qu'il m'encourage. J'attendis quelques secondes mais il resta muet. Finalement pour chasser le silence, je lui demandai, repensant à un article que j'avais lu dans un journal féminin et qui traitait d'abus sexuels. Allait-il encore m'enguirlander ? Je me lançai :

— Vous en pensez quoi du pardon ?

Il planta son regard dans le mien et rajusta ses lunettes. Il me dit, le ton bourru :

— On n'est pas à l'église ici !

C'est fou comme je l'adorais ! Elles étaient cinglantes ses réponses !

— D'accord ! Je sais bien qu'on n'est pas dans une église mais ce n'est pas la première fois que j'entends parler du pardon comme moyen d'aller mieux.

— Vous ont-ils demandé pardon ?

— Non.

— Bon alors, vous voulez vous bercer d'illusions ? Une illusion de réparation au même titre que la vengeance ? Vous voulez vous donner ce grand pouvoir qu'est le pouvoir de pardonner ?

Il avait raison.

— Et je fais comment moi alors ?

Le Dr Grévin me sourit. Il ne répondit rien. Je le toisai et lui dis :

— Bon c'est tout je crois. Je n'ai plus rien à ajouter.

— Bien. (Il docteur se leva.) La semaine prochaine je serai en vacances. Votre prochain rendez-vous sera donc en Mai.

Bien ? Comment ça bien ? Non, non ce n'était pas bien ! Pourquoi diable ne me retenait-il pas ? Comme il m'exaspérait parfois ! Surprise et déboussolée un instant, je fis face au vide supplémentaire que l'absence de mon médecin allait créer. Je pris note du prochain rendez-vous dans mon agenda et sortis. Il y avait des séances que je détestais. Elles me donnaient l'impression affreuse de stagner, de n'avoir rien appris. Je me sentais coincée dans un étaiu psychologique. Une impression de ramer à contre-courant. L'angoisse monta et le sentiment de vide que j'avais dans le creux de l'estomac appuyait comme la pointe d'un couteau sur mes poumons. Il s'en fichait de moi. Finalement je n'avais personne sur qui compter, *-personne-*.

Pour combler le tout j'avais rendez-vous avec mes parents et le Dr Lépolier. Il était presque 14h. Ma mère devait arrivée d'un moment à l'autre. Mon père aussi. Je redoutais d'être avec eux. Je me sentais de plus en plus étrangère à ma vie d'avant. Ça faisait bizarre de ne plus vivre en famille. Avoir rendez-vous avec son père et sa mère, ce n'était pas banal ! Je rejoignis mon bâtiment, anxieuse, les yeux baissés et pénétrai dans la salle d'attente. Les fauteuils étaient vides, les murs trop blancs. Je m'assis dans un coin comme si au fond je cherchais à fuir la solitude qui imprégnait la pièce. Une infirmière passa :

— Bonjour Jessy ! Vous avez un rendez-vous ? me demanda-t-elle.

— Oui avec mes parents et le Dr Lépolier.

Elle hocha la tête et disparu au fond du couloir. Une porte sur la droite s'ouvrit, une patiente en larme courut dans le couloir et disparu. L'ambiance était lourde. J'aurais aimé courir moi aussi. Courir loin d'ici. Courir dans un champ de fleurs, des coquelicots et du blé à foison. Le tableau de Monet. Je fermai les yeux.

— Bonjour.

Je rouvris les yeux. Ma mère se tenait devant moi. Adieu beaux coquelicots !

— Bonjour. Comment ça s'est passé à ton travail ? demandai-je en me redressant sur ma chaise.

— J'en ai marre de bosser avec tous ces nuls. J'espère qu'il va être à l'heure ton docteur, j'ai hâte de rentrer avant qu'il

y ait trop de trafic. Ton père est arrivé non ?

Les médecins étaient très souvent en retard.

— Non pas encore.

Mon père entra à ce moment-là. Habillé en costume noir, mallette dernier cri à la main, cellulaire hors de prix et cheveux noir parfaitement lissé, il allait parfaitement avec son ex-femme, elle aussi habillée en tailleur. Tous deux cadres, tous deux ayant réussi leurs carrières, tous deux des gens biens comme on dit.

— Bonjour Jessy, me dit-il avant de s'asseoir un peu à l'écart.

Moi et ma mère, assises l'une à côté de l'autre, mon père en face. Ça faisait un drôle de tableau, une photo de famille fausse avec un cadre faux, du plastique et du cellophane. Ça faisait vomir. J'avais la nausée. Un silence de plomb vint rajouter à l'ambiance funéraire jusqu'à ce que mon père prenne la parole.

— Quoi de neuf ? lança-t-il aux deux personnes qu'il avait devant lui.

Je répondis :

— Pas grand-chose. Je passe bientôt mon bac.

— Ah c'est vrai tu étudies. Tu t'intéresses à ça toi ? Tu sais lire au fait ? me demanda-t-il en ricanant.

J'avais bien compris qu'il essayait de me briser. Il ne m'avait pas du tout manqué. Ça faisait plus d'un an que je ne l'avais pas vu.

— Oui. J'espère l'avoir. On étudie Platon et Rousseau, lui répondis-je une boule de haine coincée dans la gorge.

— Et t'arrives à comprendre quelque chose à ça, toi ?

Je lui répondis sur la défensive :

— Ben oui. Je viens même de finir de lire "Le contrat social".

— Tu connais ça, toi ? C'est compliqué pourtant. Tu m'impressionnes !

J'avais juste envie de pleurer et de hurler. Je ne dis rien, ravalai colère et larmes. Ma mère fit un long "chuuut" et déclara quelque chose du genre "Ça ne va pas recommencer vous deux." Mon père ricana à nouveau. Le Dr Lépolier arriva avec du retard. Il s'excusa. Des poignées de mains s'échangèrent et je suivis mes parents comme si on m'emmenait à l'abattoir. Le chien qu'on traîne, la queue entre les pattes, les griffes sur le carrelage, la petite lumière rouge au-dessus de la porte. Tout le monde s'installa, moi au milieu de mes parents, l'équipe médicale en

face. Mamie Chanterelle en plus n'était pas là. J'étais déçue. Je cherchai un peu de réconfort dans les yeux du Dr Lépolier. Il me regarda et me sourit. Ses yeux à lui disaient quelque chose du genre : "détend-toi, je suis là !". Je me détendis. Le Dr Lépolier déclara à mes parents les mains croisées sur ses genoux :

— Vous n'êtes pas dans un tribunal ici. Vous êtes libre de dire ce que vous voulez. Il n'y aura pas de poursuites judiciaires à votre rencontre.

Ça commençait fort. Je ne compris pas où il voulait en venir. Le Dr Lépolier poursuivit. Il demanda à mon père, les yeux plantés dans les siens :

— Il est très important pour Jessy de se sentir reconnue. Est-ce que vous comprenez ce que je suis en train de vous dire ?

Mon père n'apprécia pas du tout la remarque du Dr Lépolier. Il le méprisa, le regarda de haut, comme il savait si bien le faire avec moi et son ex-femme, et déclara :

— Évidemment que je comprends. Pour qui me prenez-vous ?

— Je souhaite juste jouer carte sur table. Vous savez pourquoi votre fille est ici ?

— À cause de son grand père. Je ne savais pas qu'il avait abusé d'elle sinon je lui aurais tiré un coup de fusil.

— Oui c'est vrai son grand-père à jouer un rôle important dans son mal être.

Le Dr Lépolier marqua une pause. Il reprit :

— Cependant il n'y a pas que son grand-père qui est en cause dans le mal être de Jessy.

Il marqua une nouvelle pause et demanda à l'homme froid et austère qui se tenait en face de lui :

— Vous n'avez rien à dire ? Rien à vous reprocher ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler ! Vous les psys vous lui bourrer la tête avec toutes vos conneries. Vous voyez du mal là où il n'y en a pas !

Le Dr Lépolier resta calme. J'aurais presque pu sentir qu'il me tenait la main. Il poursuivit les yeux toujours rivés à ceux de mon père :

— Pourquoi "les psys" voudraient bourrer la tête de votre fille ? Les psys font ce qu'ils peuvent pour qu'elle aille de mieux en mieux. C'est ce que vous souhaitez aussi, non ?

— Bien sûr ! Je l'aime ma fille !

Je tournai la tête vers mon père surprise. Dieu qu'il savait bien mentir ! Il ne s'était jamais intéressé qu'à lui-même. Un souvenir me revint en mémoire. On était allé à une fête foraine. Il était plus de minuit. Il faisait nuit noire. Et puis il avait garé la voiture et il s'était dirigé vers les manèges, seul. Il avait fermé les portières au cas où on essaye de lui voler sa très belle BMW. Moi et ma mère, on était restées à l'intérieur. Un policier était passé. On avait attendu mon père pendant trois heures enfermées à l'intérieur, *-trois heures-*. Le flic avait observé toute la scène et puis mon père était revenu tout content de ses tours en manèges et il avait déverrouillé les portières et le policier s'était rapproché et le policier avait demandé ses papiers. J'avais regardé cet homme en uniforme par la vitre et l'homme en uniforme m'avait regardée lui aussi. Les papiers étaient en ordre, mon papa était en règle. J'avais deviné les pensées du policier. Il hurlait : je suis désolée ma petite, je suis tellement désolée mais je peux rien faire. Je suis désolée tu entends ! J'avais entendu. J'avais gravé dans ma mémoire son visage et son képi et j'avais mis son regard dans ma poche. Le docteur interrompit mes pensées.

— Lui avez-vous montré des films à caractère pornographique ?

La question frappa. Ça cogna fort. Mon père en fureur répondit :

— Comment osez-vous me demander une chose pareille ?

— Parce que Jessy. (Il marqua une nouvelle pause et me regarda avec beaucoup de douceur.) Parce que Jessy nous a confié que vous lui aviez montré un film à caractère pornographique.

— Elle invente ! Ce n'est qu'une gamine manipulatrice qui est très douée pour transformer la vérité.

En colère, folle de rage, murée dans le silence, ma souffrance éclata en moi. J'étais en mille morceaux. Le docteur poursuivit, en colère cette fois :

— Ah bon ? Et pourquoi ferait-elle ça ? C'est elle qui est ici. C'est elle qui a essayé de se suicider. Vous étiez où lorsqu'elle était à l'hôpital en train de se faire laver l'estomac ? Elle s'en donne du mal votre fille pour manipuler son monde ! Je vous le répète vous n'êtes pas devant un juge !

— Elle n'a pas voulu que je vienne à l'hôpital !

— Et comment expliquez-vous que votre propre fille ne veuille pas de vous quand elle essaye de se suicider ? Je me ferai du souci moi à votre place si mes enfants ne voulaient pas de moi dans un moment pareil !

Mon père baissa ses défenses. Sa belle assurance tomba. Le Dr Lépolier lui demanda à nouveau :

— Lui avez-vous montré un film à caractère pornographique ? Il n'y aura pas de poursuites judiciaires, je vous le redis. Je pense que c'est très important pour elle par contre que vous reconnaissiez les faits.

Mon père me regarda avec mépris. Il y eut un grand silence. Et puis au bout d'un moment, hautain il répondit :

— Oui d'accord. C'est arrivé une fois seulement mais ce n'était pas porno, érotique si vous voulez. De toute façon ça passe sur toutes les chaînes ce genre de chose, alors !

— Merci c'est tout ce que je souhaitais entendre. Tu as entendu Jessy ?

Je hochai la tête. Comme il était beau le Dr Lépolier ! Je lui souris. Le docteur me demanda en penchant la tête :

— Tu veux dire quelque chose à ton père ?

J'étais contente. Ma colère s'était envolée. Je fis grincer mes dents, espiègle je me retournai vers mon père et lui demandai :

— Dis papa, pourquoi tu ne veux pas te marier avec moi ?

Un grand silence tomba sur l'équipe médicale et sur mes parents. Le Dr Lépolier demanda, amusé, à mon père :

— Alors, pourquoi ?

Mon père bafouilla. Finalement, il répondit. Il s'était tourné vers moi :

— À cause de l'interdit de l'Inceste. Tu connais Peau d'âne ? Et bien voilà pourquoi.

La séance s'arrêta sur les derniers mots de mon père et sur le conte de Charles Perrault. La peau d'âne glissa sur le sol et les poignées de mains s'échangèrent à nouveau. Mes parents s'en allèrent. Les médecins me regardèrent avec espièglerie. Peau d'âne fuyait son père ! C'est lui qui ne savait pas pourquoi il ne fallait pas se marier avec sa fille ! Ce fut une révélation comme si mon père avait avoué pour la deuxième fois. J'étais aux anges. Je me rappelai ma grand-mère et ma tante qui ne m'avaient jamais cru. "Ton père c'est quelqu'un de bien. Il ne peut pas faire une

chose pareille voyons !". Et les petits mots méchants et cruels s'envolèrent. Peau d'âne s'était enfuie ! Peau d'âne avait composé le numéro vert !

Je regagnai ma chambre le cœur plus léger. Mamie Chanterelle me héla au passage pour mon traitement tout en me disant :

— Tu as été théâtrale cet aprem.

— Vous êtes déjà au courant ?

— Tu parles ! Ça n'arrive pas souvent ce genre de chose.

On échangea un regard complice.

— C'est dommage que vous n'ayez pas assisté à l'entretien.

— C'est comme ça. On ne fait pas toujours ce qu'on veut.

J'avalai mes comprimés et rejoignis ma chambre. C'était à cause d'eux que j'allais si mal, à cause d'eux que ma vie était devenue un enfer. J'avais envie de justice, ça me rendait malade l'idée de ne pas être reconnue, d'être niée. Je rêvais de réparation, d'excuses, d'un dénouement. Je me levais pour téléphoner à Roger. J'avais décidé de porter plainte contre mon père. Je composais le numéro. J'étais tendue.

— Allô ?

— Roger ?

— Oui ?

— C'est Jessy.

— Bonjour Jessy. Tu vas bien ?

— Ça va. Je viens juste d'avoir un rendez-vous familial avec mon père. Il a avoué alors je suis contente. J'aimerais porter plainte contre lui. J'aimerais avoir votre avis.

— Écoute, on en a déjà parlé la dernière fois. Je ne pense pas qu'il sera condamné s'il y avait une plainte de déposer.

Ça commençait mal cette conversation.

— Parce que ce n'était pas un viol ?

— Non même pour des viols ça se termine souvent comme ça.

J'avais le cœur qui battait à tout rompre. Il était en train de me dire que je pouvais dire adieu à la justice.

— Désolée mais je ne comprends pas cette justice qui

profite à ces porcs. On ne me croit pas quoi.

— Ce n'est pas une histoire de te croire ou pas mais quand il n'y a pas de preuve il y a la présomption d'innocence, tu comprends ?

— Et la présomption de victime alors ? Je comprends que vous ne voulez pas m'aider !

J'avais haussé le ton. J'étais dégoûtée. Tout me paraissait tellement plus facile quand je les imaginais en taule.

— Enfin merde ! Écoute, tâche de prendre soin de toi, d'être heureuse. Oui la justice est pourrie, oui ce qui t'es arrivée c'est injuste mais c'est comme ça et ni toi ni moi ne pouvons changer le monde. C'est toi qui comptes. Pense à toi.

J'avais la nausée. Il n'y aurait donc jamais de justice, jamais de reconnaissance, jamais rien. J'allais devoir vivre avec cette injustice, cette non-reconnaissance toute ma vie. J'étais en colère, triste, frustrée. J'avais envie de tout casser, de les tuer moi-même, de tuer tous les gens qui m'avaient fait souffrir, de tuer tous ceux et celles qui m'avaient culpabilisée. Seulement je n'étais pas une tueuse, j'étais juste une gamine écrasée par une douleur sans fond.

— Au revoir. Je vous rappellerai pas. J'ai compris le message.

— Au revoir Jessy.

Je raccrochai et longuai le couloir en larmes. Je croisai la nouvelle. Elle était d'origine maghrébine, très belle, plus âgée que moi. Elle s'arrêta à ma hauteur.

— Salut. Je m'appelle Safia.

Elle me regardait pleurer, gênée. J'étais désolée de lui imposer ça.

— Tu veux venir dans ma chambre, me proposa-t-elle.

J'imaginai Annie avec ses chaussons en forme de lapin debout dans l'encadrement de la porte. Je baissais les yeux. Annie n'était plus là.

— Oui, d'accord.

On entra. Je m'assis sur le lit, Safia m'imita.

— Je t'ai déjà croisé plusieurs fois mais je n'ai jamais eu l'occasion de te parler. Ça fait longtemps que tu es arrivée au Centre.

— Un an et demi environ.

— Pourquoi tu pleures ?

Je soupirai.

— Parce que je suis dégoûtée par la justice. J'ai subi des abus sexuels et j'aurai aimé être reconnue, enfin qu'il y ait un procès.

— Je comprends. Moi c'est mon frère qui m'a violé.

Je tournai la tête vers elle.

— Tu as déposé plainte ?

— Non. C'est trop laborieux comme processus et à la fin on te récupère en miettes.

— Ça dépend.

— Non, crois pas ça. Même quand ça se passe pour le mieux, tu dois toujours vivre avec tes souvenirs. Et puis, ils finissent toujours par sortir plus tôt que prévus... Les peines sont super légères. (Elle marqua une pause) Écoute pourquoi tu ne viendrais pas avec moi faire un jogging ? Ça te défoulerait !

Elle avait raison et j'avais vraiment besoin de me vider l'esprit. J'acquiesçai.

— Tu me donnes cinq minutes pour me changer ?

— OK. Je t'attends devant l'entrée.

Je retournai dans ma chambre enfiler mes baskets. Je déchirai la page où il y avait le numéro de Roger et la jetait à la poubelle. Je courus rejoindre Safia, le cœur meurtri et angoissée. Ce soir-là je courus jusqu'à l'épuisement. Ça creva ma colère et noya ma tristesse. De retour au Centre, je laissai Safia regarder la télévision avec les autres et regagnai ma chambre épuisée.

L'espoir porte un costume de plumes,
se perche dans l'âme et inlassablement
chante un air sans paroles; mais c'est
dans la tempête que son chant est le
plus doux.

Emily Dickinson

Chapitre 23

Je n'arrivais ni à étudier ni à me concentrer. J'écoutais en cours, mais dès la fin de la leçon, je replongeais dans mes problèmes de tous les jours. Les examens approchaient et je relisais mes fiches de lecture sans rien retenir. Je n'avais pas le droit d'échouer ! Que deviendrais-je sans diplômes ? Et sans le bac pas d'études supérieures. Il restait toujours la possibilité de faire un petit boulot mais ça ne donnait pas accès aux logements où il fallait trois tonnes de garanties avec la caution de papa maman.

L'échec, c'était pour ceux qui avait un chez soi et de la nourriture garantie chaque soir dans leur estomac. J'allais bientôt être majeure. Adulte aux yeux de la loi. Déjà que les ados qui vont mal, on s'en fout alors les adultes ! On m'avait retirée de ma famille... mais j'allais bien devoir aller quelque part si je voulais étudier ! Et les bourses ce n'était que pour les enfants qui avaient des parents morts pour la patrie ou qui avaient d'excellentes notes ou bien encore qui avaient des parents avec des petits revenus. J'avais des parents pleins de fric qui n'en avaient rien à foutre de moi. J'avais deux choix : retourner chez ma mère ou vivre dans un logement social en colocation avec d'autres patients du Centre. Bien sûr, on ne pouvait pas choisir avec qui vivre et j'avais eu pas mal d'échos négatifs : c'était sale, déprimant et enfumé.

Je ne voulais pas aller à la rue comme certaines patientes que je voyais se prostituer et tomber dans la drogue. Je voulais m'en sortir. J'avais décidé de retourner chez ma mère. Je nourrissais toujours l'espoir qu'elle allait changer, qu'un jour elle allait me comprendre et que je pourrais enfin compter sur elle. J'avais tellement envie d'y croire encore. Et puis au pire je me suiciderais. Alors les révisions du bac, ça m'était difficile. Ça me renvoyait à mon avenir. Je pris ma tête entre mes mains et laissa

couler mes larmes. Qu'est-ce que j'allais devenir ? On toqua à la porte. Je me passai une main sur le visage et répondit sans me lever :

— Entrez !

Mamie Chanterelle entra et ferma la porte derrière elle avant de s'avancer vers moi.

— Comment vas-tu ?

Je haussai les épaules et répondis :

— Bof, pas génial.

L'infirmière s'assit sur le lit. Je me retournai en appuyant mes coudes sur les bras de la chaise.

— Qu'est ce qui ne va pas ma cocotte ?

— Je me demande ce que je vais devenir.

Je me remis à pleurer. Mamie Chanterelle me regarda avec un grand sourire, prête à me communiquer sa joie de vivre, son optimiste et sa bonne humeur.

— Comment penses-tu que ça va se passer l'après Centre ? Tu as pensé aux études que tu voulais faire ?

— Oui... justement je me demande si je vais en être capable. Je voudrais faire un BTS commercial, comme ça je pourrais trouver un job rapidement, m'en sortir mais j'ai peur de retourner dans ma famille.

— Oui je comprends. Il va falloir que tu dresses des barrières entre toi et ta mère Jessy. Il va falloir que tu te protèges d'elle et que tu te concentres sur tes projets. Ça ne va pas être évident mais on a tous bon espoir pour toi.

Je relevai la tête et la regardai droit dans les yeux.

— J'ai peur de finir sur le trottoir.

— Non pas toi.

— Comment vous pouvez en être si sûr ?

— Tu as beaucoup de ressources en toi. Je sais que ce sera dur mais tu vas t'en sortir. Il y a quelque chose en toi qui est restée intacte.

Je ne pleurais plus et m'accrochais à l'espoir qu'avait fait naître en moi l'infirmière. Je bouillais de rage contre cette famille qui m'avait brisée. Je dis à l'infirmière en colère :

— Si seulement on pouvait rétablir la peine de mort et tous les tuer ! Parfois j'aimerais les tuer moi-même plusieurs fois, les faire souffrir comme ils m'ont fait souffrir. C'est injuste ! Eux ils vivent tranquilles alors que moi je trime comme une

malade, alors que moi je fais des cauchemars toutes les nuits !

— Je ne suis pas certaines qu'ils se sentent tranquille. Tu ne peux pas changer les gens. Apprends à les accepter tels qu'ils sont.

— C'est facile à dire !

J'avais horreur qu'on me remette à ma place, qu'on me dise des choses que je ne voulais pas entendre, c'était comme mettre de l'alcool à 90 sur une plaie béante. Ça faisait très mal. L'infirmière me sourit et me dit :

— Je sais que c'est facile à dire. Je sais bien mais regarde tout ce que tu as accompli ! Regarde la belle jeune fille que tu es devenue. Si je te dis tout ça c'est parce que je sais que TOI tu peux l'accepter et que TOI tu vas t'en sortir. Tu es quelqu'un de bien, contrairement à eux.

Ma colère retomba. Mamie Chanterelle devait sûrement dire ça aussi aux autres patients mais peu importe. Elle me le disait à moi. Je pouvais m'en sortir ! L'infirmière se leva et se dirigea vers la porte. Elle me dit avant de la refermer :

— Courage pour tes révisions !

J'acquiesçai et me remis droite sur ma chaise. "Accepter les gens tels qu'ils sont. On ne peut pas les changer. Toi tu vas t'en sortir !". Je jetai mes bouquins à l'autre bout du bureau et soupirai. Accepter ce qu'on m'avait fait. Non, il en était hors de question ! Pourtant je n'avais pas le choix. Je ne pouvais pas ignorer ce qui m'était arrivée. Je rêvais toujours de justice. Si Roger n'avait pas voulu m'aider, il me restait la possibilité de contacter un avocat public c'est à dire gratuit. Je me levai et allai parcourir l'annuaire. Je trouvai le numéro d'une avocate dans la circonscription juridique où avait eu lieu le classement sans suite. Je l'appelai et pris rendez-vous. Elle avait un créneau le samedi matin de la semaine prochaine. Ça me laissait le temps de trouver une idée pour convaincre ma mère de m'y emmener.

Bien sûr, on s'était engueulées. Bien sûr, j'avais piqué une crise de nerf mais j'avais eu raison de ma mère. Elle m'y avait conduit à reculons. J'étais motivée, acharnée dans ma poursuite à me faire reconnaître en tant que victime. J'étais pleine d'espoir et je rêvais à ce jour où le juge allait prononcer devant moi et devant mon père le mot magique : COUPABLE ! J'étais persuadée que la justice allait me donner ma liberté et cette reconnaissance que j'attendais tant. La voiture se gara devant une maison en pierre meulière. Je descendis rayonnante d'avoir pris

la situation en main. On entra. L'avocate nous reçut de suite. On s'assit en face d'elle. Dans la trentaine, blonde, avec des lunettes, elle nous lança un sourire radieux.

— Bonjour, alors Jessy pourquoi voulais-tu me voir ?
J'y allai franco.

— Pour porter plainte contre mon père pour abus sexuels.

— Tu es sûr que tu veux perdre ton temps la dedans ?
Sa question me désarçonna. Elle poursuivit :

— Bon dis-moi ce que tu lui reproches à ton papa, je te dirais ce que j'en pense.

Je lui détaillai les trucs sordides. J'avais tellement l'habitude d'en parler que ça ne me touchait pas du tout de raconter encore et encore les mêmes souvenirs. J'étais de toute façon trop angoissée pour ressentir quoique ce soit. L'avocate me tendit un grand sourire.

— Tu sais, je pense que ton père t'aime très fort et qu'il n'a pas pensé à mal. C'est vrai qu'il y a des choses qui ne sont pas normales et je comprends que tu souffres mais tu sais, si tu portes plainte, il faudra que tu fasses face aux conséquences. Ta mère ira en prison aussi "pour non-assistance à personne en danger". Tu y as pensé ? Je ne pense pas que tu ais envie que ça lui arrive, non ? Où iras-tu après le Centre si elle va en prison ? Elle t'aime ta maman. Et puis ce n'est pas très grave ce qui t'es arrivée, tu vas t'en remettre. Ils ne t'ont pas violée.

J'étais écœurée, déçue et triste à n'en plus finir. Je voulais rentrer au Centre. Ça ne servait à rien de rêver, à rien de garder espoir, à rien de chercher une reconnaissance. Ma mère souriait et bien sûr approuvait l'avocate. Cette dernière me reposa la question :

— Alors on s'arrête là ? Tu ne veux pas envoyer ta mère en prison ?

Je fis non de la tête sans rien dire. On se leva et on échangea à nouveau des poignées de main. Je demandai à ma mère de me ramener au Centre. Je n'avais aucune envie de passer le reste du weekend avec elle. La voiture s'arrêta devant l'allée des marronniers. Je claquai la portière sans dire un mot et montai les escaliers la tête baissée. Arrivée à l'étage, je toquai à la porte de l'infirmierie.

— Jessy ?

Une infirmière de nuit que je connaissais à peine,

m'accueillit. Je la regardai dans les yeux.

— Je vais rester ici pour le weekend, ça ne vous embête pas ?

Elle m'avait invité à entrer et à m'asseoir. J'avais ajouté, brève :

— Je vais me coucher. Bonne soirée.

— Jessy, avez-vous mangé ?

J'étais sur le palier.

— Non mais je n'ai pas faim.

L'infirmière chercha mon regard. J'ajoutai :

— Je n'ai pas envie de parler. J'ai envie d'oublier que j'existe pour ce soir.

— Je suis là si vous avez besoin d'être écoutée. N'oubliez jamais ça. Revenez si ça ne va pas. D'accord ?

Je hochai la tête et regagnai ma chambre.

Comme tous ceux qui n'ont rien, je vis de rêves.
Anzia Yezierska

Chapitre 24

Il faisait beau tous les jours alors la professeure d'histoire avait déplacé la salle de cours sous l'arbre au milieu de la pelouse. J'étudiais sous le feuillage, allongée dans l'herbe. Quelques semaines étaient passées depuis que j'avais vu cette avocate et mon psy m'avait épaulée, les infirmières aussi. Ils m'avaient récupérées en miettes et avaient réussi à me redonner l'espoir de m'en sortir un jour. Je n'avais pas besoin de cette justice pourrie. Je faisais de mon mieux pour écouter les derniers cours de l'année malgré le stress des examens qui approchaient. Platon et Nietzsche me narguaient. Eux ils étaient morts et ils n'avaient pas d'examens à passer. Ma prof s'allongea dans l'herbe avec un bouquin ouvert devant elle.

— On est mieux là qu'à l'intérieur. Aujourd'hui on va étudier quelque chose de différent.

Elle distribua un polycopié. Je fus tout de suite attirée par le titre :

DECLARATION UNIVERSELLE DES DROITS DE L'HOMME.

Je lus, je m'arrêtai, je lus encore. L'article 3 m'avait frappé. Je levai les yeux de ma feuille et la regardai à nouveau. Ce n'était pas possible, je rêvais ! Mais les mots étaient encore là, écrits noir sur blanc !

Article 3 : Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne.

Les Hommes l'avaient marqué. Oui, ça aussi. L'idée me frappa, fit écho en moi. Pour la première fois, je me considérai comme un être humain, comme une personne. Cette prise de conscience me bouleversa. J'étais un être humain ! Oui, moi aussi j'avais ce droit ! LE DROIT DE VIVRE ! C'était terrible. Personne ne me l'avait jamais dit avant. La professeure

documenta, détailla le polycopié et on partagea l'histoire des Droits de l'Homme. Ce fut un cours magistral, incroyable, beau et passionnant ! Ma vision des choses en fut chamboulée.

C'était ça que je devais faire pour m'en sortir, c'était changé de point de vue. Le Dr Grévin m'avait souvent répété : "il y a Votre histoire et Leur histoire". Je comprenais enfin. Je devais définir la limite entre moi et eux. Je décidai de leur laisser tout le mal qu'ils m'avaient fait, ça c'était Leur histoire ! C'était à eux de vivre avec, pas à moi ! Moi je devais déjà vivre avec mes souvenirs, c'était suffisamment lourd à porter. Je les maudissais. Je ne savais toujours pas quoi en faire ! "Accepter ce qu'ils vous ont fait". Oui, d'accord mais qu'est-ce que ça allait changer de les accepter ? Ça n'allait pas les faire disparaître ! Et puis j'étais sans arrêt angoissée ! Et à cause de ça je ne pouvais rien ressentir d'autre. J'étais un être humain avec des tas de souvenirs horribles dans la tête, des tas d'idées noires et qui ne savait pas quoi faire d'un tas de questions ignobles et culpabilisantes. Tout ça, ça faisait une grosse boule de souffrance nauséabonde que je me trimbalais tous les jours. Je savais que ce qui m'étais arrivée ce n'était pas de ma faute, je savais que je n'avais rien à voir avec eux et que je devais balayer les idées fausses que j'avais sur le sujet. Mais voilà je luttais contre la société, contre ma mère, contre les médias. Je lisais ce qui se passait dans les autres pays sur le sujet. Ici ou ailleurs on culpabilisait toujours les victimes d'une manière ou d'une autre. Je lisais des brochures où on demandait aux enfants de dire "non", je voyais des affiches pour que les pédophiles soient soignés et je m'en prenais plein la figure tout le temps. Tout était en complet décalage avec ma souffrance qui restait niée, avec ma réalité, avec ce que je vivais. Souvent je m'étais dit que si j'avais été née dans un monde parfait avec des gens autour de moi qui ne m'avaient pas cassée après mes révélations, jamais je n'aurai été aussi mal. Si la société entière avait déjà eu toutes ses réponses que je m'acharnais à trouver, j'aurai été mieux et vite. Mais l'image des victimes était négative, ça rebutait tout le monde et très peu de gens cherchaient à y comprendre quelque chose. J'avais le droit de vivre ! Un jour j'allais écrire un livre, histoire d'essayer de changer un peu la société dans laquelle je vivais et contre laquelle j'avais passé tant de temps à me battre. J'étais motivée.

Je n'avais rien à voir avec ce qu'on m'avait fait. C'étaient LEURS abus sexuels, pas les miens. Je n'avais rien à voir avec eux, avec ce qu'ils m'avaient fait. C'était LEUR merde.

Jamais, je ne laisserai ce qu'ils m'avaient fait, gâcher ma vie. Jamais, je ne laisserai les traumatismes faire de moi ce qu'ils voulaient. Non, je deviendrai qui je voulais être. Ma vie n'était pas brisée. Ma vie était devant moi.

Soyez le changement que
vous voulez voir dans le
monde.

Mahatma Gandhi

Chapitre 25

La petite voix dans ma tête continuait à me tourmenter et la faire taire n'était pas si facile malgré toute la bonne volonté que j'y mettais. J'avais des sauts d'humeur fréquents. Heureuse et les dix minutes d'après, malheureuse. J'étais maintenant plus armée pour affronter mes idées noires mais je tanguais souvent entre les deux opposés et j'avais dû mal à y trouver un équilibre.

Mes vacances à Falmouth me paraissaient déjà très loin. L'atmosphère dépressive du Centre prenait ses aises et m'affectait. Mon sourire aussi facilement venu était aussi facilement parti. Au lycée ça ne se passait pas trop mal. J'avais des notes au-dessus de la moyenne, j'assistais à tous les cours et je faisais mes devoirs. C'était déjà ça de pris. J'étais souvent assise à mon bureau, la tête posée sur mes mains à me dire que je n'étais pas plus souillée qu'une autre fille, que je n'avais rien de moins qu'elle et les minutes qui suivaient je me disais tout l'inverse parce que à elle, ça ne lui était pas arrivée.

Pourtant je sentais tout au fond de moi que la première pensée était la bonne. Ce n'était pas nier ce qui m'était arrivée que de vouloir me préserver d'idées qui clairement ne me faisaient aucun bien. M'en sortir c'était construire un enchaînement de pensées qui me permettrait de bien vivre avec moi-même. Alors j'essayais de construire un schéma comme ça :

*Accepter les abus = OK, ça m'est arrivée mais ce n'est pas pour
ça que je suis une personne diminuée = accepter d'avoir souffert
= je peux vivre avec.*

Autant dire que c'était tout un casse-tête ! Mon seul repère, c'était ma souffrance. Dès que je me cognais à une idée qui me faisait souffrir, je me disais qu'elle devait être fausse. Je gardais en tête que je n'avais rien à voir avec les abus, j'étais une victime et je me récitais autant que je le pouvais les mots du Dr Grévin. Pour moi, "m'en sortir" ça voulait dire "ne plus souffrir".

Et je faisais de mon mieux pour ne plus penser aux petites méchancetés entendues à droite à gauche. Pour mieux me protéger, j'avais décidé de passer quelques week-ends au Centre au lieu de rentrer chez ma mère. J'étais fatiguée de lutter contre elle. Cette guerre contre l'Extérieur m'usait.

Comme toujours près de mon haricot, j'attendais le Dr Grévin. Il était en retard. Ce n'était pas normal, lui qui d'habitude était toujours à l'heure. Je m'inquiétai et me levai pour poser la question à la secrétaire qui gérait les psychothérapies. Je demandai :

— Bonjour. Je suis Jessy, j'ai rendez-vous avec le Dr Grévin mais comme il est en retard il m'a peut-être oublié...

La secrétaire avec son sempiternel chignon sur la tête me sourit et répondit :

— Oui Jessy. Je sais que tu as rendez-vous avec lui. Ça m'étonnerait beaucoup de lui qu'il t'ai oublié. Je pense qu'il a dû avoir un problème et qu'il ne peut pas joindre le Centre pour le moment...

À ce moment-là, le Dr Grévin entra. Il nous regarda, moi et la secrétaire, enleva son manteau et nous salua :

— Bonjour. J'ai eu un problème avec ma voiture. Jessy je suis à vous dans une minute. Attendez-moi dans la salle d'attente je vous prie.

Il m'accompagna vers ma plante verte. Je m'assis près des feuilles.

Mon docteur n'était pas mort. Mon docteur ne m'avait pas oubliée. Tout allait bien ! Cinq minutes plus tard, je l'entendis marcher dans le couloir. Je me levai prête à le saluer quand je me souvins que je lui avais déjà dit bonjour. J'étais perturbée. Il me regarda, me sourit et retourna dans le fameux couloir où je le suivis. Je serrai contre moi mon sac à main. Il referma la porte derrière moi et rejoignit son fauteuil en cuir noir.

— Je m'excuse d'être en retard, commença-t-il.

— Je suis contente que vous ne m'ayez pas oubliée, lui dis-je soulagée.

— Vous pensiez que je vous avais oubliée ?

— Oui ou que vous étiez mort.

Il rit et me dit :

— J'ai encore toute ma tête et je ne suis pas mort !

— Tant mieux !

Il rit encore.

— Oui en effet ! Tant mieux !

Je regardai mes chaussures et je passai mes pieds derrière les barreaux de la chaise. Le docteur me demanda de bonne humeur :

— De quoi voulez-vous me parler aujourd'hui ?

— Euh je ne sais pas. J'y ai pas trop réfléchi à vrai dire. J'ai passé une semaine avec des hauts et des bas. Je me suis engueulée avec une patiente. C'était sur le sujet qui me touche alors je lui ai sorti ce que mon père m'avait fait et ça l'a calmée !

Le docteur retira ses lunettes et les essuya avec le revers de sa chemise. Il me dit d'un ton neutre :

— Arrêter d'utiliser votre histoire comme une arme. Ce qui vous est arrivé c'est personnel. Vous pouvez le partager, le garder pour vous mais ne pas l'utiliser de cette manière.

Je restai bouche bée. Je ne m'étais pas attendue à cette réponse. Je baissai les yeux. Il avait raison.

— Oui je comprends.

— Vous n'êtes pas obligée d'en parler à tout le monde et vous n'êtes pas obligée de le garder pour vous.

— C'est comme ça qu'on s'en sort ? Vous pensez qu'un jour je n'y penserai plus tous les jours ?

— Oui. Vous y penserez sans doute de temps en temps quand *Vous* le déciderez mais ça ne vous touchera plus autant. Vous pourrez à nouveau regarder le journal télévisé sans que ça vous blesse comme ça le fait en ce moment.

— Ma mère éteint toujours les news ou change de chaîne.

Le docteur acquiesça. Il me demanda :

— Vous arrive-t-il de vous imaginer ne plus penser à tout ça ?

— Non pas vraiment.

— Comment vous auriez aimé qu'elle soit votre famille ?

Je réfléchissais. Charles Ingalls sonna dans ma mémoire. Je répondis :

— Comme dans les séries américaines !

— C'est positif d'utiliser votre imagination pour savoir comment vous auriez aimé que les choses se passent.

— J'aimerais savoir ce que ça fait que d'avoir un câlin avec un homme... Cet été j'ai demandé à quelqu'un de m'en faire un.

Le docteur leva un sourcil. Je poursuivis, les yeux rivés à mes chaussures :

— Oui. Je... je lui ai expliqué pourquoi. Tout ça. Et puis je lui ai dit que j'aimerais savoir ce que ça faisait. Alors et ben, il l'a fait. Mais j'avais tellement peur que je n'ai rien ressenti. J'étais terriblement déçue...

Le docteur souleva le deuxième sourcil. Il resta muet. Je poursuivis :

— Parfois j'imagine que je fais un câlin avec un homme mort dans son cercueil. Je sais c'est glauque.

— Un homme mort ça ne peut ni violer ni tuer.

— Oui c'est pour ça, lui répondis-je heureuse d'être comprise dans mes idées bizarres.

Le docteur hocha la tête, triste. Angoissée, je croisais mes doigts et osai à peine le regarder. J'avais bien envie de lui demander. J'avais déjà osé le numéro vert, je pouvais bien prendre ce risque aussi. Je pris mon courage à deux mains et demandai, anxieuse :

— Vous ne voulez pas me faire un câlin vous ?

Le docteur cilla et ne répondit pas. Je n'arrivais pas à deviner ce qu'il pensait. Un ange passa dans la pièce traînant avec lui un immense voile de silence. Je baissai les yeux, terriblement triste et gênée. J'étais allée trop loin. Je m'en voulu et regrettai ma demande. Le silence dura. Je le brisai :

— Sinon, j'ai fait des cauchemars aussi.

— Oui ? Vous voulez me les raconter ? me demanda le Dr Grévin, heureux que j'ai changé de sujet.

— J'ai rêvé que je me suicidais. Je me jetais par la fenêtre. Je me suis réveillée avant d'atterrir. Et l'autre rêve j'étais dans un cimetière où il faisait beau. Un grand soleil. Il n'y avait pas un bruit. J'ai regardé les tombes et j'y ai vu la mienne au milieu de celles de mes parents. Puis il y a un homme qui est venu et il a commencé à déterrer les cadavres. C'était horrible ! Je me suis réveillée tellement sous le choc. J'avais la nausée.

— Oui en effet. (Il marqua une pause.) Est-ce que vous faites parfois des rêves ?

— Rarement mais ça m'arrive.

— Oui ? Vous voulez m'en raconter un ?

— J'ai rêvé une fois que je volais au-dessus d'un champ de neige. C'était la nuit et il y avait plein d'étoiles. C'était extraordinaire.

Mon visage s'éclaira sous le souvenir de cette nuit où je m'étais transformée en oiseau. Le docteur m'incita à poursuivre. Il y'en avait marre des cadavres.

— J'étais seule en fait et je courais sur une colline quand tout à coup je me suis envolée dans les aires. Je me suis sentie si libre, comme un oiseau ! J'aime beaucoup les oiseaux pour cette raison.

— Oui, c'est un beau rêve. On va s'arrêter sur cette note ?

J'approuvai. Je ressentis tout le bien être que j'avais éprouvé dans mon sommeil. L'entrevu prit fin et je retournai dans ma chambre. Je m'allongeai sur mon lit et repensai au Dr Lépolier. Il était jeune ce docteur. Marié et déjà trois enfants que j'avais vu sur une photo encadrée dans son bureau. Je fermai les yeux et le vis près de moi.

Je rêvais. Lui et moi, on était face à face dans une chambre d'hôtel. Il était tard. On s'était croisés dans les couloirs et il m'avait demandé de le suivre. J'étais montée dans sa voiture sans rien dire. Il avait ouvert la porte de la chambre et l'avait refermée derrière moi. Il s'était assis à un bureau et il m'avait regardée. Il m'avait demandé :

— Que penses-tu de toi ?

— Je ne sais pas. Pas grand-chose. J'étais gênée.

— Tu te trouves jolie ?

— Non je ne me trouve pas belle.

— Pourquoi tu ne te trouves pas belle ?

— J'aime rien chez moi.

— Déshabille-toi, m'avait-il demandé, autoritaire.

Et je m'étais faite docile. J'avais fait glisser mon pantalon et mon pull sur le sol puis mes sous-vêtements. J'étais nue devant lui. Il me regardait, entière. Je baissai les yeux et pinçai mes cuisses. Je me détestais. Le docteur se leva, m'attrapa par le bras et me plaça devant le grand miroir de la penderie. Je ne voulais pas relever la tête. Il s'était placé derrière moi et d'une main m'avait attrapé le menton pour que je fasse face à mon reflet. Contrainte, j'avais relevé les yeux. Je regardais mon corps

entier dans la glace. Le reflet du docteur me ramena alors à la réalité et je plongeai mon regard dans le sien. Je me regardais à nouveau. Comme s'il devinait mes interrogations, le docteur Lépolier regarda mes seins, mes cuisses, mon pubis et me dit tendrement :

— Je te trouve jolie, moi.

Je le regardais par l'intermédiaire du miroir. Il continuait à m'observer. Je me caressai quand on frappa à la porte.

Retour à la réalité ! J'ouvris grand les yeux et sortis la main de mon pantalon. Il manquait plus que ce soit lui. Je me redressai, me rhabillai et essayai de paraître naturelle. Ce fut difficile. J'ouvris la porte et poussai presque un cri. Le Dr Lépolier se tenait devant moi accompagné de plusieurs personnes que je ne connaissais pas. Le docteur me regarda puis aperçu mon chemisier ouvert. Il s'excusa à la hâte :

— Je suis désolé. Je ne voulais pas te déranger. Je reviendrais plus tard.

BON SANG !

La porte se referma et je me mordis nerveusement les lèvres puis me regardai dans la glace et aperçu mon chemisier mal reboutonné et me mordis les doigts à pleine dents. Je n'en loupais pas une ! Je me sentis terriblement gênée. Comment c'était possible une chose pareille ? J'étais rouge, mortifiée, confondue dans mon désir. Et mince et flûte et zut ! Crapadouille ! Pourtant pour la première fois, j'avais fait un premier pas vers mon corps. Je repensai à mon fantasme, un homme intègre comme ça, ça ne pouvait pas exister. Et puis je repensais à l'infirmier, à Malcolm, au Dr Grévin et à lui... J'avais tort, il y avait des hommes biens dans ce monde.

Ne craignez pas d'avancer lentement,
craignez seulement de rester sur place.
Sagesse Chinoise

Chapitre 26

Je n'eus plus aucune nouvelle d'Annie et jamais je ne réussis à me refaire une amie comme elle au Centre. J'étais proche de deux patients Alexi et Safia et j'avais de très bonnes relations avec d'autres patients mais ce n'était pas pareil. Ma complicité avec Annie avait été unique et son absence avait laissé un grand vide.

Je poursuivais toujours ma psychothérapie et j'évoluais. J'avais classé tous mes souvenirs et je savais maintenant ce qui n'avait pas été normal dans mon enfance. Je pouvais y réfléchir plus posément même si je ne savais toujours pas quoi en faire et ce que je devais en penser. J'étais toujours en train de jouer avec mon Rubix Cube mental.

Je mûrissais comme un fruit au soleil. J'avais réussi à instaurer des repères que je n'avais jamais eus. Je prenais une douche tous les matins puis je coiffais mes cheveux et je me maquillais un peu. Je ne me détestais plus. Je commençais à m'aimer même si parfois j'évitais encore de me regarder trop longtemps dans le miroir. Je prenais ensuite un petit déjeuner copieux dans la salle commune et étudiais et faisais mes devoirs pour le lycée.

Pendant mon temps libre j'allais à la bibliothèque pour lire, apprendre la vie. Je lisais toute la littérature destinée aux enfants et qu'on ne m'avait jamais lue. Je découvris là un monde magique, un monde ouvert, des rêves et des espoirs. Des idées simples telles que la beauté intérieure, faire de son mieux, croire en soi, l'amour, l'amitié, etc. J'essayais de me cultiver et d'apprendre plein de choses. Je voulais tout connaître, tout savoir, tout comprendre. Je continuais à récolter les citations et j'en avais fait tout un recueil. J'appris à faire la différence entre le bien et le mal en me basant sur un seul mot : LE RESPECT. Je me fis une opinion politique et religieuse. Je réfléchissais aux notions de libertés, d'égalité et de fraternité, de justice et d'injustice et me promis de me faire une opinion sur tous les sujets en me documentant le plus possible, en réfléchissant, argumentant,

opposant et distillant. J'en avais marre de vivre dans le flou sans comprendre les choses qui m'entouraient. Les livres c'était un outil extraordinaire ! C'était une porte ouverte sur le monde qui m'entourait.

Je changeais. Je ne m'en rendais pas compte mais j'avais mûri et je commençais à perdre cette couche de colère et de haine que j'avais contre ma famille et contre moi-même. Je commençais à accepter les abus sexuels et à m'accepter comme j'étais. Je commençais à accepter l'injustice, le déni de mes proches, de ne pas vivre dans un monde parfait. J'étais contre la peine de mort et j'étais même pour venir en aide à mes agresseurs. Je ne pouvais ni changer le passé ni oublier mes souvenirs mais je pouvais vivre avec eux et leur donner l'importance que je voulais. J'avais compris que Mon histoire c'était Mon histoire. Je n'avais rien à voir avec ce qu'ils m'avaient fait : ça, c'était Leur histoire. Je n'étais pas ce qu'on m'avait fait ! Je me le répétais tous les jours. J'avais réussi à rentrer au cœur de moi-même. Je m'éloignais progressivement de mon environnement familial, de cette souffrance encore quelques fois familière. Enfin je pouvais dire : mon père et mon grand-père ont abusé de moi. J'étais une petite fille maltraitée. J'allais m'en sortir. J'étais moi et je ne pouvais pas être quelqu'un d'autre alors je décidais qu'après tout je devais être aimée pour qui j'étais avec mes qualités et mes défauts. J'étais une personne entière. J'avais le droit de vivre, le droit d'être heureuse, le droit de m'en sortir. Je ne voulais pas que ça colore toute ma vie.

Accepter les abus, ça devenait enfin possible parce que ça ne voulait plus dire que c'était de ma faute. Mais voilà, j'étais toujours angoissée et je n'arrivais à ne rien ressentir d'autre. J'avais mes souvenirs sans les émotions qui allaient avec.

Je fis une liste des objectifs à atteindre pour aller mieux :

- *Ne pas avoir honte : fastoche, j'ai jamais ressenti ça. Hourra ! Mais enfin si, j'ai honte de ne pas avoir de copain. Bon je ne sais pas finalement.*

- *Ne pas être dans le déni : fastoche, j'ai jamais fait ça !*

- *Accepter les abus : OK c'est presque fait ça !*

- *Accepter d'avoir souffert : Je comprends pas ce truc-là, je peux pas ressentir mes émotions passées parce que je suis angoissée. Pour plus tard donc.*

- *Ne plus me sentir coupable : ça, ce sont les autres qui me*

culpabilisent !

- Ne plus avoir de colère et de haine : ça aussi ça va mieux.

- Ne plus m'identifier aux abus et sortir de l'état de victime : en cours

- Ne plus me sentir salie : en cours

- M'aimer : au tout début

- Ne plus avoir peur des hommes : là, j'en suis très loin mais ça avance.

- Avoir un petit ami : pas demain la veille !

- Ne plus être angoissée : ça pour le moment ce n'est pas possible du tout.

- Ne plus séduire les hommes plus âgés que moi : le Dr Lépolier, il ne compte pas, si ?

- L'automutilation : ben ça m'aide quand j'en ai besoin... alors ça, je verrai plus tard. Ça disparaîtra tout seul.

- Ne plus penser à tout ça : j'en suis très loin mais alors vraiment très loin !

J'y voyais plus clair. Y'avait plus qu'à ! Et c'était là tout le problème. Dès que j'avais une réponse, une autre question surgissait. C'était un casse-tête sans fin.

Ne cherchez pas pour le moment des réponses qui ne peuvent vous être apportées, parce que vous ne sauriez pas les mettre en pratique, les "vivre". Et il s'agit précisément de tout vivre. Ne vivez pour l'instant que vos questions. Peut-être, simplement en les vivant, finirez-vous par entrer insensiblement, un jour, dans les réponses.

Rainer Maria Rilke

Chapitre 27

Mes séances avec la psychomotricienne m'avaient aidée à me détendre. Cependant trouver un petit ami ce n'était pas encore pour aujourd'hui. Je sentais qu'il me restait du chemin à faire. Comment serait-il cet homme qui allait devenir mon mari ? Est-ce que j'aurais du plaisir avec lui ? Est-ce que je serais vraiment heureuse dans la vie ?

J'en étais là de mes réflexions quand je regardais mon réveil. J'avais cours de math dans 10 minutes, il fallait que je file. J'attrapais mon sac, ma veste et sortis. Arrivée devant la salle, j'aperçus le professeur de mathématique qui s'avavançait déjà dans le couloir :

— Bonjour.

Il farfouilla dans ses poches pour ouvrir la porte de la classe.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mes clefs ?

Il cherchait dans toutes ses poches.

— Peut-être dans votre sac ? suggérai-je.

— Oui. Attends voir.

Au bout d'un moment, il sorti ses clefs de la sacoche qu'il tenait à la main, victorieux.

— On va pouvoir enfin étudier.

Je détestais les maths ! Les cinq élèves entrèrent et s'installèrent à leur pupitre. Le professeur s'installa à son bureau et sorti des photocopiés. Il les rassembla et les fit passer à l'élève le plus proche de lui.

— Aujourd'hui, on va aborder les probabilités. Vous allez voir c'est un sujet passionnant et il y a des chances pour que ce soit un sujet du bac cette année. J'ai trouvé des exemples hier soir qui pouvait vous intéresser, comme la probabilité de devenir millionnaire ou la probabilité de faire tomber un dé sur sa face six.

Et la probabilité de s'en sortir, pensais-je. Les cinq élèves le regardaient appâtés par ce désir que le professeur faisait naître en eux de partager ce qu'il savait. Je m'étais persuadée que je ne comprendrais rien. Le "je suis nulle" refis surface dans ma mémoire. Le professeur commença à expliquer une situation, un problème et à le résumer au tableau. Puis il se retourna vers nous :

— Bon, voyons voir. Je vais vous expliquer maintenant comment le résoudre. Si vous prenez ce que l'on cherche comme inconnu et que vous multipliez ce nombre par X. Non attendez... c'est pas comme ça... (Il réfléchissait.) Vous savez il y a plusieurs méthodes pour réussir à résoudre un problème mais je dois vous enseigner une seule méthode et évidemment j'en ai une autre en tête.

Il se gratta la tête avec les feuilles qu'il avait dans les mains et rajusta ses lunettes sur son nez. Ma voisine me donna un coup de coude. Elle chuchota :

— Il paraît qu'il a fait un doctorat.

— Ah oui ?

Je ne savais pas ce qu'était un doctorat. J'en devinais cependant la signification.

— Oui, il est très intelligent.

— Il est gentil en tout cas.

— Il a pas dû trouver d'autres postes d'enseignants pour atterrir ici...

— Tu crois que c'est parce qu'il est noir ?

— Je sais pas. Ça te plairait toi d'enseigner dans un asile de fou ?

Le professeur tapa son poing droit dans sa paume gauche.

— Ça y est ! Je me souviens. Bon alors je reprends. Pardonnez-moi pour l'attente.

Et le professeur expliqua en long en large et en travers.

Et comme je m'y attendais, je n'y compris rien, rien du tout.

— Vous avez compris ? demanda le professeur.

Personne n'osa répondre. Je levai de grands yeux vers le professeur. Le professeur regarda mes grands yeux :

— Vous n'avez rien compris, pas vrai ? Ça ne fait rien, je recommence ! C'est l'avantage d'avoir cinq élèves en face de soi.

Une élève l'interrompit :

— On est peut-être pas des gens intelligents.

Le professeur se leva de sa chaise et lui répondit la craie dans la main :

— Personne n'est bête. On a tous une façon différente de comprendre les choses. Bon et ben je vais vous expliquer avec ma méthode à moi.

Et le professeur recommença à expliquer en long, en large et en travers son cours. Et là, allez savoir pourquoi mais ça fit tilt. Je compris comment il avait fait, la logique, tout. Quand il eut terminé, il demanda une nouvelle fois, anxieux :

— Vous avez compris cette fois ?

Et tous en cœur de répondre :

— Oui !

— Et ben vous êtes compliqués car cette méthode est plus difficile que la précédente. Enfin l'essentiel c'est que vous ayez compris.

Je n'en revenais toujours pas ! Je sortis du cours le cœur léger et partis en direction du parc avec mon sac sur le dos. Je grimpai sur la branche basse d'un gros chêne, attrapai le photocopié du professeur et laissai tomber mon sac au sol. Je respirai l'air frais, écoutai les rouge gorges et m'attaquai à l'exercice numéro un. Il me fallut peu de temps pour résoudre tout le photocopié. Je ressentais enfin ce bonheur d'avoir compris et de maîtriser un sujet. Je ne détestais plus du tout les maths. En l'espace d'un cours, un professeur noir avait changé ma vision de l'algèbre et de la géométrie. Dieu que tout pouvait être intéressant quand on avait des personnes passionnantes en face de soi.

Je ne craignais plus d'aller en cours, plus qu'un professeur ne me ridiculise au tableau ou en me rendant mes devoirs. J'étais heureuse d'étudier. C'était vraiment dommage qu'à l'Extérieur ce ne soit pas comme au Centre. Je descendis de mon arbre, jetai un coup d'œil à ma montre bracelet et rejoignis rapidement le bâtiment des Etudes pour mon cours de langue

vivante. J'étais seule cette fois à attendre dans le couloir. Une petite dame habillée en tailleur stricte, Mme Petilier, ma prof d'anglais, s'avança dans le couloir. Elle me salua :

— Bonjour. Comment allez-vous ?

— Ça va.

On entra dans la classe :

— Avez-vous pensé à ramener le livre que vous vouliez que je vous aide à traduire ?

— Oui ! (Je sortis mon livre sur les histoires de fantômes de Cornwall avec enthousiasme et ajoutai) C'est un livre sur les fantômes de Cornwall.

— Avez-vous choisi une histoire en particulier ?

— Oui, celle-ci ! J'ouvris mon livre dans le milieu. La professeure s'installa à côté de moi.

— Bon attendez, il faut que je la lise d'abord pour voir de quoi ça parle.

Elle lut en murmurant très vite, ajustant ses lunettes sur le bout de son nez de temps en temps. Je la regardais en silence. Elle était jolie. Une fois terminée, elle sortit un bloc note et le glissa devant moi.

— Bon il y a du vocabulaire que vous allez devoir noter. Vous allez lire le premier paragraphe et me dire ce que vous comprenez.

Je commençai à lire le premier paragraphe.

— À haute voix s'il vous plaît...

Je recommençai ma lecture, à haute voix cette fois-ci. Ma professeure corrigea mes fautes de prononciation et on regarda ensemble le vocabulaire qui me manquait. Il y en avait beaucoup. L'histoire parlait d'une femme qui s'était suicidée du haut d'une falaise après que son amant l'eut délaissée. C'était une histoire classique. On apercevait ensuite son fantôme la nuit sur la plage.

— Vous pouvez me dire ce que vous pensez qu'il va se passer ensuite et en anglais bien sûr ?

Je redoublai d'imagination et lui détaillai ce que je pensais être la suite. Elle allait revenir à la vie grâce à un promeneur qui tomberait amoureux d'elle. Mon professeur rit :

— Et ben. Vous allez être déçue je crois Jessy.

— Pourquoi ?

— Parce que la fin n'est pas du tout comme vous

imaginez.

— C'est un fantôme capricieux ?

— Ce n'est peut-être même pas un fantôme.

— Je ne comprends pas. Ce sont donc des histoires de fantômes qui n'en sont pas ?

— Ah, je vais pas vous dire la fin mais je pense que vous avez beaucoup d'imagination. On va arrêter le cours-là. Je garde le livre et je vous le ramène la semaine prochaine. Essayez d'apprendre les dix premiers mots que vous avez notés.

— Oui, d'accord.

— On se voit demain pour l'autre cours de langue.

Elle était aussi ma prof d'italien.

— Oui.

Je m'étais levée et m'apprêtais à sortir de la classe quand je me retournai.

— Au fait c'est étrange que vous soyez professeur de deux langues étrangères. Vous avez fait les deux cursus ?

Ma professeure sourit :

— Oui, mais j'ai réussi une seule des deux. Comme ici les gens sont assez tolérants, le directeur n'en a pas vraiment tenu compte.

Je lui rendis son sourire et lui dis :

— Vous êtes un bon professeur.

Je marquai une pause et ajoutai :

— Dans les deux langues.

Je sortis. Je passai tout mon temps à étudier car il me fallait un temps fou pour mémoriser quelque chose. Tout le mois d'Avril, je jonglais entre le professeur de physique et son prince, le professeur de langue et les fantômes, le professeur de mathématiques et ses probabilités et enfin le professeur d'histoire-géo et sa bonne humeur. C'était une année chargée !

Même si le monde est rempli de souffrances, il l'est aussi de nos victoires sur elles.

Helen Keller

Chapitre 28

J'avais commencé les révisions du mois de mai pour mon baccalauréat. Cela faisait presque deux ans que j'étais arrivée au Centre. Ma chambre n'avait plus rien à voir avec ma chambre du début. Des posters de paysages qui prêtent aux rêves étaient collés partout sur les murs, des lettres de Sophie étaient épinglées près de mon bureau et un vase toujours baigné de fleurs était posée près de la fenêtre. Les étagères étaient pleines à craquer de livres divers et variés. La chambre de la maison familiale n'était plus qu'un lointain souvenir.

Je repensai à mon épreuve de français et à tout ce que j'avais traversé jusqu'ici : le numéro vert, le lavage d'estomac, la petite chaise de mon ancien lycée, le sourire du médecin scolaire, mon arrivée au Centre, le marron que j'avais ramassé à mon arrivée, Annie, à notre promesse qu'on s'était faite sous les nuages. Il s'était passé tellement de choses ! Je m'étais bien intégrée à la vie ici. Je me sentais mieux dans l'ensemble que lorsque j'étais arrivée. J'étais partagé entre l'envie de continuer mes études et trouver un travail à plein temps au cas où... Je me demandais si j'aurais la possibilité de choisir un métier que je pourrais aimer avec un BTS en poche. Toutes ces incertitudes me faisaient froid dans le dos. Il fallait que je prenne une décision d'ici la semaine prochaine. Les inscriptions commençaient bientôt !

Le mois de Juin arriva rapidement avec son lot d'angoisse et d'examens. J'étais assise à mon bureau incapable de me concentrer sur mes fiches de révisions. L'incident du Dr Lépolier s'était atténué dans ma mémoire. Tant pis s'il avait vu mon soutien-gorge. Le stress des examens avait pris le dessus et obsédait toutes mes pensées. Je m'étais persuadée que je n'y arriverais jamais. J'étais là avec mon crayon coincé entre les dents à me poser des tonnes de questions. J'avais rendez-vous dans deux heures pour faire le bilan de ses deux dernières années

avec l'équipe médical. Je crachai le crayon, repoussai mes fiches et sortis de ma chambre. Je croisai ceux qui étaient devenus mes amis au long de ses deux années. Le garçon qui regardait trop souvent la guerre des étoiles était encore là. J'aperçus aussi celui qui attendait toujours dans la salle d'attente que quelqu'un vienne le chercher.

Je restai sur place quelques secondes, je gravai dans ma mémoire les derniers instants de ma vie au Centre. Mes sens exacerbés imprimaient tout ce qui se passait autour de moi. Qu'était devenu le patient de la chambre d'à côté ? Celui qui buvait trop. Il dormait souvent dans la rue. Était-il devenu SDF alors qu'il rêvait de devenir producteur de film ? Et cette fille discrète qui longeaient les couloirs et faisait une thèse en littérature. Comment se pouvait-il qu'elle se soit suicidée l'année dernière ? Tous ces patients, qu'étaient-ils devenus ?

J'avais envie d'étudier et de faire quelque chose de ma vie. J'avais envie de réussir. Pourquoi pas moi ? Je longuai les couloirs, sortis du bâtiment et passai dans celui d'en face. Je laissai glisser mon doigt sur le mur tout en marchant, m'arrêtai devant la porte où j'avais sculpté mon ancre marine juste avant Noël. C'était, il y a un an et demi. La salle était vide, les fenêtres ouvertes et ça sentait bon le printemps. Ce silence si particulier aux souvenirs m'enveloppa et je demeurai quelques secondes perdues dans un espace figé entre le passé, le présent et le futur.

Je croisai une jeune fille anorexique qui venait tout juste d'arriver, regardai ses os craquer sous ses pas et abandonnai la salle aux sculptures. Il était temps que je parte. Je n'avais plus rien à y apprendre au fond. Je sortis du bâtiment. Je m'approchai de l'arbre qui trônait majestueusement au centre de la pelouse et m'allongeai sous son feuillage. J'étais triste. Il s'agissait d'un nouveau deuil à faire. J'allais quitter un environnement qui m'était devenu familier et où je me sentais en sécurité. Je savais qu'une fois atteint l'âge de 18 ans, je n'aurais plus cette même facilité à trouver des infirmières maternelles prête à m'écouter dès que j'en aurais besoin. Je n'aurais plus personne pour m'appuyer si j'allai mal. Je regardai ma montre et me dirigeai vers le bâtiment A, celui où j'allais discuter pour la dernière fois de mon avenir. J'étais angoissée et anxieuse. Je rejoignis la salle d'attente la tête baissée et m'assis sur une chaise les mains posées sur les genoux. Je relevai la tête quand j'entendis prononcer mon nom.

— Jessy. Tu veux bien venir s'il te plaît ?

Mamie Chanterelle avait été conviée à l'entretien. Je m'avancéai rassurée quelque part que mon infirmière préférée soit près de moi. Je m'assis sur la chaise qui m'étais destinée et fis face au Dr Lépolier, à l'interne et à la collègue de Mamie Chanterelle. Je les saluai.

— Bonjour Jessy. Comment vas-tu ? me demanda le Dr Lépolier.

— Ça va merci.

— Aujourd'hui, nous allons parler de l'après Scaudel et de tes projets. D'abord on aimerait t'écouter. On aimerait savoir comment toi tu envisages ton avenir ?

Je lui répondis le cœur projeté dans le futur :

— Je pense que je vais retourner chez ma mère faire un BTS Action Commerciale pour pouvoir rapidement me débrouiller et devenir autonome.

— As-tu postulé dans des écoles publiques ?

— Oui dans trois d'entre elles qui sont près de là où vit ma mère.

— As-tu eu des réponses ?

— Pas encore. Je devrais en recevoir la semaine prochaine.

— Es-tu confiante dans l'avenir ? Te sens tu capable de faire face à l'après Centre ? D'être de nouveau à l'Extérieur ?

Je baissai les yeux sur mes chaussures. Puis je repensai à Nathan, à Jean, à Annie, à mes professeurs qui m'encourageaient depuis que j'étais arrivée, à cet espoir qu'on m'avait soufflé dans le creux de l'oreille chaque jour. Je n'avais pas le droit de les décevoir, pas le droit de décevoir Papa Lépolier et Mamie Chanterelle. Et puis avec Annie, on avait fait la promesse de s'en sortir. Alors je pris une profonde inspiration et leur dis avec mon regard plongé dans le leur :

— Oui je me sens prête. Je pense que j'ai des chances de réussir.

Papa Lépolier acquiesça et Mamie Chanterelle avait les yeux qui brillent.

— Bien. Nous pensons aussi que tu es prête. Nous te souhaitons le meilleur pour ton futur.

Je me levai. On échangea des poignées de mains et je retournai dans ma chambre étudier en vue d'obtenir mon baccalauréat. Je m'allongeai sur mon lit et révisai intensément

jusqu'au jour J. Oui je réussirais, pour moi et pour tous ceux qui m'avaient aidé à m'en sortir.

Il faisait chaud dehors. J'avais laissé ouvert les fenêtres nuit et jour en espérant calmer ce brasier qui desséchait les feuilles des arbres dans les rues de Scaudel. J'étais en t-shirt blanc et pantalon blanc. Un stylo à bille bleu coincé entre les lèvres, penchée à ma fenêtre, je rêvais. Impossible de me concentrer sur Platon ou sur Le Contrat Social. J'avais quand même réussi à me mettre en tête l'essentiel et espérais demain ne pas tomber sur les sujets où j'avais fait l'impasse. Les professeurs m'avaient conseillée, aidée et encouragée. D'après eux j'avais des chances d'avoir mon bac. J'avais aussi décidé de prendre le tiers temps. J'aurais donc plus de temps que les autres, ceux de l'Extérieur et tant pis pour les regards inquisiteurs. Il fallait que je me donne toutes les chances ! Et puis j'avais reçu une réponse d'une école publique pour y faire mon BTS et à ma grande surprise mon dossier avait été accepté dans la meilleure d'entre elle. Je n'y avais pas cru. Comment était-ce possible ? J'avais sauté au cou de Mamie Chanterelle qui avait été présente au moment où j'avais ouvert l'enveloppe et puis j'avais sauté partout dans ma chambre en pleurant. Pour une fois, je pleurais de joie. Comment avais-je pu être acceptée alors que mes bulletins étaient à moitié remplis et si différents de ceux des autres, de ceux de l'Extérieur. Je ne le sus jamais mais je fus infiniment touchée. Comme si la personne qui avait lu mon dossier avait compris, deviné la situation dans laquelle j'étais. J'appris par la suite que le monsieur chargé du recrutement avait démissionné. On ne sut jamais pourquoi. Sur les deux mille dossiers, seulement trente-cinq étaient retenus. J'étais sur la liste principale. Cet homme-là, il devait être un peu comme les enseignants du Centre pour m'avoir acceptée.

Quand on est allé si loin qu'on ne peut pas faire un pas de plus, on a seulement fait la moitié de ce qu'on est capable de faire.

Proverbe Groenlandais

Chapitre 29

Le lundi suivant, le jour du début des épreuves, le jour de la philosophie, je m'étais maquillée, coiffée, avais pris mes affaires préparées la veille et j'étais sortie dans la cour devant l'annexe. On était deux au Centre, ce jour-là, à passer l'épreuve de philo. On se salua, stressées, agitées et on attendit impatiemment la professeure d'histoire à grand coups de "as-tu révisé ça ? Et ça ? J'ai fait l'impasse sur ça et toi ? Je suis super stressée. Moi aussi !". La prof ne tarda pas et arriva avec ses sacs, habillée d'une jupe marron et d'un t-shirt bordeaux, souriante, stressée et agitée, elle aussi.

— Allez allez, on y va !

On se mit en route.

— Donnez-moi vos convocations et vos cartes d'identités aussi. Je m'occupe de tout.

On s'exécuta, heureuses d'être prises en charge. C'était un souci de moins. Ce n'était pas loin, on arriva en avance et on se mit dans la queue comme tout le monde. La professeure s'éloigna et alla parler aux organisateurs. Elle revint toute pimpante et nous tira de la longue file.

— Vous avez le tiers temps alors pas la peine de faire la queue. Allez, venez c'est par là. Il faut que je trouve la personne qui s'occupe du timing pour lui donner les papiers.

On se regarda. On traversa couloirs, halls et salles, on prit plusieurs escaliers et on atterrit finalement devant la bonne salle. Des étudiants étaient déjà là, leurs petits yeux fixés sur les nouvelles venues, c'est à dire nous. La dame chargée du chronomètre fut trouvée, notre prof lui expliqua la situation. La dame nous regarda avec curiosité. On entendit "Pourquoi quoi ? Ça ne vous regarde pas ! Mêlez-vous de vos affaires !" Les étudiants et la dame au chronomètre nous dévisagèrent. La vérité, c'est qu'on nous donnait tellement de médicaments que ça nous ralentissait dans notre apprentissage. C'est pour ça que nous

avons le tiers-temps. Nous, on se motivait. La prof nous rassura :

— Faites ce que vous pouvez. Il n'y a pas de problèmes. Prenez votre temps. Au lieu de finir en même temps que les autres, vous aurez plus de temps. Alors on se détend mes cocottes et on respire.

On respira profondément. La cloche sonna et tout le monde se leva.

— On vous retrouve demain devant l'annexe pour l'épreuve de langue ? demandai-je avant de rentrer dans la salle.

La professeure nous regarda à tour de rôle et déclara :

— Mais je vous attends. On rentre ensemble.

On la regarda, médusées. On n'eut pas le temps de répondre que nous fument sommées de rejoindre nos tables. On ne se fit pas prier et on s'installa. Et les sujets furent distribués. Et je ne paniquai pas. Je pris mon temps, je dressai un plan et notai au propre mes idées. La cloche sonna et on resta plus longtemps que les autres sous le regard curieux de la dame au chronomètre. On prit notre temps pour étoffer le sujet. On sortit enfin, épuisées mais délivrées. On retrouva notre professeure qui faisait les cents pas dans le couloir. Quand elle nous aperçut elle se dirigea vers nous, stressée et agitée.

— Alors alors ! Comment ça s'est passé ? Elle ne vous a rien dit cette bourrique ?

Je répondis la première :

— Non, elle nous a laissés tranquille. Je sais pas trop ce que je dois penser de mon devoir mais je suis plutôt contente de ce que j'ai fait.

L'autre patiente approuva :

— Oui, moi aussi !

La professeure respira mieux. L'épreuve était finie pour elle aussi.

— Allez on rentre. Il faut étudier pour l'épreuve de demain !

— Ce sera vous aussi demain ?

— Oui pour le matin mais l'après-midi ce devrait être Mme Petilier.

Mme Petilier était ma prof de langue, la dame des fantômes qui n'existaient pas.

Le lendemain, ce fut la même histoire. Ce n'était pas au même endroit alors la professeure d'histoire avait dû se garer en catastrophe là où elle avait pu. Elle avait pesté, juré et espérait ne

pas avoir une amende. Moi et ma voisine, on prit notre temps à nouveau, et on sortit de la salle d'examen, satisfaites. L'espoir n'apporte rien aux fatalités et la professeure reçut comme il se doit une amende pour stationnement gênant. Elle pesta et jura et retourna chercher ses étudiantes. Une épreuve supplémentaire était passée. On sortit du bâtiment et on suivit notre professeure.

— Vous avez mangé au fait ?

On secoua la tête négativement.

— Ben faut manger ! Vous n'allez pas rester le ventre creux. Vous devez être en forme pour l'épreuve de l'après-midi. Allez, je vous emmène au marché.

On alla flâner au marché. Milles odeurs poivrées, épicées et fleuries vinrent nous chatouiller les narines. La foule se pressait aux étalages pour acheter fruits et légumes. Mme Lagrange s'approcha d'un étal de pâté en croûte, saucissons et fromages. Elle se retourna vers nous :

— Bon qu'est-ce qui vous ferez plaisir ?

J'étais gênée, ma camarade aussi. On n'avait pas d'argent. La professeure devina et déclara :

— Bon on ne va pas y passer toute l'heure alors vous me dites ce que vous voulez manger parce que voyez-vous, je préfère donner mon pognon à vous plutôt qu'à cette saleté d'amende.

On rit. On se décida et pâté en croûte, saucisson et fromage furent emballés soigneusement. On alla s'asseoir sur un banc pour pique-niquer, le stress des examens mis de côté. La professeure reçut un coup de fil sur son portable :

— Salut. Je suis avec elles. On est au parc. Elles ont l'air d'aller. L'épreuve s'est bien passée dans l'ensemble. Difficile de savoir sans avoir les résultats. Oui. On se retrouve devant l'entrée ? Oui. OK. À tout de suite.

Et elle raccrocha. C'était Mme Petilier qui prenait des nouvelles avant de prendre la relève. On rangea, révisa, s'encouragea et on partit à la recherche de la professeure de langue. Arrivées devant le lycée tout le monde se salua et Mme Lagrange regagna sa voiture en jurant contre la contravention pour stationnement gênant. Mme Petilier nous accompagna à la salle d'examen et expliqua notre situation à une petite dame toute pimpante qui ne posa pas de questions. C'était l'oral. Alors je passai la première et la petite dame m'installa dans un coin de la salle et me dit :

— Comme tu as plus de temps que les autres et bien je vais faire passer deux élèves au lieu d'un seul pendant ta préparation. Quand tu as fini dis-moi.

Mise en confiance, je m'installai à la table qu'elle m'avait indiquée. Deux élèves passèrent et je pris donc mon temps pour faire ma préparation du mieux que je le pouvais. La petite dame revint vers moi :

— Tu as terminé ?

— Oui.

— Bien. Prends ta feuille et vient t'asseoir.

J'écarquillai les yeux. Thé et gâteaux étaient de la fête dans la salle d'examen. On aurait dit que la petite dame avait déménagé avec elle son foyer dans le lycée.

— Tu veux du thé normal ou une infusion à la camomille ?

Je lorgnais les gâteaux, je répondis :

— Un thé à la camomille ?

— D'accord. Sers-toi pour les biscuits.

Je ne me fis pas prier et en fourrai un dans ma bouche. C'était les biscuits avec l'espèce de gelée rouge dans le milieu. Quant à la camomille, j'avais choisi au hasard car je ne connaissais ni l'un ni l'autre.

— Bon, vas-y quand tu veux.

À l'aise, je fis mon exposé oral du mieux que je le pus, encouragée par la petite dame qui répondait, argumentait et me posait des questions. Et ce fut tout. Une fois terminée, on échangea une poignée de main et je retournai auprès de ma professeure. Ensemble, nous attendîmes ma camarade.

Ce fut une journée mouvementée : une contravention et des gâteaux ronds. J'étais confiante. L'épreuve de science fut tirée au sort et les mathématiques furent les grands vainqueurs. J'étais rayonnante. Le reste des épreuves se déroula à l'identique c'est-à-dire avec stress, agitation, temps supplémentaire et bonne humeur. Puis la pression retomba et les examens se terminèrent.

La première semaine de juillet, on afficha les résultats sur les murs des lycées. J'avais peur d'y aller. On frappa à ma porte. J'étais tendue. Je n'avais pas réussi à fermer l'œil de la nuit.

— Jessy, Jessy ouvrez !

La voix de Mamie Chanterelle était joyeuse, rayonnante. J'ouvris avec appréhension la porte tout doucement comme si la foudre se cachait derrière. L'infirmière rentra et se planta devant

moi un grand sourire sur les lèvres.

— Alors tu ne veux pas savoir ?

— J'ose pas y aller... demain j'irai voir. J'ai trop peur d'être déçue.

— Comment ça demain ? Moi je les ai déjà tes résultats. L'équipe enseignante nous les a communiqués ce matin. Alors ? Pas décidée ?

Je me rongei le bout des doigts. Finalement, je mis mes mains sur mes oreilles et tournai le dos à l'infirmière. Mamie Chanterelle me tendit un papier au-dessus de mes yeux et m'enleva mes mains :

— Fais pas la sottise ! Tu l'AS ton bac !

Je pleurai, criai, sautai et pris Mamie Chanterelle dans mes bras.

— T'as un bac général en poche ma grande ! Tu peux être fière de toi !

Je pris le bout de papier dans mes mains tremblantes et moites. Je le lu et relu. Je l'avais tout juste. Un 10,2. La matière où j'avais réussi le mieux était les mathématiques à ma grande surprise. J'avais obtenu un 16 ! J'avais toujours 2 de moyenne à l'Extérieur.

Le 10.2 ce n'était pas plus qu'il ne m'en fallait pour être acceptée dans l'école publique et y faire mon BTS. L'avenir brillant et radieux s'ouvrait devant moi.

C'était la fin de mes années au Centre. Je me sentais forte, invulnérable, prête à surmonter n'importe quel obstacle. J'avais réussi à rester positive sur le fait de retourner chez ma mère. J'avais réussi à me persuader qu'elle allait changer et que de toute façon rien ni personne ne serait capable de m'atteindre et de me blesser. Le grand jour se rapprocha. Je décidai de ne pas organiser de fête d'adieu car Annie n'était pas là et il n'y avait eu qu'elle avec qui j'avais tissé un véritable lien d'amitié. En attendant le jour du départ, j'en profitai pour lire une tonne de bouquins à la bibliothèque. Quelques jours avant la date de sortie je fis mes bagages et vidai les étagères. Je me préparai avec enthousiasme et me promis de tout faire pour réussir dans la voie que je m'étais choisie. Et puis le jour du départ, le grand jour, le jour de rejoindre l'Extérieur arriva. Je me préparai, terminai de tout ranger et allai dans la salle commune.

J'écrivis sur le tableau d'affichage :

*À tous les patients,
J'ai été heureuse de vous connaître. Je pars aujourd'hui.
Ce que j'ai appris pendant ces deux années au Centre c'est
que nous pouvons tous nous en sortir, Scaudel est là pour
nous en donner les moyens.
Je vous dis au revoir.
Jessy*

Je dessinaï un flamant rose et posai le feutre sur la bordure du tableau blanc. J'embrassai Mamie Chanterelle et la serrai fort contre moi en lui promettant de faire au mieux dans la vie. Je saluai Rosa et dis au revoir à Safia et à Alexi que je n'avais pas eu vraiment le temps de connaître. Puis je commençai à déménager mes affaires dans la voiture familiale qui attendait au dehors. Après cinq minutes d'effort, il ne me resta plus qu'un seul bagage.

C'était fini. Debout dans l'allée des marronniers, ma dernière valise à la main, je regardai ma chambre au 2^e étage. Je repensai à mon arrivée, à Jean, à mon hibou Ziegfried, à Annie, à ce soir-là où on avait été manger une glace toutes les deux. Puis je me retournai et rangeai ma dernière valise dans le coffre de la voiture. Le Centre se dressa derrière moi une dernière fois. La voiture démarra.

Une page de ma vie était tournée. J'allais mieux mais je ne m'en étais toujours pas sortie. Combien d'années de psychothérapie me restaient-ils ? Est-ce qu'un jour j'allai connaître le bonheur ? Un mari, des enfants, une vie heureuse ? Toutes ces questions défilaient sous mes yeux tandis que ma mère me ramenait dans la maison de la banlieue familiale. J'avais le cœur plein d'espoir, la vie devant moi et une promesse à tenir.

2EME PARTIE

L'envol

Quels que soient les défis que la vie vous oppose, rappelez-vous de regarder toujours le sommet de la montagne, car de cette façon, vous regarderez la grandeur. Souvenez-vous de cela, et ne laissez aucun problème, quelle que soit son importance, vous décourager. Ne vous laissez pas distraire par plus petit que le sommet de la montagne. C'est la seule pensée que je veux vous laisser.

Alfonso Ortiz

Chapitre 1

Les vacances passèrent rapidement occupée aux inscriptions et préparatifs de la nouvelle année scolaire. J'avais décidé de tenir un journal pour m'accompagner dans ma nouvelle vie et pour m'aider à affronter l'Extérieur. Mon psy m'avait conseillé d'écrire cinq choses positives chaque jour. Je m'imaginai déjà diplômée, heureuse dans la vie active, avec des amies, des projets et peut-être même un appartement à moi. Les clefs qu'on pose le soir sur la table basse quand on rentre du travail, la théière qui bout, le poste de télévision qu'on allume. Je rêvais au papier peint que j'allais choisir pour le décorer, au Rocking-chair et à la bibliothèque en faux merisier que j'allais acheter. Et puis septembre sonna avec ses feuilles mortes qui s'envolent et ses marrons qui tombent.

Grâce à mes années au Centre, j'avais pu prendre du recul vis à vis de ma mère. Je m'apercevais donc de plein de choses qui m'étaient passées totalement inaperçues avant, notamment le fait qu'elle contrôlait tout. J'étais devenue majeure. J'avais enfin le droit de passer mon permis de conduire et de vivre ma vie ! La première chose que je souhaitai, c'était ouvrir mon propre compte en banque. Ce fut un calvaire. Mes idées de suicide revinrent au galop ! Ça faisait un mois que j'étais sortie du Centre, *-un mois seulement-*.

Le jour de la rentrée des classes, elle me conduisit donc au lycée où je m'étais inscrite pour faire mon BTS et acheta ma

carte orange à la gare. Elle avait fait avec moi le trajet la veille pour que je sache rentrer seule. C'était dire la confiance en moi que j'avais. Ce jour-là, je m'étais habillée en jean et pull passe partout pour m'intégrer aux autres étudiants. Je claquai la portière de la voiture et entrai dans le lycée.

Le premier mois fut chargé. Des devoirs et des contrôles comme je n'en avais jamais eu. J'obtenais de bonnes notes, meilleures que celles de mes années au lycée. Je trouvais l'enseignement facile et je m'ennuyais à mourir en classe. Je n'aimais rien des matières enseignées. Je regrettais tout de suite mon choix. Dès la fin du premier trimestre, je pris rendez-vous avec le CIO de ma ville. J'y feuilletai toutes les brochures. Je découvris la FAC. J'appris que tout le monde y était accepté et que donc tout le monde avait ses chances. C'était quelque chose que j'ignorais. Et puis je fis des recherches sur les différentes filières. J'appris ce que c'était qu'une licence, un master, un DESS et un doctorat.

Mais la FAC, c'étaient aussi des études longues et ça se passait trop mal avec ma mère pour l'envisager. À cette époque, Internet était encore tout nouveau dans les foyers et l'information fallait souvent aller la chercher dehors. La personne qui m'accueillit au CIO me rassura en me disant qu'il n'était pas trop tard, qu'il valait mieux que je termine mon BTS et que je pourrais toujours poursuivre ensuite. Pourtant, j'étais terriblement déçue. Si seulement j'avais su tout ça avant, j'aurais pu choisir un BTS ou un DUT plus approprié mais voilà je n'y connaissais rien. Au Centre, j'avais passé mon temps à lire des tas de trucs sur le monde mais je n'avais pas pensé à me documenter sur tout ça. Tout ce que j'avais eu en tête à ce moment-là, c'était de trouver un boulot rapidement. Je me résignais et essayais de rester motivée. J'étais dans le peloton de tête pourtant ce n'était pas rose tous les jours.

Je n'arrivais pas à m'y faire à cet Extérieur et à ses étudiants si différents de moi. Des groupes se formèrent dès les premières semaines. Je ne me fis pas d'amis. J'étais seule tout le temps. Cette année-là, dans les médias c'était le tourisme sexuel qui était à l'honneur. On parlait de plus en plus des abus sexuels et on en parlait très mal. Je repensai souvent au Centre, au Dr Grévin, à Mamie Chanterelle, à Annie et aux dernières personnes que j'avais connu là-bas. J'allais en cours, je faisais mes devoirs et je me couchais avec mon baladeur dans les oreilles. J'écoutai toujours "Envole-moi" de Jean-Jacques Goldman.

Au milieu du premier trimestre, un vendredi, j'étais assise devant la porte du prochain cours au milieu des autres étudiants. Je faisais semblant de relire mes notes. Je rêvais du Centre. Je contemplais l'arbre immense au milieu de la pelouse, j'entendais Ziegfried hululer, je revoyais le Dr Lépolier me sourire. Et puis un coup de massue me frappa le crâne. Des étudiantes parlèrent entre elles. Je m'en pris plein la figure.

— T'as vu hier au journal ?

— Les gamines qui se font violer en Asie ?

— Ouais, c'est horrible ce truc-là. Je savais même pas que ça existait.

— Moi, je trouve pas ça plus horrible que les animaux qu'on tue pour leur fourrure, franchement c'est pareil.

— Je me demande ce qu'elles deviennent quand elles grandissent ?

— Elles finissent putes, façon elles savent faire que ça.

J'étais là, assise, avec mes notes devant les yeux, le cœur affolé, les mains moites. Le Centre avait disparu, je me faisais mitrailler en pleine poitrine. J'en étais malade de ce que je venais d'entendre, *-malade-*. Et elles, elles continuaient à raconter des tas d'horreur sans savoir qu'à côté d'elles, elles avaient une victime d'inceste. Je souffrais en silence, la tête baissée. J'avais envie de me lever, de hurler, de me jeter par la fenêtre, de crier, de les tuer, de pleurer, de partir.

Je fis semblant de relire mes notes, je tournai la page. Et puis la prof arriva. On entra tous en cours. Assise derrière mon pupitre, j'avais toujours dans les oreilles ce qu'elles avaient dit. Je les regardais du coin de l'œil. Elles plaisantaient avec le professeur. J'étais triste, mal, en colère, désarmée par la souffrance qui m'assommait et elles, elles souriaient. Elles avaient déjà oublié ce qu'elles venaient de dire. Je n'avais qu'une hâte, c'était de rentrer et de me mettre sous la couette en boule.

Les deux heures de cours passèrent, longues et ennuyeuses. J'allais toujours mal. À la sonnerie, je remballai mes affaires et sortis du bâtiment. Je décidai de rentrer tout de suite. Tant pis pour les cours. Je rejoignis la gare et attendis sur le quai 25 minutes que mon train arrive. Je venais juste de manquer le précédent. Ce n'était vraiment pas mon jour. Debout, dans le froid, je regardai la ligne jaune tracée sur le quai, la fameuse ligne qu'il ne faut pas dépasser à l'approche d'un train grande vitesse. Je m'avançai et regardai les rails. J'avais une grosse

boule de souffrance à la place des poumons. J'étais triste et seule. J'avancai encore, les yeux toujours rivés aux rails. J'avais envie de mourir. J'avais envie de ne plus souffrir. J'avais envie de vivre. J'avais envie de m'en sortir. Je reculai et sortis mon baladeur. J'enlevai mon sac à dos, m'assis sur le sol et écoutai Goldman.

La semaine suivante, j'eus droit à de nouveaux coups de pioche. On avait collé des affiches dans les salles de cours, des tas d'affiches débiles qui disaient aux gens que les enfants thaïlandais que l'on prostituait étaient victimes de viols, que les enfants ne provoquaient pas les adultes et autres stupidités du même genre. Je crois que le pire dans tout ça, c'était que ça ne les choquaient pas les autres, les étudiants qui étaient avec moi, ils ne voyaient pas le problème. C'était des choses tellement évidentes que les dire me révoltaient ! Ça insinuait que les gens pouvaient penser le contraire. J'avais décidé d'emmenner mon baladeur et mon carnet avec mes citations partout avec moi. J'évitai les autres.

Depuis que j'avais quitté le Centre, je me sentais moins forte, plus vulnérable. Je me heurtais au monde Extérieur. Il me piétinait. Tout ce que j'avais réussi à construire là-bas, se brisait. L'Extérieur était en train de me tuer à petit feu.

— Hé ho ?

Je relevai la tête de mes fiches. C'était une des étudiantes qui avait dit des horreurs. J'enlevai mes écouteurs.

— Salut.

— T'es toujours seule. Ça te dérange pas ? Moi à ta place, ça me ficherait le cafard.

Je me demandai quoi lui répondre, ce qu'elle voulait et si j'allai encore m'en prendre plein la figure.

— Non, ça me dérange pas. À vrai dire, je préfère être seule.

— Ouais, t'es bizarre comme fille.

Je remis mes écouteurs dans mes oreilles et retrouvai mes notes. Elle s'éloigna. Moi, bizarre ? La prof arriva avec ses cours sous le bras. On entra dans la classe, une de celles avec des affiches. Je n'arrivai pas à me concentrer, à regarder autre chose. J'étais mal tous les jours, toutes les heures, tout le temps. En rentrant le soir, j'essayai d'en parler avec ma mère. Grosse erreur.

— Tu vas pas me parler encore de ça, non ?

— Si je t'en parle c'est parce que je souffre beaucoup.

Je pense à me suicider tous les jours en rentrant.

Je lui avais dit ça, assise sur une chaise de la cuisine, calme.

— Je sais pas quoi faire. Je sais pas quoi te dire. Faudrait que tu ne les écoutes pas.

— Oui, je suis bien d'accord mais je n'y arrive pas. Ça me rend super mal. En plus, ils ont collé des affiches dans les salles de cours.

— C'est rien ça.

— Mais non c'est pas rien ! Comment je peux rester calme quand je lis que les enfants Thaï se font violer et ne séduisent pas les adultes !

— Ben c'est vrai non alors pourquoi ça te dérange, au contraire, tu devrais être contente !

Ça me fit l'effet d'un coup de poignard. Je hurlai.

— Non, ce n'est pas normal de dire que les enfants ne séduisent pas les adultes ! C'est horrible de dire un truc pareil, ça sous-entend qu'on puisse penser le contraire ! Ça culpabilise les enfants ! C'est ignoble !

Mon sentiment de culpabilité me torturait parce que cette affiche me culpabilisait moi aussi. Et on ne peut pas vivre en se sentant coupable. Ma mère cria.

— Tu vas pas recommencer avec tes colères de merde, non ? J'en ai ras le bol de toi, d'entendre toujours parler de la même chose. Tu entends ! Ras le bol !

Je me réfugiai dans la salle de bain, pris les ciseaux, repensai à Malcolm "Ta peau, elle est si jeune, t'as pas le droit de lui faire ça". Ce n'était pas de ma faute, *-pas de ma faute-*. Je jetai les ciseaux. Je hurlai de toutes mes forces et me couchai sur le sol dans le noir. Et le lendemain je retournai en cours.

Un soir, après avoir lorgné de trop près les rails, je décidais de recontacter le Dr Grévin pour poursuivre ma psychothérapie avec lui. J'étais trop seule face aux autres pour m'en sortir. J'allais mourir. Je pensais à me jeter sous ce maudit train tous les jours, *-tous les jours-*. J'appelai le Centre :

— Allô ? Bonjour, pourrai-je parler au Dr Grévin s'il vous plaît ?

— Un instant je vous le passe, me répondit la réceptionniste que je connaissais et dont je me souvenais.

L'atmosphère chaleureuse où j'avais connu Annie

m'enveloppa. Mamie Chanterelle et le Dr Lépolier étaient là tout près.

— Oui ?

C'était le Dr Grévin. Mon cœur fit un bond.

— Bonjour. C'est Jessy à l'appareil. Ça ne va pas du tout.

— Ça ne se passe pas bien à l'extérieur ? Vos études ?

— Mes études si ça va mais avec les autres et ma mère je vis un cauchemar.

Je pleurais. Je poursuivis :

— Je pense à me suicider tous les jours.

— C'est déjà formidable que vous réussissiez vos études.

Assise sur le sol, je lui demandai au bout du rouleau :

— Je voudrai vous revoir...

— Oui. Je regarde dans mon agenda. (Je l'entendais feuilleter) Vous êtes libre samedi prochain à 13h ?

J'étais folle de joie, ivre d'avoir trouvé une personne pour m'aider.

— Oui !

— Bien. On se verra samedi prochain. Par contre, je ne vais pas vous recevoir au Centre mais dans mon cabinet particulier. Il n'est pas très loin de Sceudel. D'accord ?

— Oui ! Merci ! Merci beaucoup !

Il me communiqua son adresse et le code d'entrée du bâtiment. On raccrocha. Je n'avais plus envie de me suicider du tout. Ça y est, j'avais retrouvé mon Pilier, mon point d'équilibre, mon ancre. Je retournai en cours plus sereine. J'avais hâte d'être au samedi suivant ! La guerre contre la petite voix et les petites voix des autres était déclarée. Ce jour-là, j'écrivis dans mon carnet :

Cinq choses positives en ce samedi 20 novembre :

- Je vais revoir mon psy !

- J'ai mangé un pain au chocolat ce matin en le trempant dans mon bol. C'était délicieux.

- Mon chat est venu dormir avec moi parce qu'il sait qu'il a le droit de se mettre sous la couette pour avoir chaud. J'adore le sentir contre moi.

- J'ai reçu une carte postale de Malcolm ce matin. Il ne m'a pas

oublié.

- Demain, on est dimanche !

Je rouvris mes petits livres plein de citations et les lus et relus. Je les connaissais par cœur. Je devais tenir, je l'avais promis à Annie.

Mais au bout de deux jours, la petite voix avait été plus forte que moi. Elle s'était réveillée : "Tes qu'une merde. Elles ont raison. T'es foutue, t'as pas d'avenir. Pute, c'est ce que tu aurais dû faire ! Regarde comme t'es grosse et moche." Et à la petite voix, s'ajoutait celle de ma mère : "Arrête d'exagérer. Il m'est arrivé la même chose, ça ne m'a pas tuée. C'est de ta faute." Et à celle de ma mère, s'ajoutait celles des étudiantes et à celles des étudiantes s'ajoutait celles des médias. Je n'en pouvais plus.

Et puis le samedi arriva. J'avais gardé toute ma souffrance pendant plusieurs mois et j'avais hâte de savoir ce que le Dr Grévin allait me dire. J'avais vraiment besoin de son aide et de son soutien. Ma mère me conduisit à l'adresse qu'il m'avait indiquée. Elle attendit dans la voiture. Je me dirigeai anxieuse devant le bâtiment et composai le code. La porte s'ouvrit. J'entrai, montai au premier étage et appuyai sur l'interphone :

— Oui ?

— C'est Jessy.

La porte s'ouvrit. J'entrai. Le Dr Grévin était là, fidèle à lui-même, toujours à l'heure et en costume cravate. Il m'invita à le suivre et me fit patienter dans la salle d'attente. J'étais seule. Il n'y avait que trois fauteuils Louis XVI, des tableaux et une plante verte. C'était un encore Epipremnum ! Mon haricot magique. Je m'assis à côté de lui, heureuse de retrouver une plante si familière. Après cinq minutes, le Dr Grévin me pria de le suivre. Je longeai un couloir et entrai dans son cabinet. C'était le bazar comme au Centre. Il avait des tas de bouquins partout éparpillés sur le sol. Je m'assis dans le fauteuil qu'il me désigna et il prit place dans celui qui faisait face au mien. Je regardais les tableaux accrochés aux murs. Il aimait l'art, ça se voyait. J'avais enfin trouvé un repère dans cet Extérieur qui me gangrenait.

— Bonjour. Alors qu'est-ce qui ne va pas ? me demanda-t-il en se recoiffant du bout des doigts.

Je triturai l'anse de mon sac à main.

— Le BTS en lui-même ça va mais je supporte plus ma

mère et les autres étudiants. Ils parlent souvent des abus sexuels en disant des tas d'horreur et ça me blesse profondément.

— Vous n'arrivez pas à prendre du recul et à ne pas les écouter ?

— Non, non pas du tout. Et puis je ne sais même pas comment faire pour prendre du recul.

— Vous pouvez vous dire que ce ne sont que des imbéciles, qu'ils ne savent pas de quoi ils parlent.

— Je n'y arrive pas. Je vis un enfer. Et puis, je suis toujours angoissée, je fais toujours des cauchemars. Je m'en sors pas de tout ça.

Je pleurai. Le Dr Grévin attendit, me laissa pleurer, me regarda et puis il me dit :

— Et si vous appreniez à aimer cette petite fille triste, peut-être que ça vous aidera à accorder moins d'importance au reste.

C'était fou ce qu'il savait me rendre bien le Dr Grévin ! Je relevai la tête.

— Oui, je vais essayer.

— Bien. On s'arrête là ?

— D'accord. Je vais vous revoir quand ?

Le Dr Grévin haussa les sourcils.

— Vous voulez poursuivre votre psychothérapie ici ?

C'était à mon tour de lever un sourcil :

— Ben, euh... oui.

Il se leva et consulta son agenda. Il bougonna, pesta dans sa barbe et enfin s'exclama :

— Ah ! J'ai un créneau tous les samedis à 19h50. Ça vous va ?

J'étais aux anges. J'aurai accepté n'importe quel créneau moi !

— Oui, ça me va !

— Bien, alors je vous dis à la semaine prochaine !

J'étais au paradis. Il me raccompagna à la porte et on échangea une poignée de mains. Je retournais à la voiture. Ma mère m'attendait en train de lire un magazine. Je toquais à la fenêtre. Elle m'ouvrit.

— Alors, ça s'est bien passé ?

— Oui très bien. Je vais poursuivre ma psychothérapie

avec lui. J'ai rendez-vous tous les samedis à 19h50.

— Et ben ça fait tard ! On va avoir les bouchons.

Ma joie disparut. Je baissai les yeux. J'avais encore un résumé en français à finir et un cours de comptabilité à revoir. En rentrant, je fis de mon mieux pour parler de la pluie et du beau temps et bâclais mes cours. S'en sortir, ce n'était pas encore gagné.

Malgré ma gaieté perdue, cette nuit-là, je fis un rêve qui me marqua beaucoup. Je rêvai que j'étais dans un avion, un biplan en train de survoler la campagne bretonne, assise sur le siège du passager. Il faisait jour, c'était le printemps, du vert partout. Le pilote avait perdu le contrôle de l'avion et on s'était écrasés dans un champ. Ça ressemblait plus à un cauchemar, mais dans le rêve, j'étais bien et sans angoisses. Je m'étais relevée sans aucune égratignure. J'avais eu peur d'aller vérifier si le pilote avait survécu. Il avait du sang plein le visage. J'avais pressenti qu'il était mort alors j'avais décidé de partir, partir loin, sans aucun but. J'avais marché longtemps et puis fatiguée, je m'étais assise près d'un ruisseau en bordure d'un champ. Et là quelque chose d'incroyable s'était produit, j'avais vu un héron cendré se poser juste à côté de moi, très grand, les plumes lisses éclatantes, le bec long et fin. J'avais tendu la main pour le caresser et à ma grande surprise, il s'était laissé faire. J'avais plongé mes doigts dans les plumes de sa poitrine jusqu'à effleurer sa peau chaude. On avait échangé un long regard et il s'était envolé. À mon réveil, quelque chose en moi s'était épanouie.

Je retournai en cours. On parla des affiches arrachées, on se demanda qui avait pu faire une telle chose et pourquoi. Je laissai dire. J'en avais eu marre, je les avais mises à la poubelle. Ça m'avait soulagée sur le moment. Ce jour-là, j'entendis les autres parler deux fois plus que d'habitude des abus sexuels. J'entendis deux fois plus d'horreur. J'acceptai de souffrir avec cet espoir que la vie allait m'apporter un jour un bonheur inattendu.

Nous qui avons connu les camps de concentration, nous nous souvenons de ces hommes qui passaient d'un bâtiment à l'autre pour consoler leur prochain, distribuant leur dernier morceau de pain. Ils n'étaient peut-être pas nombreux, mais ils prouvent en suffisance que l'on peut tout enlever à l'Homme sauf une chose, la dernière des libertés humaines, celle de choisir sa propre voie.

Viktor Frankl

Chapitre 2

Ça dura presque deux ans. "Il faudra te protéger contre ta mère, Jessy". Deux ans ! J'avais passé mon BTS et je l'avais eu. Ça m'avait donné du courage. J'avais décidé d'essayer la Fac et d'aller au moins jusqu'à la licence. Je voulais trouver un travail dans l'écologie à défaut d'être institutrice. Je me connaissais un peu mieux et mon enfance passé à vouloir devenir une Amazone m'avait décidé dans cette voie. Certes, je ne voulais plus tuer tous les hommes sur Terre et vivre avec des guerrières, mais je rêvais toujours de construire une maison dans un arbre et de protéger les espaces forestiers.

Forêt d'Amazonie = protection de l'environnement.

Mon année de Fac fut un calvaire. J'étais au milieu d'étudiants et de professeurs qui me faisaient des tas de remarques blessantes. Ce n'était plus sur le sujet qui faisait mal mais ça piétinait mon estime de soi. J'avais un boulot monstre et je continuai mon casse-tête mental sur mes petits problèmes d'inceste.

J'étais assise près de mon haricot à attendre le Dr Grévin. Je regardai par la fenêtre la pluie tomber en faisant le point. La Fac c'était quand même mieux que le BTS. J'étais pourtant toujours seule. Et puis avec ma mère, ça ne s'arrangeait pas, je piquais toujours des crises de nerf. J'en faisais au moins cinq par semaine. Le Dr Grévin ouvrit la porte. On se salua et on suivit le couloir qui menait à son cabinet. On s'assit l'un en face de l'autre.

— Bonjour. De quoi voulez-vous me parler aujourd'hui ?

— Bonjour. J'ai pas l'impression d'avancer en ce moment. Je stagne et je tourne en rond. Je pique toujours beaucoup de crises de nerf avec ma mère et je ne me suis pas fait d'amies à la fac.

— Pour la fac, vous y allez pour étudier pas pour vous y faire des amies.

— Oui c'est vrai mais ce serait plus agréable si je m'entendais avec quelques personnes.

— Peut-être que vous vous protégez beaucoup des autres et en agissant ainsi vous vous êtes repliée sur vous-même.

Je soupirai. Il avait peut-être raison mais j'en avais tellement marre de souffrir et des autres. J'étais toujours une écorchée vive.

— Oui, vous avez sûrement raison. Je souffre toujours beaucoup. Je peux toujours pas regarder le journal télé ou des films sans appréhension. Je continue de me mutiler. Et puis avec ma mère, ça va tellement mal. Et je n'ai pas de petit ami. J'ai l'impression que je n'en aurai jamais. Et cette fichue angoisse qui ne part pas ! Pourquoi, dites-moi, pourquoi je suis angoissée ? Est-ce qu'un jour ça va partir ?

Il y eu un grand silence. Un ange passa. Il me répondit :

— Je ne sais pas. Elle est très profonde votre angoisse.

Sa réponse me fit très mal. Il n'était pas sûr que j'allai m'en sortir. Je me vis dans une pièce sans issue.

— Je pourrai peut-être reprendre un traitement qui me soulagerait en attendant.

Il se leva et s'assit à son bureau pour consulter le Vidal. Il feuilleta.

— Bon. Je vais vous prescrire du Solian. Prenez-en un demi le soir pendant trois jours et ensuite un entier. Ça devrait vous aider.

Il me fit la prescription. Je payai et on se salua. Je retournai à la voiture. Ma mère m'attendait en lisant son magazine.

— Ça s'est bien passé ?

Je baissai les yeux.

— Non, pas trop. J'ai l'impression qu'il ne sait plus quoi faire pour m'aider. Tiens, j'ai de nouveaux médocs à prendre.

Ma mère me prit la prescription des mains. Elle démarra la voiture et on retourna dans ma petite ville natale. J'avais le

cœur gros. J'étais triste à mourir. La voiture s'arrêta devant la pharmacie. Ma mère coupa le contact.

— Attends-moi là, je reviens.

J'attendis en regardant la pluie tomber. Je n'étais plus du tout motivée. Je ne voyais plus aucune issue à mes problèmes. Ils avaient raison tous ces autres : ma vie était brisée. Il n'y avait rien à y faire. Il n'y avait aucune réponse. La portière claqua. C'était ma mère qui revenait avec le sachet contenant médicaments et prescription.

— Tiens. Voilà. Tu veux manger quoi demain midi ? Faut que j'aille faire des courses.

— Peu importe, ça m'est égale.

La voiture redémarra et on rentra. Je laissai bouquins et classeurs au fond de mon sac. Je me couchai, sans musique, en larmes.

Je passai une semaine chargée à la Fac. Je rentrais chez moi, fatiguée. Le point positif, c'était que le Solian m'aidait. Je dormais mieux et j'étais moins angoissée. Le point négatif, ça me donnait un appétit d'ogre. J'avais faim tout le temps et j'avais beaucoup plus de mal à me concentrer. J'avais pris beaucoup de poids à cause de ça. 25 kilos en plus. J'avais délaissé miroir et balance.

Le samedi, je revis le Dr Grévin. Je lui fis le bilan de la semaine. On parla de mes cauchemars, de mes espoirs, de ma mère qui continuait à me culpabiliser et des ciseaux. Et puis je lui dis :

— Ça m'a mis mal la semaine dernière quand vous m'avez dit que je n'allais pas m'en sortir.

— J'ai dit ça moi ? Ah bon ?

— Oui, vous avez dit que vous ne saviez pas si mon angoisse allait disparaître.

— Oui, pas que vous n'alliez pas vous en sortir ! Pour le moment vous êtes angoissée, ça ne veut pas dire que ça va durer toute votre vie.

Je soupirai.

— Je pourrai jamais vivre avec cette angoisse.

— Vous le faites bien tous les jours !

— C'est pas une vie.

— Est-ce que ça vous aide le Solian ?

— Oui. Je me sens mieux avec. Je continue avec un le soir ?

— Oui. On va s'arrêter là ? me demanda-t-il.

Je n'avais pas envie de rentrer chez moi. J'avais envie de rester chez lui. Je lui répondis :

— D'accord. À la semaine prochaine.

Je passai le reste de mon week-end à travailler entre deux crises de nerf. J'avais beaucoup de choses à rattraper et j'avais tellement de mal à me concentrer que je n'y arrivai pas.

Je continuai la Fac, je continuai à m'en prendre plein la figure, je continuai à me faire casser par l'Extérieur tous les jours. J'étais devenue un corps humain imbibé de souffrance. J'avais fait de mon mieux pour créer un rempart entre moi et cet Extérieur. Mais ce n'était pas suffisant. Je ne pouvais pas me fermer complètement. Ma relation avec ma mère ne s'arrangeait pas et elle me culpabilisait chaque jour, et chaque jour qui passait, les rails m'attiraient davantage. J'étais en morceaux malgré l'aide du Dr Grévin. À chaque accident de voyageur, je me voyais comme la prochaine sur la liste et j'entendais les passagers râler. On n'avait pas idée de se suicider à l'heure de pointe ! Mon voyage quotidien Banlieue - Paris, ça se résumait à ça : les visages fermés, l'odeur nauséabonde du métro, les gens tassés sur les quais. Et puis, je rentrais chez moi et j'avais le droit à ça : "tu l'as cherché, c'est bien fait, t'avais qu'à pas le séduire !"

Alors un jour en rentrant d'un cours, je décidai de tout laisser tomber. Je voulais trouver mon indépendance à tout prix. Je n'en pouvais plus de ma mère, de la banlieue parisienne et des autres. Ça me tuait. J'entassai cours et bouquins dans un carton.

La Fac, s'était terminée.

Comme le soutien de mon psy ne me suffisait plus, je repensai au médecin scolaire. Je décidai de la recontacter. J'attrapai le téléphone. Je composai le numéro des renseignements et demandai le numéro du lycée que j'avais fréquenté. Une fois obtenue je composai le numéro et demandai l'infirmier. Un vrai jeu d'enfant.

— Allô ?

— Oui, bonjour. J'aimerais parler au médecin scolaire s'il vous plaît.

— De la part de ?

— Jessy.

— Un moment s'il te plaît.

Je patientai et écoutai les quatre saisons de Vivaldi en me mordillant les lèvres.

— Allô ? Jessy ?

— Allô Mireille ?

— Oui ! Ça alors ! Que deviens-tu ma grande ?

— Ça va. Je deviens, répliquai-je avec un sourire.

— T'as pas perdu ton sens de l'humour...

— J'aimerais bien vous revoir si vous êtes d'accord. Vous êtes libre le week-end prochain ?

— Oui, si tu veux j'ai rien de prévu. Où est-ce que ça t'arrangerait qu'on se retrouve ?

— Sur Paris. La gare de l'Est ?

— Oui, d'accord. Au café qui se trouve à côté du grand panneau d'affichage ?

— Oui c'est parfait !

— À samedi prochain alors. Porte-toi bien Jessy.

— Merci. Vous aussi. À samedi !

Le samedi arriva. Nerveuse, je partis sur Paris pour voir le médecin scolaire. J'avais fait tout de même des progrès, j'arrivais à prendre le train seule. La Gare de l'Est n'avait pas changé : le même panneau d'affichage, les mêmes cafés, la même salle des Pas Perdus et les mêmes oiseaux qui faisaient raisonner leurs chants contre l'architecture en fer. Je trouvai le café, m'assis à une table et attendis que Mireille arrive. Je m'amusai à regarder les passants, leurs gestes, leurs démarches, leurs attitudes, écoutai des bribes de conversation et puis une voix de femme me parvint derrière mon dos.

— Jessy !

Mireille me salua. Elle n'avait pas changé. Elle avait toujours cette chaleur maternelle qui me pénétrait rien qu'en me regardant. Je me levai et on échangea quatre embrassades coutumières. Elle tira une chaise en fer, me regarda, assise en face d'elle et on commanda deux jus de fruit.

— Alors dis-moi, comment vas-tu ? Qu'est-ce que tu deviens ?

— Ça va comme ci comme ça. J'ai passé mon bac, j'ai

fait un BTS et je viens d'arrêter mes études à la Fac. Je vais chercher du boulot et essayer de me trouver un logement.

— Ta mère n'est-ce pas ?

— Oui mais j'ai l'espoir qu'elle change un jour.

— Méfie-toi Jessy. Tu sais les gens ont toujours du mal à changer.

Je hochai la tête mais j'avais tant d'espoir pour ma mère que je préférerais changer de sujet.

— Et vous, comment allez-vous ?

— Bof. J'ai eu des problèmes graves. Une jeune fille comme toi. Si tu veux j'ai pas porté plainte. Ça sert à rien en général et ça fait plus de mal que de bien aux victimes. Pour la majorité d'entre vous, ça se termine par un classé sans suite, alors à quoi ça sert de faire naître de l'espoir ? Et même quand il y a condamnation, il n'y a aucun suivi pour les victimes. Alors je n'ai pas porté plainte et j'ai eu des problèmes. J'en ai tellement marre de cette société, marre. J'étais au bout du rouleau.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Tout le monde sait que la justice française est pourrie. Il a fallu deux ans pour qu'on me sorte de ma famille...

— Oui et ils ont attendu quand même que tu essayes de te tuer pour bouger leur cul...

— Oui... et la justice ou plutôt l'injustice ça m'a complètement brisée...

— Oui, je me souviens tu sais. Tu as beaucoup changé !

— Vraiment ? Je m'en rends pas compte...

— Tu ne te souviens pas quand tu es entrée dans mon bureau et tu m'as lancé : Je vais finir pute, c'est sûr !

Les mots, les miens, ceux du passé me choquèrent.

— Non, je m'en souviens pas... Je baissai les yeux et murmurai comme pour moi-même. Comment j'ai pu dire ça ?

— T'étais pas bien. C'était ton grand-père qui te disait ça tout le temps.

On resta silencieuses un moment et on regarda les passants passer. Mireille paya les boissons

— Je vais devoir y aller. Tu me promets que tu prendras soin de toi ?

Je hochai la tête. Au moment de se séparer, je me retournai pour lui dire :

— Merci. Mille fois merci. Jamais je n’oublierai ce que vous avez fait pour moi. Jamais.

— Promet-moi d’écrire ton histoire un jour... lança-t-elle en me faisant un signe de la main.

— Oui je vous le promets...

On se quitta et plus jamais je ne la revis.

La semaine suivante, ma mère m’aida à me chercher un appartement. Je lisais en même temps les petites annonces pour me trouver du boulot. Ce n’était pas facile. Tous demandaient une expérience d’au moins deux ans et je n’en avais pas.

Recherche gestionnaire de portefeuille

Minimum Bac+2

Expérience 2 ans souhaitée

Malgré tout, grâce à Internet, je dégotai un poste dans une agence à Paris. Seulement j’allais être payée le Smic et avec ça je ne pouvais pas louer un studio. Les agences demandaient toutes une caution et il me fallait un salaire qui équivalait au triple de mon loyer et pour ce prix-là, je ne trouvais rien. C’était le parcours du combattant pour se loger.

Cinq choses positives en ce lundi 10 Novembre :

- *J’ai trouvé un boulot !*

- *J’ai vu une rose rouge encore ouverte dans le jardin.*

- *J’ai regardé les étoiles hier, couchée sur le toit du garage avec mon chat noir lové contre moi.*

- *J’ai mangé des pâtes à la Carbonara ! Miam !*

- *J’ai nourri les poissons rouges du jardin. J’adore les voir quand ils viennent tous pour manger et mettre juste le bout de mes doigts à la surface de l’eau pour les caresser.*

Toujours dans la maison de la banlieue parisienne, je commençais donc mon premier travail dans cette agence. Tout le mois fut identique au premier jour : des clients qui s’en prenaient à moi, des collègues qui travaillaient chacun dans leur coin et un patron qui regardait son sport à la TV dans son bureau. En parallèle, je continuai mon petit casse-tête mental. J’étais angoissée 24h/24h et je m’engueulai avec ma mère tous les soirs. Et tous les soirs en rentrant du travail, je pensais à me suicider en me jetant sur les rails. Bref rien n’évoluait. Ma mère était venue

me retrouver à plusieurs reprises pour rentrer avec moi. Elles étaient loin mes belles illusions sur mon petit chez moi tout décoré avec ma théière sur le feu. Je ne me voyais aucun avenir, - *aucun*-. Le rêve qui m'avait rendu si bien, ce rêve où je caressai un héron cendré s'était terni.

Pourtant le message avait été très clair, il fallait que je quitte la maison de banlieue, que je m'envole et que je ne revienne jamais. Mais pour aller où et faire quoi ?

Et puis un midi après avoir terminé de pleurer aux toilettes après m'être fait insultée par un client sous les regards moqueurs de mes collègues, j'étais allée me promener dehors avec des brochures touristiques sous le bras. Je m'étais assise sur les marches du Sacré Cœur et je m'étais mise à lire en rêvant. Au détour d'une brochure sur l'Europe, je tombai sur un week-end à Londres pas très cher. Ça me rappela Falmouth, Malcolm, mon rêve, mon ancre. Mon pendentif, était là, contre moi. Je ne pouvais plus continuer ainsi.

Mes années au Centre me parurent irréelles. Je me demandai si j'avais vraiment été là-bas. Je relevai la tête, regardais un couple passer main dans la main, le sourire aux lèvres. "Quand vous rencontrerez quelqu'un, il vous aimera vraiment". Les mots de l'infirmière resurgirent dans ma mémoire. Cette nuit où j'avais pleuré, la lumière lunaire dans le salon, l'odeur de tabac froid. Il fallait que je change de vie. En rentrant à l'agence, au lieu de bosser, je regardai sur Internet des tas de sites en vrac. J'allai sur Doctissimo, lu les témoignages des autres victimes d'abus sexuels, fis des recherches en tapant "comment s'en sortir", trouva des réponses qui ne me parlaient pas. C'était trop vague, trop éloigné de ce que je vivais.

Puis je fis des recherches sur la Cornwall. Je tombai sur un forum d'expatriés tout à fait par hasard. Le soir en rentrant chez ma mère, je me connectai à Internet et me mis à discuter avec des tas de gens qui avaient sauté le pas et qui étaient allés vivre là-bas. L'idée germa en moi mais je la repoussai : je ne pouvais pas me permettre de perdre mon psy.

Et puis un jour en rentrant de mon travail après avoir subi les regards méprisants des collègues et les paroles blessantes des clients, je montais dans ma chambre et me pris la tête dans les mains. J'allais très mal. Je n'en pouvais plus de la vie que je menais. J'entendis ma mère rentrer. Je descendis lui parler de tout ça. Je m'en pris plein la figure :

— Tu dois t'accrocher un peu, j'ai payé ta carte orange pour l'année ! Tu vas pas abandonner maintenant, non !

— Tu vois bien que ça se passe mal. Je pourrai trouver un autre travail.

— Bon, tu veux faire quoi ? Rester ici ?

J'avais la tête baissée. Je ne savais pas quoi faire, pas quoi dire. J'étais dans une impasse.

Je terminai mon préavis à l'agence et décidai d'abandonner ce travail sous la stupéfaction du patron et des deux collègues.

J'étais fatiguée de tout ça.

En rentrant, j'annonçai la nouvelle à ma mère. Elle ne fut pas surprise. Elle ne me dit rien. Je restai à la maison pendant trois mois. Et puis un soir, je piquai une crise de nerf. On s'engueula encore sur le même sujet et une fois encore j'avais eu le droit à : "qu'est-ce que tu veux que je te dise ? tu vas arrêter de me parler de tout ça quand ?". Je faisais toujours des tas de cauchemars, j'avais toujours mes angoisses et je n'avançais plus.

Ce jour-là, ce fut la dispute de trop. Je montai dans ma chambre, sortis une valise d'un placard et y entassais mes vêtements. L'idée de m'expatrier avait fait des tas de bourgeons et étaient à présent à l'état de feuilles. Je rassemblai l'argent que je possédais et bouclai ma valise. Quand je descendis l'escalier, ma mère les yeux ronds me regarda, horrifiée.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Tu vois je pars !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Et où vas-tu de toute façon, tu n'as nulle part où aller !

— Et ben tant pis. Je vais me suicider si je reste plus longtemps ici. Je pars de l'autre côté de la Manche !

— Non, mais ça va pas. Tu vas arrêter ton délire.

Ma mère était devenue agressive, elle se mit en colère. Je lui hurlai dans les oreilles :

— Ça va très bien au contraire. Tu m'écoutes quand je te parle : JE VAIS ME SUICIDER SI JE RESTE ICI !

— Tu ne peux pas partir comme ça ! Reste ici !

Elle avait crié. Son emprise sur moi me poussa dehors.

— Non, je me casse ! À la revoyure !

Et je fis ma valise. Je fourrais quelques vêtements de rechange, pris ma boussole, pris ma poupée, pris le marron que j'avais gardé le jour de mon arrivée au Centre et pris mon pendentif en forme d'ancre. Je ne pouvais pas emmener mon couteau Suisse, alors je me résolu à le laisser derrière moi. Voilà, j'avais tout ce dont j'avais besoin.

Et je sortis. En pleure, en miettes mais vivante. L'avion du rêve que j'avais fait, venait enfin de s'écraser.

Je marchai jusqu'à la gare avec ce sentiment terrible d'abandon. Est-ce que je faisais le bon choix ? J'étais folle. Je ne savais même pas où aller à Londres. Ils étaient bien loin mon Lord Anglais et mon chien Big Ben ! J'étais partie sur un coup de tête. Je m'arrêtai et pleurai encore.

Marche ou crève.

Je marchai en pleurant. Les passants me regardèrent. Je n'arrivai pas à arrêter de pleurer. Tant pis, ce n'était pas grave. Je montai dans un train de banlieue pour rejoindre Paris, un de ces trains que je détestais et où j'avais souvent eu peur de monter seule, peur de subir un viol collectif. J'en avais marre de toute cette atmosphère pesante. Je pleurai, pleurai, pleurai et puis je me calmai.

J'étais vidée.

Le train se mit en branle. Il me fallut à peine quarante minutes pour atteindre Gare du Nord. La foule, le sifflement des trains et le grincement de l'acier me donnèrent le vertige. Le lieu était plein de vie et moi j'étais perdue. Je me dirigeai vers un guichet Eurostar et payai un aller-retour, c'était moins cher qu'un aller simple. Au pire, je pourrais toujours revenir. Oui, il fallait que j'essaye. J'embarquai avec des familles, des couples et des gens seuls, en seconde classe. Une fois installée, j'essayai d'échafauder un plan. Il fallait d'abord que je trouve un hôtel et demande du travail. J'avais lu que les anglais, ils aimaient bien les serveurs français. Alors j'allai devenir serveuse. Il fallait que je m'en sorte. En regardant, les yeux dans le vide, le paysage défiler, je me rappelai toutes mes années de galère : mon enfance, le numéro vert, le médecin scolaire, les marrons, Annie, la station MIRE, Mamie Chanterelle, le bac, le BTS, cette année de fac pour rien et ce travail dans cette fichue agence. Je me demandai ce que j'allais devenir. Comment tout ça allait finir ?

Soudain je me souvins de mon psy. L'angoisse monta d'un coup. J'avais rendez-vous avec lui dans une quinzaine de

jours. Comment allai-je faire sans lui ? Lui qui était mon seul soutien dans ce monde. Il fallait que je trouve une solution, *-une solution et vite !-*. Je réfléchissais à toute allure. J'allai lui proposer de poursuivre ma thérapie par téléphone. C'était une idée complètement folle et même absurde car je ne pourrai plus le payer. Tant pis, je n'avais pas d'autres solutions en tête pour le moment. J'avais besoin qu'il soit là, à mes côtés. Avoir tourné le dos à ma mère, c'était quelque chose mais lui avoir tourné le dos à lui, c'en était une autre.

J'étais seule au monde.

Le Dr Grévin restait mon unique espoir de m'en sortir un jour et j'étais partie de l'autre côté de la Manche. Pendant deux secondes, je n'eus qu'une seule idée en tête : rentrer ! Le problème, c'était que je vivais avec ma mère, pas avec le Dr Grévin. Je chassais l'idée de prendre l'Eurostar en sens inverse. J'avais pris la bonne décision, enfin je l'espérai. Et puis il fallait bien un jour ou l'autre que je vive ma vie, du moins que je la change et que j'essaye d'être heureuse.

Le train siffla, ralentit, passa sous le tunnel et arriva enfin à St Pancras International. Je ne vis rien du paysage tellement j'étais absorbée par toutes mes angoisses. Je sortis du train avec ma valise et regardai autour de moi. À part l'anglais ce n'était pas si différent de la France. Et puis un groupe de filles s'avança, elles étaient en jupe, en mini-jupe ! Ça me choqua. Elles avaient l'air si libre les Anglaises ! Et personne pour les insulter ou les regarder de travers ! J'étais sidérée ! Je me dirigeai vers un bureau de change et retirai quelques billets. J'en cassai un en m'achetant un sandwich et sortis de la gare respirer l'air frais de la rue. Dès que j'aperçus une cabine téléphonique je m'y dirigeai. J'appelai mon psy. Ça sonna dans le combiné :

— Allô ?

— Dr Grévin ?

— Oui.

— Bonjour c'est Jessy. Je ne vous dérange pas ?

— Bonjour. Non.

J'enchaînai :

— Je ne pourrai pas venir au prochain rendez-vous. J'ai décidé de m'expatrier en Angleterre.

J'avais le cœur qui concourait aux jeux olympiques. J'aurai aimé qu'il me raisonne, qu'il me dise de rentrer. Oui, de rentrer et de venir vivre chez lui ! Et puis quoi encore, Jessy tu

rêves.

— D'accord. J'annule votre rendez-vous.

Comment ça d'accord ? J'avais le cœur en morceaux. Je n'allais pas bien du tout.

— Je me demandai si vous accepteriez que je vous appelle de temps en temps pour continuer la thérapie.

Je croisai les doigts. Il marqua une pause me laissant dans le doute. Puis il me répondit :

— Vous voulez faire, en quelque sorte des entretiens téléphoniques ?

— Oui, c'est ça. Ça vous embête pas ?

Nouvelle pause. J'avais envie de le secouer pour qu'il me réponde plus vite. J'étais impatiente. Il ne disait rien, *-rien du tout-*. C'était à cause de l'argent. Je ne pouvais pas le payer dans cette situation, c'était peut-être pour ça qu'il ne répondait pas. Je rêvais encore comme d'habitude, mon psy ce n'était pas un ami, c'était un médecin qui avait sa vie. Je n'étais qu'une patiente parmi tant d'autre. Je baissais les yeux sur le tas d'ordure qui s'était amoncelé au fil des années dans la cabine. Merde.

— Est-ce qu'un samedi tous les quinze jours après 22h vous conviendrez ?

Je restai sans répondre deux secondes. Je pleurai. Les passants me regardaient à travers la vitre. J'étais infiniment reconnaissante, *-infiniment-*. Je lui aurai sauté au cou. J'étais heureuse. J'avais rencontré une perle, un homme incroyable, un être humain exceptionnel.

— Vous êtes toujours là ?

Je lui demandai pour être bien sûr d'avoir compris.

— Vous acceptez ?

— Oui ! Alors, ça vous convient oui ou non ?

Il était devenu bourru comme d'habitude.

— Oui. Je vous remercie. Merci, (je marquai une pause et me répétai) merci.

Il se mit à rire.

— J'ai compris, je crois. À samedi 22h. J'attendrai votre coup de fil.

Je me répétai encore.

— Merci.

— Au revoir.

— Au revoir.

Je raccrochai, le cœur rempli de gratitude. Bon j'avais mon Pilier avec moi, maintenant je devais trouver du boulot et un endroit où dormir. Un hôtel, l'University Inn se dressait fièrement contre la gare. Je m'y dirigeai, confiante. On entendait parler le français partout. Je poussai la porte vitrée du hall et avançai vers la réception. Je me remémorai mes cours d'anglais, formulai dans ma tête la question que je voulais poser et puis fonçai. Comme pour le numéro vert, je pris mon courage à deux mains. Une jeune femme noire, grande, les cheveux attachés en chignon me sourit et me demanda dans un parfait anglais si elle pouvait m'aider. Je répondis, laissant mon assurance s'effiloche :

— Do you have any job ?¹

La jeune femme me pria de patienter quelques minutes et disparu à la recherche de son manager. Elle revint presque aussitôt accompagnée d'un homme, petit et nerveux qui se dirigea vers moi. Il me demanda à brûle pourpoint en m'entraînant à l'écart :

— Tu es française ?

Surprise tout d'abord qu'il me parle en français, je me ressaisis et répondis :

— Oui. Je cherche du travail.

— Tu as quel âge ?

— 21 ans.

— Qu'est-ce que tu sais faire ?

— Euh je n'ai jamais vraiment travaillé mais j'apprends vite. Vous ne serez pas déçu !

— Tutoie-moi s'il te plaît. On n'est pas en France ici, faut bien qu'entre français on se serre les coudes.

Ça, c'était dommage qu'il faille se retrouver à l'étranger pour en faire l'expérience, pensais-je. Je lui demandai, heureuse de cette familiarité :

— Tu as du travail ?

— Non, pas en ce moment. Mais je connais un pote qui part pour Oxford dans deux jours. Il y a des Colleges² là-bas et qui dit College, dit Taf. Il cherche des serveurs. Tu as un CV ?

— Euh non pas vraiment. J'y ai pas pensé.

— Mais d'où tu sors ?

Le courant entre nous était passé immédiatement. J'avais cette impression de l'avoir toujours connu. Je fis la grimace. Il me regarda avec ma petite valise à la main. Il leva les yeux au

ciel.

— Bon attends, suis-moi. On va t'arranger tout ça. Un sourire au coin des lèvres, il me traîna par le coude.

Je suivis le petit monsieur dans un bureau qui se trouvait derrière la réception. Je souris à la réceptionniste au passage. La réceptionniste me rendit mon sourire. Il s'installa devant un ordinateur et pianota, copia-colla, me demanda mon nom et imprima. Et voilà, j'avais des références, des diplômes et même de l'expérience. Il me tendit la feuille.

— Tiens, prends. C'est mon cadeau de bienvenue en Angleterre.

Je pris la feuille bouche bée.

— Tu sais où dormir cette nuit ? me demanda-t-il.

— Non pas vraiment.

Je regardais toujours la feuille. Comment j'allais faire pour savoir tout ça ?

— Bon tu peux rester ici mais demain tu te lèves à 6h et tu sers le petit déjeuner. C'est une fleur que je te fais car j'ai suffisamment de personnel. Demain, tu vas rencontrer Lionel. C'est lui qui part pour Oxford. T'es d'acc ?

J'acquiesçai, les yeux rivés à ma nouvelle vie. Je suivis docilement le petit monsieur le long de plusieurs couloirs. On monta des marches et il posa ma valise devant une chambre de bonne située au dernier étage de l'hôtel. Il me donna les clés et s'en alla. J'ouvris la porte et la referma. "Mince, me voilà partie pour Oxford maintenant !" pensai-je en m'asseyant sur le lit en fer. Je m'allongeai tout en regardant le plafond. J'attrapai mon ancre et l'embrassai.

— *Je te promets Annie que je m'en sortirai !*

¹ Avez-vous du travail ?

² Colleges : communautés universitaires anglaises

On ne va jamais si loin que lorsque
l'on ne sait pas où l'on va.
Rivarol

Chapitre 3

À 5h tapante, j'étais levée, accoudée à la lucarne de ma chambre de bonne, respirant l'air frais londonien. J'avais une assez belle vue : les toits et les maisons en brique rouge, la fumée qui s'échappait des cheminées, les gens qui s'affairaient déjà en bas dans la rue. Ma nouvelle vie murmurait dans le creux de mes oreilles. Demain, je partais pour Oxford. Je m'habillai rapidement et rejoignis la réception.

— Mais putain de bordel de merde, qui est le con qui a mis cette merde au milieu du couloir ?

Le petit monsieur de la veille était apparemment bien réveillé. Je n'osai pas le saluer et restai en retrait de ce qu'il avait appelé la "merde" qui n'était autre qu'un bagage laissé à l'abandon par un touriste. Je le regardai s'énerver et mettre des coups de pied dans la valise qui n'avait rien demandée. Brusquement, il se retourna et me salua l'air de rien :

— Salut toi. Alors bien dormi ?

Je hochai la tête et m'approchai. Toujours en colère, il s'écria en redonnant un coup de pied dedans :

— Regarde-moi cette conne ou ce con, je veux pas être misogyne surtout, qui a laissé son sac. Comme si j'avais que ça à foutre de veiller sur leurs bagages.

— Peut-être qu'il y a des choses fragiles dedans ? me risquai-je à dire.

— J'espère bien car j'en ai rien à foutre ! Et tiens prends ça !

Accepter les gens tels qu'ils sont. Le manager se rappela tout d'un coup pourquoi j'étais là et me dit :

— Et mais au fait tu bosses pour moi, toi ce matin. (Il attrapa le sac abandonné) Putain mais faut vraiment être con pour oublier ses bagages dans l'entrée !

Il se retourna vers moi.

— Bon, viens.

On déambula dans les couloirs qui menaient aux

cuisines. Ça vous donnait le cafard rien que de respirer l'air des légumes pourris qui flottait contre les murs. J'attendis près du vestiaire pour homme. Jean ressorti avec un pantalon, une veste noire et une chemise blanche. Il me tendit le costume. Je me dirigeai vers le vestiaire réservé aux femmes. Plusieurs employés étaient là à se changer. Les séances avec Mme Lagardière avaient été profitables. Je n'eus pas de mal à me déshabiller moi aussi. Il y avait une glace fixée tout le long du mur. Je me regardai vite fait. J'avais l'air d'un pingouin. Je me recoiffai rapidement, me trouvai drôlement chouette accoutrée de la sorte et sortis retrouver mon patron.

— Ben voilà une vraie serveuse ! La classe ! Au fait pour tes références quand tu seras à Oxford, je vais te filer mon numéro de portable aussi. Fais-y moi penser.

— OK, merci.

J'étais plus confiante dans l'avenir. J'avais quand même un bol pas croyable !

— Bon, suis-moi. Je vais te présenter à Maja. Elle vient de Suède. Elle est pas commode alors te prends pas la tête avec elle surtout que t'es pas là pour bien longtemps. OK ?

— OK !

— Elle va te montrer vite fait ce que tu dois savoir.

On rejoignit le restaurant où était servi le petit déjeuner. Maja, une femme, belle, blonde, les yeux bleus nous accueillit quand elle nous vit entrer. Elle nous salua et dit à Jean :

— Tu m'as trouvé une nouvelle recrue ?

— Oui. Elle connaît rien au métier. Débrouille-toi avec ! Je file ! Faut que je trouve le con qui a oublié sa valise à la réception.

Et Jean partit. Elle avait l'air sympa cette Maja. Elle attendit qu'il soit parti pour me demander avec un sourire aimable :

— Bon tu vas aller aider à préparer le buffet. Tu vas aller chercher les jus de fruits.

— OK ! Ils sont où ? demandai-je enthousiaste.

— Débrouille-toi ! Je n'ai pas que ça à faire que de t'aider !

Mon sourire disparut en l'espace d'une seconde. Je venais de comprendre que j'allais passer une matinée pourrie. Ça me rappela l'ambiance de l'agence à Paris. C'était pareil. Il était

où leur intérêt à ces gens-là de se comporter comme ça ? Je ne comprenais pas leur attitude, *-pas du tout-*. Je mis ça sur le compte de la bêtise et partis en cuisine, ouvris le premier frigo que je vis sous les regards goguenards des autres serveuses et des cuisiniers. Finalement l'un d'eux me demanda :

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Les jus de fruits.

Une serveuse, petite, les cheveux noirs, s'approcha de moi et m'indiqua un réfrigérateur un peu à l'écart.

— Ils sont dans le petit. Ces deux frigos sont à nous, les autres aux cuistots. Tiens prend ça.

Je pris les deux grosses jarres de jus d'orange dans mes mains et les porta au buffet. Je faillis me prendre la porte dans la figure sur le chemin. C'était la belle Maja qui était derrière la porte.

— Tu peux pas faire attention, non ! T'es bête ma pauvre fille ! Tu sais donc pas qu'il y a une porte pour entrer et une porte pour sortir ! Les doubles battants, c'est pas fait pour les chiens.

Je m'excusai et me dépêchai d'aller déposer les jarres sur le buffet. Je commençais à faiblir. Ma confiance en moi glissait sur le carrelage.

Quand buffet et tables furent dressés, les premiers clients, encore ensommeillés pour certains d'entre eux, pénétrèrent dans le restaurant. Maja les accueillit et les répartit aux tables près des fenêtres puis au fur et à mesure que le restaurant se remplissait, aux tables du centre. Fallait donner l'image d'un hôtel vivant et bondé. C'est quelque chose d'important l'image. Je courais dans tous les sens, me pris plusieurs fois la porte dans la figure, rempli un nombre incalculable de fois les jarres de jus de fruit, remplaçai au fur et à mesure plats et containers vides. On était six serveurs et il y avait 300 clients à servir entre 7h et 10h30 ! On était débordé ! Le pire c'était que j'étais de trop selon le manager. À 10h, je fus autorisée à prendre mes 15 minutes de pause réglementaire. La serveuse aux cheveux noirs qui m'avait aidée me glissa discrètement aux oreilles :

— Prends ce que tu veux sur le buffet mais soit discrète. T'as le droit aux yaourts, aux fruits et aux jus de fruits.

— À rien de bon quoi ! lui répondis-je du tac-o-tac. Les pains aux chocolats me narguaient.

— Je prends toujours ce qui est interdit, me confia-t-elle. Faut juste faire gaffe aux cuistots. Planque tout sous une serviette de table.

Je ne me fis pas prier pour prendre ce qui me semblait appétissant c'est-à-dire une salade de fruits et un pain au chocolat. Je suivis la serveuse londonienne à travers les couloirs bien cachés des clients. Ça sentait le fruit et la viande pourris à plein nez. J'eus un haut le cœur. La salade de fruit ne me semblait plus si appétissante. On déboucha dans la salle commune et on s'installa l'une en face de l'autre. La serveuse me posa toute une série de questions :

— Tu viens d'où ?

— De France.

— Pourquoi tu es venue ici ? Pour le Taf ?

Je mordis dans mon pain au chocolat et lui répondis en essayant de ne pas respirer l'air putride ambiant :

— Oui. C'est plus facile ici de trouver du travail.

— Ouais. Enfin faut voir le boulot que tu trouves aussi.

Serveuse, c'est pas génial !

— C'est mieux que rien.

— C'est sûr. C'est Jean qui t'a employée ?

— Oui.

— Ici y'a des Français partout.

— Oui, je pensais pas qu'on était aussi nombreux.

J'attaquai la salade de fruits.

— Si !

— Elle est pas très sympa Maja. Tu ne trouves pas ?

— Bah ça va. J'ai connu pire ! Faut qu'on remonte les 15 minutes sont passées.

J'avais mangé autant que j'avais pu car je n'étais pas très sûr si j'allai avoir une deuxième pause. Il fallait que je reste positive ! Positive Jessy !

J'avais les sanglots coincés dans la gorge, un des cuisiniers venait de m'attraper la main et me l'avait enfoncée sur le clou où on devait mettre les commandes. J'avais fait une erreur, j'en avais oublié une.

Quand le petit-déjeuner fut terminé on débarrassa les tables en quatrième vitesse. Pas le droit de s'asseoir, pas le temps de boire ni de se reposer. Les plateaux étaient lourds, le travail pénible et fastidieux. Et pour couronner le tout Maja ne lésinait

pas sur les humiliations et les brimades. Je craquai. Je pleurai. La serveuse londonienne s'approcha et me dit :

— Va pleurer dans les chiottes. Ça fout mal devant les clients.

Je me pris une nouvelle fois la mauvaise porte, me pris un nouveau juron dans la figure, marchai rapidement, me fis bousculer et gagnai enfin les vestiaires. Je m'enfermai dans les toilettes, m'assis sur le bol à l'hygiène repoussante et me pris la tête dans les mains. Je pleurai de tout mon sou.

Ici ou chez ma mère, ma vie n'était qu'un cauchemar sans fin. Partout j'étais traitée comme une moins que rien. Je n'en pouvais plus. J'avais compris pourquoi les gens devenaient si cruels. On avait dû les traiter de la même manière. Ils se vengeaient sur moi, sur tous les nouveaux qui leur passaient sous la main.

Allez Jessy, ressaisis-toi ! Regarde les choses positives dans ta vie : Le médecin scolaire, mamie Chanterelle, Annie, le Dr Grévin et le manager ! J'avais bientôt mon rendez-vous avec mon psy. Oh et puis j'allais rester ici que deux jours, ensuite j'allais travailler ailleurs !

Je me levai et me dirigeai vers les lavabos. Debout devant la glace, je me regardai. Je me passai de l'eau froide sur le visage, me pinçai les joues et rejoignis le restaurant. Maja et le reste du personnel étaient occupés à changer les nappes. Je cherchai des yeux où me rendre utile et finalement allai aider une serveuse à qui je n'avais pas encore adressé la parole.

— Je peux t'aider ?

— Oui, si tu veux. Prends ce bout-là !

On plia les nappes sales et on recouvrit les tables avec des nappes propres. Puis on dressa couverts et verres. Maja s'approcha de moi.

— Ça va mieux ?

— Oui, merci, lui répondis-je, distante.

— C'est un boulot difficile. Tu vas t'habituer, me dit-elle en s'éloignant.

"C'est difficile parce que tu te comportes comme une peste. Ça ne m'a jamais fait pleurer de porter des choses lourdes !"

À midi, on termina juste à temps pour accueillir les premiers clients. Un groupe de jeunes se bouscula pour prendre leur déjeuner sous mon regard envieux. Je mourais de faim !

J'avais le ventre vide. "Ça sent bon mais c'est pas pour toi !" J'étais en colère. C'était quoi cette histoire ? Et puis 14h sonna et Maja m'annonça avec un sourire aux lèvres :

— Tu peux aller manger ! T'es libre.

— Je travaille pas cet aprem alors ?

— Non.

— Je peux manger ?

— Sers-toi dans ce qui reste. Sois discrète.

J'attendis que les derniers clients aient quitté le restaurant pour prendre une assiette et me servir dans les plats du buffet qui n'avaient pas été trop touchés. J'allai me réfugier dans la salle commune et mangeai rapidement pour regagner au plus vite ma chambre.

J'étais accoudée à la fenêtre quand j'entendis frapper.

— Ouvre ! C'est Jean.

J'ouvris la porte.

— Je pense que tu n'as pas de compte en banque ici ?

— Non, c'est vrai.

— Faut que t'aïlles en ouvrir un, tiens prends ça, ils vont te demander ces papiers. (J'attrapai tout plein de papiers) Voici ton contrat pour ici. T'auras qu'à mettre l'adresse de l'hôtel comme résidence. Faudra pas que t'oublies de la faire changer une fois que tu seras à Oxford.

— OK merci. Je vais y aller cet aprem. Combien je suis payée ?

— 5 livres 50 cents par heure. T'as travaillé 8 heures aujourd'hui. Alors ça te fait (il comptait dans sa tête, les yeux fixés au plafond) 44 livres par jour. Tu veux les avoir tout de suite ?

Je comptais combien il me restait. J'approuvai.

— Oui, comme ça je pourrais m'acheter à manger pour ce soir.

— Tu peux toujours bosser ici si tu veux.

— Non... je préfère pas.

— OK, attends je reviens avec l'argent. 44 Livres ! C'était pas cher payé pour le travail abominable que c'était ! 8h debout avec 15 min de pause et sans s'asseoir une seule seconde ! Je pouvais à peine tenir sur mes jambes. Jean entra à nouveau

dans la pièce. Il me tendit l'argent. Tiens, fais-toi plaisir !

— Merci, j'y manquerai pas !

Sur ces mots, je sortis de l'hôtel et rejoignis le grand Londres dont j'avais tant entendu parler, celui de Big Ben et de la reine aux innombrables chapeaux. J'achetai un Hot Dog et entrai dans une grande banque pour faire ouvrir un compte. Une fois cette formalité terminée, je flânai dans les boutiques de luxe : Harrods et compagnie puis je pris finalement le chemin qui menait à Covent Garden. Il faisait gris et le soleil essayait tant bien que mal de percer à travers les nuages. Je me décidai à appeler ma mère pour lui donner quelques nouvelles. Ça sonna dans le combiné.

— Allô ?

— Maman ?

— Salut. Je suis contente que tu m'appelles. Alors ta nouvelle vie ?

Sa voix était distante et détachée. Ma mère me manquait. J'étais triste tout à coup. Elle n'avait jamais su me parler comme elle le disait elle-même, mais elle avait aussi eu de bons côtés : elle m'avait attendu après mon travail quand j'allais mal, elle me préparait souvent un petit déjeuner au lit, elle m'achetait tout ce que je voulais parce qu'elle n'avait jamais su me dire non. Elle m'aimait et je comptais probablement pour elle. Elle n'avait jamais compris ma souffrance, jamais compris ce que je vivais et ce que je ressentais. J'étais triste de toute cette relation gâchée par l'inceste. Je m'en voulais de tout ça. Je m'en voulais de souffrir autant, de m'être plainte.

— Ça va. Je vais partir à Oxford demain avec un autre français pour travailler dans un Collège. Et toi comment vas-tu ?

— Ça va. Je me suis inscrite dans une agence de rencontre. J'ai déjà rencontré un homme.

— Ah bon ? Il est comment ? demandai-je, surprise.

— Il était moche alors je pense pas que je vais le revoir. Je dois en voir un autre la semaine prochaine. J'ai que six mois de gratuit ensuite c'est payant.

"Décidément tu es bien superficielle maman." pensai-je. Cependant, je lui répondis enthousiaste à l'idée qu'elle ne soit plus seule :

— Ça me fait plaisir que tu penses à refaire ta vie.

— Oui, je me vois pas rester divorcée jusqu'à la fin de mes jours.

— Je comprends. Bon faut que je retourne travailler, mentis-je. Je te laisse. Je te rappellerai quand je serai à Oxford.

— OK. Tu me manques ma chérie. À plus tard.

— Toi aussi tu me manques. À plus tard.

Je reposai le combiné avec ce terrible sentiment de solitude au creux de l'estomac. Elle avait toujours voulu garder une emprise sur moi parce qu'elle avait toujours eu peur de rester seule. Je venais de le comprendre. Elle allait remplacer mon absence en un rien de temps. En plus je me rendis compte que je me sentais responsable de ma mère. Je me posai milles questions sur elle, si elle allait bien, si elle n'était pas trop triste que je sois partie, si elle ne se sentait pas trop seule, si ça allait à son boulot, etc. Est-ce qu'elle faisait pareil de son côté ? Plus d'une fois j'avais pensé rentrer. Je savais bien pourtant que je devais me séparer d'elle pour être plus heureuse.

Si jamais je retournais en France, elle allait me culpabiliser à nouveau, retournerait les choses contre moi, alors il valait mieux que je reste ici. Je savais aussi qu'au moindre problème, elle ne penserait pas à m'aider, à m'écouter. Elle ne saurait pas quoi faire. Je ne pouvais pas me confier à elle et lui dire ce que je ressentais. Je ne pouvais pas compter sur elle.

J'étais toute seule dans le grand Londres, toute seule sur Terre, toute seule parmi tous les êtres humains qui passaient à côté de moi. On était combien à être comme ça ? Des millions probablement. Je me dirigeai vers Hyde Park anxieuse et m'installai sur un banc entouré de rosiers. Le soleil perça enfin et je sentis un rayon de soleil me réchauffer le visage. Un écureuil gris s'approcha de moi. J'écarquillai les yeux, c'était tellement rare de voir des animaux sauvages en France ! Une tourterelle se posa sur une branche. Je sortis un papier et un crayon de ma poche et notai :

Cinq choses positives de ce Mercredi 7 Mars :

- *J'ai gagné 44 Livres et j'ai mangé un Hot Dog avec des onions.*
- *Il y a un écureuil qui mange à un mètre de moi et il n'a même pas peur.*
- *J'ai rencontré Jean et j'ai un CV génial.*
- *Je suis à Londres !*
- *J'ai vu une peluche magnifique chez Harrods. Quand j'aurai un enfant, je lui en achèterai une comme celle-ci.*

La tourterelle roucoula et l'écureuil grimpa à l'arbre. La tourterelle s'envola. Je me relevai et décidai de rentrer à l'hôtel me reposer. Il faisait froid et malgré mes efforts pour me donner un peu de gaieté, j'étais triste à mourir. Je perdais espoir.

7 ans de psychothérapies et je m'en étais toujours pas sortie. Combien de fois je m'étais imaginée organiser une fête le jour où tout ça serait terminé, combien de fois ? Mais je savais maintenant qu'il n'y aurait probablement jamais de fête. Si je m'en sortais un jour, ce serait probablement au bout d'un très long processus. Et 7 ans, c'était déjà si long.

La nécessité nous délivre de
l'embarras du choix.
Vauvenargues

Chapitre 4

On frappa à la porte de ma chambre. J'étais en train de tout ranger. C'était Jean. Il attendait de l'autre côté, nerveux. Je l'aimais bien. Il avait ses crises de nerf mais il était gentil. Je lui ouvris et le saluai.

— T'es prête ?

— Oui.

— Tes affaires aussi ?

— Les voilà !

Je traînai ma valise.

— Bon viens. Je vais te présenter à Lionel. Il bosse en bas.

J'allais un peu mieux ce matin. J'avais nourri les pigeons sur le rebord de la fenêtre et ils m'avaient redonné le sourire. On descendit les marches de l'escalier rapidement. Un jeune homme aux traits fins et à la démarche féminine attendait à la réception. Je devinai tout de suite qu'il était homosexuel. Les poignées de mains s'échangèrent.

— Salut ! Alors tu pars avec moi à Oxford ? demanda Lionel enthousiaste d'avoir de la compagnie. Il était français lui aussi.

Je hochai la tête, ravie de quitter cet hôtel pourri.

— T'es d'où en France ? continua-t-il.

— La région parisienne.

— Je viens de Bordeaux. T'as eu du bol de tomber sur Jean. Je suis sûr qu'il t'a refait ta vie sur ton CV.

Les deux hommes échangèrent un regard complice. Jean expliqua :

— Bon. On va dire que t'as bossé ici depuis 2 ans au lieu de 2 jours. Ça devrait passer. Pas vrai Lionel ?

Ce dernier répondit par un sourire.

— Le train part dans 1 heure. On ferait mieux d'y aller, ajouta-t-il en regardant sa montre.

Il se tourna vers Jean :

— À plus. Tu restes encore ici pour longtemps au fait ?

— Tu rigoles. Je me casse dans deux mois. Marre de ces abrutis.

— Tu vas où ?

— J'ai fait des études pour être sommelier. Je me barre en Écosse bosser dans un hôtel de luxe.

— Oh la classe ! Je te souhaite le meilleur !

— Thanks ! J'espère que vous trouverez du Taf à Oxford.

On se salua et on se sépara. On prit le métro, traversa couloirs et rues en traînant nos bagages et en se faufilant parmi les londoniens. J'étais nerveuse. On longea de nouvelles rues, on regarda à gauche puis à droite, on traversa et on déboucha finalement à la gare nationale de Paddington. Peu de monde voyageait ce jour-là. Aucune queue au guichet. Lionel me demanda en posant son sac de randonneur qu'il portait sur son dos :

— Tu as du fric ?

Je fouillai dans ma poche et sortis l'argent gagné à l'hôtel et le peu qui me restait.

— OK. Attends-moi ici. Je vais chercher les billets.

Et Lionel s'éloigna avec l'argent, enfin je veux dire avec *mon* argent. Je me retrouvai seule au milieu de la gare qui était subitement devenue gigantesque. Une foule de questions me vinrent à l'esprit. "Et si jamais il ne revient pas ? Il m'a pris tout l'argent que j'ai. J'aurai dû partir avec lui. Je me suis peut-être fait complètement avoir. Et si en fait il ne part pas pour Oxford mais qu'il fait parti d'un réseau de prostitution ?" Je sentis une pointe d'angoisse appuyer sur mes poumons. Non, en fait ce n'était pas une pointe, c'était un clou, un gros, énorme clou ! Et puis Lionel réapparut.

— Tiens, voilà ton billet et l'argent qu'il te reste.

Il me regarda. J'étais livide.

— Ça va ? me demanda-t-il, inquiet.

Je mis l'argent dans ma poche.

— Euh oui, parfaitement bien !

— T'as vu un revenant ? poursuivit-il.

— Non. Je me posais juste des questions.... lui avouai-

je, ennuyée.

— Elles devaient pas être marrantes, me dit-il en me regardant dans les yeux.

J'étais rassurée. Je me risquai à lui poser une question débile :

— T'es pas un violeur ou un assassin par hasard ?

Lionel avala sa salive de travers, toussa et haussa les sourcils :

— Pardon ? Tu peux me répéter ça ? Je suis pas sûr d'avoir compris !

Je me répétai :

— T'es pas un violeur ou un as...

Lionel me coupa la parole :

— Non ! Juste gay ! Ça te va ? Mademoiselle est rassurée ?

Je lui souris en plissant les yeux :

— Oui.

— On peut y aller maintenant ?

— Oui.

— Bien !

Je n'étais plus angoissée, j'allais même bien. Lionel remis son sac sur son dos et nous prîmes la direction du quai numéro 9. Tout en marchant, on échangea des regards. Ma question l'avait dérouté. J'étais contente. L'humour, ça me permettait de relativiser la situation merdique dans laquelle j'étais.

Le train était déjà en gare. On monta vers le milieu, là où les portes avaient déjà été ouvertes par les autres passagers. On trouva deux places libres. On s'assit l'un en face de l'autre dans un box pour quatre. Après avoir déposé nos affaires dans les rangements supérieurs, je me décontractai enfin. Je posai ma tête contre la vitre et regardai Lionel. Il était beau avec des cheveux bruns et des yeux bleus gris. Il portait une chemise en toile verte et un jean beige. Et il regardait tous les hommes du wagon ! Je lui demandai, curieuse :

— Tu n'as pas de copain ?

— J'en avais un. On s'est séparé il y a deux mois. (Il avait l'air triste, je regrettai ma question aussitôt. Il poursuivit.) J'espère me faire une nouvelle vie à Oxford. Au fait, tout à l'heure, t'as vraiment cru que j'allais me barrer avec ton argent ?

Je me mordis les lèvres.

— Ben oui. J'ai eu un moment d'angoisse terrible.

Il me regarda et secoua la tête en souriant :

— J'arrive pas à croire que tu aies osé me demander si j'étais un assassin. (Il marqua une pause puis changea de sujet) Bon. Tu as faim ? Tu veux manger quoi ?

— Un peu. Prends ce que tu veux, je prendrais la même chose si c'est pas trop cher. Il me reste pas beaucoup d'argent, même pas trois Livres.

— P'tain, t'as pas de thune en plus ! Bon, bouge pas je vais voir combien c'est et ce qu'il y a.

Lionel se leva et me demanda avant de s'éloigner :

— T'aime le poulet ?

— Euh oui. Mais attends t'as pas pris l'argent.

— Garde ton fric. Je t'offre le déjeuner.

Je le remerciai et le train s'ébranla. Ce fut un voyage agréable et sans surprise. Le paysage offrait différents portraits de la campagne anglaise. Des chevaux, des vaches et des centaines de moutons égayaient les champs séparés par des haies buissonnantes. Elle offrait une vue vivante à dimension humaine. J'avais le nez collé à la fenêtre. "Comment allez être ma vie à Oxford, mon travail ? Est-ce que j'allai me faire des amies ? Et un petit ami ? Ce serait bien ça, un homme qui m'aime, me sentir importante pour quelqu'un. Peut-être que cet homme, il ne me verrait pas comme souillée, peut-être que lui, il me comprendrait, peut-être qu'il serait patient avec moi. Jessy, tu rêves. S'ils peuvent pas te baiser, ils en ont rien à foutre de toi. Merde, 21 ans et toujours pas de copain." Au bout d'un moment, je sortis de mes réflexions. Lionel était revenu avec deux sandwiches au poulet. On les déballa et on déjeuna. Je lui demandai :

— T'as une idée où on va aller une fois arrivés ?

— On va faire du porte à porte dans les Collèges pour trouver un job et un logement. On verra bien, t'inquiète pas.

Je hochai la tête. On termina notre repas et Lionel plongea son nez dans un livre. Il ajouta à l'emporte-pièce :

— Évite juste de demander aux gens s'ils sont tueurs en série. Ça devrait te faciliter la tâche pour trouver un boulot.

Je lui répondis par un sourire et m'accoudai à nouveau au rebord de la fenêtre. Une heure plus tard, j'aperçus une ville au loin se dessiner au milieu des collines. C'était Oxford. Lionel ferma son bouquin et regarda par la fenêtre. Il me dit sans trop

montré de signe d'enthousiasme :

— Ça y est, on arrive.

— Tu penses qu'elle est jolie comme ville ? demandai-je anxieuse.

— Je sais pas, j'y suis jamais allé.

— Tu connais pas la ville ?

Je m'étais retournée vers lui, incrédule.

— Non.

— Pourquoi Oxford alors ? demandai-je, étonnée.

— C'est moins grand que Londres et il y a des Collèges aussi. (Il marqua une pause et ajouta discrètement) Et j'ai un copain qui vit là-bas.

— Je vois.... lui répondis-je, suspicieuse.

— Non, c'est juste un ami. Il est hétéro.

— Ben, peut-être qu'il est bi et tu le sais pas, plaisantai-je.

— Aucune chance. J'ai déjà tenté.

Lionel resta silencieux sous mon regard inquisiteur.

— Ça doit pas être si difficile de te trouver quelqu'un. T'es plutôt pas mal, ajoutai-je.

— Merci pour le compliment. Et toi, tes histoires sentimentales ?

— Aucunes.

Je regrettai la tournure que prenait la conversation.

— Pourquoi t'as personne ?

Je baissai les yeux. Je lui répondis en détournant le regard :

— Je sais pas.

— T'es mignonne. Tu pourras peut-être te trouver un gars sympa là-bas. Pourquoi pas un Anglais ? Ou non attends, un Écossais en kilt.

— Oui, pourquoi pas, lui répondis-je, gênée. Merci de m'avoir dit que j'étais mignonne.

Il rangea son livre dans son sac.

— On te l'avait jamais dit ?

Il s'était redressé et regardait lui aussi le paysage.

— Non. Enfin si, il y a longtemps, ma meilleure amie me l'avait dit.

Le visage d'Annie m'apparut. Le parc de Scaudel, les nuages, notre promesse. Lionel me dévisagea un moment. Ça se voyait qu'il se posait trois tonnes de questions à mon sujet.

— Tu ne fais pas ton âge. On dirait que t'as 16 ans.

Je regardai mon reflet dans la vitre. Vraiment ? 16 ans ?

— T'as quel âge ? lui demandai-je, pressée qu'il m'oublie un peu.

— 25 ans.

— Ça fait longtemps que tu vis en Angleterre ?

— 1 an environ.

Le train entra en gare, les portes s'ouvrirent et les passagers descendirent les uns après les autres. Le quai fut plongé dans l'agitation en quelques secondes. On se bouscula, on s'excusa, on se fraya un chemin parmi les voyageurs. Lionel et moi, l'un derrière l'autre, on s'extirpa de la foule. On déboucha aux portes de la gare, passa entre taxi et badauds pour finalement longer St Andrews Street. Le ciel était couvert, nuageux, sans soleil, l'air frais et le vent sec. Lionel s'approcha d'un plan de la ville et chercha le petit point rouge "vous êtes ici". Je mis mon doigt dessus.

— On est là !

— Et les Colleges sont là. Bon et ben y'a plus qu'à longer Hythe Bridge Street, tourner à gauche pour atteindre le centre-ville.

— C'est pratique. Ils sont tous les uns à côtés des autres.

— Allez, faut qu'on se dépêche si on veut pas passer la nuit dehors.

On longea donc Hythe Bridge Street, on bifurqua à gauche, on se perdit, on revint sur Hythe Bridge Street. On s'arrêta et j'en profitai pour fouiller dans mon sac. Je sortis une boussole de ma poche et laissai la boule flotter pour indiquer le Nord. Lionel se tapa le front avec le poing en me disant :

— C'est pas possible ! T'as une boussole toi ?

— Ben oui, répondis-je en haussant les épaules. J'ai cette boussole dans mon sac depuis que je suis petite.

— Pourquoi tu as une boussole ? me demanda-t-il intrigué.

— Quelle question ! Au cas où je me perde, répondis-je en soulevant les sourcils.

Lionel se tapa le front à nouveau.

— C'est vrai. Désolé de poser à Mademoiselle des questions stupides.

Il me fit rire. Je me concentrai et cherchai où aller. Il allait encore se poser des tonnes de questions. Il ne se fit pas attendre :

— Pourquoi ne demanderais-tu pas ton chemin à quelqu'un si tu te perds ?

— Je n'y ai jamais vraiment pensé à vrai dire.

J'avais trouvé où aller. Nous prîmes la rue d'en face. On passa devant une multitude de petites maisons en brique. Lionel me demanda, toujours intrigué :

— Mais au fait. Si tu es perdue dans quelle direction tu vas ?

La boussole l'intriguait toujours.

— Fastoche ! Le Nord !

— Le Nord ? Et pourquoi pas l'Est ? Ou le Sud ?

— Parce qu'il faut toujours aller au Nord, lui répondis-je en le regardant droit dans les yeux.

— Pourquoi ?

Je levai les yeux au ciel et faillis rentrer dans un passant. Je m'excusai et m'empourprai sous le regard espiègle de Lionel.

— Parce que c'est là que dorment les étoiles ! Je sais pas. J'aime le Nord ça doit être pour ça.

Il hocha la tête satisfait et mordit le sourire qu'il avait au coin des lèvres. Je regardai ma petite boussole bleue. Je ne me souvenais plus à quelle occasion je l'avais eu. J'avais toujours eu cette impression d'être née avec et je ne m'étais jamais vraiment interrogée à son sujet. J'avais souvent fait des fugues, petite et je l'avais toujours trimbalée avec moi. Lionel me regardait. Il devait vraiment se demander d'où je sortais. Il abandonna la conversation.

Après quelques minutes de marche, le centre-ville nous accueillit et un rayon de soleil se répandit sur la chaussée comme pour nous récompenser de nos efforts. Les boutiques étaient ouvertes, les trottoirs bondés. Lionel admira l'architecture, les arbres centenaires, le romantisme qui s'en dégagait et dit tout haut :

— Enfin nous y voilà !

Moi aussi, j'admiraient tout ce qui m'entourait : la rivière, les ponts anciens, les fleurs, la verdure en abondance. Oxford

était une belle ville. On marcha parmi la foule, anxieux et émerveillés. Lionel pointa du doigt un College :

— Tiens viens, on va essayer celui-là.

On s'approcha de l'édifice. Deux tours flanquées de chaque côté de la grande porte, des gargouilles grimaçantes et des remparts. Un vrai château ! Des étudiants habillés tous de la même manière en sortirent, beaux, éloquents, une cape longue et noire sur le dos, la coiffe traditionnelle du diplômé sur la tête. On se sentit transporter dans un autre monde, une autre époque, bien loin de Paris et de son métro, de ses clochards et de la détesse qu'on y voyait tous les jours. Je tournai la tête dans tous les sens. Je me sentais beaucoup mieux ! Tout me semblait très loin : mes études, mon premier boulot en agence et cet hôtel pourri à Londres. Lionel me ramena à la réalité.

— Allez viens. Et arrête de regarder autour de toi comme ça, on va nous prendre pour des touristes.

On s'approcha d'un College. Lionel frappa à la porte des "Porters", les gardiens en quelque sorte. On entra l'un après l'autre dans la petite salle vétuste et poussiéreuse. Deux hommes couverts d'une cape en tweed grise nous saluèrent.

— Bonjour. Qu'est-ce que l'on peut faire pour vous ? demandèrent-ils poliment.

Lionel répondit d'une voix assurée :

— Bonjour. Nous cherchons du travail. Avez-vous des postes vacants ?

L'un d'eux nous répondit :

— Je sais qu'il y a eu des embauches la semaine dernière en cuisine. Vous pouvez laisser votre CV et on les transmettra. C'est pour faire quoi ? Serveur ou femme de chambre je suppose.

L'homme me regardait.

— N'importe. Pouvez-vous nous contacter sur mon portable ? Je vous le note.

L'homme prit nos CVs et nota le numéro de portable en haut de chaque feuille. Ils nous saluèrent et on ressortit quelques peu découragés. J'étais triste, la mine déconfite d'avoir eu un tel accueil. Les gens étaient-ils donc tous comme ça, partout ? Lionel me regarda et me dit :

— On vient juste d'en faire un !

— Oui, c'est vrai. On en essaye un autre ?

— Oui, on va essayer celui d'à côté.

L'édifice, identique à celui que nous venions de quitter, était accolé. Je poussai la porte des "Porter's Lodge" en essayant de sourire. Deux hommes identiques aux précédents nous accueillirent. Je mis le maximum d'enthousiasme dans l'intonation de ma voix et leur demandai :

— Bonjour. Nous sommes à la recherche d'un travail. Est-ce que vous auriez par chance des postes vacants ?

L'un des deux hommes plus ouvert et l'air plus sympathique que son collègue répondit :

— Je sais que le manager de la restauration cherche des serveurs. Attendez-moi là, je vais voir s'il est libre.

Lionel et moi, on échangea un regard complice. Je croisai les doigts, l'angoisse et l'estomac noués. L'homme, la cinquantaine passée revint un sourire aux lèvres et nous montra un bâtiment du doigt.

— Vous voyez le fond de la cour ? Traversez le passage couvert et tournez à droite. Il vous attend dans son bureau.

Moi et Lionel, on se mit à sourire et on prit la direction que l'homme nous avait indiquée. Je remarquai les noms des professeurs peints à la main en blanc sur les murs à côté de chaque alcôve où devait se trouver leurs bureaux, le centre de la cour orné de rosiers blancs, le gazon impeccablement tondu. Un décor de film. On passa sous le passage couvert et on bifurqua sur la droite. On déboucha sur les cuisines. Le décor de film s'effondra. Moderne, plastifiée, les murs lavés aux produits chimiques désinfectants, les cuisiniers nous accueillirent avec leur regard hautain et suspicieux. Un homme, grand et chauve, sans sourire, à peine aimable nous invita à entrer dans son bureau. Il ferma la porte derrière nous et s'assit devant une pile de papiers. Lionel et moi, on resta debout, inquiets.

— Bonjour. Maurice m'a dit que vous cherchiez du travail ?

Lionel prit la parole devant mon silence. J'étais mal à l'aise et je n'avais plus envie de travailler ici.

— Oui. Tenez voici nos CV.

— Bien.

L'homme y jeta à peine un coup d'œil. Il avait besoin de main d'œuvre.

— Vous êtes tous les deux français ?

On hocha la tête.

— Vous pouvez commencer quand ?

— Tout de suite.

— Ça tombe vraiment bien. J'ai besoin de trois serveurs ce soir. Ça ne me fera plus qu'un seul serveur à trouver. Au pire, j'appellerai une agence. Il parlait plus pour lui-même que pour nous. Il ajouta :

— Je vous donnerai un costume. Le dîner commence à sept heures. Revenez d'ici deux heures.

On hocha la tête. Lionel demanda :

— On sera payé combien par heure ?

— Ah oui, j'ai oublié ce détail. Vous serez payé £6.55 par heure. Vous pouvez manger ici avant de servir aussi. À dans deux heures alors ?

— Oui d'accord. Merci pour tout monsieur.

On sortit, soulagés mais le cœur lourd aussi. On avait un travail pour ce soir mais pas de logement.

Un bon ami vaut mieux que
cent parents.

Proverbe français

Chapitre 5

Une fois sortis du Collège, on s'éloigna rapidement pour pouvoir discuter. L'hébergement posait problème. Je n'avais pas envie de dormir à la belle étoile. On trouva une auberge de jeunesse et on décida de passer la nuit là-bas. Il nous restait une heure avant de retourner au Collège. On marcha à la recherche d'un parc. On en trouva rapidement un. Immense, traversé par une rivière, le parc du Christ Church Meadow offrait une multitude d'arbres centenaires, des oiseaux et des hommes couchés sur la pelouse. On s'assit un peu à l'écart du monde, sous un chêne. Je m'allongeai et regardai les nuages glisser à travers le feuillage. Je penchai la tête vers Lionel :

— J'aime pas les cuisiniers qu'on a vu. Ils ont pas l'air sympa.

— Ils sont tous cons dans ce métier tu sais. On ne peut pas y faire grand-chose.

— Mouais. J'aime pas non plus le manager. Il est froid comme un mort.

Lionel se mit à rire et se laissa tomber dans l'herbe à son tour :

— Évite de lui dire ça, tu veux bien ?

Il sortit son livre et me laissa seule face à mes angoisses. Je n'aimai décidément pas le monde du travail. Je pressentais déjà que ma nouvelle vie dans un Collège n'allait pas être facile. Puis je repensai à Annie, au Centre, à la fois où nous nous étions couchées dans l'herbe à regarder les nuages. Toute cette époque me parut à des années lumières, même mon travail à l'agence près de Montmartre me parut déjà un lointain souvenir. Le ciel se couvrit. Lionel sortit son téléphone portable de sa poche et regarda l'heure :

— On ferait mieux d'y aller.

On se leva et on prit la direction du Collège. On traversa la cour en silence et on se présenta à l'homme froid comme un mort. Il était assis à son bureau. Il se leva quand il nous vit entrer.

— Bien. Je vais vous présenter au Butler en chef. Il va vous prendre en charge.

Ce qu'il appelait "Butler", c'était en fait une sorte de majordome qui s'occupait uniquement des Professeurs. On retraversa le passage couvert et on entra dans le Formal Hall³. Grand comme l'intérieur d'une chapelle, le plafond orné d'une voûte en ogive et les murs recouverts de bois lambrissé, des tableaux suspendus un peu partout, le Formal Hall ressemblait là encore à l'intérieur d'un château. Trois longues tables étaient placées au centre tandis qu'une autre, plus petite, longiligne, destinée aux professeurs était positionnée en travers un peu surélevée dans le fond de la salle. C'était tout un décor à la Harry Potter ! Le Butler en chef, un homme habillé en complet noir stricte, hautain, nous rejoignit. Le manager nous introduisit rapidement :

— Voici deux recrues ce soir pour t'aider.

Et il tourna les talons sans un mot, nous laissant tout le loisir de faire connaissance avec l'homme qui se tenait en face de nous. Le Butler était comme le manager : c'était un mort aussi.

— Suivez-moi je vais vous donner un costume.

Nous traversâmes le Formal Hall, pénétrâmes par une petite porte sur le côté située dans le fond, bifurquâmes sur la droite et entrâmes dans une pièce de taille moyenne qui servait aux majordomes. On y trouvait de tout : machine à café, argenterie et serviettes. Le Butler, tout en cherchant dans la penderie les costumes, nous dit :

— Ce soir, c'est un dîner facile. 3 plats. Vin blanc ou vin rouge au choix.

Il sortit du placard chemises et pantalons et nous indiqua les vestiaires pour nous changer. Lionel disparut dans celui de gauche et moi dans celui de droite. D'autres employés étaient aussi en train de s'habiller. Pas un sourire, pas un mot, un silence de mort. Aucun employé ne parlait. Je me changeai en vitesse, oubliai toute pudeur, je n'avais qu'une envie : rejoindre mon lit à l'auberge et dormir. Lionel sortit en même temps que moi : pantalon noir, chemise blanche, veste noire et nœud papillon. J'avais attaché mes cheveux pour faire plus professionnelle. Le reste s'enchaîna à une vitesse folle.

³ Bâtiment destiné aux réceptions et dîners officiels

Le Butler nous montra comment préparer le beurre, le pain et les pichets d'eau. Je fus occupée un bon moment. Une fois terminés, Lionel et moi, on alla retrouver les Butlers. Ils étaient là, occupés à lire un journal. Le plus âgé se retourna et nous demanda sans même cacher sa fainéantise :

— Vous avez terminé ?

— Oui, répondit Lionel légèrement agacé.

Je lui glissai du coin des lèvres en français :

— Ils font quoi eux exactement ?

Un des Butler, le ventre bedonnant, le regard sans un éclat d'intelligence nous interrompit :

— Vous êtes en Angleterre ici pas dans votre pays ! Alors, parlez en Anglais s'il vous plaît.

Si j'avais pu le mordre, je l'aurais fait volontiers. "Et toi tu veux pas bouger tes fesses et nous aider !"

19h30 sonna, les invités arrivèrent et tout le monde entra dans le Formal Hall. Froissement de vêtements, bruit de chaises qu'on tire sur le sol, brouhaha. Quand tous les invités furent installés, un homme dans la quarantaine, les tempes grisonnantes, élégant, vêtu d'une longue cape noire bordée de rouge entra par la petite porte du fond suivit par une dizaine de convives. L'homme prit place à l'extrémité de la table destinée aux professeurs, à la place d'honneur. Un des Butler, un homme que je n'avais pas encore rencontré fit retentir le gong et tout le monde se leva. On récita la messe en latin comme cela se faisait depuis des générations et des générations d'étudiants sous nos regards surpris. Ils vivaient à quelle époque ? J'avais du mal à croire ce que je voyais. Puis tout le monde se rassit et on suivit le mouvement. Le Butler en chef nous dit tout en nous tendant les entrées :

— L'homme qui est assis à l'extrémité de la table, c'est le Master. C'est l'homme le plus important du Collège. On le sert toujours en premier, les autres ensuite. C'est compris ?

On hochait la tête. Le repas se déroula sans encombre dans le brouhaha des convives, des couverts et des assiettes. Je n'eus pas le temps de m'asseoir cinq minutes. Il y avait toujours quelque chose à faire : remplir les carafes vides, servir le vin, s'assurer que tout le monde était satisfait. Le dîner dura trois heures. J'étais crevée. Nous fîmes de notre mieux ce soir-là. On avait l'espoir d'être embauchés de façon permanente. Enfin, le

dîner s'acheva. Je servis les derniers cafés et sortis. Un des Butlers ferma les portes du Hall sur les convives. Tous les serveurs se dispersèrent. Lionel et moi, on se rendit dans le bureau du directeur. Assis derrière son sempiternel bureau, il nous regarda à peine :

— Vous avez bien travaillé ce soir. Bon j'ai besoin d'un serveur et d'un barman. Alors Jessy si tu es intéressée tu as le poste de serveuse et toi Lionel celui de barman. Mais comme vous avez pu le voir parfois vous devrez vous faire à la situation, être polyvalent en quelque sorte.

Lionel répondit, soulagé pour deux :

— On accepte et on vous remercie.

Le manager nous fit signe de nous en aller. Je donnai un coup de coude à Lionel. Il demanda à la hâte :

— J'ai oublié de vous demander...

Le manager impatient de rentrer chez lui le regarda :

— Oui ?

— Est-ce que vous offrez des possibilités d'hébergement ?

Le manager leva les sourcils.

— Venez demain à 8h et je vous dirais ce que j'ai.

On sortit sans ajouter un mot de plus. On se changea dans les vestiaires, on récupéra nos affaires et on se dirigea vers l'auberge de jeunesse, fatigués. Enfin arrivés, on paya une chambre avec deux lits. L'endroit était propre et chaleureux. Je pris une douche et enfilai mon pyjama avant de rejoindre mon lit, morte de fatigue. Londres que j'avais quitté le matin, me paraissait déjà bien loin.

Le lendemain, on se présenta au manager du College. Les contrats étaient prêts, agrafés, posés sur son bureau. On signa. Le manager nous dit :

— Je me suis renseigné ce matin. On a plusieurs chambres de disponible. Évidemment le loyer est calculé en fonction de votre salaire, c'est-à-dire pas très cher. Est-ce que vous voulez les voir tout de suite ?

Ça, c'était une très bonne nouvelle ! J'étais heureuse d'avoir enfin trouvé une situation stable. On hocha la tête. On suivit le mort à travers le College puis le long d'un dédale de couloirs et d'escaliers tout rikiki. On finit par atteindre un bâtiment un peu à l'écart. Plusieurs portes étaient alignées dans

un couloir étroit tout en haut du bâtiment. Le manager tourna la clef dans la serrure de la porte du fond et me présenta la chambre.

— Voilà ta chambre. Il y a une petite salle de bain sur ta droite.

— Merci. Comment ça se passe pour les repas ? demandai-je.

— La plupart des gens qui résident ici mangent à la cafétéria. Comme vous travaillerez en horaire décalé, vous aurez tous vos repas de gratuits juste avant de prendre votre service. J'acquiesçai. C'était bien mieux que l'hôtel pourri de Londres.

— Bon je te laisse ici. Rendez-vous dans une heure dans mon bureau. Lionel, suis-moi. Ta chambre est dans le bâtiment d'en face.

Avant de refermer la porte, il ajouta :

— J'oubliais. Essais le costume sur le lit, il y en a trois de rechange, deux pour l'été et un pour l'hiver. À tout à l'heure.

Et la porte se referma. J'étais toute seule dans ma nouvelle chambre.

En vérité, le chemin importe peu, la volonté d'arriver suffit à tout.

Albert Camus

Chapitre 6

Je posai ma petite valise sur mon lit et l'ouvris. Je sortis mon pendentif et l'accrochai autour de mon cou. Puis, je me dirigeai vers la fenêtre pour découvrir la vue : les jardins, les bâtiments du Collège, beaucoup d'arbres et au loin quelques clochers. Je résolus de m'acheter une bouilloire et une cafetière dès le week-end. Je décidai que cette fenêtre serait mon point ressource. Chez ma mère, c'était le bassin du jardin et au Centre c'était la fenêtre et les marronniers. Un point ressource, c'est essentiel là où on vit.

J'abandonnai la fenêtre et sortis le carnet que j'avais acheté à ma sortie du Centre. Je n'y avais quasiment rien écrit. Je soupirai en me souvenant de mes rêves de l'époque. Je sortis un crayon de ma valise et m'assis sur la petite table accoudée au lit.

Cinq choses positives de ce Vendredi 9 Mars :

- *J'ai trouvé un travail et un logement.*
- *Je vis dans une ville magnifique.*
- *J'ai rencontré Lionel.*
- *Je dois appeler mon psy demain.*

Et mince, je dois m'acheter un téléphone portable ! Je ne me vois pas parler de tous mes problèmes d'une cabine publique.

- *Je vais avoir un nouveau téléphone ! Hourra ! + du café instantané et une bouilloire.*

PS : je dois passer à la banque pour faire un virement. J'ai plus de sous !

Puis l'heure passa, je redescendis les marches en colimaçon et traversai les deux cours intérieures. Il me fallut à peine quelques minutes pour rejoindre le bureau du manager. Lionel n'était pas encore arrivé. Le mort était au téléphone, j'attendis derrière la porte. Lionel arriva. On était tous deux habillés pareil : pantalon noir et pull bordeaux avec brodé dans un coin en haut de la poitrine, l'emblème du Collège. Le

manager raccrocha et sortit de son cercueil en verre.

— Jessy tu vas venir avec moi. Je vais te présenter à l'intendante qui s'occupe de la cafétéria. Lionel attends-moi ici s'il te plaît.

Je suivis l'homme froid vers le fond des cuisines. Nous attendîmes un ascenseur utilisé uniquement par le personnel. On monta au premier étage et on se retrouva au fond de la cantine, dans la salle dédiée au nettoyage et à garder au frais les aliments.

L'endroit était propre et sentait bon la citronnelle, rien à voir avec l'hôtel Londonien. Une vieille femme, les cheveux blancs remontés en chignon, des lunettes attachées autour du cou nous accueillit. La vieille femme s'adressa au manager :

— Bonjour. Comme allez-vous ce matin ? C'est la nouvelle recrue, je suppose.

— Bonjour Jane. Oui, c'est elle.

Et il partit. Le sourire fin de la vieille femme s'effaça en même temps que les portes de l'ascenseur se refermèrent. Elle se retourna vers moi.

— Bonjour. Comment tu t'appelles ? me demanda-t-elle en essayant de deviner à qui elle avait à faire. J'avais pourtant pas l'air dévergondé pour un sou.

— Jessy.

La vieille dame me détailla des pieds à la tête. La cafétéria, à peine plus grande qu'un studio offrait dans le fond un grand frigidaire où fruits, desserts en tout genre et yaourts étaient disposés sur des étalages en verre, juste à côté de celui-ci deux comptoirs d'à peine deux mètres de large qui servaient à servir les plats chauds, étaient disposés bout à bout. Enfin, juste avant la sortie où trônait la caisse enregistreuse, deux machines à boisson et un réfrigérateur à canettes se jouxtaient. L'intendante interrompit mon examen des lieux. Elle posa une feuille sur un petit comptoir qui servait à l'administration et me dit, très autoritaire :

— Regarde. Ici, tu as toutes les tâches domestiques qui doivent être faites quotidiennement. (Elle marqua une brève pause et baissa ses lunettes sur son nez pour me regarder droit dans les yeux.) Est-ce que tu comprends quand je te parle ?

Je comprenais l'Anglais mieux que je ne le parlais. Je hochai la tête et répondis mal à l'aise :

— J'ai juste besoin d'un peu de temps pour m'habituer à votre façon de parler.

— Oui, tu ne comprends pas trop mal je trouve pour le moment.

Elle se concentra à nouveau sur sa feuille. Bon tu vois quand tu as terminé une tâche, tu écris ton nom et tu signes. Tu m'as bien entendu ! Tu signes uniquement quand tu as terminé pas avant !

Je hochai la tête. Elle poursuivit :

— Bon, alors le matin je commence très tôt et je m'occupe de laver le sol, laver les frigos en bas etc. Tout ce qui reste sur la liste, c'est à toi de le faire. Le matin, je suis très occupée. Après le petit-déjeuner, je pars faire des tâches administratives. Et tout doit être fait avant mon retour c'est-à-dire avant midi. Compris ?

Je hochai la tête une nouvelle fois. Elle la cachait où sa règle en fer, dans son dos ?

— Bon. C'est bien. Est-ce que le manager t'a parlé des horaires ?

Je secouai la tête et répondis intéressée :

— Non pas vraiment.

La vieille dame leva les yeux au ciel.

— Quel bon à rien celui-là ! Alors sache que tu commences le matin à 7h30, le petit déjeuner est servi à 8h30 aux étudiants et se termine à 10h. Tu as une pause de 30 minutes pour prendre ton petit déjeuner. On déjeune ensuite à 11h30 et la cafétéria rouvre à midi jusqu'à 14h. Le dîner le soir est servi à 18h jusqu'à 19h30. Tu manges avant, à 17h30. Tu as 30 minutes de pause. Le soir, tu seras toute seule car je termine mes journées à 14h. Enfin les Butlers t'aideront normalement.

Je tiquai sur le "normalement". Je ne me fis aucune illusion. Je les voyais encore lire leur journal la veille. L'intendante poursuivit :

— Quand je ne suis pas là donc le soir en particulier, ce sera toi qui sera responsable du bon déroulement du dîner des étudiants. Tu auras des serveuses pour t'aider. Il faudra que tu te montres ferme sinon elles ne te respecteront pas. Après la cafétéria c'est à toi d'aider les Butlers. Il y a le Formal Hall qui ouvre à 19h30. Donc tu vois, tu n'as pas beaucoup de temps pour passer de l'un à l'autre mais je suis sûr que tu vas très bien t'en sortir ! Et n'oublie pas, je veux que tout soit propre le matin quand j'arrive ! C'est compris ?

Je hochai la tête une nouvelle fois. J'avais deux dîners le

soir à ma charge sans pause entre les deux, génial ! Ça commençait bien ! C'était mon premier jour au boulot et j'avais bien du mal à être enthousiaste. Je me risquai à demander :

— Et à quelle heure se termine le dîner du Formal Hall ?

— À 21h.

— Vous travaillez le week-end aussi ?

— Pas moi non. Toi tu travailleras un week-end sur trois. C'est facile le week-end, il y a moins d'étudiants. Tu as des tâches domestiques différentes comme laver les escaliers, polir les plaintes en laiton, etc.

La vieille dame frappa dans ses mains.

— Bon allez. Tu vas commencer par balayer la salle du réfectoire. Ça doit être fait deux fois par jour : le matin et le soir. Un conseil pour le soir, une ou deux serveuses peuvent rester travailler ici pendant que toi et les autres vous vous occupez du Hall. Si la cafétéria est vide c'est que le Hall est plein et vice versa.

Je compris que les étudiants avaient le choix entre deux formes de repas : la cafétéria pour les repas de tous les jours et le Formal Hall pour des occasions spéciales : anniversaire, fête, réunion de famille, etc. L'intendante ouvrit un placard et me tendit un balai.

— Je te laisse maintenant. Je dois aller voir quelqu'un au centre administratif. À plus tard.

La vieille dame sortit. Je devais balayer le réfectoire qui avait la taille d'un appartement parisien de trois pièces.

Quand l'heure de ma pause sonna, je descendis aux cuisines et imitai les autres. Le petit déjeuner était un petit déjeuner anglais : œufs au plat, bacon, saucisses, tomates et haricots. Je me laissai tenter. Avec mon assiette à la main, je suivis cuisiniers et autres membres du personnel dans le bar qui à cette heure de la journée était encore fermé. Je m'assis parmi eux.

J'espérais voir Lionel débarquer d'un moment à l'autre. Je mangeai en silence. Personne ne m'adressa la parole. Et toujours pas de Lionel en vue. Je restai en retrait, mal à l'aise. Puis le manager du bar s'assit à son tour avec des toasts au bacon. La cinquantaine, beaucoup plus sympathique que les autres, il me demanda d'où je venais et ce que j'avais fait jusqu'à présent. Sa présence me rassura un peu. Il y avait quand même des gens sympathiques dans ce Collège. Je lui demandai où se trouvait Lionel. Il me répondit chaleureusement :

— Il est dans la remise. Il va bientôt nous rejoindre je pense.

Et en effet Lionel arriva. Je lui souris spontanément. À l'écart, je lui demandai :

— Comment ça s'est passé ce matin pour toi ?

— Plutôt bien. Le manager est très sympa. Et toi ?

— Oui, c'est vrai qu'il a l'air sympa. C'est bien le seul d'ailleurs. Moi j'ai bossé avec une vieille bonne femme qui s'est tirée après le petit déjeuner et qui m'a laissé faire toutes les tâches toute seule.

Lionel essaya de me rassurer :

— Écoute, c'est qu'un boulot temporaire. Quand tu auras quelques économies et que ton anglais sera meilleur tu pourras toujours postuler ailleurs.

J'acquiesçai. Lionel me tapota l'épaule :

— C'est comme ça, que veux-tu ! Ils profitent des étrangers. C'est partout pareil, ici ou en France. Les gens ne font pas de cadeaux.

J'acquiesçai à nouveau. Quand je remontai à l'étage l'intendante m'attendait. Elle était en train de se limer les ongles.

— Tu es allée manger avec les autres ? me demanda-t-elle sans lever les yeux.

— Oui.

— Bon, tu vas nettoyer les poubelles et ensuite allée me chercher des packs de canettes. Il m'en faut au moins quatre de chaque sorte. Tu as compris ?

Je hochai la tête et nettoyai les poubelles, remontai les packs de canettes et aidai à la préparation des sandwiches. Serveuse c'était mieux que prostituée, SDF ou suicidée. "Allez Jessy reste motivée ! Demain c'est le week-end !"

Je fus occupée toute la matinée et puis midi sonna. C'était l'heure de la pause. Contrairement au matin, je mangeai à la cafétéria avant l'arrivée des étudiants. Les cuisiniers et les employés du bar nous rejoignirent. Bruit de couverts et grand silence. C'était à se demander s'ils étaient heureux de travailler ici ou bien s'ils se détestaient tous. Le Butler en chef distribua à moi et à Lionel nos emplois du temps. Je connaissais enfin mes week-ends de libre. D'ici la fin du mois prochain j'aurais suffisamment d'argent pour rentrer en France voir ma mère et peut-être voir le Dr Grévin en chair et en os. Je fus soulagée.

Le reste de l'après-midi se passa très bien. C'était simple,

j'étais toute seule. Pas de cuisiniers, pas de Butlers, pas d'intendante. Là encore les tâches étaient différentes mais beaucoup moins nombreuses que celles de la matinée et j'avais le temps de me reposer. À 17h30, je rejoignis le Butler qui avait sonné le gong la vieille : Marc. Il avait le teint rubicond et le ventre rebondi, l'air jovial. Et en effet il l'était : jovial. Il me plut tout de suite. C'était le genre de personne à qui on demande son chemin en ville quand on est perdu. J'avais trouvé un allié parmi les membres hostiles que j'avais rencontré jusqu'à présent. Enfin quelqu'un avec qui je pouvais m'entendre. Il était heureux, il était sympa et il me parlait comme à un collègue et non pas comme à un chien.

Je dînai dans le bar avec lui devant le poste de télévision qui retransmettait le dernier match de football. L'ambiance était pourrie. Les cuisiniers et les Butlers ne se parlaient toujours pas. Je n'avais qu'une envie, c'était que l'heure tourne. Après la pause du soir, je remontais à la cafétéria. Les quatre serveuses sous ma responsabilité venaient d'arriver. Elles travaillaient 3h le soir après le lycée. Ce travail, c'était leur argent de poche. La rencontre fut brève. Je compris tout de suite à qui j'avais affaire.

— Bonsoir, je suis Jessy votre nouvelle responsable.

Silence. Bruit du chewing-gum qu'on mâche. Ça commençait bien. Je poursuivis mal à l'aise :

— Bon, je vais ouvrir la cafétéria. Deux de vous au service des plats et deux autres pour débarrasser les plateaux.

Elles m'ignorèrent. J'étais de plus en plus mal à l'aise. J'allai ouvrir la porte aux étudiants. Elles continuèrent à discuter et à rire. Je haussai le ton :

— J'ouvre, alors vous vous mettez toutes à votre poste !

Elles ricanèrent et se levèrent. J'ouvris, laissai les étudiants entrer et m'assis à la caisse enregistreuse. Je détestais ce travail. Moi qui aurait voulu être institutrice...

Les serveuses me regardèrent du coin de l'œil. J'entendis des messes basses, essayai de me concentrer sur ce que je faisais, me trompai, recommençai. Et puis ce fut l'heure de fermer la cafétéria. J'avais tout juste 15 minutes pour tout nettoyer et pour rejoindre le Formal Hall. 15 minutes épouvantable. Un des cuisiniers m'humilia devant les serveuses :

— T'es stupide ou quoi ? C'est les plats chauds que tu dois mettre dans les ascenseurs en premier.

Je ne répondis rien, fis ce qu'il ordonnait et demandai à deux serveuses de rester nettoyer le reste de la cafétéria pendant

que je me changeai en pingouin et que j'allai au Formal Hall accueillir les autres étudiants qui venaient dîner. C'était comme un restaurant avec un menu unique pour tous. Je terminai de fixer mon nœud papillon devant le miroir et rejoignis le Hall. Ce fut pire que la cafétéria, un autre cuisinier me cria dessus devant le personnel. J'étais nouvelle, je faisais des erreurs, j'apprenais. Et je n'avais qu'une envie, c'était de rentrer me coucher et d'oublier ce travail insupportable.

Je fus stressée pendant trois heures. Entre la cafétéria et le Formal Hall, j'avais fort à faire. Je devais penser à tout et m'assurer du bon fonctionnement de chaque tâche. Les cuisiniers me critiquaient, me hurlaient dessus, me méprisaient. Je m'en pris plein la figure. Entre les serveuses qui n'écoutaient rien et les cuisiniers qui m'humiliaient, je vécus un enfer. J'étais déçue et fatiguée. Quand enfin la soirée se termina, j'allai vérifier la cafétéria. Le travail avait été fait mais mal fait. Je dû repasser derrière les serveuses qui étaient déjà rentrer chez elles.

Je regagnai ma chambre ce soir-là en larmes et me couchai dans mon lit sans trouver le sommeil. J'étais tellement en colère. Qu'est-ce que ça coûtait aux gens d'être gentil ? Qu'est-ce que ça leur coûtait franchement ? Et ces gamines qui ont tout ! Comment pouvaient-elles être aussi égoïstes ? Je me demandais si c'était inné ou acquis la gentillesse. J'étais écœurée. Le seul moment que j'avais aimé dans la journée, c'était d'avoir été accoudée à la fenêtre de ma chambre. C'était la seule chose qui m'avait fait plaisir. Et en plus de ce travail que je n'aimais pas, j'étais toujours là à me demander si j'avais exagéré ce qu'on m'avait fait petite, si ce n'était pas moi qui avait foutue en l'air ma relation avec mon père et le reste de ma famille, si ce n'était pas moi qui avait un problème. C'était que des chatouilles, des taquineries. Et quand je repensai aux garçons du collège, je me sentais sale et j'avais toujours cette foutue envie de me couper partout. Je m'en sortais pas de cette vie.

Le lendemain, je me réveillai en me demandant où j'étais. Après un bref coup d'œil circulaire, mes souvenirs resurgirent : Oxford, la soirée d'hier, samedi. Aujourd'hui c'était mon jour de repos. Je me levai et retrouvai ma fenêtre. C'était enfin le week-end ! Je me lavai, m'habillai et sortis m'acheter un café et un muffin dans le Starbuck du coin. Une fois l'estomac rempli, j'entrepris de visiter le centre-ville. C'était vraiment très beau. Tout m'éblouissait : l'architecture des collèges et des

échoppes, le grand marché couvert, les vitrines, les Anglais et leur courtoisie, les Apples Pies, les hommes habillés en tweed devant les portes des collèges, les anglaises et leurs jupes rikiki, tout ! Je m'y sentis bien mieux qu'en région parisienne. Il faisait froid mais beau, un grand ciel bleu, des écureuils dans les parcs, des passages piétons avec des voitures qui s'arrêtent pour laisser passer les gens, des Pasti aux oignons, des gens qui vous sourient alors qu'ils ne vous connaissent pas.

Je me rappelai mon rendez-vous avec le Dr Grévin et entrepris de trouver ma banque pour y transférer l'argent que j'avais en France. J'en trouvai une dans un coin de rue. J'entrai, entrepris les formalités, ressortis et me mis à la recherche d'un vendeur de téléphone portable. J'en trouvai un très vite. J'entrai, trouvai le modèle le moins cher, l'achetai, sortis et rentrais dans une librairie. Il y avait plein de trucs utiles et inutiles. J'achetai des autocollants. Je sortis et trouvai un parc. Assise sur un banc, je déballai mon nouveau portable et collai tout plein d'autocollants dessus. Il me fallait aussi une bouilloire, du café instantané et au moins deux tablettes de chocolat pour tenir le coup. Je me relevai et trouvai un Marc and Spencer coincé entre deux Collèges. J'achetai tout ce dont j'avais besoin. Je retournai dans ma chambre.

Cinq choses positives en ce samedi 10 mars :

- *J'ai un super téléphone ultra personnalisé. On voit même plus les numéros mais c'est pas grave.*
- *J'ai acheté du café instantané et je viens de me faire ma première tasse de café.*
- *Je suis couchée sur mon lit à écrire tout ça.*
- *Demain, on est dimanche.*
- *Je vais bientôt parler à mon psy.*

Je refermai mon carnet et m'installai à la fenêtre avec ma tasse de café fumante. Je regardai la vue, les étudiants, les oiseaux, le ciel, le soleil, fermai les yeux. Je prenais enfin soin de moi, je profitai autant que je le pouvais des petites choses quotidiennes de la vie mais j'étais toujours enfermée dans mon angoisse. Ça ne partait pas. Je ne pouvais rien éprouver d'autres et ça me gâchait la vie. Je repensai à mon père, au nombre d'années qui étaient passées sans nouvelles de lui et je m'interrogeai toujours. Quelles avaient été ses intentions ? Peut-être qu'il n'avait pas voulu me montrer le film ? Peut-être qu'il

avait juste voulu me serrer contre lui, il m'avait pas vraiment touché, peut-être que c'était juste pour faire un câlin ?

Je sortis de ma chambre, rejoignis la rue et entrai dans un cybercafé. Je cherchai des infos sur les pathologies psychiatriques. J'avais tapé "Borderline", "Trouble Bi-polaire", "Stress post traumatic" et j'avais lu ce que j'avais pu trouver. De fil en aiguille, j'avais lu tout le répertoire des maladies psychiatriques et j'étais tombé sur un article sur l'hypersensibilité.

Je me reconnus immédiatement dans la description. Ce n'était pas une maladie mais un trait de caractère. C'était moi tout craché et cette découverte me remis en question. Est-ce que c'était moi le problème ? Est-ce que j'avais exagéré ? Est-ce que je m'étais traumatisée toute seule ? J'étais terriblement angoissée. J'avais peur de m'être trompée sur ma famille. Bref je m'en voulais. Mon père me manquait et je me demandais ce qu'il devenait. Lui écrire une lettre ? Et ma mère, elle aussi, me manquait. Peut-être qu'elle avait raison, peut-être que c'était moi le problème. J'étais rentrée au Collège et j'avais rejoint ma chambre le cœur lourd et ombragé. Je m'assis sur mon lit et attrapai mon carnet et un stylo :

Cher papa,

Comment vas-tu ? Je vis en Angleterre maintenant, à Oxford. Je travaille comme serveuse dans un Collège. J'aimerais reprendre contact avec toi.

Je déchirai la page et la jetai à la poubelle. "Pourquoi papa, tu m'as fait ça ? Pourquoi ?" Hypersensible d'accord mais ce n'était pas normal de m'avoir montré un film de cul et de m'avoir demandé de faire la sieste avec toi ! C'était pas un câlin, ta main entre mes cuisses ! J'en avais marre de cette angoisse, marre. Je soupirai. J'attrapai mon téléphone et appelai chez ma mère. Un homme décrocha :

— Allô ?

Surprise, je lui demandai de me passer ma mère.

— Allô, Jessy ? Comment tu vas ma puce ?

— Ça va. Je viens de m'acheter un téléphone portable, je voulais tester si ça marchait. Je dois bientôt appeler mon psy.

— Ah bon. Et sinon ton travail, ça se passe bien ?

— Bof, je m'en prends plein la figure. Ça me rend mal. Je suis angoissée.

J'entendis ma mère soupirer. Au bout d'un moment, elle me répondit :

— Ça va peut-être se passer mieux ensuite. Tu vas en parler avec ton psy, tu verras bien ce qu'il te dit.

— Oui. Bon je te laisse. Au fait c'est qui la personne qui a décroché ? Un nouveau voisin ?

— C'est Christophe. Je viens de le rencontrer. Il a emménagé hier. Je te le présenterai quand tu rentreras.

J'étais de plus en plus angoissée. Voilà que j'avais un beau-père !

— OK, bon je te laisse. À plus tard. Bisous

— Bisous.

Je me demandai comment il était ce Christophe. J'essayai de me l'imaginer, puis me préparai pour mon entretien avec le Dr Grévin. J'allai lui parler des angoisses, de mon mal être qui persistait et de mes souvenirs envahissants. J'attendis que l'heure tourne, pleine d'appréhension. Ça me semblait plus difficile de parler de mes problèmes au téléphone plutôt qu'à vive voix. Quand il fut l'heure exacte, j'appelai. Ça sonna. Il décrocha.

— Oui. Bonsoir.

J'étais super, ultra angoissée.

— Bonsoir. C'est Jessy.

— Oui. Alors de quoi voulez-vous me parler ce soir ?

— Je suis toujours angoissée. Je me demande toujours si c'est pas moi qui ai exagéré. J'ai pensé reprendre contact avec mon père mais je sais pas trop comment m'y prendre.

— Vous pouvez toujours lui écrire une lettre.

— Je sais pas trop quoi écrire.

J'étais assise au pied de mon lit à me casser tous mes ongles.

— Écrivez quelque chose de court et de simple. Je pense que ce sera le mieux. Vous verrez bien ensuite ce qu'il vous répondra. Cependant n'attendez rien de lui, protégez-vous.

— Oui, d'accord, je vais essayer ça. Et pour l'angoisse ? Comment je peux faire ?

— Je ne sais pas. Vous reste-il du Solian ?

— Oui pour quelques semaines. Peut-être que je pourrais revenir en France de temps en temps et vous voir.

— Oui, d'accord. Vous voulez prendre rendez-vous tout

de suite ?

— D'accord.

— Dans deux mois, un samedi après-midi, ça vous irait ?

— Ce serait parfait ! Merci.

— Vous voulez me parler d'autre chose ?

— Oui. Je sais pas quoi faire de mes souvenirs, ils me rendent super mal.

— Je vous ai déjà répondu. Il y a Votre histoire et Leur histoire. Pensez à la petite fille triste, pensez à elle, pas à ce qu'ils vous ont fait !

Mon angoisse retomba. J'allai mieux.

— Merci.

— On s'arrête là ?

— Oui. Merci. À dans deux semaines alors.

— Oui, j'attendrai votre coup de fil.

— D'accord. Au revoir.

— Au revoir.

Je raccrochai. Je pris mon carnet et entrepris de dessiner un héron en vol au crayon pour me vider l'esprit. Je dessinai son ombre sur le sol et insistai sur la lumière. Et puis, je tournai la page et j'écrivis :

Cher Papa,

Tu me manques. Je me demande ce que tu deviens.

Je vis à Oxford en Angleterre.

J'espère recevoir de tes nouvelles.

Jessy

Je décrochai la feuille soigneusement et la glissai dans mon manteau. J'étais à nouveau angoissée à l'idée de ce qu'il allait me répondre. La poster ? Ne pas la poster ? Il fallait encore que j'y réfléchisse.

Qui veut changer trouvera toujours
une bonne raison pour changer.
André Maurois

Chapitre 7

Une nouvelle fille fut employée au Collège, une fille des pays de l'Est, jeune, généreuse et travailleuse. Elle souriait tout le temps, riait tout le temps et travaillait tout le temps. Elle me plut tout de suite et je lui plus tout de suite aussi. C'était le début du printemps, les jonquilles étaient toutes sorties et déjà en fleur. Oxford embaumait tous les passants.

Ça faisait deux semaines que j'avais envoyé la lettre à mon père et elle était restée sans réponse. Aneta, ma nouvelle collègue était occupée à balayer une partie de la cafétéria. J'étais, quant à moi, occupée à laver la cuisine. "Astiquer, balayer, casa toujours pimpant". Je chantais les paroles de la compagnie Créole dans ma tête. J'étais de bonne humeur malgré mon angoisse latente de tous les jours. Marc, mon Butler préféré, entra dans la cafétéria.

— J'ai besoin d'aide les filles. Une de vous deux pourraient-elles m'aider à débarrasser la petite salle en bas ?

J'acquiesçai.

— Aneta, je reviens.

Je laissai mes éponges et suivis Marc. C'était un travail rapide : quelques verres à mettre dans des bacs, des couverts à ramasser et un coup d'éponge à passer. Je me mis au travail. J'avais presque fini quand j'entendis Aneta dans la cafétéria hurler.

— Jessy ! Ramène- toi ! Vite !

J'accourus. Il y avait une montagne de mousse dans la cuisine. J'avais oublié de fermer les robinets. Je me mordis les lèvres. Ça, c'était vraiment une grosse bêtise. On entendit l'ascenseur se mettre en branle. On se regarda. C'était soit le mort soit l'intendante. On paniqua. Branle-bas de combat dans la cuisine. On sauta dans la mousse avec de grandes serpillières, on essuya, fit couler de l'eau, on s'amusa comme des folles, on enleva toute la mousse en deux minutes. J'étais morte de rire. Ça ne m'était pas arrivée depuis des années. On entendit la porte de l'ascenseur s'ouvrir. On se retourna, cacha tout ce qu'on avait

dans les mains derrière notre dos et on offrit un très grand sourire à notre visiteur mystère. C'était le mort.

— Bonjour. J'ai votre fiche de paye à toutes les deux.

Il nous les tendit. On les attrapa. Il retourna dans l'ascenseur et nous lança juste avant que les portes ne se referment :

— Je n'ai jamais vu l'arrière-cuisine aussi propre. Félicitation.

On attendit qu'il soit parti et on se regarda en soupirant, la complicité entre nous. On l'avait échappé belle.

— Jessy ? Tu as terminé en bas ?

C'était Marc qui venait dresser le couvert pour le repas des professeurs. Je me mordis les lèvres et courus dans la salle terminer de débarrasser.

L'intendante avait disparu juste après le service du petit-déjeuner et on avait fait à nous seules toutes les tâches domestiques. Et puis ce fut l'heure de notre pause. On prit notre petit-déjeuner en bas dans le bar avec les autres. C'était toujours pareil, une ambiance de mort avec le show voyeuriste du moment à la télé. Aneta termina son sandwich au bacon et me donna un coup de coude.

— Tu veux qu'on aille se promener ?

— Oui, pourquoi pas. On peut aller visiter les jardins.

On débarrassa nos assiettes et on laissa le reste du personnel. Dehors, l'herbe était encore humide et le soleil commençait à apparaître. On se dirigea vers le grand jardin, celui qui était réservé aux professeurs. Une pelouse impeccable, des fleurs en abondance et des étudiants assis dans l'herbe à réviser leurs cours. Aneta et moi, on fit le tour en longeant les murs, bras dessus, bras dessous. Tout au fond du jardin, on trouva un banc. On s'assit. Elle me demanda :

— Pourquoi tu es venue en Angleterre ? Pour le travail ?

J'avais pas trop envie de m'étaler sur le sujet. Je lui répondis brièvement.

— Oui et toi ?

— Pareil. Je vis avec mon copain et on aimerait construire une maison dans notre pays et pour ça on a besoin de faire des économies. D'ici deux ans, on espère pouvoir acheter le terrain. J'ai grandi dans un village, mes parents sont cultivateurs, j'aimerais retourner vivre là-bas et acheter quelque chose juste à côté de leur maison pour pouvoir les aider à la ferme. J'ai deux

frères mais le plus grand à décider de faire des études et l'autre est trop jeune. (Elle soupira) Ça me manque là-bas. Tout est plus facile quand tu parles dans ta langue d'origine.

J'acquiesçai. Elle poursuivit :

— J'aime pas travailler ici. Ils profitent de nous. Avant je travaillai dans un hôtel, j'étais femme de chambre. Il n'y avait pas un seul Anglais, j'étais avec des Polonaises. Et du coup, j'ai appris à parler le polonais et pas l'anglais.

Je la regardai avec un sourire.

— Oui. C'était pareil dans l'hôtel où j'étais à Londres. Beaucoup d'étrangers aussi.

Aneta continua.

— Et puis cette vieille bique qui se tire après le petit déj. Tu crois pas qu'elle pourrait nous aider ? (Elle montrait son poing en grognant.) J'te jure, quelle bande de fainquant.

Elle se mit à rire. Elle n'était pas en colère. J'ouvris grand les yeux. Elle prenait la vie autrement, les problèmes aussi. Elle était légère et elle prenait tout du bon côté. Et moi, j'étais tout le contraire, sérieuse, sans jamais faire de blagues, à toujours prendre les choses contre moi. Je lui dis :

— Moi, ça me met en rogne...

Elle haussa les épaules.

— Pas moi. Regarde, on est jeunes, on est belles, on est travailleuses et eux, ils sont vieux, fainquants et moches alors il n'y a pas de raison de se mettre en colère.

Elle me fit rire. Elle avait raison. Elle venait de me donner une très belle leçon. Il fallait que je suive son exemple et que je prenne les problèmes de la vie moins au sérieux mais voilà, je souffrais trop encore pour réussir à faire ça.

Le soir, en rentrant dans ma mansarde, je vérifiais le courrier. J'avais reçu une lettre de mon père. L'angoisse avait fait un bond dans ma poitrine. Je montai l'escalier rapidement et m'enfermai dans ma chambre. J'avais le cœur qui faisait un marathon, *-un très grand marathon-*. Je m'imaginai déjà renouer avec lui, lui envoyer des lettres sur ma vie au Collège, je le voyais me prendre dans ses bras pour me dire qu'il était fier de la personne que j'étais devenue, qu'il m'emmènerait à la Géode à Paris comme quand j'étais petite. Je décachetai l'enveloppe et lus trop rapidement pour comprendre quelque chose. Je relus plus doucement, assise sur mon lit.

Ma chère fille,

Il faudrait déjà que tu me présentes tes excuses si tu souhaites reprendre une relation saine avec moi, ce que je souhaite aussi, crois le bien. Tout ce que tu as inventé m'a fait énormément de mal. Je comprends que tu sois perturbée. Tu es manipulatrice et tu sais très bien faire croire n'importe lequel de tes mensonges.

J'attends donc tes excuses au plus vite.

Je t'aime.

Ton papa

J'avais les mains moites. Je tremblais de partout. Je déchirai sa lettre et la jetai à la poubelle. J'avais les yeux grands ouverts. Je n'arrivai pas à y croire. J'avais envie de hurler, de crier, de me taper la tête contre le mur. Je me mis en boule sur mon lit, attrapai mes genoux et regardai devant moi sans comprendre. Comment pouvait-il me demander des excuses après ce qu'il m'avait fait ? Comment ? Moi, manipulatrice ? menteuse ? Je rêvais, non je vivais un cauchemar. Ils étaient loin le Dr Lépolier et mamie Chanterelle. J'attrapai mon carnet et écrivis :

Cher papa,

Tu es un enfoiré ! Et tu veux que je te fasse des excuses ? C'est quoi ton problème ?

Je déchirai la page et la jetai dans la corbeille. Je me levai, me reculai contre le mur et me cognai la tête de toute mes forces. Ça me fit atrocement mal. Je manquai de tomber. Je m'accroupis, me pris la tête entre les mains et pleurai parce qu'il n'y avait que ça à faire.

C'était le soir et j'étais en charge de la cafétéria et du Formal Hall. Aneta avait ses soirées de libre cette semaine-là et je devais gérer seule les deux dîners du soir. J'entrai dans la cuisine et saluai les cuisiniers. Mon "bonsoir" résonna, personne ne me répondit. J'étais mal, très mal. La majorité du personnel

m'avait pris en grippe sans que je ne sache trop pourquoi. J'étais seule face à mes serveuses ados et égocentriques. Je préparai tout sans rien leur demander et ouvris la cafétéria. Les étudiants se déversèrent dans la salle et les serveuses coururent rejoindre leur poste, surprises de ne pas avoir été prévenues. J'en avais marre. Je n'étais pas là pour leur dire qu'elles étaient payées pour travailler. Ça tombait sous le sens. Je n'étais pas un gendarme. Et puis j'avais d'autres choses en tête. Toute la soirée, je retournai la lettre de mon père dans ma tête entre les méchancetés des cuisiniers et les regards de travers des serveuses. J'étais triste à mourir. Pourquoi lui avoir écrit ? C'était la plus mauvaise idée que j'avais pu avoir.

Le lendemain matin, je me décidai à appeler le Dr Grévin pour avoir son avis. J'allais trop mal et j'avais besoin d'en parler à quelqu'un. Ça sonna.

— Bonjour, c'est Jessy. Je ne vous dérange pas ?

— Bonjour. Est-ce que vous pouvez me rappeler dans trente minutes ?

— Oui, d'accord.

— À tout à l'heure.

Il raccrocha. Je me sentis un peu mieux. Je mis de l'eau à chauffer dans la bouilloire et une cuillère de café instantané dans une tasse. Quand l'eau fut chaude, je versai le liquide fumant sur le café en poudre. Je m'accoudai à la fenêtre avec ma tasse à la main. J'observai le ciel, les oiseaux, les étudiants, les jardins, les arbres. Au loin, j'aperçus la maison du Master. La cheminée fumait. Devant la porte d'entrée, il y avait deux hommes en costume qui bavardaient. Je reconnus l'homme que j'avais servi le premier soir. Je m'attardai sur lui. Il était beau, la quarantaine, très British dans sa façon d'être. On toqua à la porte. Je me retournai sur le qui-vive.

— Oui ?

— C'est Lionel. Je peux entrer ?

Je regardai ma montre. J'avais encore dix minutes avant d'appeler mon psy.

— Oui, vas-y !

Il entra tout sourire.

— Salut Jess, comment tu vas ?

— Ça va et toi ?

Mon père avait raison, j'étais sûrement une bonne

menteuse. Ça n'allait pas du tout. Lionel s'approcha et me tendit un petit sachet en papier.

— Ça va aussi. Tiens, je t'ai apporté des chocolats.

J'écarquillai les yeux.

— C'est pas de moi. C'est Marc qui m'a dit de te donner ça. Apparemment tu lui as rendu service hier.

Je pris les chocolats dans mes mains. C'était ceux du Collège. Il avait dû en prendre un ou deux et les mettre dans ses poches.

— Merci, c'est super gentil de sa part.

— Oui. Allez, je te laisse, je dois bosser. À plus tard. Je vous rejoindrai peut-être ce midi toi et Aneta. Il y a du saumon au menu.

— D'accord. À tout à l'heure alors.

— À toute miss.

Il sortit. Je m'assis sur mon lit, déballai un des chocolats et croquai dedans. Ce fut l'heure d'appeler le Dr Grévin. J'attrapai mon mobile et pianotai son numéro. Il décrocha.

— Bonjour. C'est à nouveau Jessy.

— Oui, bonjour. Que se passe-t-il ?

— J'ai écrit à mon père...

— Je vois.

— Il m'a répondu...

— Continuez.

— Il m'a traité de menteuse, de manipulatrice et m'a demandé de lui faire des excuses. Alors ça m'a mis super mal. Vous pensez que je devrai lui répondre ?

— Il n'y a rien à répondre à cela. Rien.

Je me sentais déjà mieux. Je pleurai sans sangloter.

— Merci. Je ne vais pas lui répondre alors. C'était tout ce dont je voulais vous parler.

— D'accord. Je vous dis au revoir ?

— Oui. Au revoir et encore merci.

Je raccrochai, me passai une main sur le visage et déballai le second chocolat. Je repensai à la légèreté d'Aneta, à la gentillesse de Marc et à Lionel. J'avais réussi à me faire des amis dans cet extérieur que j'avais tant redouté. J'avais aussi eu la chance de tomber sur un psychiatre hors pair. Je ne pouvais pas encore prendre la vie comme elle était mais je pouvais essayer de

m'accrocher à mes rêves et mettre ma souffrance entre parenthèse
de temps en temps.

Il n'y a qu'une morale : vaincre tous les obstacles qui nous empêchent de nous surpasser.

Louis Pauwels

Chapitre 8

Les semaines passèrent. J'avais toujours des difficultés à gérer les deux dîners à la fois et le personnel me menait toujours la vie dure. À la fin de la semaine suivante, je reçus ma paye. Je pouvais enfin me rendre en France pour voir le Dr Grévin. Je réservai mon billet aussitôt, appelai ma mère et attendis le vendredi soir avec grande impatience.

Quand ce fut l'heure de rejoindre Londres, je bouclai mon sac à dos avec enthousiasme. J'avais hâte de quitter le Collège. Je descendis les marches quatre à quatre et rejoignis la gare d'Oxford d'un pas rapide. Puis arrivée à Saint Pancras, je pris la direction des grandes lignes et passai la douane le cœur léger. Je montai dans l'Eurostar et cherchai ma place. Assise côté fenêtre, je regardai défiler le paysage, excitée par ce que j'allais dire au Dr Grévin. Le train roulait à vive allure, le wagon était calme, il y avait beaucoup de gens seuls. On passa le tunnel sous la Manche et on arriva doucement dans la banlieue parisienne. Je descendis de l'Eurostar des idées plein la tête.

Ma mère m'attendait anxieuse et inquiète derrière les portes en verre de la Gare du Nord. Dès qu'elle m'aperçut, elle se dirigea vers moi, m'embrassa et se précipita aussitôt, sans m'attendre, vers le quai du RER qui rejoignait ma ville natale. Elle avait peur de manquer le train. J'eus du mal à la suivre. Ma belle humeur s'évapora. Elle ne se retourna pas une seule fois pour s'assurer que j'étais toujours derrière elle. Elle me posa des questions sans écouter mes réponses. Rien n'avait changé, pour ma mère, j'étais toujours une poupée qu'on traîne, qu'on balade sans vraiment s'en soucier. Ça me fit mal et je regrettai presque d'être venue. Orpheline avec des parents, c'était ça que j'étais. J'allais mal au Collège et j'allais mal ici. Je ne me sentais bien nulle part. En plus j'appréhendai de rencontrer le fameux Christophe.

Arrivée devant le pavillon de banlieue, je sentis

l'angoisse m'étreindre. Ça me rappelait l'avant Centre, l'après Centre, mon enfance. En somme beaucoup de malheur, beaucoup de tristesse, beaucoup de douleur. Un homme nous ouvrit la porte du garage. C'était mon nouveau beau-père. Je le saluai. Il me salua et il retourna devant le poste de télévision. Ça commençait bien. Il m'ignora complètement. De nouveaux meubles avaient été installés durant mon absence et mon ancienne chambre déménagée à l'étage. Tout était chamboulé. Je fis le tour de la pièce, rassemblait mes affaires, aperçus qu'il manquait certains de mes livres, les retrouvai dans la bibliothèque de mon nouveau beau-père qui n'avait pas hésité à se servir. Je les pris et retournai à l'étage le cœur lourd. J'étais déçue. On dina en évitant de trop parler. J'allai me coucher en pensant à mon rendez-vous du lendemain. J'avais finalement hâte de retrouver le Collège que je venais à peine de quitter. Je venais de comprendre que j'avais définitivement dit adieu à la maison de la banlieue parisienne.

C'était terminé. Plus jamais je ne retournerai vivre ici. Mon chez moi, c'était ma mansarde au Collège, mes amis : Aneta, Marc et Lionel et mon pilier : le Dr Grévin. Voilà, je n'avais rien d'autre à quoi m'accrocher dans la vie.

Le lendemain matin, j'avais retrouvé un semblant d'humeur. Après tout, je n'allais pas revenir en France souvent, les choses ne seraient donc probablement plus comme avant, seulement quelques heures, pas le temps de trop parler, pas le temps de faire une crise.

Arrivées en avance dans la rue de mon psy, on descendit de voiture et on fit les boutiques alentour. On entra dans une librairie. La clochette de la porte tinta. Un homme d'une trentaine d'année nous salua. Je fis rapidement le tour de la pièce et mon regard se posa sur un gros chat multicolore couché sur une pile de livre. Une statuette ? Une peluche ? Non, un vrai chat qui ouvrait les yeux et qui me fixait avec intensité avant de replonger dans un pseudo sommeil. Je me dirigeai vers lui et le caressai. Je n'en revenais pas, un chat couché sur une pile de livre dans une librairie ! Il ronronna. Ma mère me ramena à la réalité.

— Est-ce que tu voudrais un livre ou un magazine pour l'Eurostar demain ?

Je regardai ce que ma mère me tendait. J'optai pour un magazine de jeux : mots mêlés, croisés etc. et continuai à caresser le chat à nouveau pendant que ma mère réglait les achats.

Je quittai la librairie à contre cœur.

Il me restait deux minutes avant d'aller retrouver le Dr Grévin. Il était probablement à l'heure comme toujours. Je composai le digicode, entrai dans le hall et montai l'escalier en colimaçon jusqu'au premier étage. Anxieuse, j'appuyai sur la sonnette de l'interphone. J'entrai et rejoignis la salle d'attente. Je retrouvai ma plante verte. Le Dr Grévin avait un peu changé le décor mais c'était toujours petit, modeste et confortable. Cet endroit, c'était mon refuge. Je m'y sentais bien et en sécurité. Finalement la porte s'ouvrit. Le Dr Grévin m'accueillit et on entra dans son bureau. Je m'installai dans mon fauteuil habituel.

Je me demandai combien de personne avant moi avait dû s'asseoir à la même place. Combien ? Le Dr Grévin interrompit mes pensées et me demanda en rajustant ses lunettes :

— Alors de quoi voulez-vous me parler ? Comment allez-vous ?

Je me tordis nerveusement les doigts et répondis :

— Ça va... moyen. Je suis toujours angoissée. Par contre, depuis que je ne vis plus chez ma mère, je fais beaucoup moins de cauchemars. (Je fis une pause et ajoutai) Je suis mal quand je repense à mes souvenirs et je sais pas quoi faire. J'ai essayé de penser à la petite fille triste mais ça ne change rien. Ça me met mal quand même.

Je baissai les yeux sur la monture de mon sac à main que j'avais gardé contre moi. Le Dr Grévin me demanda :

— Comment vous sentez-vous au travail ?

— Bof, pas bien. Le point positif c'est que j'ai rencontré des gens sympas au milieu de gens franchement pas sympas, notamment un français. Il travaille dans le bar du College et un Afrikaner avec qui je bosse de temps en temps. Il s'appelle Marc. J'ai rencontré aussi une fille un peu plus jeune que moi, Aneta. Je m'entends super bien avec elle. Par contre les autres, ils sont plutôt disons... durs.

— Durs ? questionna-t-il.

— Par exemple quand je parle avec Lionel en français, les anglais me rétorquent de parler en anglais, que je ne suis pas en France ici !

Le médecin me répondit sans ménagement :

— Oui c'est le cas ! Ce n'est pas très poli de parler dans votre langue devant eux.

Je baissai les yeux. Les larmes perlèrent sur le bord de

mes cils. Il avait raison. Les Anglais devaient se sentir exclus mais il y avait aussi toutes les petites méchancetés quotidiennes, les regards de travers, les silences alors que je leur disais bonjour. J'étais tellement fatiguée. Je savais que je manquais d'éducation. Je n'avais jamais été brillante à l'école. J'apprenais les choses au fur et à mesure. Le Dr Grévin avec une voix plus douce me demanda :

— Quoi d'autre sinon ?

Je me mis à pleurer. Il n'y avait décidément rien dans ma vie qui tournait rond. J'allais me foutre en l'air. Je regardai la fenêtre située derrière le fauteuil du médecin et essayai de faire le vide dans ma tête. "Saute Jessy ! Court et saute !"

Le docteur me regarda. J'eus l'impression qu'il devina mes pensées. Il me demanda sans me quitter des yeux et sans ciller :

— Dites-moi ce qui vous passe par la tête.

Tout ce que j'avais essayé de contrôler depuis le Centre, tous mes sentiments négatifs resurgirent. La haine, la colère et la vengeance reprirent le dessus. J'avais fait du mieux que j'avais pu pour ne plus y penser. Mais si j'étais dans une telle situation aujourd'hui c'était à cause d'eux et de ce qu'ils m'avaient fait. La lettre de mon père avait aussi ravivé une douleur profonde. Je lui dis, en colère :

— Je les hais. Je voudrais qu'ils soient morts ! Ma vie est un calvaire. Ça fait déjà 7 ans que je suis en psychothérapie pour des attouchements sexuels qui ne sont même pas pris au sérieux par la majorité des gens. Je fais des cauchemars, je me fais du mal, je ne me vois pas d'avenir, j'arrive même pas à imaginer un petit copain. Je suis qu'une nulle, une ratée. Je me sens souillée. Je suis qu'une merde, je me déteste ! Je me hais.

Le docteur Grévin essuya ses lunettes avec le revers de sa chemise. Les yeux baissés, il me demanda avec calme d'une voix quasiment inaudible :

— Et ça changerait quoi qu'ils soient morts ?

— Ça me soulagerait ! Pourquoi moi j'ai pas le droit de dire que je suis en colère, que j'ai de la haine. Bien sûr que je veux justice et vengeance. Je souffre tellement. Et tout le monde s'en fout. Les victimes, elles ont juste le droit de fermer leur gueule, faut surtout pas qu'elles soient en colère. Je hais tous ces biens pensant de merde qui se permettent de me juger. C'est pas à eux que c'est arrivé. C'est pas eux qui se sentent souillés. C'est pas

eux qui souffrent et qui ne se voient pas d'avenir. C'est moi ! Ils aimeraient eux avoir un père et grand-père comme les miens ? Je pense toujours à ces ordures, sans parler des ordures annexes, les mains baladeuses de ces porcs dans le métro devant ma mère, les gars débiles du collège. Je la vomis cette société de merde. Ils me rendent malade tous ces gens, vous entendez, MALADE !

J'essayai de me calmer. Toute ma colère éclatait sur les murs et on entendait le voisin du dessus qui écoutait le dernier tube à la mode. Et moi j'étais là, assise devant un psy, à souffrir le martyre. Le Dr Grévin chuchota.

— Ils ne sont pas là, assis à côté de vous en ce moment. C'est vous qui les ramenez dans vos conversations, dans votre présent.

Il avait gardé un ton calme et serein. J'étais au bout du rouleau. Je n'en pouvais plus. Et ce qu'il venait de me dire, pour moi ça se traduisait par : "c'est de votre faute aussi si vous allez mal, vous n'arrêtez pas d'y penser !" Ça me ramenait à ce que me disait ma mère. Seulement je n'arrivais pas à ne plus y penser. Ils étaient marrants tous à me dire ça. Comme si je le faisais exprès d'aller si mal, c'était quand même moi qui voulais me suicider dans l'histoire ! Le problème que personne ne semblait comprendre, c'était que je ne choisisais pas ce que je pensais. Je n'avais aucun contrôle sur cette souffrance monstrueuse qui grouillait en moi.

— Vous voulez vraiment que je me tue ?

Je me sentais mal, très mal. Moi qui m'étais tant raccrochée à cet entretien. Le Dr Grévin changea d'attitude. Il se redressa dans son fauteuil et me dit le cœur plein d'espoir et de détermination.

— Non ! Je veux, au contraire, que vous viviez ! Vous ! Que vous ne vous identifiez plus à ce que l'on vous a fait ! Que vous ne pensiez plus à ce qu'ils vous ont fait tous les jours ! Vous n'êtes pas que colère et souffrance ! Ce n'est pas une solution de tuer. Ça n'a jamais rendu les gens ni plus vivants ni plus heureux. J'entends votre souffrance et ce que je cherche à faire, c'est à vous aider à vous en sortir. Et pour cela, il faut que vous réussissiez à vous imaginer ne plus penser à tout ça un jour. Vous n'êtes pas ce que l'on vous a fait ! Il y a Vous, Votre histoire et Leur histoire !

Je pleurais encore. J'étais une éponge trop pleine. Je laissai sortir toute ma souffrance. Au bout d'un moment, je me sentis mieux. Il avait raison. Il était là pour m'aider. Il fallait que

je m'en sorte. Mais je souffrais tellement, *-tellement-*. Je le regardai dans les yeux. Je vivais un calvaire depuis qu'on m'avait mise au monde. Jamais, j'allais réussir à m'en sortir. J'avais trop besoin de reconnaissance et de justice pour me permettre d'être heureuse. Je changeai de sujet. Je lui demandai :

— Pourquoi vous avez choisi de devenir psychiatre ?

Il regarda un point invisible sur le mur derrière moi et à ma grande surprise, me répondit :

— Peut-être parce que j'aimerai comprendre l'humanité. Juste essayer de comprendre...

J'essayai les dernières larmes qui venaient de mourir sur mes joues avec le revers de ma main. Je posai mon regard sur cet homme, cet autre être humain assis en face de moi et qui faisait de son mieux pour me guérir. Il me connaissait depuis des années. Il avait toujours été là pour moi, *-toujours-*. On entendit la musique du voisin s'arrêter et une autre chanson commencer.

Quelque chose de nouveau naquit en moi.

L'humilité.

J'appartenais moi aussi à cette grande famille appelée "humanité". "Comment les gens deviennent-ils ce qu'ils sont ? Est-ce qu'ils choisissent vraiment d'être méchants, de faire du mal, leur qualité, leur défaut, leur personnalité ? Est-ce qu'ils se rendent compte de ce qu'ils font, de qui ils sont ? À quoi les gens rêvent-ils ?" Je lui demandai, les yeux toujours rivés aux siens :

— Pourquoi mon père est comme ça ?

Le docteur me sourit et avec tendresse me répondit :

— Je ne sais pas. C'est vous qui êtes en face de moi. C'est vous qui me demandait de l'aide.

Un silence, un de ceux que j'aimais bien, rempli la salle et vint se lover entre nous. Je lui posai une autre question :

— Comment je peux faire pour que tout ça ne me touche plus ? Comment je peux faire quand j'ai les veines qui me démangent ?

Le docteur fixa à nouveau un point imaginaire haut sur le mur et répondit calmement, choisissant avec précision chaque mot comme il le faisait depuis que je le connaissais :

— Je crois que dans ces moments-là vous devriez penser à vous. Prenez soin de la petite fille triste. (Il marqua une pause). Tout le monde l'a abandonnée. Il n'y a eu personne pour l'aider quand elle souffrait enfant. (Il marqua une nouvelle pause.) Oui. Pensez à elle. Dites-moi ce que vous avez ressenti quand ils

ont commis ces abus sur la petite fille que vous étiez ?

J'étais trop angoissée pour ressentir quoique ce soit.

— Je suis trop angoissée. Je suis incapable de vous dire.

— Essayez quand même. Dites ce dont vous vous souvenez.

Je baissai les yeux perdus dans mes affreux souvenirs. Je répondis :

— Je me souviens que j'avais très peur. C'est le sentiment qui m'a le plus marqué. Je me souviens que j'étais en colère, que je me sentais sale après. Je suis désolée. Ce que je vous dis, je suis incapable de le ressentir, je suis tellement angoissée que je ne ressens rien d'autre.

— D'accord. C'est déjà bien je trouve. On va s'arrêter là ?

Je hochai la tête, la gratitude dans le regard. Fallait que je m'en sorte, fallait que je change, fallait que je pense à moi, fallait que je me comprenne ! J'allais m'accrocher ! Allez Jessy ! Courage ! S'en sortir, ça demandait beaucoup de réflexion sur la nature humaine. Tout ce que je pensais sur moi et qui était négatif, il fallait que je le démonte en utilisant des idées nouvelles. Je ne pouvais pas vivre avec le sentiment d'avoir été diminuée, d'avoir été gâchée, souillée alors il fallait que je pense autrement. Suivre une psychothérapie c'était implicitement accepter de changer ma vision des choses pour pouvoir m'épanouir avec mes souvenirs. C'était toute une remise en cause interne et ça demandait des années.

Qui ne risque rien n'a rien.
Proverbe français

Chapitre 9

Heureusement qu'il y avait Aneta et Marc pour me soutenir au travail. Les soirées de ce mois-ci furent un calvaire. J'étais avec Marc dans le Formal Hall à dresser les tables pour le dîner du soir. Je venais de terminer de mettre les fourchettes. Le Butler en chef ouvrit la porte et s'avança vers lui.

— T'es vraiment qu'un nul. Tu t'es encore planté dans la disposition des couverts hier. Tu sais pas lire le menu ? Tes parents t'ont pas envoyé à l'école ? T'es qu'un raté mon vieux.

J'avais arrêté ce que j'étais en train de faire et j'avais les yeux exorbités parce que je venais d'entendre. Le Butler sortit. Je m'approchai de Marc.

— J'y crois pas, comment il peut te parler de cette façon ?

Marc se grattait les oreilles avec les dents d'une fourchette. Il était toujours sale mais je m'en fichais. Quand j'étais petite, je me trimbalais des animaux morts autour du cou.

— Bah, je fais pas attention. Ce soir, je vais manger un Fish and Chips. Tiens, va mettre les cuillères.

J'attrapai le bac à cuillères. J'étais stupéfaite par son attitude. Je lui demandai :

— Tu as plusieurs années d'expériences. Pourquoi ne vas-tu pas dans un autre College ?

Il haussa les épaules.

— Parce que je connais toutes les ficelles ici et que je me moque de ce que les gens pensent.

J'avais les yeux écarquillés.

— Comment tu fais pour t'en moquer ? Ça ne te touche pas ?

Il me fit un large sourire.

— Non, pas de trop. Et tu sais pourquoi ?

Je secouai la tête.

— Parce que je suis heureux. Allez, maintenant va mettre les cuillères, je vais chercher les verres et on va aller

ensuite apporter le café dans le bureau du professeur Smith. Il reçoit des étudiants cet après-midi.

Je fis ce qu'il me demandait. Cet homme-là, il m'apprenait beaucoup. Il fallait donc que je sois heureuse pour que les autres ne me touchent plus, oui mais ! C'était à cause des autres que j'étais malheureuse ! Le casse-tête continuait. Je repensai à mon entretien avec le Dr Grévin. "Ils ne sont pas là avec vous." Ne plus penser à tout ça. Mais j'en fais quoi de mes souvenirs alors ?

— T'as fini de mettre les cuillères ?

Je hochai la tête.

— Bien, moi j'ai fini de mettre les verres. On va aller préparer un chariot.

On retourna dans la cuisine du Collège. J'aidai Marc à préparer lait, petits beurres, confiture, café et thé.

— Tiens tu peux préparer le sucre s'il te plaît ?

Je m'exécutai et remplis deux sucrières à ras bord. Quand tout fut prêt, on chargea le petit déjeuner sur un chariot et on traversa le Collège. Un écureuil gris se faufila entre deux arbres tandis que certains étudiants se dépêchèrent d'aller en cours. Un gros chat blanc angora marcha à notre rencontre. J'écarquillai les yeux. Un chat ? Un chat dans un Collège ? Je demandai à Marc intrigué :

— Tu sais à qui il est ce chat ?

— Au professeur Smith justement. Tout le monde l'appelle Milton.

Le chat passa près de nous sans daigner s'arrêter et courut jusque dans les escaliers. Marc arrêta le chariot devant le bâtiment des études d'anthropologie.

— Tiens, prends les cafetières.

J'attrapai lesdites cafetières et suivis mon partenaire de service. On monta un escalier étroit et on arriva au troisième étage. Le chat était déjà là en train d'attendre sur le paillason en se léchant les pattes. Marc toqua à une petite porte en bois. Sans attendre la réponse, il entra, le chat dans son sillage. Il n'y avait personne.

— Bien ! Parfait ! On va déjà mettre les nappes. (Il marqua une pause.) Évidemment tu as pris les cafetières...et pas les nappes !

— C'est toi bon sang qui m'a dit de les prendre ! T'es gonflé !

— J'ai dit ça moi ? Bon attends. Faut que je redescende les chercher.

Il redescendit. Milton, quant à lui, s'était jeté sur sa gamelle remplie de croquettes.

— Bonjour. Une voix masculine chantonna dans mon dos.

Je me retournai et manquai de renverser café et thé. Le Pr Smith se tenait derrière moi.

Il posa un tas de bouquins qu'il avait sous les bras sur son bureau.

— Vous travaillez ici depuis longtemps ?

— Quelques mois, répondis-je mal à l'aise avec mes cafetières dans les mains.

Il désigna un coin de table couvert de papperasse.

— Vous devriez les poser ici.

J'avais les poignets qui fatiguaient. Je fis ce qu'il me dit et posait mes cafetières. Mais que faisait Marc ? Je pariai qu'il était encore en train de discuter. J'étais de plus en plus mal à l'aise. Il me fit signe de m'asseoir. J'obéis. Il me rappela Malcolm, mon prof à Falmouth, mon premier câlin. Il me demanda comment j'allais.

— Ça va comme ci comme ça.

Le professeur me regarda avec curiosité. Marc entra, une nappe coincée sous l'aisselle.

— Bonjour professeur, lança-t-il, pas gêné pour un sou.

Je me levai aussitôt et dépliai la nappe avant de poser cafetières, sucriers et tasses. Quand j'eus terminé, je saluai le professeur et sortis. Marc referma la porte. Je me retournai vers l'Afrikaner.

— Tu étais où bon sang ?

— Je discutais. Et toi que faisais-tu assise hein ? me demanda-t-il en me faisant un clin d'œil.

— Il m'a invitée à m'asseoir...

— Oui, il est très gentil celui-ci, me dit Marc tout en poussant le chariot.

— Le café et le thé, c'est pour ses étudiants ? demandai-je curieuse.

— En quelque sorte. Je crois qu'il fait passer des entretiens.

Ça me rappela le bac, mon épreuve de langue : les petits

gâteaux et la tisane.

— Oui, c'est vrai il est gentil.

Je soupirai et pensai tout haut :

— Moi, j'en boirais bien un de café.

— Ça peut s'arranger.

Je l'interrogeai du regard. Marc me décocha un nouveau clin d'œil en se grattant les oreilles. On croisa un étudiant, il nous demanda, nerveux.

— Le bureau du Pr Smith, c'est bien par-là ?

Marc répondit un doigt dans le nez :

— Oui, c'est cette alcôve, troisième étage.

Je levai les yeux au ciel. Marc était décidément incorrigible. Je regardai l'étudiant. L'étudiant me regarda. Il avait à peu près mon âge, peut-être juste quelques années de plus. Je baissai les yeux. Il nous remercia et marcha vers son rendez-vous. Je le suivis du regard.

— Allez, suis-moi. Faut qu'on débarrasse la salle des profs.

On sortit du bâtiment, on traversa cours et jardins et on se retrouva devant les cuisines. On monta l'escalier qui rejoignait la cafétéria et on bifurqua à droite. Marc ouvrit une petite porte en bois qui donnait sur un vaste salon où plusieurs fauteuils et tables basses avaient été aménagés. Je demandai curieuse :

— C'est ici la salle des professeurs ?

— Oui. Allez viens si tu veux ton café.

J'entrai. Marc jeta un coup d'œil derrière moi et referma la porte. Une moquette vert pâle, des murs beiges ornés par des toiles de maîtres et une horloge en merisier rendaient l'atmosphère de la pièce agréable et moelleuse. Marc toujours aux aguets me demanda :

— Alors mademoiselle ? Espresso, Cappuccino ?
Sucre ?

Je m'approchai de la machine à café en souriant. J'étais heureuse d'être avec Marc et de pouvoir compter sur lui. C'était des gens comme lui qui changeait vos journées, ensoleillait le quotidien.

— Cappuccino, deux sucres, Sir !

Marc hocha la tête et fit fonctionner la manivelle. Quand le bip retentit pour indiquer que la tasse était prête, il me tendit la boisson avec amusement :

— Tenez mademoiselle !

On entendit des pas dans le couloir.

— Bois vite quand même, ajouta-t-il.

Je m'exécutai pendant que mon collègue débarrassait les tasses sales, nettoyait les tables et remplissait les sucriers. Je lui demandai :

— Tu gagnes bien ta vie en tant que Butler ?

— Ça va. Je travaille pas pour l'argent. Regarde ça.

Il me montra ses dents en or.

— Tu as beaucoup d'argent ?

— Oui, mes parents m'ont légué une belle somme.

— Mais alors pourquoi travailles-tu ?

— Qu'est-ce que je ferais de toute ma journée sinon ?

— Je sais pas. Tu pourrais faire le tour du monde, t'offrir tout ce que tu souhaites.

— Lily n'aime pas voyager. Elle a peur dans les transports, tu comprends ?

— Oui... (Je marquai une brève pause) mais tu pourrais lui offrir une thérapie...

Marc se mit à rire.

— C'est pas la peine. Et puis tu sais. Je suis heureux. Je n'ai besoin de rien. Les gens qui veulent toujours tout avoir. Ils ne sont pas heureux. Une fois qu'ils ont ce qu'ils désirent, ils veulent autre chose.

J'acquiesçai et puis lui demandai :

— Pourquoi tu es heureux ?

— J'ai ma Lily. Je vais voir un film ce soir. Qu'est-ce qu'il me faudrait de plus ?

Je souris. Il était incroyable cet homme-là.

— Tu veux que je t'aide à transporter les tasses ? demandai-je.

Il avait rangé toute la salle à lui tout seul.

— Non, c'est pas la peine. Tu te sens bien, toi ? Il avait probablement deviné ce qui clochait chez moi. Il devait sentir mon angoisse que je trimbalais partout avec moi.

— Oui.

J'étais rayonnante. On retourna en cuisine. Le Butler et un cuisinier, occupés à lire le journal nous accueillirent. A l'adresse de Marc, l'un d'eux demanda :

— T'étais où bon à rien ?

Marc sans perdre son sourire lui répondit :

— On a été servir le thé au Pr Smith.

— Et ben ça vous en a pris du temps !

— On a été aussi débarrassés la salle des profs, répondit Marc qui terminait de vider le chariot.

Il était l'heure que j'aie préparé la cafétéria. Je laissai à contre cœur mon partenaire de l'après-midi et montai les marches quatre à quatre. Quelques serveuses venaient d'arriver et discutaient entre elles. J'allumai la caisse enregistreuse, remplis les bacs et mangeai en quatrième vitesse avant d'ouvrir la porte aux étudiants. Je m'installai à la caisse, enregistrai les menus et m'ennuyai terriblement. Une demi-heure passa.

— Bonjour. Je vous reconnais.

Je levai la tête. C'était l'étudiant du Pr Smith qui nous avait demandé son chemin.

— Bonjour. Vous êtes arrivé à l'heure à votre rendez-vous ?

J'enregistrai son plateau. Il hocha la tête et s'éloigna. Ce fut une soirée calme et le dîner qui suivit dans le Formal Hall ne compta qu'une quinzaine d'étudiants. Je rejoignis ma chambre le cœur triste. J'en avais marre de mon angoisse. Je montai les escaliers, ouvris la porte et m'accoudai à la fenêtre pour réfléchir un peu. Pourquoi j'étais angoissée comme ça ? Huit ans de psychothérapie et j'étais toujours aussi mal. Je n'avançais pas. J'abandonnai la fenêtre et mis en route la bouilloire pour me faire une tisane. J'allumai ma petite lampe de chevet et sortis mon carnet du tiroir de mon bureau. C'était le bazar dans ma tête, tout était flou et confus. Je n'arrivai pas à voir clair.

8 ans de psychothérapie

1ère année (14 ans) : je pleurais tout le temps en parlant des abus. Je commençais à comprendre ce qui c'était passé.

2ème année : je pleurais encore, j'allais de plus en plus mal, j'étais hyper morbide et je pensais qu'au suicide.

3ème année : je pleurais moins, je commençais à trier mes souvenirs et à en avoir de plus en plus.

4ème année : je ne pleurais quasiment plus quand je devais raconter mon histoire, je me sentais mieux grâce au Centre. Je commençais à prendre soin de moi.

5ème année : Je retournais à l'extérieur. Ça se passait très mal.

6ème année : Je pensais au suicide tous les jours.

7ème année : Je n'avançais pas. Ça se passait de plus en plus mal avec ma mère.

8ème année : Maintenant. Toujours dans la merde !

Je laissai tomber mon stylo et me pris la tête entre les mains. Foutu sentiment de culpabilité, foutue angoisse, foutue vie. Je repris mon stylo.

C'était quoi le sentiment de culpabilité au fond ? Par quoi se traduisait-il ?

- Croire que les gens qui me culpabilisent ont raison.

- Me sentir souillée

- Penser que je ne vaud plus rien

- L'angoisse

Je soupirai. J'avais les yeux grands ouverts sur ma feuille. Ma vie n'était que souffrance. Je me pris la tête entre les mains une nouvelle fois. Je fermai les yeux. Je n'allais jamais m'en sortir. Ma vie était misérable. J'avais atterri dans un Collège où je nettoyait les poubelles. Les petites choses positives que je comprenais ou que je ressentais étaient écrasées par cette douleur qui me tassait les poumons dans ma cage thoracique.

Je me passai les mains sur le visage et redressai la tête. J'observai les volutes de fumée s'échapper de ma tasse. Avant jamais je ne m'aurai fait une tisane. Au moins je prenais soin de moi et je m'aimai un peu mieux qu'avant. J'étais devenue plus humble par rapport à ce que l'on m'avait fait, j'avais accepté d'avoir été une victime de maltraitance et j'avais même fait un effort pour essayer de retrouver une relation avec mon père malgré cette souffrance que je ressentais.

J'étais encore parfois en colère mais ça passait. Je faisais aussi beaucoup moins de cauchemar depuis que j'avais quitté ma mère. J'allai mal en ce moment et je savais que c'était souvent ainsi, beaucoup de haut et de bas dans un court laps de temps. J'avais beaucoup de mal à me stabiliser. J'entendis miauler dans le couloir. Surprise, je me levai et allai ouvrir. Le chat du Pr Smith était assis sur le paillason. Il entra dès que j'ouvris la porte sous mes yeux ébahies. Je la refermai en le regardant faire. Il sauta sur mon lit et vint se lover sur mon oreiller. Je m'assis à côté de lui en me demandant si je devais le laisser faire et si le

Professeur Smith ne serait pas inquiet. Après quelques minutes de réflexions, je pris un bouquin, m'allongeai à côté du chat et essayai d'oublier mes problèmes.

Le lendemain, je me réveillai de meilleure humeur. Je m'étirai, poussai le chat sans le réveiller et allai prendre ma douche en faisant chauffer la bouilloire. Prête pour aller travailler, je rangeai mon carnet, but rapidement un café et fis sortir Milton discrètement de ma chambre. Aneta était déjà arrivée dans la cafétéria. Elle était occupée à aider Jane, notre intendante. Ce fut une matinée agréable, on eut même droit à tout un tas de compliments. Jamais on n'avait vu deux filles aussi sérieuses et aussi travailleuses. On ouvrit la cafétéria. Les mêmes étudiants que d'habitude vinrent déjeuner. Je commençais à tous les connaître de vue. Le Collège était petit et ne comptait pas plus d'une centaine d'élèves. Puis ce fut l'heure de fermer. Je me dirigeai avec les clefs et verrouillai les portes.

Je retrouvai Aneta dans la cafétéria et on entreprit de balayer la salle ensemble. Elle me parla non-stop de ses parents, de ses frères et de tout le reste de la famille qui vivaient encore au Village, de sa maison qu'elle voulait y construire et de tous ses projets qu'elle avait en tête. Elle respirait la joie de vivre. J'étais son opposé. Je repensai aux cuisiniers et aux petites méchancetés quotidiennes. Je lui demandai son avis sur le sujet.

— Aneta, je peux te poser une question ? Et est-ce que tu peux me répondre en toute honnêteté ?

Elle se releva, balai à la main et acquiesça, surprise. Je poursuivis :

— Pourquoi les gens s'acharnent sur moi au Collège ?

— Tu parles des cuistos ?

— Oui, mais aussi des serveuses le soir.

Elle avait recommencé à passer le balai et s'était arrêtée à nouveau.

— Tu sais pour les serveuses, j'ai le même problème que toi. Je suis toujours obligée de repasser derrière elles. Pour les cuistos, je pense qu'ils voient en toi quelqu'un de fragile. Tu ne parles pas beaucoup.

— Je vois... j'ai rien fait de mal alors ?

— Mais non quelle idée ! T'es juste une "poulette malade" et c'est pour ça qu'ils en profitent. En plus, tu remplaces l'intendante quand elle n'est pas là. Je connais pas beaucoup de

gens qui aiment leur patron.

— Je vois.

Elle s'était approchée de moi.

— Mais moi je t'aime bien, Marc aussi, Lionel aussi alors ne pense pas à eux.

Je fis la moue.

— C'est plus fort que moi.

L'intendante était arrivée dans notre dos et avait surpris notre conversation. Je levais les yeux au ciel. Il manquait plus que ça. Sa lime à ongle dans la main, elle me dit :

— J'ai aussi entendu dire que tu n'avais pas d'autorité.

Et voilà, c'était reparti, j'allai encore m'en prendre plein la figure. Elle poursuivit.

— Vous êtes les meilleures aides que j'ai eues. Vous êtes sérieuses et on peut compter sur vous, le travail est toujours impeccable.

Je me risquai à lui demander :

— Pourquoi ils m'aiment pas alors ?

— T'es pas assez forte pour ce job, t'es trop intellectuelle.

Au moins, elle était sincère. Je tiquai sur le "t'es pas assez forte", ça fit tout de suite écho avec "c'est de ta faute ce qui t'es arrivée enfant, t'étais pas assez forte pour te défendre". Ça me fit très très mal. La petite voix dans ma tête me piétinait la cervelle. Tout ce qu'on me disait, tout ce qui m'entourait, toutes les méchancetés même les plus petites faisaient résonner dans ma poitrine mon immense boule de souffrance liée à mon passé.

Le soir, en rentrant dans ma chambre, je trouvai un dépliant pour avoir accès à internet. Le Wifi venait d'arriver au Collège. J'attrapai le papier, le posai sur la table, attrapai un post-it et décidai de faire une liste de course rapidement.

- *un ordinateur !*

- *Café instantané*

- *Nouveau eye-liner*

- *chaussons*

- *dentifrice*

- *gel douche et shampoing.*

J'ouvris mon carnet et écrivis avant de me coucher.

Cinq choses positives en ce vendredi :

- *Aneta est devenue une amie.*
- *J'ai un chat qui me tient compagnie.*
- *J'ai mangé de la purée, de la vraie et pas de la mousseline.*
- *Demain c'est samedi !*
- *Je vais pouvoir faire un peu de shopping et me faire plaisir.*

Le lendemain je me rendis en centre-ville, le cœur un peu moins lourd. J'entrai chez Marc and Spencer, achetai tout ce dont j'avais besoin et je me mis à flâner avec mon panier dans tous les rayons. Dans l'allée consacrée au jardinage, je tombai sur un Epipremnum. Mon haricot magique ! Il me plut tout de suite et je décidai immédiatement de l'acheter. Puis, je trouvai un ordinateur portable en promotion. Je payai à la caisse en me demandant comment j'allais ramener tout ça dans ma chambre. Je pris mes sacs et marchai tant bien que mal avec ma plante sous le bras jusqu'au College. Une fois toutes mes courses déposées, je descendis voir les Porters pour leur demander le code d'accès au Wifi et retournai dans ma chambre avec un tas de chiffres écrits sur un bout de papier.

J'étais surexcitée ! Je branchai mon nouvel ordi et double cliquai sur la petite icône en bas à droite de l'écran. J'entrai les chiffres. Le navigateur se lança et je me retrouvai sur le site du College. Je tapais "Lycos" et me mis à parcourir au hasard les liens que j'avais sous les yeux. C'est comme ça que je tombai sur "Love@Lycos". Je cliquai dessus à tout hasard. C'était un site de rencontre en ligne. Ça piqua ma curiosité. J'avais envie de voir de plus près les hommes qui étaient à la recherche de l'âme sœur. Je créai mon profil :

Pseudo : "Miette"

Age : 21 ans

Ville : Oxford

Préférence : Non fumeur

Je recherche : l'âme sœur

Je suis : une fille sympa

Bonjour,

Je suis brune, pas très grande, pas très petite non plus, pas obèse, pas mince non plus. J'aime la littérature, la nature et me cultiver

autant que je le peux. J'adore les animaux et les moments passés à flâner. Je déteste l'injustice sous toutes ces formes.

Je préfère ne pas mettre de photo. Mon pseudo est en référence à l'héroïne du film de Jean Pierre Jeunet, La cité des Enfants Perdus. Mes films préférés sont Dark Crystal et l'Histoire sans Fin. J'ai aussi adoré Microcosmos et le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain qui vient juste de sortir au ciné.

J'aime regarder la pluie avec un bon café à la main. Mon grand rêve c'est de devenir un jour écrivain. Pour le moment je travaille à plein temps dans un Collège. Je ne fais pas vraiment un boulot que j'aime mais j'espère un jour trouver une meilleure situation.

Ah oui, j'oubliai, je suis française !

Voilà Voilà.

Bisous

Miette

Je cliquai sur enregistrer et cherchai les hommes célibataires. Il y en avait trois tonnes. Je fermai le navigateur et me levai pour arroser ma plante. Qu'est-ce qui m'avait pris de me mettre sur un site de rencontre ? Ce qui me soulageait, c'était que ce soit anonyme et que je pouvais supprimer mon profil à tout moment. Bref, je ne risquai pas grand-chose de toute façon. On frappa.

— Jessy ? T'es là ? C'est Lionel !

J'ouvris la porte.

— Tiens, c'est pour toi.

Il me tendit trois chocolats, les mêmes que ceux de la dernière fois et entra dans ma chambre.

— En quelle honneur ? Marc ?

Je les attrapai et lui en offris un.

— Bien deviné.

Il déplia le papier et goba le petit carré noir.

— Il t'a dit pourquoi ? lui demandai-je.

— Je lui ai demandé et il m'a répondu : "parce qu'elle les adore"

Je baissai les yeux sur celui que j'étais en train de

déballer en souriant. Je proposai à Lionel la bouche pleine :

— Je peux t'offrir un truc à boire ?

— T'as une bière ?

— Euh non désolé. Un café ?

— OK, ça marche.

— C'est de l'instantané, tu m'en veux pas ?

Il secoua la tête. Je mis la bouilloire en route. Il s'avança vers la fenêtre et regarda en bas. La bouilloire siffla. Je versai l'eau chaude sur le grain moulu.

— Je te vois de moins en moins au boulot, lui dis-je en lui tendant une tasse pleine à ras bord.

— C'est vrai, c'est dommage. Ça va mieux avec ta chef ?
Je haussai les épaules.

— Bof. Au moins, elle est honnête, enfin j'espère, elle me dit ce qu'elle pense. Elle est pas méchante, c'est plutôt les cuisiniers et les serveuses qui me cassent les pieds. T'as du bol de bosser au bar, il est super sympa le manager.

— Ouaip, c'est vrai, mais tu sais, je pense à partir.

Je haussai les sourcils.

— Pourquoi donc ?

— Pour être mieux payé et avec maintenant un peu d'expérience je peux demander un poste plus haut. Pourquoi tu ne chercherais pas ailleurs si tu te plais pas ici ?

Je baissais les yeux sur ma tasse. Je n'y avais pas tellement songé.

— Parce que j'ai peur, je pense. Et puis j'aimerais beaucoup réussir ce boulot-là. J'ai déjà abandonné le poste que j'avais en France. Je pense que c'est partout pareil, t'as toujours des gens avec qui tu t'entends pas et qui te mènent la vie dure.

Il acquiesça, se leva et reposa sa tasse.

— Merci pour le café. T'en fais pas trop, ça n'en vaut pas la peine. T'es une chouette fille. Allez, je te laisse, je bosse ce week-end.

Je le raccompagnai en le remerciant et me retrouvai seule à nouveau. Je rallumai mon nouvel ordinateur. Je retournai sur Lycos regarder de plus près les profils des hommes célibataires. La page s'afficha. Je clignai des yeux. La boîte email de mon profil avait déjà reçu 10 messages ! Je n'avais même pas mis de photo. J'ouvris tout excitée mes emails. Je cliquai sur le premier. Il avait écrit des banalités pour faire connaissance et

puis il m'avait demandé ma photo. Je cliquai sur son profil. Il y avait la sienne de photo et puis deux lignes sur lui. Je retournai dans ma boîte et cliquai sur le deuxième message. Pareil que le premier, il voulait aussi ma photo. Je cliquai sur le troisième email et ainsi de suite. Ils étaient tous pareil ! Ils voulaient tous voir à quoi je ressemblai. Ils étaient tous mal polis ! J'ouvris le dernier message et sans le lire, cliquai sur son profil. Je restai interloquée :

Pseudo : "Ulysse"

Age : 25 ans

Ville : Oxford

Préférence : Non fumeur

Je recherche : l'âme sœur

Je suis : un gars sympa

"Etudiant en première année de thèse. Bla bla bla. Histoire, philosophie, anthropologie. Bla bla bla. Féministe, contre l'homophobie, le racisme et toutes les injustices sous n'importe quelle forme. Bla bla bla. J'adore le chocolat. Je suis un homme tendre et romantique. bla bla bla. Je recherche la femme de ma vie."

Je repoussai ma chaise avec un stylo coincé entre les dents. Ça alors ! Un homme qui pensait aux droits des femmes ! Un homme qui se souciait des injustices ! Un homme qui aimait le chocolat... mmm, ça moi aussi. À vrai dire, ce n'était pas possible de ne pas aimer le chocolat ! Et puis surtout : première année de thèse en Anthropologie ! Se pouvait-il que mon étudiant de la veille, ce soit lui ? Non, il y avait trois tonnes de Collèges à Oxford et puis surtout trois tonnes de sites de rencontre. Je cliquai sur son message.

"Bonjour Miette,

Je viens de tomber sur ton profil. Je me présente un peu. Je suis étudiant dans un Collège en Angleterre. Je suis passionné par l'histoire et l'anthropologie depuis mon enfance. Mon domaine de prédilection ce sont les civilisations Incas et Maya. Je suis l'aîné d'une famille de trois enfants. J'ai deux petites sœurs que j'adore. Si tu vas jeter un coup d'œil sur mon profil, si tu as le temps, tu pourras en savoir un peu plus sur moi. J'aimerais mieux te connaître, bien sûr si tu es d'accord. Tu as raison de dire que

tu ne veux pas mettre de photo, je pense qu'une relation ne doit jamais se baser sur le physique mais seulement sur ce que l'on ressent. Voilà, c'est tout pour le moment. J'espère que tu me répondras."

Je lui répondis aussitôt, curieuse :

"Bonjour Ulysse,

J'aime bien ton pseudo, c'est original. Je suis heureuse que tu ne me demandes pas ma photo comme tous les autres qui m'ont écrits jusqu'à présent. J'ai lu ton profil et je dois dire, j'ai été très impressionnée ! Tu as l'air d'être une personne gentille et c'est rare de nos jours de trouver des cœurs. Je me demandai si tu accepterais de me dire dans quel collège tu étudies car nous sommes tous les deux sur Oxford et je travaille dans un Collège ! C'est une drôle de coïncidence. Si tu ne veux pas, je comprendrais. Je cherche juste à dialoguer, je n'envisage pas encore vraiment une relation en vrai. Voilà, j'espère que tu ne m'en voudras pas.

Passes une bonne soirée.

Miette"

J'éteignis l'ordinateur. Je repensai à ce que m'avait dit Aneta. Il y avait des gens qui m'aimaient : Marc, elle et Lionel. C'était vrai que j'avais de la chance de les avoir près de moi. Je déballai le dernier chocolat. Je repensai à l'étudiant et puis à ce que m'avait dit cette infirmière de nuit quand j'étais au Centre : "l'homme qui vous aimera, il vous aimera vraiment." Mes souvenirs me passèrent sous les yeux à toute vitesse : la petite fille triste et seule, le numéro vert, le médecin scolaire, Mamie Chanterelle, le Dr Lépolier, le Dr Grévin, Malcolm, Annie. Je clignais des yeux à nouveau. J'avais eu de la chance dans ma vie de rencontrer des personnes extraordinaires et qui avaient tout changé.

Je sentis mon pendentif contre moi. Il ne m'avait jamais quitté depuis le Centre. Il représentait ma promesse. Annie. Que devenait-elle ? Est-ce qu'elle allait bien ? Je décidai de lui écrire une lettre. Je ne l'avais jamais oublié. Je sortis mon carnet et détachai une page. J'écrivis :

Chère Annie,

C'est Jessy. J'espère que tu te souviens encore de moi. On était à Scaudel ensemble quand on était ado. Je voulais savoir ce que tu devenais. Je me suis expatriée en Angleterre où je travaille comme serveuse. C'est pas un boulot génial mais au moins je ne vis plus dans ma famille. Je pense souvent à toi et à ce que tu es devenue. Quand je vois une expo de peinture, je repense à Miro et puis à tout ce qu'on a partagé ensemble pendant nos années galères. Je n'ai pas oublié notre promesse.

Je t'embrasse très fort.

Avec toute mon amitié.

Jessy

J'attrapai une enveloppe et écrivis vite fait l'adresse de sa mère dessus. Il n'y avait plus qu'à la poster. Je m'allongeai sur mon lit, mon stylo coincé entre mes dents, songeuse. "Choisir qui on veut être, rester fidèle à soi-même". On gratta à la porte. Je me relevai et allai ouvrir. Le chat du collègue entra sans vraiment faire attention à moi et sauta sur le lit. J'attrapai ma liste de course.

- *Shampooing*
- *Gel douche*
- *Feuilles*
- *Timbres*
- *Enveloppes*
- *Papiers à lettre*
- *CROQUETTES !*

Assise devant mon ordinateur, je cliquai sur le bouton "rafraîchir" de ma messagerie. J'avais envie de savoir si mon étudiant m'avait répondu. Un nouveau message apparut. Je cliquai dessus.

Ma tendre Miette,

Je préfère garder pour moi le nom du Collège où j'étudie car j'aime le mystère et j'aimerais apprendre à te connaître d'abord. J'aimerais juste dialoguer avec toi pour le moment, savoir ce que tu aimes, ce que tu n'aimes pas, tes plats préférés, etc. J'espère

que tu ne m'en voudras pas et que tu seras d'accord pour continuer à me parler.

Je te souhaite une douce soirée.

Tendrement,

Ulysse

Je soupirai. Je lui répondis aussitôt.

Cher Ulysse,

Je comprends et je respecte le fait que tu souhaites conserver ton anonymat. Tu sais, je pense que tu serais déçu si tu me connaissais. Je suis une fille avec plein de problèmes de famille. J'ai pas envie de te le cacher parce que ce serait pire ensuite si tu le découvrais. Je pense pas honnêtement être capable d'être avec quelqu'un pour le moment mais je serai très heureuse que l'on devienne amis. En espérant ne pas t'avoir déçu.

À bientôt peut-être.

Miette

Voilà, j'étais sûr maintenant qu'il n'allait pas me répondre. Le chat sauta sur le clavier et planta Windows. Je jurai, attrapai le chat et le posai sur le sol. J'éteignis l'ordi et le rallumai. Je retournai sur Lycos juste pour voir si j'avais eu un nouveau message. C'était vraiment addictif Internet. Je venais à peine de l'avoir et je ne pouvais déjà plus m'en passer ! À ma grande surprise, Ulysse venait déjà de me répondre.

Miette,

Tu ne me décevras jamais. Je pense que tu dois être une très belle personne. Tu me sembles gentille, douce et pleine de sagesse. Tu es loin d'être comme les filles qui sont autour de moi, superficielles. Je comprends ce que tu essayes de me dire. Je suis là si tu veux parler de tes problèmes. Je serai heureux de t'être utile et de peut-être t'aider si tu le veux bien. Je pense être quelqu'un de suffisamment ouvert pour tout entendre.

À bientôt,

Ulysse

J'étais là, la bouche grande ouverte devant mon ordinateur. Je n'arrivai pas à croire ce que je venais de lire. Il m'offrait de m'aider, de me confier, de me soutenir et il ne me connaissait même pas. Un détraqué ! Ça ne pouvait être qu'un

détraqué. Ça ne pouvait pas être mon étudiant. Ça devait être un gars qui voulait juste s'amuser avec quelqu'un. Un détraqué, mais qui ? Est-ce que ça se pouvait que ce soit mon père ? Je chassais cette idée saugrenue en secouant la tête. Mon père, il en avait rien à faire de moi. Je sentis une lame de tristesse pointée sous mon angoisse qui redoubla d'intensité. Je me frappai la poitrine. J'en avais tellement assez d'être angoissée tout le temps.

Je me levai et m'accoudai à la fenêtre, songeuse. Je regardai Orion briller dans le ciel, les yeux figés et puis je soupirai. Un homme dans ma vie ? J'avais tellement peur. Peur d'être embrassée, de faire l'amour, d'être nue, d'être touchée. Il me vint alors une idée étrange. L'idée de faire ça avec un inconnu. Oui pourquoi pas ? Aller dans un Pub, rencontrer quelqu'un, lui demander de coucher avec moi. Je repensai aux romans à l'eau de rose, aux films Hollywoodiens, aux acteurs. Peut-être que cet inconnu m'aimerait, peut-être qu'il empoignerait mes cheveux et m'embrasserait avec passion et peut-être que je tomberai évanouie dans ses bras. Il me ramènerait chez lui, me serrerait contre lui, serait doux avec moi, devinerait mes appréhensions, mon passé, tout. Il me proposerait de venir vivre chez lui. Je clignai des yeux. Orion était toujours là, la Grande Ourse aussi.

Fallait que j'essaye ! Sentir la main d'un homme sur moi. Les souvenirs des attouchements me frappèrent en plein visage. Ça ne pouvait pas faire la même chose ! Non. Je me griffais les bras pour supporter la douleur du souvenir. Je n'étais plus une petite fille. Et puis, cette fois, ce serait différent, je serai consentante alors ça ne pouvait que me plaire. Oui mais si jamais ça ne me plaisait pas ? Si jamais, ça me rendait mal ? Si jamais il ne comprenait pas ? Et enfin si jamais je lui demandai d'arrêter et qu'il refusait ? Pourtant il fallait bien que je fasse quelque chose. J'allai pas rester vierge toute ma vie ! Foutue peur de merde.

Je fis sortir le chat et rejoignis le Centre-ville pour faire quelques achats. Je marchais parmi les rayons quand Aneta me tapa sur l'épaule.

— Salut !

Elle jeta un coup d'œil dans mon panier.

— Tiens, tu as un chat ?

Elle avait remarqué les croquettes.

— Si on veut. Il n'est pas vraiment à moi mais il est souvent dans ma chambre, répondis-je un sourire sur les lèvres.

— Ça te dit de venir boire un verre après le taf la semaine prochaine ?

J'attrapais deux boîtes de pâté au thon en plus du sac de croquettes en lui répondant :

— OK. Où ?

— Tu connais le Pub "Yummy" ?

— Celui qui fait le coin de la rue ?

— Oui. Lundi prochain, 21h après le Formal Hall ?

— OK, ça marche.

Elle me laissa. Je terminai mes courses. Je traversai le parc et m'assis sur un banc cinq minutes. J'étais face à une aire de jeux. Il était désert. Je sortis de ma poche mon portable pour vérifier mes textos. Une de mes serveuses venait de me dire un truc du genre : "peut pas venir travailler. Désolé." Un garçon d'une dizaine d'année escalada un train en bois et me tira de mes pensées. Il était tout seul en train de faire des acrobaties. Il me regardait. Je retournai à mes textos. Il continuait à faire le pitre. Il cherchait mon attention. Je glissai mon portable dans ma poche, attrapai mes courses et décidai de rentrer.

On était lundi et je n'avais plus que cinq minutes pour me changer et retrouver Aneta au Pub. Je courus dans ma chambre enfileur un jean gris moulant, un pull beige et me fis un brushing vite fait devant mon miroir. J'attrapai Eye-liner noir et rouge à lèvres rose et fis de mon mieux pour me faire belle. J'avais quelques kilos en trop mais j'avais résolu de ne pas y prêter attention. Je voulais tellement vivre une passion. Être embrassée par un inconnu.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. J'étais en retard. J'attrapai mon sac à main, claquai la porte et courus dans les escaliers. Dehors, un vent frais me saisit. Je regrettai aussitôt de ne pas avoir pris de manteau. Je marchai rapidement vers le Pub où Aneta devait déjà sûrement m'attendre. Beaucoup de jeunes étaient dans les rues, des filles aux tenues excentriques ultra féminines, des garçons avec leurs vestes sur l'épaule et enfin beaucoup de bouteilles d'alcool à moitié consommées dans leurs mains.

J'entrai dans le Pub et me mis à la recherche de mes amis. Aneta me reconnut la première et se leva pour me faire un signe de la main. Je me hâtai et m'affalai sur le canapé. Aneta me demanda :

— Pas trop crevée ? T'avais du monde au Formal Hall ?

Je secouai la tête. Son copain me salua et me demanda :

— On peut t'offrir quelque chose à boire ?

Je me redressai sur la banquette.

— Oui. Je veux bien un Rhum Coca.

Il se leva et se dirigea vers le bar pour passer ma commande. On se retrouva seules entre filles.

— Il n'y avait que deux étudiants ce soir pour le Formal Hall. J'ai aidé Marc pour un dîner privé.

— Demain, ça devrait être calme aussi.

— J'espère. (Je changeai de sujet) Il y a beaucoup de monde au Pub ce soir.

— Oui, c'est vrai. D'ailleurs tu devrais jeter un coup d'œil derrière toi.

Aneta me fit un tas de clin d'œil en exagérant.

— Hein quoi ?

Je fis semblant de ne pas comprendre.

— Retourne-toi discrètement. Il y a un aviateur derrière toi. Il est avec ses copains.

Je fis ce qu'elle dit. En effet, il y avait un groupe d'hommes à côté de notre table qui était en train de vider des litres de bières. Au milieu, l'un d'eux se détachait des autres, la trentaine passée, musclé avec un blouson d'aviateur. Celui-là aussi sortait d'un roman Harlequin : l'aviateur mystérieux qui partait probablement en mission sous peu et qui tombait amoureux juste avant de mourir à la guerre.

À force de le regarder, il finit par tourner la tête vers moi. Aneta me décocha un coup de pied.

— Arrête ! Il va s'en rendre compte que tu le regardes !

Je me retournai vers ma collègue, le sourire aux lèvres. Être embrassée avec passion, les cheveux en arrière empoigné par une main puissante. Je le regardai à nouveau. Il m'observait en buvant son verre. Je demandai à Aneta.

— Tu crois que je lui plais ?

— Ça crève les yeux.

— Et si je tentai ?

Son copain interrompit notre conversation et déposa mon verre devant moi. Je le remerciai et bu une gorgée en jetant un nouveau coup d'œil à mon aviateur. C'était clair que je lui plaisais. Aneta me décocha un nouveau coup de pied sous le regard interrogateur de son ami. Je lui demandai, songeuse :

— Comment faire pour l'aborder ? Tu as une idée ?

— À mon avis, tu n'as pas à t'en faire pour ça. Regarde, il vient par ici.

J'ouvris grand les yeux, surprise et me retournai vivement. L'aviateur mort à la guerre s'était levé et se dirigeait vers notre table. Enfer et damnation ! J'avais le cœur qui battait à tout rompre. Je n'avais qu'une envie prendre mes jambes à mon cou et partir en courant. Le courage et moi, ça faisait deux. Il fallait pourtant que j'en trouve du courage si je voulais un jour être heureuse. Je bus une nouvelle gorgée de Coca et regrettai mon choix, un triple whisky m'aurait aidée davantage. L'homme arriva à notre hauteur.

— Salut, je peux m'asseoir ?

Aneta lui désigna la place libre à côté de moi. Je la maudis en silence et lui jetai un regard qui en disait long. L'aviateur me sourit. Je le lui rendis en restant toutefois distante. J'avais les jambes en coton. Aneta tout en tenant la main de son copain lui demanda, curieuse et légère :

— Tu es aviateur ?

L'homme avala le reste de sa bière et lui répondis d'un hochement de tête :

— C'est mon dernier jour ici. Je dois partir demain rejoindre mon escadrille. On fête mon départ ce soir. Et vous ? Il me regarda. Je répondis en essayant de paraître tout à fait à l'aise.

— Rien de spécial. On travaille ensemble dans un Collège. Je viens de finir mon service mais je vais bientôt rentrer, je commence tôt demain matin.

— Je peux te raccompagner si tu veux.

Aneta me décocha le troisième coup de pied de la soirée. Je ne savais pas quoi faire, ni quoi répondre. Pourtant j'avais envie de le connaître mieux. C'était peut-être l'homme de ma vie qui se tenait en face de moi. Je ne pouvais pas décemment lui tourner le dos, surtout qu'il allait bientôt partir et donc sûrement mourir à la guerre. Mais avant ça, il allait sûrement me demander en mariage avant son départ. Ou peut-être voulait-il juste me sauter vite fait et m'oublier très vite. Oui, c'était sûrement ça. Il voulait s'amuser. J'étais rêveuse mais pas naïve. Je réfléchissais à toute allure. Pourquoi pas après tout ? Coucher avec un inconnu, ça ne me semblait pas si bête que ça. Sur internet, j'avais lu que la première fois n'était souvent pas géniale : ça faisait mal et on ne savait pas s'y prendre. J'avais envie d'essayer,

envie d'y croire, je répondis :

— J'accepte avec plaisir.

Je regrettai déjà ma réponse. Je saluai Aneta et son copain et sortis avec mon aviateur. Il était beau comme un Dieu, les muscles saillants, la tête bien faite, bref le gars qu'on a envie d'avoir avec soi sous la couette. Il avait la trentaine passée, les cheveux coupés courts et des cuisses robustes. J'avais le cœur affolé. Je me disais qu'au moins même si c'était pour une nuit, même si c'était ma première fois, ça aurait été digne d'une scène de cinéma.

On sortit du Pub et on se dirigea dans le parking en échangeant des regards qui en disaient longs. Je fis de mon mieux pour paraître détendue mais sincèrement, il n'avait pas l'air de soucier beaucoup de ce que je ressentais. J'étais morte de trouille et je n'avais qu'une envie, c'était de faire demi-tour mais je n'osai pas, non pas, par peur de sa réaction mais plutôt parce que j'avais quand même envie d'essayer, envie de surmonter ma peur des hommes et de voir ce que ça pouvait donner. On arriva au parking puis à sa voiture, un 4X4. On s'installa à l'intérieur et il mit le contact.

— Ça va ? me demanda-t-il en faisant marche arrière.

J'avais trop la trouille pour mentir. Je lui répondis tout de go :

— Non, ça ne va pas. Je suis morte de trouille.

Il poussa un long soupir et gara à nouveau la voiture sur son emplacement.

— Tu veux descendre ?

C'était un mufle, un idiot, bref je compris tout de suite qu'il n'avait pas envie de jouer au psy. Je me mordis les lèvres. Est-ce que ça valait la peine d'essayer ? J'avais un homme à disposition, prêt à me faire ce que je voulais.

— Non, c'est juste que j'ai pas l'habitude de faire ça. Enfin, c'est pas grave. Oublie ce que je t'ai dit.

Il alluma la radio et trouva une station avec un slow. Il se tourna ensuite vers moi et me demanda :

— Tu veux ou tu ne veux pas ?

C'était clair au moins. J'appréciai sa franchise. J'étais angoissée mais pris mon courage à deux mains et lui fis un signe affirmatif de la tête. Ensuite tout s'enchaîna très vite. Il m'embrassa en me renversant sur le siège et commença à déboutonner mon pantalon. C'était un rapide. Tous les romans à

l'eau de rose, tous les films et leurs clichés sur l'amour cassèrent nets.

Je détestai ce qui était en train de m'arriver.

Ça m'écœura. Je le repoussai. Il tenta de continuer, je le repoussai plus violemment. Il arrêta. J'ouvris la portière, sortis, la claqua et sans rien dire partis en direction du Collège. Je n'avais qu'une envie : rejoindre ma chambre et me coucher en boule dans mon lit.

Sur le chemin, je n'arrêtai pas de repenser à ce qui venait de se passer. J'étais triste à mourir et en plus j'avais une grosse question en tête que je n'arrivais pas à résoudre : était-ce à cause de mon passé que je n'avais pas aimé ou bien était-ce à cause du fait que je ne le connaissais pas ?

Je marchai la tête baissée, triste sans faire attention à rien, en essayant de trouver une réponse. J'avais envie de parler à quelqu'un mais je n'avais personne à qui me confier. Je repensai à Ulysse et me sentis bête de ne pas avoir donné plus d'attention à ses emails. L'enceinte du Collège se dressa devant moi. J'entrai et rejoignis ma chambre le cœur en miette. Je m'allongeai sur mon lit et restai une bonne demi-heure à ne rien faire.

Finalement je me levai et allumai mon ordinateur. Je cliquai sur Lycos et me connectai sur mon profil. J'avais encore reçu un nombre incroyable d'emails. Je relus le dernier message d'Ulysse et entrepris de lui répondre :

Coucou Ulysse,

J'ai été très surprise de lire ta réponse. Je ne pensais pas que tu me répondrais. Je suis heureuse que tu acceptes que l'on devienne amis.

On gratta à la porte. Je tournai la tête. On miaula. Je me levai et allai ouvrir. Milton se tenait assis sur le palier. Il ferma les yeux quand il me vit. On aurait pu croire qu'il souriait. Je le fis entrer et lui donnai des croquettes. J'avais besoin de réconfort. Je le caressai derrière les oreilles, lui fis un gros câlin et retournai à mon bureau. Je continuai à taper :

Qu'est ce que tu aimes dans la vie ? Qu'as tu été voir au cinéma dernièrement ? Je suis restée très nostalgique des années 80. Enfin, peut-être que ce n'est pas du tout ton truc. Je ne connais pas bien l'histoire et la philosophie mise à part ce que j'ai pu apprendre au lycée sur le sujet. Il n'y a pas grand-chose que je

n'aime pas dans la vie. J'adore le pain perdu et les clafoutis à la cerise. J'aime le cinéma, lire et dessiner. Je suis une grande rêveuse et j'aspire au bonheur. J'ai envie de me marier, d'avoir des enfants, un chien, un chat et une maison. Je pense que c'est le rêve de beaucoup de gens. J'aimerais aussi devenir un jour écrivain comme tu as pu le lire sur mon profil. Mais pour le moment, je suis juste une serveuse dans un Collège qui rêve beaucoup dans sa chambre avec un chat couché sur ses genoux et qui vient de passer une soirée éprouvante.

Bon voilà, assez parlé de moi.

À bientôt

Miette

Je cliquai sur le bouton "envoyer" et éteignis l'ordinateur. Je revoyais l'aviateur m'embrasser, son haleine de cigarette et de bière dans ma bouche et ça me dégoûtait. Je me fis chauffer un café et bu de longues gorgées, accoudée à la fenêtre. Il y avait trop de nuages pour voir les étoiles. Milton ronronnait contre mes jambes tout en se frottant. Je poussai un profond soupir. Les autres filles avaient eu probablement leur mère pour les mettre en garde, pour leur parler de toutes ces choses-là mais moi je n'avais eu personne. Si seulement j'avais eu Mamie Chanterelle pour me confier. Je ne connaissais rien à part la pédophilie et les romans Harlequin. J'étais seule face à la vie et à tout son lot de questions.

La richesse de l'homme est
dans son cœur.
Jean Giono

Chapitre 10

Deux semaines étaient passées depuis l'épisode de l'aviateur. Dès le lendemain, j'avais raconté dans les moindres détails tout ce qui s'était passé à Aneta. Elle avait eu de la peine pour moi et puis elle m'avait réconfortée et rassurée. On était devenue encore plus proche depuis que je me confiais davantage. Et j'étais même ressortie avec elle au Pub mais cette fois, on avait juste bu un verre ensemble sans reluquer tous les mâles des tables voisines.

Tous les jours, je vérifiais ma boîte au lettre dans l'espoir de recevoir des nouvelles d'Annie mais elle restait vide. Je n'avais toujours pas de réponse. Je venais de prendre rendez-vous avec mon psy et j'attendais le samedi impatientement. J'avais laissé tomber les entretiens téléphoniques et préférerais de loin le voir en chair et en os. Milton était couché sur mon lit patte en rond et dehors le pollen flottait dans l'air. J'étais avec ma tasse de café, accoudée à la fenêtre. Je rêvais. Je venais de recevoir un message d'Ulysse avec qui je commençais à correspondre régulièrement. Il me parlait de tout ce qu'il aimait et partageait avec moi l'actualité. Il m'avait même recommandé plusieurs sites web sur l'histoire et j'avais commencé à en apprendre davantage de choses sur les civilisations disparues. Il était fou des Incas et des Mayas. Il avait adoré les Cités d'Or quand il était petit et il s'était passionné sur le sujet.

Alors que j'étais en train de refermer la fenêtre, j'aperçus le Master. Il était seul, debout devant la porte de l'immense maison qui se tenait au cœur du Collège. Il était au téléphone. Grand, brun et ténébreux, exactement comme l'homme du château, celui de mon enfance, celui qui dénouait mes cheveux et qui me disait qu'il me trouvait jolie. J'attrapai la chaise de mon bureau et la poussai contre la fenêtre pour grimper dessus et avoir une meilleure vue. Mon angoisse avait atteint un sommet. J'avais l'habitude, je la laissai me tordre les poumons, inspirai et soupirai profondément. Je ne savais même pas pourquoi j'étais angoissée. Le Master venait de raccrocher. Il pianotait à présent

sur les touches de son mobile. Je ne pouvais plus détacher mes yeux de cet homme. Je le détaillai, ses vêtements, son corps, sa façon d'être. Il rangea son téléphone dans sa poche pendant que je le contemplai.

Et puis soudain, il releva la tête et regarda dans ma direction. Je restai à le fixer, incapable de détacher mon regard du sien. Il me regarda, il me regarda *-moi-*. Quelque chose, à ce moment-là se fissa comme un miroir qui aurait reçu une pierre en plein milieu. On resta plusieurs secondes à se regarder en silence. Puis, il rentra chez lui. Et moi, j'étais toujours debout sur la pointe des pieds à fixer la porte qui venait de se refermer. Il m'avait regardé.

J'existais.

Sans m'en rendre compte, ce regard toucha la surface de mon angoisse. Il fut le déclencheur d'un très grand bouleversement intérieur.

Aneta était arrivée en avance. Elle était déjà en train de remplir le bac qui servait à tenir au frais les canettes de soda. Dès qu'elle me vit, elle me salua. L'intendante était là, elle aussi, toujours à se limer les ongles. J'attendis la pause du matin pour parler avec Aneta. Comme toujours, on alla se promener dans le parc. J'avais passé ma nuit à rêver du Master et j'étais terriblement fatiguée. On s'assit sur un banc. Aneta engagea la conversation et me parla de son village et de l'argent qu'elle essayait d'économiser pour s'offrir la maison de ses rêves. Je l'écoutais, l'esprit ailleurs.

— À quoi penses-tu ?

Je levai les yeux vers elle, ennuyée. Je n'avais rien écouté de ce qu'elle venait de me dire.

— Je suis désolée, je pense à autre chose.

J'avais terriblement envie de me confier.

— À quoi ? C'est toujours moi qui parle, alors pour une fois, c'est moi qui t'écoute. Vas-y, dis tout à tata Aneta.

J'hésitai. Je lui demandai pour tâter le terrain.

— Tu as rencontré ton petit ami comment ?

— On bossait dans le même restaurant.

— J'aimerais bien avoir quelqu'un moi aussi.

Elle se trémoussa sur le banc, un grand sourire sur le

visage, prête à me passer en revue tous les gars du coin.

— Bon, on oublie l'aviateur débile. Tu as quelqu'un en vue ?

— Non !

J'avais rougi. Elle me dévisagea. Son regard me transperça. Elle leva les yeux au ciel, un doigt sur le menton.

— Bon, tu peux pas aimer Lionel, il est gay, Marc il est marié et vraiment pas ton genre, qui d'autre ?

Je haussai les épaules. Elle claqua dans ses doigts.

— Je sais ! C'est le Manager du bar !

Je me mis à rire et secouai la tête négativement.

— Allez, dis-moi. Je te promets que je le garderai pour moi. (Elle marqua une pause et me fis des yeux de cocker.) Je t'en supplie, dis-moi qui c'est, *s'il-te-plâit* !

Je craquai et avouai :

— C'est le Master...

Elle se redressa sur son siège.

— Tu plaisantes ? (Je secouai la tête en me pinçant les lèvres) Mmm, je vois. T'aimes le genre ténébreux mais tu ne crois pas qu'il est un peu trop vieux pour toi ?

Je haussai les épaules et changeai de sujet. Je devinai que je l'avais dérouté à avoir jeter mon dévolu sur un homme beaucoup plus âgé que moi et je ne voulais pas continuer la conversation sur un sujet que je sentais "dangereux". Je sentis pointer un sous-entendu incestueux à mon attirance.

La matinée passa à toute vitesse. On avait toujours quelque chose à faire et puis l'après-midi arriva et je retrouvai Marc dans le cagibi des Butlers. Il y avait le Formal Hall à préparer pour le repas du soir. C'était un dîner spécial, il y avait toute l'argenterie à sortir.

— Ce soir tu vas bosser avec moi.

Je levai la tête surprise. Marc poursuivit.

— Il n'y a que deux étudiants qui ont réservés le Formal Hall alors une serveuse peut le faire à ta place. Par contre, moi j'ai un dîner privé de vingt convives. Ça m'aiderait que tu sois là.

— OK pas de problème.

— Tu as déjà fait du "Silver service" ?

Je secouai la tête négativement.

— Bon, c'est pas compliqué. Je te montre. (Il attrapa un

grand plat en argent) Tu mets le plat sur ton bras et tu sers les invités à l'aide des cuillères que tu utilises comme une pince. Tiens essaye.

Je pris plat et cuillères et essayai. Ce n'était pas si facile.

— Entraîne-toi un peu. Je vais mettre la nappe.

— Marc, c'est quoi ce dîner ? On va finir vers quelle heure ?

— C'est une réunion d'anciens élèves, très anciens élèves. Ce sont pour la plupart des amis du Master.

Mon cœur fit un bond. Mince, j'allai devoir le servir ! Marc poursuivit :

— On devrait finir vers 21h comme d'habitude. Ça ne change rien pour toi.

J'acquiesçai. J'avais toujours le cœur en mode marathon et j'arrivai plus à tenir mes cuillères. Ne pas faire de gaffes, se ressaisir ! Allez, Jessy, c'est pas si difficile de tenir ces fichues cuillères !

La soirée commença. J'étais toute tremblante à l'idée de revoir le Master. Toutes mes pensées se dirigeaient uniquement vers cet homme qui avait posé son regard sur moi.

Une véritable obsession !

J'avais jeté un coup d'œil en catimini au site web du Collège pour connaître son nom : Terrence. Je n'étais plus moi-même, j'étais redevenue une ado, une ado couchée sur un nuage tout rose mais il y avait un truc qui clochait en moi. Je n'étais pas heureuse et pleine d'insouciance, non j'étais mal, angoissée et euphorique, je ressentais tout ça en même temps. Bref, c'était le chaos dans ma tête. Rien n'avait jamais été très clair mais là j'étais en plein brouillard. Depuis qu'il m'avait regardée, j'étais obsédée par lui et je n'arrivai pas à penser à autre chose. Je laissai la cafétéria à mes deux meilleures serveuses et rejoignis les vestiaires pour me changer et me transformer en pingouin. Après maintes retouches à ma coiffure et mille vérifications à ma tenue, je courus rejoindre l'arrière-salle du Formal Hall. Marc était déjà là occupé à préparer les entrées. J'entendis les convives à travers la porte fermée, des tintements de verre, des chuchotements, des froissements de pantalons et de robes. Je me tournai vers Marc.

— Oui, ils sont déjà là. On les laisse finir de trinquer et ensuite quand ils sont tous assis, tu débarrasses les verres et les bouteilles vides pendant que je leur sers l'entrée. OK ?

Je hochai la tête, stressée.

— Ça va ? T'as l'air nerveuse, me fit remarquer Marc.

Je hochai une nouvelle fois la tête. Il poursuivit :

— Tout va bien se passer. Tu m'aideras juste à servir les légumes pour le plat principal.

Un silence se fit dans le petit salon. Je dressai l'oreille, attentive. "Je lève mon verre à toutes les personnes ici présente. Je suis heureux que nous soyons réunis ce soir et j'espère que vous passerez tous une excellente soirée. Au bon temps !"

Les verres tintèrent. Ce devait être le Master qui avait parlé. Il avait une voix grave et chaude. Marc me donna un coup de coude. Il ouvrit la porte et entra. Je le suivis le cœur battant à tout rompre. Le salon était petit, lambrissé aux murs, le sol recouvert d'une moquette bordeaux avec une cheminée centrale entourée de quatre gros fauteuils, avec au milieu de la pièce, une grande table en acajou, des lustres et des draperies partout. C'était Versailles en miniature.

Le Master était assis au bout de la table. Malgré tous mes efforts pour m'en empêcher, je me mis à le regarder tout en posant les verres vides sur mon plateau en argent. Il était habillé en smoking, les tempes grisonnantes, le visage austère et lointain. On aurait dit que cet homme sortait tout droit d'un roman Harlequin. Je croisai son regard, perdue dans mes pensées jusqu'au moment où je me rendis compte qu'il me regardait aussi. Je détournai brusquement le regard, débarrassai mon plateau et sortis à toute vitesse. Cachée au fin fond de la salle de l'argenterie, j'entendis Marc revenir en sifflant.

— Jessy, où est-ce que t'es passée ?

— Je suis là.

Il entra dans la petite salle qui servait à entreposer couverts, plats et luminaires en argent massif. Je m'étais assise sur le sol une serviette blanche à la main.

— Tu vois, ça s'est bien passé. Allez, viens par là.

Je me levai à contre cœur.

— Tiens.

Marc me tendit un chocolat. Toujours surprise et heureuse de ces petites attentions, j'oubliai le regard du Master. Il avait dû se dire que je rêvais après tout. Je n'étais rien de plus qu'une serveuse pour lui. Je croquai dans le chocolat de bon cœur.

— Allez, viens m'aider à préparer la suite.

Je le suivis et disposai les assiettes chaudes sur la plaque

brûlante.

— Tu peux aller faire une deuxième tournée pour le vin pendant que je vais chercher les plats ?

Je me mordis les lèvres, hochai la tête et entrai à nouveau dans le salon, une serviette sur le bras, une bouteille de vin blanc à la main. Je commençai par le Master et m'approchai pour lui offrir du vin. J'avais réussi à me calmer un peu mais ça ne dura pas longtemps car tandis que je remplissais le verre qu'il me tendait, il me parla :

— Je te remercie Jessy. Sais-tu Nils que Jessy est française ?

Le-dit Nils leva sur moi un regard surpris. Le Master poursuivit :

— J'aime beaucoup la France, votre vin y est exquis.

Terrence me regardait droit dans les yeux et moi j'étais là, à ne plus pouvoir détacher mon regard du sien et en plus je ne savais pas quoi dire. Je hochai la tête en lui offrant un sourire timide et remplis les verres des autres invités rapidement. Les deux minutes où j'étais restée à les servir me parurent durer une éternité. À nouveau réfugiée dans la Pantry, la salle des Butlers, je repris mon souffle et me regardai dans la glace en vitesse. J'étais rouge ! Non, cramoisie ! Ce n'était pas possible une chose pareille ! Comment connaissait-il mon nom ? Chacun de ses mots résonnaient en boucle à mes oreilles. Marc ouvrit la porte de derrière, les bras chargés. Je l'aidai.

— Ça va ? T'en fais une drôle de tête encore ! Ça y est, je sais, tu n'as pas eu assez de chocolat.

Je lui souris, agitée. J'avais envie de hurler. J'étais euphorique et heureuse, tellement heureuse.

— Tu te sens prête pour le "Silver service" ?

Non, je ne me sentais pas prête du tout mais alors pas du tout, du tout !

— Oui, allons-y ! répondis-je, enthousiaste.

Je pris le plat brûlant sur mon bras et entra. Il fallut cinq seconde pour que la chaleur traverse la serviette et atteigne ma peau. J'étais courbée, la joue presque contre celle de Terrence, en train de le servir. La douleur se fit de plus en plus vive et pourtant je servis le reste des invités en silence. Il n'y a qu'une fois ma besogne terminée que je retournai dans la Pantry. J'enlevais la serviette et ouvris ma chemise. J'avais le bras rouge et gonflé. Marc, entra sans que je ne m'y attende et s'exclama :

— Bon sang, tu aurais dû me le dire ! C'est de ma faute, j'aurai dû te prévenir que les plats étaient bouillants. Attends, fais-moi voir.

Il m'avait attrapé le bras et me l'avait déjà tiré sous un filet d'eau glacée.

— Tu restes comme ça pendant au moins 15 minutes. Pourquoi tu n'as rien dit ?

J'étais embêtée pour lui. Il n'y était pour rien.

— C'est pas grave. Regarde, c'est déjà moins rouge. Je pensais pas que ça ferait ça.

On voyait une cloque apparaître. Je me mordis les lèvres. Je n'avais rien dit parce que je m'étais brûlée sur mes anciennes cicatrices. J'avais eu l'espoir qu'en étant brûlées, elles ne se verraient plus et à vrai dire, ma peau était devenue si rouge, qu'en effet, elles ne se voyaient plus du tout. Je ne l'avais pas fait exprès mais j'étais contente dans le fond.

— Tu veux manger quelque chose pendant qu'on a un peu de temps ?

Je secouai la tête. Marc attaqua un fromage qu'il avait gardé dans le frigo. Je coupai le robinet et rabaissai ma manche. Il me demanda la bouche pleine :

— Tu veux aller leur resservir à boire et me dire s'ils ont bientôt terminé ?

Je sortis et fis ce qu'il me demandait. Par chance, ils avaient tous leurs verres à moitié rempli et seulement deux personnes finissaient de manger, les autres avaient déjà rangé leurs couverts sur le côté de leur assiette. Je fis signe à Marc qui se leva pour aller remettre son en cas au frais. Il essuya ses mains sur son pantalon et entra à son tour. Il attendit que tous les invités aient terminé.

— Tu débarrasses le Master en premier, je m'occupe de ceux qui sont à sa droite.

Je hochais la tête. Je débarrassai l'assiette du Master en espérant qu'il allait me glisser un mot dans la main ou en profiterait pour m'effleurer mais à mon grand désespoir rien ne se produisit, rien du tout. De l'euphorie, j'étais devenue triste à mourir. J'éprouvai des sentiments nouveaux, ils étaient tous là, les uns collés aux autres à taper contre ma couche d'angoisse. Ils voulaient tous sortir. Et moi, j'étais en morceaux.

Je rejoignis ma chambre le pas lourd. Je ne savais plus

trop si je devais rire ou pleurer. Il avait prononcé mon nom, c'était donc qu'il avait cherché à savoir qui j'étais et il m'avait regardée. J'avais l'image du Master en tête. Fallait que j'arrête de penser à lui. Ça ne rimait à rien de toute façon. Je n'avais aucune chance d'attirer un homme comme lui, au mieux je pouvais espérer avoir une aventure avec mais je doutais qu'un homme dans sa position court le risque de voir sa réputation entachée pour une histoire de jambe en l'air. Et puis avais-je vraiment envie de n'être qu'une aventure ? L'expérience avec l'aviateur était encore bien fraîche dans ma mémoire.

La samedi arriva. Je retournai voir le Dr Grévin. J'étais assise en face de lui, mon sac à main sur les genoux.

— Pourquoi ça ne va pas ? Que s'est-il passé ? me demanda-t-il, assis au fond de son fauteuil.

— Il y a toujours un cuisinier pour m'aboyer dessus. J'en ai marre qu'on me traite comme un chien. J'étais en colère.

— Et bien au moins ça a le mérite d'être clair.

— Hier, y'en a un qui m'a presque sortie que j'étais grosse. Et puis, à cause de mon accent, ils ne me comprennent pas parfois et je ne peux pas me défendre, je suis pas encore assez bonne en anglais. Je fulminais.

— Et à part ce travail, que s'est-il passé d'autre ?

— Il y a un homme qui me plaît.

Bon il fallait bien parler de Terrence et de mon coup de foudre à un moment ou à un autre.

— Ah ? Et c'est qui cet homme ?

Comment allais-je lui raconter cette histoire de Master.

— Le Master, lui avouai-je en me pinçant les lèvres.

— Qui ?

Le Dr Grévin s'était redressé dans son fauteuil.

— Le Master...

— C'est-à-dire ?

— Je me suis amourachée du Master du College. C'est étrange. Ça me rend mal quand je pense à lui. J'imagine que quand on aime quelqu'un on est heureux de voir la personne qu'on aime, non ?

— En effet. Qu'est-ce qui vous fait penser que vous l'aimez ?

— Je pense à lui tout le temps.

— Vous avez fait des rêves sur lui ?

Je baissai la tête. Je rêvai en effet beaucoup à lui. Mais ce n'était pas des rêveries. Je lui racontai le rêve le plus récent :

— La nuit dernière, j'ai rêvé de lui et de sa femme aussi. J'étais avec ma mère dans un champ et j'étais enfermée dans une sorte de toilettes de jardin. Vous savez les cabanes d'autres fois... et ben, j'étais là-dedans avec ma mère, dans la merde quoi, pour être tout à fait honnête.

— Continuez.

— Quand on en est sorties, j'ai vu une belle maison au-delà du champ et je me suis rapprochée. Par la vitre, j'ai vu le Master avec sa femme et des étudiantes assises à ses pieds qui l'écoutaient parler.

— Vous vous sentiez comment à ce moment-là ?

— Seule au monde avec la mort dans l'âme. Ça me tuait de les voir tous heureux et de pas pouvoir participer à ce bonheur, qu'il ne me regarde pas. Personne ne s'intéressait à moi, personne ne m'aimait.

— Vous aimeriez qu'il vous regarde ?

— Oui... qu'il me regarde (encore), pensai-je.

— Et quoi d'autre ?

Je me grattai la tête en plissant les yeux.

— J'aimerais qu'il m'aime et j'aimerais être spéciale pour lui.

Le Dr Grévin hocha la tête. Je poursuivis, oubliant la présence de mon psy :

— J'aimerais qu'il me donne sa reconnaissance, mon estime de moi, ma dignité. J'aimerais savoir ce qu'il penserait de moi s'il savait d'où je viens et ce qu'on m'a fait.

J'ouvris les yeux et mon regard tomba dans celui du Dr Grévin. Je repris mes mots :

— Enfin, je veux dire le fait que mon père et mon grand-père aient abusé de moi.

— Qu'est-ce qu'il penserait selon vous ?

— Que je suis qu'une pauvre fille stupide et que c'est bien dommage ce qui m'est arrivé.

— Vous savez que c'est vous qui pensez ça de vous-même.

— J'ai parlé sans réfléchir. Justement, imaginez deux

secondes qu'il m'aime et me donne sa considération alors hop voilà, je me sens enfin bien. Fini les soucis !

J'imaginai Terrence qui m'aimait et qui me serrait dans ses bras. Ça me réchauffait le cœur. Le problème c'était la petite fille triste, elle était gelée.

— Quoi d'autre ?

Mais Terrence n'était pas là, Terrence n'était qu'un rêve. Et la petite fille avait très froid.

— Je ressens un grand vide aussi au fond de moi. Vous pensez que je l'aime cet homme ?

— Le Master ?

— Oui.

— Non. Vous ne l'aimez pas.

Je baissai les yeux. Le Dr Grévin repris :

— Vous ressentez un vide affectif. Vous ressentez enfin ce qui était cachée sous l'angoisse. Vous ressentez vos émotions.

C'était ça, l'angoisse. La peur de ressentir. Et ça se brisait enfin.

— Oui, je ressens un GOUFFRE affectif. J'ai toujours cherché au fond à être aimé de tout le monde.

Je repensais à mon grand-père qui me disait de venir sur ses genoux, que sinon il allait mourir, et que si je l'aimais, je devais venir. Je me sentais si trahie, si méprisée. Et puis quand j'avais compris qu'il m'avait menti, je lui avais répondu qu'il pouvait bien mourir. Et j'avais commencé à me débattre.

Je me pris la tristesse et la colère de la petite fille que j'étais, en pleine figure. Je ressentais tout. L'angoisse s'était brisée. Je poursuivis, triste et mélancolique :

— Vous savez que j'ai même appelé SOS Amitiés à un moment, juste avant d'appeler le numéro vert. Une catastrophe. J'ai eu une femme au bout du fil et je lui ai dit ce qu'on me faisait. Elle a été atterrée par mon histoire. Elle m'a dit un truc du genre : "Mais c'est horrible ! Ma pauvre. Je suis tellement désolée..." alors j'ai raccroché. Je me rends compte à quel point je suis seule.

Le Dr Grévin resta silencieux car c'était terrible mais c'était vrai. J'étais seule. Et cet homme du Collège se moquait éperdument de moi comme on ignore le voisin de la rue d'en face. Il fallait me sortir de mes rêves, m'aider à construire de vraies relations.

— Je me suis faite une amie au Collège. Aneta. Je ne sais plus si je vous en ai déjà parlé. Je m'entends très bien avec elle. Et je correspond avec un garçon sur internet aussi.

Le Dr Grévin me sourit. Je n'étais plus si seule finalement dans ma vie. Et au fond, j'avais toujours eu la chance d'avoir des gens extraordinaires à mes côtés. Il était bientôt l'heure d'arrêter la psychothérapie. Je confiai en essayant de terminer ma séance sur une note positive :

— Oh avant de partir. J'ai oublié de vous dire, j'ai commencé à écrire. C'est pas grand-chose, peut-être que c'est mièvre, genre les romans à l'eau de rose... mais bon j'aimerais un jour devenir écrivain, raconter mon histoire pour faire comprendre aux gens ce que c'est que la maltraitance, que ce n'est pas seulement les viols et les enfants enfermés dans les placards avec les yeux au beurre noir.

— Je trouve que c'est très positif. Cela vous permet d'extérioriser vos manques et de garder les deux pieds sur terre.

Il marqua une pause pour s'assurer que j'avais dit tout ce dont je voulais parler. Je restai muette. Il ajouta en se levant :

— Bien. On va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Je descendis les escaliers en colimaçon et rejoignis ma mère qui m'attendait dans la voiture.

— Ça s'est bien passé ? me demanda-t-elle.

— Oui. Ça a été.

Et puis, la voiture se mit en branle et on rentra en fin d'après-midi dans la maison familiale. Je m'assis sur le rebord en pierre qui longeait le jardin, en face de l'étang artificiel que mon père avait jadis creusé. Je regardai la surface de l'eau se mouvoir. Ma mère s'était approchée avec un panier à linge.

— Il ne pleut pas alors j'en profite pour étendre la machine. Tu veux m'aider ?

Je me levai et attrapai un de mes pantalons mouillés pour l'étendre. Ma mère me demanda :

— Je te trouve bien songeuse. Ça ne va pas à ton travail ?

— Bof. J'aime bien Lionel, Marc et Aneta mais pas vraiment les autres...

— Ah ça s'est partout. Tu trouveras toujours des gens avec qui tu t'entends et d'autres avec qui ça va moins bien.

— Oui c'est sûr.

Ma mère me jeta un regard interrogateur.

— Je sais que je suis pas douée et que je ne sais pas te parler mais je t'aime tu sais. Je peux au moins t'écouter. Dis-moi ce qui te tracasse comme ça. Un garçon ?

Je lui souris. Ma mère avait changé depuis que j'étais partie. Les tensions d'autrefois séchaient au soleil.

— Un homme en fait...

— Tu l'as rencontré au Collège ?

— Oui... mais tu sais il a 20 ans de plus que moi.

— Oh ça, ça ne veut rien dire. L'amour n'a pas d'âge.

Non ?

Je me souvenais qu'elle m'avait déjà dit ça pour Didier. "Maman, je suis une lolita, tu vois pas que j'ai un gros problème."

— Oui, mais tu sais, je ne l'aime pas vraiment. C'est juste qu'il m'a regardé et que ça m'a fait quelque chose.

Ma mère prit une pince à linge entre ses dents et accrocha un chemisier.

— Tu pourrais écrire...

Je souris à nouveau. Une grenouille sauta dans le bassin.

— C'est déjà ce que je fais ! C'est marrant que tu me parles de ça.

On échangea un sourire. Je demandai, hésitante :

— Je peux te parler du passé ?

Ma mère alors lâcha le pull qu'elle avait dans la main et alla s'asseoir sur le muret. Elle baissa les yeux.

— Je voulais te parler. (Elle marqua une pause.) Tu sais depuis que tu es partie, je suis allée voir une psychologue pour essayer de te comprendre.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je rejoignis ma mère et m'assis à côté d'un pot de fleur où des géraniums rouges avaient été plantés quelques mois plus tôt.

— Ah bon ?

— Oui. Je voulais te comprendre...

— Et... Tu comprends alors que ce qu'ils m'ont fait c'était mal ? Que j'ai été traumatisée ?

— Oui. Oui je comprends.

Un vent frais souffla sur nous, le linge se souleva. Je baissai les yeux. Ma mère sanglotait. Je demandai, le cœur rempli d'espoir :

— Et est-ce que tu comprends que tu m'as fait beaucoup de mal en me culpabilisant ?

Ma mère pleura à chaudes larmes.

— Je te demande pardon, réussit-elle à dire dans un souffle.

Je reçus le sentiment de culpabilité de ma mère en plein visage. Oui, elle s'en voulait vraiment. Oui, elle regrettait. Oui, elle comprenait. Alors je pleurai aussi. Je repensai à ce sentiment d'humilité que j'avais ressenti. Ça voulait dire ça aussi "Accepter", accepter les autres et ce qu'on m'avait fait. Je regardai ma mère, apaisée et lui dis :

— Je t'en veux plus tu sais. Merci d'avoir le courage de me demander pardon.

Je ressentis à cet instant même un grand sentiment de délivrance. Je poursuivis, plus pour moi-même :

— Eux, ils n'auront jamais le courage ni de me demander pardon ni de se remettre en question mais ça ne fait rien. Je ne leur en veux plus. Je ne ressens plus cette rage que je pouvais ressentir avant.

J'avais compris qu'ils n'avaient pas choisi qui ils étaient. Ma mère pleurait. Et ça me faisait mal de la voir comme ça.

— Maman, l'important c'est que tu t'en rendes compte et que tu reconnaises tes torts. Je t'en prie, pleure plus, ça me brise le cœur.

Ma mère hocha la tête et fit de son mieux pour refouler larmes et tristesse.

— Je te demande pardon. Je te demande vraiment pardon.

Elle échoua. Les larmes, brûlantes revinrent couler sur ses joues. Alors je lui frottai le dos et me rapprochai.

— J'ai compris. On passe à autre chose maintenant. Est-ce que ça te plairait qu'on aille voir le dernier film qui a été primé à Cannes ?

Ma mère respira profondément.

— Oui c'est une excellente idée.

Hésitante elle ajouta :

— Tu es sûr qu'il n'y a aucune scène qui puisse te blesser ?

Je souris et dis :

— Oui, j'ai vérifié. Mais tu sais depuis que je suis

partie j'ai changé là-dessus. Je suis moins sensible. J'ai l'impression que ça disparaît cette douleur, que ça s'atténue.

Ma mère se leva et répondit tout en tirant un drap de la bassine :

— Tant mieux. Moi si tu vas bien alors je vais bien aussi !

Je me levai et ensemble on plia le drap mouillé pour le suspendre sur la corde à linge.

L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous.
Jean-Paul Sartre

Chapitre 11

J'étais en bas en train de dresser le couvert pour un mariage quand Marc entra avec un chariot recouvert d'assiettes : des petites, des grandes, des moyennes, une de chaque sorte pour chaque plat. J'étais silencieuse. La solitude pesait sur les couteaux. J'avais toujours peur des hommes et en plus je ressentais un vide affectif terrible. Ce jour-là, les cuisiniers comme à leur habitude avaient fait de leur mieux pour m'attrister, des petites méchancetés sans gravité, des petites méchancetés tous les jours.

— Hé, ça va ? demanda Marc tout en rangeant les assiettes dans le chauffe plat central.

Je haussai les épaules.

— Je croyais qu'on formait une équipe toi et moi ? Jessy et le brave Marc.

— Oui. Je t'apprécie Marc. J'en ai juste marre de certaines personnes ici.

— Qui donc ?

— Tu sais bien qui et puis comment tu peux ne pas ressentir la même chose ? On t'humilie sans arrêt.

— Bah, ça fait rien. J'en tiens pas compte. Ils ont leurs problèmes comme tout le monde.

— C'est pas une excuse.

Je m'assis sur une chaise et me pris la tête dans les mains. Marc continua à poser les couteaux.

— Sont pas si méchants... faut pas les écouter.

— Si, ils le sont et toi, ils te critiquent tout le temps. Bon d'accord, t'es pas un as de la propreté...

— Quoi moi ?

Je le regardai du coin de l'œil. Marc souffla sur une assiette en se grattant les oreilles avec la pointe d'une fourchette.

— Tu vois ce que je veux dire...

— Non, je vois pas...

Et il posa la fourchette sur la table. J'enlevai la fourchette et la remplaçai par une propre. Soudain il me confia sur un ton qui se voulait neutre.

— J'ai vu un gosse se faire tuer quand j'étais petit. (Silence. Je le regardais sans pouvoir détacher mon regard du sien.) C'était à la ferme de mes parents en Afrique du Sud, il a fait une connerie, il avait 8 ans, un des employés, son père lui a dit de courir en lâchant des chiens après lui.

Silence.

Surprise par cette soudaine confiance, je baissai les yeux, remuée par ce que je venais d'imaginer. J'avais deviné que sa femme, Lily avait probablement vécu des abus sexuels, elle aussi. Si Marc me comprenait ce n'était pas sans raison. J'arrêtai ce que j'étais en train de faire et lui répondis :

— T'es quelqu'un de bien. Je suis heureuse de t'avoir rencontré. Tu m'épates.

— Moi épatant ?

Marc découvrit ses dents en or dans un large sourire.

— Oui, tu m'épates. Malgré tout ce qu'on peut te dire ou te faire, toi tu ne dis jamais rien de mal contre personne. Jamais, je t'ai entendu dire quelque chose de méchant.

— Pourquoi je dirais quelque chose de méchant ? (Pause) Ce soir je vais manger un curry avec Lily et puis on va regarder un film. Je vais fumer un cigare, assis dans mon fauteuil. Alors pourquoi je dirais quelque chose de méchant ?

Il me regarda du coin de l'œil. Je lui souris. La cloche de la chapelle sonna 7h.

— Allez, tu viens manger ? me demanda Marc.

— Non, j'ai pas faim. Je vais finir de mettre les couverts. T'as qu'à y aller sans moi.

Je ne supportai plus de voir les cuisiniers. J'attrapai une poignée de petites cuillères et passai sur chaque place les aligner une par une. Marc continuait avec les verres à vin blanc, puis les verres à vins rouges, les verres à Claret, les verres à desserts et les verres à Porto.

— Tu ne vas pas manger, toi ? lui demandai-je, intriguée.

— Non, me répondit Marc, inquiet. Il devait sentir que j'allai mal et que je n'avais pas envie d'aller manger avec les

autres.

— Va manger Marc !

— Je n'ai pas faim.

Il mentait. Le connaissant, il devait avoir très faim. On termina ensemble de dresser les longues tables du Hall. Et puis l'heure approcha, les étudiants et leurs professeurs dînèrent. Je sentis mon ventre gargouiller. J'avais eu tort de ne pas aller manger. Mon ventre criait famine. Je lorgnai les plats des étudiants. Marc m'appela en douce.

— Hé Jessy, viens là !

Je m'approchai.

— Tiens, mange en vitesse.

Il me tendit une assiette avec des carottes, des pommes de terre et du gigot saignant. Un étudiant qui n'avait pas pu venir sans doute. J'attrapai l'assiette, heureuse de cette attention.

— Attends Marc ! J'ai pas de couverts !

— J'en ai pas besoin moi de couverts...

— Oui, et bien, moi si !

Marc grogna et me tendit des couverts. Je mangeai de meilleure humeur. Je lui demandai tout en mâchant :

— Tu sais demain si on a un dîner ?

— Non, mais il y a un professeur qui a requis qu'on prépare thé, café et gâteaux à 10h.

— Qui donc ? demandai-je tout en mâchant mes pommes de terre enrobées de "Marmite".

— Le Pr Smith. Il m'a demandé si tu serais là.

J'avais commencé à attaquer le gigot d'un bon coup de fourchette. Je ne l'avais pas revu depuis la dernière fois. J'étais heureuse qu'il pense à moi. Marc poursuivit en se mettant un doigt dans le nez.

— Il est sympa, pas arrogant comme la majorité de ces tordus.

— Sont pas tordus Marc...

— Quand ils se prennent pour des génies, si, ils le sont !

Ce soir-là, le Master était là mais j'avais fait de mon mieux pour l'ignorer. Il me rendait malade. Quand je me couchai dans mon lit, je rêvai. Ce fut un mauvais rêve. Au réveil, j'attrapai mon calepin et notai :

À l'homme de l'autre côté de la vitre,

Cette nuit, j'ai rêvé que j'étais dans une belle maison où un feu de cheminée crépitait dans l'âtre. Les murs étaient tapissés de tissu imprimé et le sol recouvert de tapis d'orient. Il y avait un mur invisible qui séparait la pièce en deux. D'un côté il y avait plusieurs petites filles qui jouaient ensemble avec vous et puis de l'autre il y avait moi, assise et isolée près du feu pour réchauffer mon corps gelé.

J'essayais de reconstituer un puzzle qui n'était rien d'autre qu'un miroir brisé en plusieurs morceaux. Et, chaque fois que j'essayais de reconstituer mon image, je me coupais les mains. Je commençais par les bords mais mon reflet m'échappait. Vivant, il passait d'un morceau à un autre.

Et toi, l'homme de l'autre côté de la vitre, tu étais là, silencieux. Tu t'occupais des enfants et la seule fois où tu as levé les yeux sur moi, j'y ai vu un mépris profond et une grande indifférence.

Alors je me suis réveillée et j'ai pleuré.

Je reposai mon stylo, refermai le carnet et ouvris la fenêtre en grand. Je me préparai, croquai dans une pomme acide et rejoignis Marc. Le Butler balança ses méchancetés :

— T'es qu'un imbécile. Tu t'es encore planté pour le dîner d'hier. T'as mis les mauvais couteaux. Je les plains tes parents quand même. Avoir un fils aussi bête...

Marc était blessé. Il avait tapé en plein dans le mille. Le Butler ricanait. Il était fier de lui, de ce qu'il disait. Je le dévisageai. La colère montait. J'avais l'envie folle d'envoyé une pile d'assiette à la figure du Butler. Je tirai Marc par la manche.

— Faut qu'on aille préparer les tables dans le jardin pour ce matin.

— Oui, tu as raison. J'avais presque oublié.

En s'éloignant, on entendit le Butler rire avec deux des cuisiniers et dirent :

— Mais quel abruti ! Comment elle peut le supporter ?

Marc ne souriait plus. Il ne disait rien. Tout en marchant vers le jardin réservé aux professeurs, je lui confiai :

— Je t'adore Marc. T'es quelqu'un de bien.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Parce que je souhaite que tu le saches.

Marc me regarda et on échangea un sourire qui en disait long. Il faisait frais mais le ciel était bleu et le vent léger. On déplia les tables et on les habilla avec des nappes blanches. On disposa des verres pour servir la boisson traditionnelle, le Pimm's puis on installa des coupelles de fraises coupées en morceaux sur les tables. Je terminai de disposer crème et sucrier quand le chat du Collège vint se frotter contre mes jambes. Marc observa :

— Dis donc, il a l'air de bien te connaître.

J'acquiesçai et le grattai sous le menton. Il ronronnait à présent contre moi laissant ses poils sur mon pantalon. Je l'attrapai et le serrai dans mes bras. Marc me sortit de mes pensées :

— Tiens, prends ça. (Il me tendit un verre de Pimm's)
Y as-tu déjà goûté ?

Je secouai la tête, reposai le chat et pris le verre qu'il me tendait. C'était un vrai délice. Je me léchai les lèvres avec délectation. On termina de tout préparer et on accueillit les premiers étudiants. Celui que j'avais rencontré au début faisait parti du groupe. Est-ce que c'était Ulysse ? Je me mordis les lèvres. Il était entouré par une dizaine de personnes. Marc le pointa du doigt :

— Tu vois cet étudiant ?

Je hochai la tête. Marc poursuivit :

— C'est le meilleur de toute sa promotion. Il a déjà remporté des prix et plusieurs concours.

Je le regardai. Il était en pleine conversation avec trois filles toutes plus belles les unes que les autres. Je ressentis une pointe de jalousie. Il regarda dans ma direction. Je baissai les yeux. Ulysse, ça ne pouvait pas être lui. Son groupe s'avança dans notre direction. Un peu plus loin, j'aperçus le Pr Smith accompagné par deux professeurs qui prenaient la direction de la "Garden Party". Bientôt tous les étudiants furent rassemblés et le Pr Smith les invita à prendre un verre de Pimm's. Marc et moi furent rapidement débordés. Puis un autre professeur fit un discours et enfin chacun fut libre de faire ce que bon lui semble. J'aidai Marc à débarrasser les verres vides et à resservir ceux qui le souhaitait.

— Bonjour. Comment vas-tu ?

Il s'agissait de l'étudiant génial dont Marc m'avait parlé un peu plus tôt. Tout en lui resservant à boire, je lui répondis brièvement. Une étudiante s'approcha et me tendit son verre pour que je le lui remplisse sans un regard, sans un s'il vous plaît. Je n'existais pas. Un autre étudiant détourna l'attention de l'étudiant et il s'éloigna rapidement.

— Bonjour Jessy.

Je me retournai. C'était le Pr Smith. Je lui souris spontanément avant de reprendre le service.

— Bonjour professeur.

— Je suis heureux que tu aies pu venir, je sais que tu es très occupée.

L'étudiant d'Anthropologie s'approcha du professeur.

— J'ai réussi à terminer un article hier soir.

Le Pr Smith approuva en me laissant remplir son verre à nouveau, il dit à Ulrich :

— Je te présente Jessy. Elle est française.

— Oui, on s'est croisés il y a quelques jours.

Je hochai la tête et chassais l'idée qu'Ulysse et Ulrich soit la même personne. Deux étudiantes s'approchèrent et l'enlevèrent. Le Pr Smith le regarda s'éloigner :

— Il a du succès. Il est très gentil. Et puis il a un avenir très prometteur.

— Marc m'a dit qu'il avait déjà réussi plusieurs concours et gagné de nombreux prix.

— Oui, c'est vrai. Son dossier est excellent.

Je débarrassai les verres vides, pris ceux que les étudiants me tendirent et nettoyai la nappe les yeux baissés. On n'appartenait pas au même monde. Le Pr Smith qui m'observait en silence me confia :

— Il vient d'une famille très modeste mais qui l'a toujours poussé dans ses études. Il n'est pas prétentieux. Il sait ce que valent les gens.

J'avais relevé la tête, j'observai Ulrich et me tournai vers le professeur. J'espérai qu'il disait vrai. Je ressentais toujours ce grand vide en moi. Je repensai au Master, à mon rêve, à mon miroir brisé. Il fallait encore que je me recolle.

Je retournai dans ma chambre. En chemin je croisai le

Master dans un escalier. J'ouvris grand les yeux et le contournai aussi loin que je le pus. Il remarqua le détour. Il ne dit rien et se retourna sur mon passage. Je fis de mon mieux pour étendre la distance qui nous séparait. Il devait probablement deviner qu'il me faisait de l'effet et je devais sans doute flatter son ego à me comporter de la sorte. Je traversai la cour et rejoignis ma chambre. J'ouvris la porte et la refermai en la claquant. Je m'étais sur le lit.

L'angoisse s'était fissurée et tout au fond de moi avait émergé la tristesse et tous les sentiments refoulés que j'avais pu ressentir enfant.

Tout refaisait surface en même temps.

Ce soir-là, en boule dans mon lit, je revécus toute mon enfance, tous mes souvenirs. J'avais enfin les sentiments qui se collaient sur les images. J'étais en train de voler en éclats. Je pleurai beaucoup sans pouvoir m'arrêter. Puis au milieu de la nuit, après être brièvement tombée dans le sommeil, je me réveillai et rêvai à Terrence. Je ressentis du désir. J'avais envie qu'il me fasse l'amour. Penser à lui, ce soir-là me permit de supporter la douleur du deuil de mon enfance que je venais d'amorcer.

Une tasse de café à la main, assise devant mon portable, je venais de me connecter à Lycos. Il était tôt et j'avais encore toute la matinée pour surfer. Cette semaine, je ne travaillai que les après-midis. Ulysse venait de me répondre. Depuis plusieurs mois on s'écrivait des banalités chaque jour. On apprenait à se connaître et j'en savais à chaque fois davantage. J'avais un peu le cafard. J'avais été tapé à nouveau sur Google : "comment ne plus se sentir souillée ?" et comme je n'avais pas trouvé grand-chose, j'avais lu les témoignages des autres victimes. Ça ne m'avait rien apporté si ce n'est de me sentir plus mal. J'étais toujours là-dedans et je n'arrivai pas à m'en défaire. J'avais envie de connaître l'opinion d'un homme sur le sujet alors je décidai de me confier à Ulysse :

Cher Ulysse,

J'aimerais te parler de quelque chose de très personnel. Te souviens-tu quand je t'ai dit que j'avais des problèmes avec ma famille ? En fait ce sont des problèmes très graves. J'ai été victime d'abus sexuels quand j'étais petite. C'était mon père et mon grand-père qui me faisaient ça. J'ai été hospitalisée et puis

la DDASS m'a envoyée en Centre pendant plusieurs années. Je suis une psychothérapie pour m'en sortir car je me sens encore mal même si je me sens mieux qu'avant. Je me sens toujours souillée. Voilà, je te dis tout ça pour savoir ce que tu en penses. Est-ce que tu crois que je suis souillée ? Est-ce que si j'étais ta petite amie tu m'aimerais quand-même ? Est-ce que ça te dégoûterait ?

*À plus tard,
Miette*

J'éteignis l'ordinateur et arrosai ma plante qui avait fait plein de nouvelles feuilles. On frappa. J'ouvris. C'était Lionel.

— Salut Jessy. Je te cherchais justement, me dit-il, enthousiaste.

— Salut ! Ça fait longtemps que je t'ai pas vu. Comment tu vas ? lui demandai-je, en le laissant entrer.

— Ça va. J'ai trouvé un autre job ! (Il marqua une pause.) Je pars la semaine prochaine.

J'étais surprise et triste d'apprendre son départ mais j'étais contente pour lui.

— Félicitation ! Quel travail as-tu trouvé ?

— Dans l'informatique, une petite boîte qui cherche des Français pour faire la traduction de leurs logiciels.

— J'imagine que ce sera bien mieux payé ?

Lionel me regardait dans les yeux, triste lui aussi de devoir me quitter.

— Oui... tu vas me manquer Jessy. Avec notre boulot, on a pas pu se voir autant qu'on aurait voulu. Tu retournes souvent en France en plus pendant tes week-ends de libre.

— Oui, c'est vrai. On peut rester en contact. Si tu me donnes ton adresse je t'écrirais.

— Y'a pas de soucis. Tu as un papier et un crayon ?

Je lui tendis ce qu'il demandait. Il écrivit ses coordonnées avant de plier la feuille en quatre et de me la tendre. Je regardais le petit bout de papier.

— Prends soin de toi Jessy si je te revois pas d'ici là. T'es une fille bien, gentille, mignonne et tout. Si tu peux trouver un autre boulot, fais-le ! Je sais que tu trimes avec la fille de l'Est pendant que ces connards se la coulent douce.

J'acquiesçai. Il me releva le menton et m'obligea à le regarder :

— Tu me promets que tu trouveras un gentil gars pour prendre soin de toi ? Et pas un de ses salauds égoïstes qui pensent qu'à se vider les couilles ?

Ses mots crus me décrochèrent un large sourire. Je hochai la tête. Il me relâcha.

— Oui, je te le promets. Mon ambition dans la vie, mon grand rêve c'est de devenir un jour écrivain.

— C'est donc ça que tu fais pendant ton temps libre ?

— Oui, j'écris.

— Tu me feras lire tes histoires un jour ?

— Pourquoi pas.

Lionel sortit et je me retrouvai à nouveau seule dans ma chambre. J'avais hâte de savoir si Ulysse m'avait répondu et retournai sur Lycos. Malheureusement je n'avais pas de nouveaux messages et toujours pas de nouvelles d'Annie. Ma boîte aux lettres restait vide.

Je pris mon service à 15h et retrouvai Marc dans le cagibi des Butlers. Il était occupé à plier les serviettes. Je le salua et l'imitai.

— On a une "Tea Party" dans trente minutes dans la loge du Master. J'aurai besoin que tu m'aides.

J'acquiesçai, une boule de souffrance dans le ventre. J'allai devoir le revoir et faire face à son indifférence. Génial. Marc poursuivit :

— Tout est déjà prêt. Tu n'auras qu'à servir les gens.

Soudain inquiète, je lui demandai vivement :

— Tu ne restes pas ?

— Non, je dois préparer une collation dans la salle de conférence.

J'acquiesçai. Un peu avant l'heure de commencer, je me rendis à la loge du Master et sonnai à la porte. C'était à cet endroit précis qu'il m'avait regardé. Sa femme ouvrit. J'entrai. Sans un mot, elle me conduisit à la cuisine pour que je termine de préparer le thé et me laissa. J'étais triste à mourir. J'avais mon cauchemar sous les yeux. Je mis en marche les bouilloires, apportai les sucriers dans le salon et sortis du frigo les pichets de lait. J'entendis les convives arriver. Je m'approchais de la porte du salon et aperçus le Master.

J'entrai, nerveuse et mal à l'aise. Je commençai à servir les invités en observant Terrence du coin de l'œil. Les théières étaient plus petites que celles que j'utilisais d'habitude et j'avais mis trop d'eau. Je n'arrivai pas à servir une seule personne sans en mettre à côté. Terrence se tenait debout à côté de sa femme. Je les observai du coin de l'œil et me rendis compte qu'ils parlaient de moi. Tous deux m'observaient aussi. Ils ricanaient. C'était sûrement parce que j'étais maladroite.

Ça me tua.

Moi qui pensais à lui sans arrêt, qui rêvais d'être prise dans ses bras, lui se moquait de moi ouvertement. Ce que je ressentais était disproportionné, irraisonné et illusoire. La maltraitance, l'injustice, mon angoisse m'avait empêché de grandir et mes sentiments avaient été cassés net dans leur croissance. J'avais le cœur d'une enfant de 12 ans. Malheureusement un cœur c'est invisible. Je me mordis les lèvres. J'étais en morceaux. Je continuai tant bien que mal à servir les invités.

Le temps passa lentement et chaque seconde devint un supplice. Quand enfin je me retrouvai seule, je nettoyai tout rapidement et quittai la pièce sans un mot. Je descendis les escaliers et traversai l'arrière-salle qui donnait sur le Formal Hall. On me héla. Je me retournai. C'était le Master. Je le fixai sans comprendre avec un cœur réduit en poussière. Il referma la porte derrière lui et s'avança vers moi.

— Est-ce que je peux te demander quelque chose ?

Il s'était approché encore. Je le laissai poursuivre.

— Est-ce que tu sais à quelle heure commence le dîner demain soir ?

Je fouillai dans ma mémoire sans trouver la réponse. Je lui répondis, embarrassée :

— Non, je ne sais pas mais je peux demander à un Butler.

Il se tenait juste devant moi. Il était trop près. Je m'esquivai :

— Je reviens tout de suite. Je vais demander à quelqu'un.

Je marchai rapidement, sortis de la pièce, refermai la porte et courus à la recherche d'un Butler. Je cherchai partout : dans les cuisines, dans la Pantry et dans la cafétéria. Ils n'étaient nulle part. Je fis demi-tour et retournai dans le salon privé du Master. Ça faisait déjà plusieurs minutes que j'étais partie. Il

avait dû s'en aller, du moins je l'espérai. J'ouvris la porte. Il était toujours là, debout à m'attendre. Je m'approchai de lui, les jambes en coton.

— Je suis désolée. Je n'ai pas réussi à les trouver.

Il avança d'un pas et puis de deux et se retrouva en face de moi. Il avait franchi cet espace que les autres personnes ne doivent pas franchir. Il était trop près. Il se pencha et me murmura à l'oreille "ce n'est pas grave". Il sentait l'alcool. Je levai les yeux vers lui, lui fis un bref signe de tête et quitta la pièce. J'avais le cœur qui concourait aux jeux olympiques et j'étais ultra angoissée.

Je sortis du Collège et marchai dans la rue au hasard. J'avais besoin de reprendre mes esprits. J'entrai dans un parc, marchai encore. J'aperçus une aire de jeux. J'entrai et m'assis sur un banc. J'étais triste à mourir. Je laissai mes larmes couler.

Quand je fus vidée, je levai la tête. Il y avait un petit garçon dans le parc. Je le reconnus. C'était le même que celui de la dernière fois, celui qui faisait le pitre. Il était assis sur une balançoire, seul. Il était tard. Je cherchai ses parents : personne. Je le regardai un moment, triste pour lui. Il faisait froid. Je pensai à la petite fille triste. Voir cet enfant-là assis tout seul fit écho à mon enfance. Il releva la tête, on échangea un long regard. Au bout d'un moment, lasse de traîner ses pieds par terre, il se leva et partit. J'en fis autant et regagnai le Collège sous les étoiles, en pensant aux enfants gelés dans le monde et à Annie. Est-ce qu'elle avait survécu ?

Puissent tous les hommes se souvenir
qu'ils sont frères.
Voltaire

Chapitre 12

J'allai de plus en plus mal. Je ne supportais pas la tristesse, elle m'étouffait. J'avais besoin de parler à quelqu'un et de me confier. J'appelai ma mère.

— Allô, maman ?

— Oui ? Jessy ?

— Oui c'est moi. Comment ça va ?

Je l'entendis soupirer. Je lui demandai :

— Qu'est ce qui ne va ? C'est Christophe ?

Elle paraissait embarrassée. Long silence. Elle finit par me répondre en baissant la voix :

— Non. C'est le chat. Il ne va pas bien.

— Vous l'avez emmené chez le vétérinaire ?

Elle pleurait. Je me mordis les lèvres. Je montai les marches qui menaient à ma chambre et poussai la porte avant de m'asseoir sur mon lit.

— Il va très mal, c'est ça ?

Elle pleurait de plus en plus. Je la laissai pleurer. Je redoutai le pire. Quand elle se fut calmée, elle m'avoua :

— On vient de le faire piquer. Ça faisait plusieurs jours qu'il ne mangeait plus, il n'arrêtait pas de boire. Il avait les reins malades. (Longue pause. Elle s'était remise à pleurer. Elle ajouta péniblement) Il a eu une belle vie, il est mort vieux au moins.

J'acquiesçai en silence et pleurai. Ma mère me demanda :

— Et toi ça va sinon ? Tout va bien au Collège ?

Je n'avais plus envie de parler de ma soirée avec le Master. Je n'avais plus envie de parler du tout. Je raccrochai sur des banalités.

J'avais passé une nuit épouvantable. J'étais restée à pleurer en ressassant tous mes souvenirs passés avec mon chat. Je me souvenais de son poil, de sa façon de miauler, de ses câlins le matin. Je me trimbalai ma tristesse à mon travail et me confiai à ma chef. Elle se montra compréhensive, Aneta, Marc et Lionel aussi. Perdre un animal, c'est douloureux.

Je terminai mon service en début d'après-midi et je retournai dans ma chambre le cœur lourd. Ma mère m'appela. Je décrochai.

— Comment tu vas ? me demanda-t-elle, inquiète.

J'étais assise sur mon lit, les pieds ramenés en arrière.

— Je suis triste à mourir.

Je l'entendis soupirer.

— Je n'aurai pas dû te le dire...

Je me redressai et rétorquai :

— Si au contraire, tu aurais dû me dire qu'il était malade pour que je puisse un peu me préparer. Si je n'avais pas appelé hier, tu aurais fait quoi hein ? Tu aurais gardé ça pour toi pendant deux mois ? Tu me l'aurais dit à mon retour. "Hé au fait Jessy, j'ai oublié de te dire, on a fait piquer ton chat."

Elle soupira à nouveau. On resta toutes deux silencieuses. Je me calmai. Elle changea de sujet :

— Je suis en train de préparer ma retraite avec Christophe. On va s'acheter une maison à retaper. On vient d'en visiter quelques-unes.

Surprise, je la laissai poursuivre.

— J'en ai vu une qui me plaît. Je vais t'envoyer une photo, tu pourras me dire ce que tu en penses.

Je lui demandai, anxieuse :

— Elle où cette maison ?

— Dans le sud, à côté de chez ma sœur.

Je venais de comprendre. Je lui demandai de plus en plus anxieuse :

— Tu veux dire celle qui habite à côté de chez ton père ?
Silence.

— Maman ?

Elle me répondit, gênée :

— Oui, mais tu sais, il devient vieux. J'irai sûrement l'aider. Il est tout seul.

J'étais mal à présent, très mal. J'avalai ma salive et essayai de prendre sur moi :

— C'est ton père, tu fais ce que tu veux.

Elle osa me demander.

— Tu en penses quoi ?

Je répondis tout de go :

— Comment ça, j'en pense quoi ? Il a bousillé mon

enfance, mon adolescence et je ne m'en suis pas encore sortie. Franchement qu'est-ce que tu veux que j'en pense.

— Je comprends. Mais c'est passé tout ça. Il faut tourner la page, tu ne crois pas ?

Elle n'avait pas changé, elle m'avait demandé pardon mais elle n'avait toujours rien compris ! J'étais en colère et triste. Je n'en pouvais plus de mes sentiments qui resurgissaient, je n'en pouvais plus de ne pas pouvoir compter sur ma mère, sur ma famille, je n'en pouvais plus de ce gouffre affectif, de ne pas avoir été aimée.

Je raccrochai violemment et sans réfléchir attrapai une boîte de médoc qui me restai et les avalai tous, *-tous-*. Le pire à ce moment-là, c'est que je n'avais même pas pensé à me suicider, j'avais juste réagi à cette souffrance hors norme qui me torturait sans cesse. Après cinq minutes, quand je réalisai ce que j'avais fait, je me dirigeai vers les toilettes et essayai de me faire vomir, sans succès. Je persévèrai pendant encore dix minutes sans réussir davantage. Je ne savais pas quoi faire. Je me relevai et sortis de ma chambre. Je descendis les escaliers et me dirigeai vers la rue pour essayer de trouver un taxi. Le Pr Smith était en train de discuter avec un gardien. Je titubai et manquai de tomber. Le professeur me rattrapa.

— Qu'est ce qui ne va pas Jessy ?

J'étais livide. Il comprit tout de suite que j'avais un problème. Le reste s'enchaîna très vite. Il appela une ambulance et m'aida à sortir du Collège. L'ambulance arriva presque aussitôt. Les portes s'ouvrirent. Je montai, aidée par les infirmiers. J'avais du mal à tenir debout. Ma vue se brouilla. Je me laissai sombrer dans le coma.

— Jessy ? Jessy ? Réveillez-vous. Jessy !

J'entendis une voix lointaine me parvenir dans le creux de l'oreille. J'émergeai doucement du néant dans lequel j'étais maintenue prisonnière. La voix continua :

— Jessy ! Il faut vous réveiller. Il fait jour. Jessy !

La voix lointaine criait pour me sortir de ma langueur. Je clignais des yeux. Aussitôt, une infirmière me plaqua une main sur le front et tira le tube que j'avais dans les poumons. La douleur me réveilla tout à fait. J'ouvris les yeux. Malgré une vision assez floue, je regardai autour de moi. Un médecin et une infirmière se tenaient de chaque côté du lit. Je devinai leurs sourires. Le médecin déclara :

— Tu as dormi longtemps. On est dimanche, il est 10h du matin.

Dimanche ! J'étais restée dans le coma trois jours. Trois jours de vie perdus. J'avais frôlé la mort et cette idée m'angoissa atrocement. Mon corps se réveilla tandis que l'infirmière me glissait des glaçons dans la bouche pour m'aider à avaler ma salive. J'avais la gorge terriblement sèche. Les muscles de mes jambes étaient tétanisés par des crampes à n'en plus finir. Mon corps me torturait. J'avais affreusement mal. J'entendis une voix familière demander anxieusement :

— Qu'est-ce qui se passe ? Elle souffre ?

— Ce sont les effets secondaires des médicaments qu'elle a avalé. Ça devrait passer d'ici quelques heures. On va la transférer dans une autre unité. Vous souhaitez rester ?

J'avais reconnu la voix du Pr Smith. J'avais le corps brisé et la tête vide. Je me rendormis sans lutter contre le sommeil.

Je sentis une main effleurée mon front. J'avais les yeux fermés. J'étais trop fatiguée pour les ouvrir et j'étais trop fatiguée pour parler. Je n'avais plus aucune force. Une voix de femme me parla :

— Bonjour Jessy. Je vais faire votre toilette.

Je sentis à nouveau la main m'effleurer. L'infirmière chassait les cheveux collés sur mon front. J'entendis les roues en métal du paravent glisser sur le sol. Je devinais qu'elle était en train de préserver mon intimité. J'entendis ses pas sur le sol. J'entendis le bruit d'un gant qu'on trempe dans l'eau. J'entendis les gouttes tombées dans la bassine et devinai qu'elle était en train d'essorer le tissu. Je sentis l'odeur stérile du savon. Elle s'approcha.

— Il fait très beau dehors vous savez. Il devrait faire le même temps toute la semaine prochaine.

Elle me lava.

Elle me lava avec tendresse.

Tous ses gestes étaient d'une humanité et d'une douceur extraordinaires. Elle me frotta plusieurs fois la nuque en me massant. Je la devinai me sourire. Je devinai le soleil au dehors briller, les arbres, les oiseaux, la vie. Elle prit son temps, mesura ses mouvements et me rendit ma dignité humaine.

Puis, elle s'en alla.

J'étais toujours incapable de bouger. J'étais perdue dans mes réflexions qui m'entraînaient malgré moi. Je rêvai à mes désirs, à ce que je souhaitai au plus profond de moi. J'aurai aimé qu'un homme murmure contre mon oreille qu'aucun geste, qu'aucun homme quoiqu'il puisse m'avoir fait ne peut en rien altérer la personne que je suis, que je suis désirable, que je ne le suis pas moins qu'une femme qui n'a pas été abusée sexuellement.

J'aurai aimé qu'il me dise qu'il me trouve belle et qu'il embrasse chaque parcelle de mon corps, et comme un exorciste, me rende ma liberté. J'avais envie de pouvoir m'aimer. Je me rendais compte à quel point je détestai mon corps à cause de mes souvenirs, que chaque tentative que j'avais faite pour m'appriivoiser étaient restées vaines. Je faisais un pas en avant, un pas en arrière. J'avais tort d'attendre du Master qu'il me donne cette reconnaissance que j'espérais tant.

Ça devait venir de moi. Mon corps n'y était pour rien, c'était moi et ce que je faisais de mes souvenirs qui était en cause. Malgré tout ce que je comprenais, j'étais toujours prise entre deux idées qui se battaient entre elles et ça me faisait souffrir le martyre. Cette souffrance-là, c'était le sentiment de culpabilité.

Je m'interdisais d'aller bien car je rêvais au fond d'une reconnaissance de la justice. Aller bien, c'était faire le deuil de cette reconnaissance, c'était se libérer du sentiment de culpabilité et j'en étais encore loin.

Je me rendormis. Quand je rouvris les yeux, je regardai la lune briller dehors. Les autres patients dormaient. J'entendis quelqu'un tousser dans une chambre voisine. Je repensai au Master et à ce que j'éprouvai pour lui. Il ne saurait probablement jamais rien de toute cette histoire. Non probablement pas. Je repensai à l'enfant triste que j'avais été, à tous ces moments si douloureux que j'avais mis tant de temps à accepter. Je fis face à l'adolescente en morceaux. Tous mes souvenirs s'assemblèrent comme un gigantesque puzzle : la petite fille en boule dans la salle de bain qui se sentait sale, les rires partagés avec mon cousin, l'odeur de la pâte à modeler, le numéro vert, la peur, le marron que j'avais ramassé dans le centre, le sourire d'Annie, la douleur de l'eau qui coule sur les veines ouvertes, la promesse faite sous les nuages, le câlin avec Malcolm, le départ en Eurostar, Lionel, les bêtises entendues, la méchanceté, Londres, le Pr Smith, Milton et l'odeur des croquettes, le Master, mon point ressource, Ulysse.

Je restai à l'hôpital une semaine. Le jour de ma sortie, le Pr Smith vint me chercher en voiture et me raccompagna au Collège. Il avait parlé au Manager et avait cru bon de dissimuler la vérité. J'avais dû partir précipitamment en France pour résoudre des problèmes de famille et j'allais bientôt revenir. Je restai deux jours de plus dans ma chambre au Collège sans sortir. Milton avait décidé de me tenir compagnie pendant ma convalescence. Je reçus un appel sur mon portable :

— Jessy ?

Je reconnus la voix de ma mère.

— Maman ?

— J'étais très inquiète. Pourquoi tu ne répondais pas au téléphone ? Ça fait une semaine que j'essaie de te joindre !

Je me mordis les lèvres et décidai de mentir :

— Fallait pas t'inquiéter. J'avais juste un problème avec la puce de mon téléphone. Je viens juste de la faire changer.

Long silence à l'autre bout de la Manche.

— Tant mieux alors. Je suis contente que tout aille bien. Je changeai de sujet.

— Vous avez enterré mon chat où ?

— Sous les lauriers dans le jardin. Je viens de signer pour acheter la maison aussi. (Petite pause) Je m'entends bien avec ma sœur mais je ne vois pas les autres tu sais.

Elle mentait. Je la questionnai pour vérifier :

— Je me demande ce que deviennent mes cousins.

Elle tomba dans le piège.

— Ta cousine va à la fac et Michel suit des cours d'informatique, Émilie fait des études pour devenir secrétaire je crois. Elle est enceinte. Elle s'est mariée l'année dernière.

Je ravalai mes larmes. J'en avais assez entendu. Ma mère venait de comprendre son erreur. Elle essaya de se rattraper :

— C'est ma sœur qui les a tous invités à dîner l'autre soir. C'est pour cette raison que j'ai des nouvelles mais tu sais je m'en fiche d'eux.

J'avais envie de raccrocher.

— Je comprends. Ici il fait beau. Quel temps tu as toi ?

— Pluvieux. Un temps à la con.

— Je dois te laisser. Faut que j'aille bosser.

— D'accord. Bisous ma puce.

— Bisous maman. À la prochaine.

Je laissai tomber le téléphone au bas de mon lit. Ma mère demeurait inconsistante comme si elle n'avait jamais tout à fait réalisé ce qui s'était passé.

Je pouvais à peu près tenir sur mes jambes sans vaciller. Je décidai de rendre visite au Pr Smith. J'attrapai le chat et rejoignis l'allée qui menait aux bureaux des professeurs. Je frappai. Il ouvrit. Le chat entra le premier.

— Bonjour Jessy. Je pensais justement à aller te rendre visite.

J'entrai et m'assis à l'endroit qu'il m'indiqua. Il me demanda :

— Tu me laisses t'offrir un thé ou un café ?

— Je veux bien un thé.

J'étais mal à l'aise. Je détournai les yeux. Il posa la tasse fumante sur la table basse.

— Je suis content que tu sois là.

Je baissais les yeux. Je pris ma tasse entre mes mains. Je réussis à lui répondre.

— Moi aussi. (Longue pause) Je regrette.

Je le regardai à présent dans les yeux. On frappa. Il se leva pour aller ouvrir. Le Master entra. Il me salua, surpris de me trouver ici plutôt qu'en cuisine. J'étais trop usée par mes sentiments pour réagir. Je le saluai sans avoir un cœur affolé. Il s'assit sur une chaise à côté de moi et demanda, embarrassé :

— Ça n'a pas l'air d'aller ? Tout va bien au travail ?

J'étais probablement livide. Je repensai aux cuisiniers, aux petites méchancetés et pris une décision.

— Non, ça ne va pas au travail. Je vais partir.

— Tu es jeune. Pourquoi tu ne reprendrais pas des études ?

Je restai silencieuse. Le Master poursuivit :

— Tu pourrais retourner en France. La France c'est un beau pays et tu pourrais être avec ta famille.

Je lui souris. Il était vraiment loin de mes préoccupations. Il vivait dans son monde en or. Il ne pouvait pas savoir. Il ne pouvait pas deviner. Le professeur Smith resta muet. J'étais, au fond, heureuse de cette rencontre inattendue. Il ne savait pas et jamais il ne saurait tout ce qu'il avait représenté

pour moi. Je lui dis pour mettre fin à la conversation :

— Oui, vous avez raison. Je devrais retourner dans ma famille en France et reprendre des études.

Il hocha la tête.

— Je préfère te voir comme ça Jessy.

Je terminai de boire mon thé et me levai. Je les saluai et décidai de marcher dans le parc à côté du Collège. J'avais milles questions en tête. Je marchai les yeux baissés, rejoignis l'allée centrale et traversai les pelouses. Je trouvai refuge sous un pont où le roucoulement des pigeons résonnait contre la pierre. Je m'assis et fermai les yeux, perdue. Partir encore. Pour aller où et faire quoi ?

Un ami, c'est quelqu'un qui
sait tout de toi, et qui t'aime
quand même.
Kin Hubbard

Chapitre 13

Les vacances d'été arrivèrent et je retournai en France chez ma mère. J'avais décidé de partir du Collège mais en me préparant un avenir. Ma relation avec ma mère s'était figée. C'était simple, on ne parlait plus du passé, on ne parlait plus de nos projets respectifs, bref on ne parlait plus de rien. J'aurais aimé voir le Dr Grévin mais il était en vacances. Et mes problèmes, eux, avaient décidé de ne pas passer l'été à la plage, ils me collaient à la peau. Ce que je ressentais pour le Master me torturait. Le vide affectif me faisait de plus en plus souffrir.

Mon beau-père restait distant et ça me faisait mal au cœur d'être à nouveau rejetée. Je n'avais décidément pas de chance avec les hommes que choisissaient ma mère. Je passai mes journées sous l'arbre où j'avais l'habitude de me réfugier petite et écrivais des nouvelles pour m'exercer.

Et puis septembre arriva et je retournai au Collège travailler. En rentrant, après avoir déposé mon sac, je redescendis relever le courrier. Surprise, j'attrapai l'unique lettre que j'avais reçue. Je la retournai pour connaître l'expéditeur. C'était Annie ! Ma vieille amie de mes années galères ! Je déchirai l'enveloppe et lus en m'asseyant là où j'étais, c'est-à-dire dans les escaliers du Collège.

Chère Jessy,

Je ne t'ai pas oublié, ni notre promesse, ni rien tu sais. Je suis toujours la même. Je travaille et je me suis mise avec quelqu'un depuis quelques années déjà. On vient d'acheter un petit deux pièces dans le Sud de Paris. Je n'ai pas réussi à passer mon BAC car j'allai trop mal à cette période de ma vie alors j'ai fait un CAP et je me suis mise à travailler assez rapidement. J'espère que tu vas bien. Ça me ferait plaisir de te revoir.

A bientôt j'espère.

Je t'embrasse très fort.

Ta meilleure amie qui a toujours pensé à toi.

Annie

Sa lettre me fit chaud au cœur. Je la pressai contre ma poitrine en repensant à notre promesse faite sous les nuages. On avait parcouru tellement de chemin toutes les deux.

Quelque chose bougea devant moi. Je relevai les yeux et me retrouvai face à face avec une paire de jambes. Je relevai la tête. C'était Ulrich qui était venu lire le journal des étudiants. Je me relevai, gênée et le saluai.

— Bonjour.

Je repliai la lettre d'Annie et la glissai dans ma poche. Ulrich me demanda :

— Tu as un moment pour que je te parle ?

— Oui, maintenant si tu veux ? lui répondis-je, surprise.

Il hocha la tête. On sortit et on regagna l'allée centrale du Collège. Il me demanda :

— Ça te dit d'aller prendre un café avec moi en centre-ville ?

Je fis oui de la tête en me demandant ce qu'il voulait de moi. Il avait l'air nerveux et mal à l'aise lui aussi. On sortit du Collège et on gagna rapidement l'avenue principale d'Oxford. On trouva un Starbucks, on entra et on s'assit un peu à l'écart sur une banquette verte. Ça faisait petit salon.

— Qu'est-ce que je peux t'offrir à boire ?

Je consultai le menu au loin.

— Un chocolat chaud s'il te plaît.

Il se leva et s'éloigna prendre les commandes. Je me demandai toujours ce qu'il me voulait. Est-ce que c'était lui, Ulysse ? Est-ce que le Pr Smith lui avait parlé de moi ? Est-ce qu'il savait ce qui s'était passé ? J'avais le dos décollé de la banquette et je me tordais nerveusement les mains. Ou alors il était là parce que je lui plaisais et il m'avait donné rendez-vous pour me faire un numéro de séduction. J'étais encore dans mon monde à m'inventer un tas de choses. Je soupirai. Il revint avec nos boissons et il s'installa en face de moi. Il but une gorgée de coca et me regarda droit dans les yeux. Mal à l'aise, je me précipitai vers mon chocolat chaud.

— Écoute. Je vais être direct. Est-ce que c'est toi

Miette ?

J'avalai de travers et toussai.

— Ça va ? demanda-t-il inquiet.

Je m'efforçai de retrouver ma respiration et un rythme cardiaque normal.

— Oui, ça va. C'est qui "Miette" ?

J'avais trop la trouille pour me dévoiler. J'avais envie d'être la première à savoir. Je réalisai tout d'un coup que je savais. Je restai à le fixer stupéfaite. Ulrich était Ulysse. Il me regardait presque déçu. Je me mordis les lèvres, expirai et avouai :

— Oui, c'est moi. Comment tu as su ?

— Quand je t'ai écrit je ne savais pas qui tu étais. C'est grâce à des détails que tu m'as donnés que j'ai pu penser que c'était toi mais à la base je n'en avais aucune idée. C'est un hasard que l'on soit dans le même Collège.

Je n'arrivai pas à y croire. Je lui demandai dubitative :

— Vraiment ? Mais alors pourquoi tu as pris contact avec moi ?

— Parce que ta page perso me plaisait.

J'arrivai de moins en moins à y croire. Comment moi, une fille aussi insignifiante, je pouvais plaire à un homme tel que lui ? Je bus mon chocolat en silence, triste. Il me demanda toujours inquiet :

— J'ai dit quelque chose qui ne t'a pas plu ?

— Hein ? Non, c'est juste que je suis étonnée que tu te sois intéressée à moi.

Il souleva les sourcils.

— Et pourquoi je ne m'intéresserai pas à toi ?

— Ben, je suis juste une serveuse et toi j'ai cru comprendre que tu étais le premier de ta promotion. On ne vient pas du même monde. Je pensai, que quelqu'un comme toi, aurais préféré se mettre avec une fille intelligente.

— Pourquoi tu penses que tu n'es pas intelligente ?

Je haussai les épaules. Il poursuivit :

— Les filles que je côtoie ne sont pas plus intelligentes que toi. Elles ont sûrement plus d'instructions mais ça ne les rend pas plus intelligentes. Si tu faisais des études, tu serais comme elles.

Je n'arrivai plus à le regarder dans les yeux. Il reposa son verre à moitié vide et me dit, embarrassé :

— Si je souhaitais savoir si c'était bien toi, Miette, c'est à cause de ton message.

C'est alors que tout me revint en mémoire, mon email, ma question. Mes joues pâles devinrent cramoisies. Je me levai précipitamment et lui lançai en bafouillant.

— Je dois partir. J'ai pas envie de parler de ça.

Il me rattrapa par la manche.

— Attends. Je voulais répondre à ta question. Ça m'a tué de lire ton message, de lire ce que tu as écrit, tué que tu me demandes une chose pareille. Ça m'a paru tellement déplacé de te répondre par email que j'ai préféré te trouver. Tu veux bien attendre ?

Je restai debout, incapable de le regarder. Il était resté assis et il avait relâché ma manche. Il poursuivit :

— Ça m'a tellement révolté de lire ton email. C'est ce qu'on t'a fait subir qui me dégoûte. Et pire, le fait que tu puisses penser ça de toi-même. Tu ne te définis pas par ton passé. Tu n'as rien à voir avec ce qu'ils t'ont fait. Bien sûr, que je t'aimerais si tu étais ma petite amie. Ce qui m'a attiré chez toi, c'est ta spontanéité, ta franchise, ta douceur et je suis sûr que tu as tout un tas d'autres qualités que je ne connais pas encore. Tu es différente de toutes les autres personnes que j'ai rencontrées jusqu'à présent parce que tu réfléchis sur ce qui t'entoure. J'aimerais beaucoup continuer à te voir et à dialoguer avec toi sur internet ou dans le réel. Mais promets-moi que tu ne me poseras plus jamais une question comme celle-ci ? D'accord ?

Il avait pris ma main dans la sienne et j'avais sentis sur moi son regard plein de douceur. J'avais les joues baignées de larmes. Elles avaient coulé toutes seules sans que je ne cherche vraiment à les retenir. Lentement, je relevai les yeux et le regardai. Je hochai la tête et m'éloignai rapidement. Il y avait une phrase qui résonnait dans ma tête :

"Bien sûr que je t'aimerais"

Toute aventure humaine, quelque singulière qu'elle paraisse, engage l'humanité entière.

Jean-Paul Sartre

Chapitre 14

Je changeai. Tout en moi était en train de se briser, toute ma carapace de fondre et j'avais du mal à m'y retrouver avec mes émotions nouvelles et mon rubix cube mental qui tournait dans tous les sens. Le week-end prochain, j'avais prévu de retourner voir le Dr Grévin. Ça tombait bien. J'entrai dans ma chambre et m'accoudai à la mansarde, pensive. Les mots d'Ulrich m'avaient beaucoup émue. C'était la première fois qu'une personne de l'extérieur me disait un truc gentil sur ce qui me touchait le plus. Je regardai mon sac et rangeai mes affaires rapidement. J'étais triste et soulagée. Je ressentais les deux sentiments en même temps. Je m'assis à mon bureau, sortis mon portable et me connectai à Lycos. Je cliquai sur "nouveau message" et répondis à Ulysse. Je tapai une phrase, l'effaçai puis en tapai une autre :

Merci.

Merci aussi pour le chocolat chaud.

Et merci pour tes mots...

C'était court mais je n'avais pas trouvé autre chose à répondre. Je fermai la fenêtre et délaissai mon ordi. Je m'allongeai sur mon lit, les yeux fixés au plafond. Je sortis la lettre d'Annie que j'avais gardé dans ma poche avec une tonne de questions en tête. Je me demandai si c'était une bonne idée de la revoir et si je n'allai pas lui rappeler de mauvais souvenirs. Je poussai un profond soupir. On était vivante, le reste importait peu. Elle m'avait laissé son numéro de portable au dos de sa lettre. Je me levai et attrapai mon téléphone. J'étais nerveuse. Je composai son numéro. Ça sonna.

— Allô ?

— Annie ? demandai-je anxieuse.

— Oui, c'est moi. Jessy ?

— Oui. Je viens juste de recevoir ta lettre.

— Tu voudrais qu'on se revoie autour d'un café ?

— Ça me ferait très plaisir. Je reviens en France le week-end prochain. Tu es libre dimanche ?

— OK. Le matin ?

— Si ça ne t'embête pas. Je dois reprendre l'Eurostar à 13h50.

— On peut manger un truc ensemble à Gare du Nord avant que tu partes.

— Oui, d'accord. Où est-ce que tu veux qu'on se retrouve ?

— Chez Clément ? Y'en a un pas très loin de la gare.

— Je vois où c'est. C'est d'accord. À midi ?

— OK, dimanche à midi.

On se salua et on raccrocha. Je n'étais plus du tout nerveuse. J'avais hâte de la revoir. Le problème, c'était que je n'avais aucune idée de ce que j'allais lui dire. Parler du passé, dans notre cas, ça ne semblait pas être une bonne idée.

Je traversai la cour et rejoignis le vestiaire. Je me déshabillai seule face à mon casier, revêtis mon costume de serveuse et montai à la cafétéria. Tout le monde s'affairait. Les étudiants étaient tous rentrés et la vie du Collège reprenait à une cadence folle. La porte s'ouvrit et une masse d'élèves se déversa dans la grande salle. Je m'assis devant la caisse enregistreuse, prête à enregistrer les cartes magnétiques.

J'avais peur qu'Ulrich ne vienne, peur de me confronter à lui. Les étudiants, alignés, discutaient des derniers cours, des derniers potins et des examens, ils attendaient leur tour pour prendre plateau, couverts et faire leur choix entre poisson, viande, légumineuses et féculant. Un brouhaha s'éleva parmi les tables. Ulrich ne se montra pas. Finalement, j'étais déçue. Sur le point d'enregistrer les repas dans un mouvement devenu quasi automatique, un des cuisiniers en chef rappliqua dans la cafétéria et sans comprendre ce qui me tombait dessus, je me fis grassement rudoyer pour mon manque d'efficacité :

— Tu ne vois pas que ça traîne ! Et puis, c'est quoi cette histoire avec Jennifer. Tu lui as dit qu'elle pouvait pas manger ? Tu te prends pour qui exactement ?

— Elle était en retard, répliquai-je en faisant de mon mieux pour ignorer l'homme à la toque devant les étudiants qui nous fixaient étonnés.

— Je vais rapporter ça demain au patron. On en a notre claque de voir ta gueule ici.

Je ne ripostai pas. Humiliée devant le personnel et les étudiants, tous s'étaient tus. Refoulant mes larmes, j'essayai de continuer tant bien que mal mon travail. Si je n'avais pas été étrangère et fragile, jamais il ne s'en serait pris à moi. À 19h30 je me levai pour fermer la porte, le cœur gros. J'avais oublié à quel point je détestai le Collège, à quel point j'étais mal aimée ici, et à quel point j'avais envie de démissionner.

Aider par le reste du personnel, je nettoyai les tables et vidai les chauffes plats. Voyant l'heure tourner, j'abandonnai ma tâche et me allai dans le Formal Hall avec l'espoir d'y voir Ulrich. Un dîner important avait lieu ce soir et je ne savais plus où donner de la tête. Les longues tables en bois étaient dressées. Des nappes blanches, des fleurs coupées, des chandeliers et toute l'argenterie du Collège les ornaient fièrement d'un bout à l'autre du hall. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer à chaque fois le luxe et l'abondance qui régnait derrière les lourdes portes en bois de la salle. C'était tout ce que je n'aurais jamais. Tout ce bonheur que je voyais dans les sourires des convives, leurs conversations légères et tournées vers le monde, tout cet amour dont ils devaient être nourris. Toute cette injustice me séduisait et me faisait rêver. J'avais tellement envie d'être aimée.

Je fis de mon mieux pour me faufiler comme l'aurait fait un chat entre les gens. Mon plateau en argent sur le bras, j'avançais prudemment avec les coupes de champagne qui menaçaient de se renverser à tout instant. Ulrich n'était pas là.

— Bonsoir Jessy.

Une voix d'homme mûre me fit pivoter sur mes talons. Le Master, habillé en smoking noir, les épaules recouvertes de la fameuse cape noire brodée de rouge qui honorait son statut de professeur, me souriait. Je le saluai, nerveuse.

Il me prit une coupe de champagne et reprit sa conversation auprès de ses invités. J'enviais toutes ces belles femmes en robe de soirée qui étaient autour de lui. Ça me creva le cœur. J'étais triste à mourir. À cet instant précis, je ressentis un terrible besoin d'être aimée, d'être aimée entièrement et j'étais seule au milieu d'une foule avec tous mes sentiments emmêlés. Et cet homme qui avait fait naître tout ça, se tenait à deux pas de moi et l'ignorait complètement.

Le gong sonna. Le chapelain invita les convives à se lever et un grand silence se propagea dans la salle. Il récita en

latin la prière du soir, éloquent et solennel. Puis quand il eut terminé, tout le monde s'assit et je commençai à servir les plats. J'exécutai ma tâche tout en regardant du coin de l'œil le Master. Il avait toujours été poli avec moi et malheureusement je savais qu'il agissait ainsi avec tout le personnel du Collège. Le voir discuter avec ses amis, entouré et aimé, me fut insupportable. Je sortis du Formal Hall. Dehors, je levai la tête pour observer les étoiles. Orion était toujours là, présente depuis des millénaires. Je fermai les yeux et me mis à rêver. La réalité s'effaça et je m'enveloppai le temps d'une soirée dans un songe où j'étais aimée, où j'étais en sécurité et où j'avais un avenir.

Le samedi arriva avec le début de l'automne. Je n'avais pas eu de nouvelles d'Ulrich. Je pris le train pour retrouver ma mère à Paris, le cœur lourd. La gare grouillait de monde comme à l'accoutumé. Je descendis du train et longeai le quai pour retrouver ma mère, mon sac à dos sur l'épaule. Et puis j'aperçus de l'autre côté de la grille un SDF assis sur un banc qui mangeait seul son sandwich. Sa solitude me frappa. Il y a quelque chose de triste dans le fait de manger seul. L'homme me regarda. Je le regardais aussi. Et puis je regardai les hommes passer près de lui sans jeter un regard. Ma mère me héla, j'avais atteint les portes en verre :

— Bonjour. Comment vas-tu ? me demanda-t-elle.

— Ça va. Attends-moi ici je reviens.

— Tu vas où ?

— Donner 2 euros au gars là-bas.

— On a pas de temps à perdre avec ces gens-là.

Je rageai.

— Ben moi, j'en ai du temps à perdre.

— Tu peux pas aider tout le monde.

— C'est vrai. Mais je peux aider cet homme-là.

Je traversai le hall pour rejoindre l'homme. Notre regard se croisa à nouveau. Je lui tendis l'argent. Il le prit et me remercia avec un sourire. Je rejoignis ma mère.

— Tu sais, moi aussi je donne de temps en temps...
(Elle marqua une pause avant de reprendre) allez, on y va ?

Je hochai la tête. Un autre homme sans domicile fixe était couché dans le couloir avec son chien. Ma mère le remarqua aussi.

— Tu vois... qu'est-ce que je te disais. Ils sont trop nombreux.

Je baissai la tête. L'homme prit son chien dans les bras et l'embrassa sur la tête. Je les regardai et finalement dit à ma mère :

— Oui, mais j'ai quand même raison, même si je peux pas aider tout le monde.

Ma mère garda le silence. Nous prîmes le RER C et on parla de tout et de rien, de la pluie et du beau temps. Puis on arriva devant le bâtiment du Dr Grévin et je montai les marches, seule. J'étais pile à l'heure. J'entrai dans la salle d'attente et discutai avec ma plante verte. Je pensais à Annie avec qui j'avais rendez-vous le lendemain. Et puis la porte s'ouvrit et le Dr Grévin me salua. Après un bref échange de poignée de main, on longea le couloir et on s'installa comme d'habitude dans les deux fauteuils qui se faisaient face. Les tableaux étaient toujours là, l'encens brûlait et la fenêtre était légèrement entre-ouverte.

— Alors, comment allez-vous ? me demanda-t-il sur le même ton monotone que d'habitude.

— Ça va. Avec des hauts et des bas comme toujours.

Je fis rapidement le tour de la question dans ma tête. Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce que je dois changer ? Je repris :

— Je me sens très triste en ce moment. (Je marquai une pause) Parfois quand je pense aux abus sexuels, j'ai encore envie de me couper. Je suis en train de faire mon deuil aussi. Je ressens beaucoup d'émotions nouvelles. Je me sens perdue.

— Pourtant toutes ces nouvelles émotions, c'est plutôt positif.

Je hochai la tête. Je lui demandai :

— Comment faire quand je me sens sale ?

— Oui. (Il réfléchissait.) Comment pensez-vous pouvoir vous en défaire ?

— Je sais pas justement...

— Qu'est-ce que vous imaginez quand vous le ressentez ?

— Rien. Je repense à ce qu'ils m'ont fait... et alors je ressens ça.

— Qu'est-ce que la petite fille ressentait quand on lui faisait du mal ?

À ma grande surprise, je pleurai sans pouvoir contrôler mes émotions. Le docteur me regardait. Je pleurai, pleurai, pleurai comme jamais je n'avais encore pleuré. Je me souvenais de ce que j'avais ressenti : à quel point j'étais triste, que je me sentais mal et sale sans comprendre ce qui se passait, la frustration de ne pas pouvoir les arrêter. La glace avait fondu. Je ressentais mes émotions passées. Je me calmai et répondis :

— Je m'en souviens maintenant mais je peux pas le dire. Je peux pas.

Il acquiesça en silence et me dit pour m'aider :

— Parlez-moi de vos bons souvenirs enfants. Qu'est-ce que vous aimiez ?

Surprise, je relevai les yeux et les posai sur lui, sur sa veste bleue. Je repensai au passé, à la petite fille joyeuse que j'avais été aussi, à mon cousin, à ma grand-mère, aux jouets que j'avais aimé, aux jeux auxquelles j'avais participé.

Le docteur me regarda plongée dans mes souvenirs et me regarda sourire. Je lui dis :

— J'ai beaucoup de bons souvenirs en fait. Quand j'étais avec mon cousin ou ma voisine, j'étais heureuse. Oui, j'ai beaucoup de bons souvenirs...

Le Dr Grévin hocha la tête.

— Oui, ce serait dommage de les oublier.

— Oui... mais les mauvais souvenirs sont là aussi.

— Oui, mais c'est vous qui leur donnez autant d'importance. Et c'est vrai qu'ils sont importants mais il ne faut pas les laisser empiéter sur les bons. Chaque souvenir doit rester à sa place pour qu'il ne devienne pas autre chose qu'un souvenir.

Je hochai la tête.

— On va s'arrêter là pour cette fois. Vous avez toutes vos réponses. Il faut à présent les mettre les unes contre les autres.

Je hochai la tête à nouveau et me levai.

Quand je rejoignis ma mère qui m'attendait assise sur un banc en bas, j'avais le cœur plus léger comme à chaque fois. Je sentais qu'il fallait que je me recolle. J'avais toutes les pièces du puzzle. Il n'y avait plus qu'à. On passa rapidement à la librairie pour acheter quelques magazines.

J'étais à Gare du Nord. J'attendais Annie, anxieuse. Debout devant la porte du restaurant, j'étais en train de me demander si je devais lui demander si elle allait bien quand je

l'aperçus un grand sourire sur le visage. Elle courut me rejoindre. On se retrouva face à face, muettes, souriantes, nerveuses et puis on se serra dans les bras quelques instants sans un mot. Enfin, on se retrouvait.

On poussa la porte du restaurant. On s'assit à une table, toujours silencieuses et on se retrouva avec les menus dans les mains. Elle me regardait, moi aussi, cette complicité entre nous comme autrefois. C'était toujours Lara Croft avec sa coupe à la garçonne. Elle était habillée en tailleur noir, très chic avec des chaussures noires très chic aussi mais plutôt sportives. C'est elle la première qui engagea la conversation :

— Comment vas-tu ?

— Ça va. Je suis heureuse de te revoir.

— Moi aussi. Ça faisait un bail. Comment c'est l'Angleterre, alors ?

— Très différent de la France. Ça me fait drôle à chaque fois de revenir ici. Ce n'est pas loin, et pourtant, j'ai toujours l'impression de changer de monde. Et toi, qu'est-ce que tu deviens ? Tu bosses dans quoi ?

— Je travaille dans l'informatique. Rien à voir avec ma formation d'origine. J'y suis arrivée petit à petit. J'ai commencé par faire de la saisie et puis j'ai intégré une équipe et j'ai changé de projet. Ça me plaît assez ce que je fais.

— Félicitation, je suis contente pour toi. Moi je bosse comme serveuse mais je peux pas dire que ça me plaise vraiment. J'aimerais changer de métier. Tu m'as dit aussi que tu avais rencontré quelqu'un. Il s'appelle comment ?

Nos assiettes du pêcheur arrivèrent à ce moment-là. Annie s'était empourprée. J'avais eu peur d'avoir dit une bêtise. Peut-être qu'elle n'était plus avec son copain, peut-être que ça se passait mal, je me mordis les lèvres, gênée par son silence.

— Je suis désolée. J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

En avalant un morceau de pain beurré, elle secoua la tête, les joues toujours rouges.

— Oh non, pas du tout mais je sais pas trop comment t'annoncer la nouvelle.

— T'es enceinte ?

Elle éclata de rire.

— Non. Non, pas du tout. Écoute Jessy, je dois te

révéler quelque chose. Je suis Lesbienne. Ma copine s'appelle Béatrice.

Je fus soulagée instantanément. Je n'avais pas dit de bêtise, elle n'avait pas rompu ou pire son copain n'avait pas un cancer. Elle poursuivit :

— On s'est rencontré il y a trois ans et on vit ensemble depuis 1 an. Elle bosse dans la même boîte que moi en fait. (Longue pause) Ça t'embête si on parle du passé ?

Je secouai la tête.

— Tu t'en es sortie ?

— C'est en cours. Je continue ma psychothérapie. C'est long mais j'avance. Et toi ?

— Pareil. Béa me soutient beaucoup. J'ai coupé les ponts avec ma famille.

— Moi aussi mais j'ai gardé contact avec ma mère. Je la vois beaucoup moins souvent maintenant que je vis en Angleterre. Ça se passe mieux du coup.

On termina nos plats et on commanda des glaces, des fraises melba.

— Tu te souviens de la fois où tu es venue dans ma chambre parce que tu pensais que MIRE était une soucoupe volante ?

J'acquiesçai la bouche pleine de chantilly.

— Oui ! Et quand tu t'es endormie devant Microcosmos. Elle hocha la tête en souriant.

— Ça me paraît loin cette époque.

— À moi aussi.

— Tu as eu des nouvelles des autres ?

— Non, mais je sais que la plupart des médecins et des infirmières sont partis. J'y suis retournée après mon hospitalisation en soin intensif mais tu étais déjà partie.

Je relevai la tête surprise. Elle poursuivit :

— Après ma dernière hospitalisation, j'ai décidé de tout arrêter, les médocs, la clope, l'herbe et puis j'ai rencontré Béa et j'essaye de profiter de la vie. Je savoure les pizzas, je vais au ciné et je me suis mise à faire des casse têtes, j'en ai trois tonnes dans mes armoires. Tiens d'ailleurs, je t'ai apporté ça.

Elle sortit de sa poche un casse-tête en bois et me le tendit. Je le pris, embarrassée. Je n'avais pas apporté de cadeau. Elle le comprit et me rassura.

— T'es ma meilleure amie et tu le resteras toujours. Il va falloir que t'y ailles, tu vas rater ton train sinon.

Je jetai un rapide coup d'œil à ma montre. Elle avait raison. Je soupirai. Elle fit signe au serveur.

— Tu me laisses t'offrir le déjeuner ? lui demandai-je.

Je sortis ma carte bancaire et payai. On se leva pour sortir. On marcha en silence et elle me raccompagna à l'Eurostar. On se serra dans les bras pour se dire au revoir. Avant de passer la porte vitrée, je m'exclamai sous les regards surpris des passagers tout en m'éloignant :

— Je tiendrai ma promesse !

Je sortis mon ticket et le passai dans la machine. Je me retournai pour un dernier signe de main. Je l'entendis me répondre :

— Moi aussi ! Fais bon voyage !

Je passai la douane et la perdis de vue. Seule, assise dans la salle d'attente du départ des trains, j'avais une grosse boule dans le ventre. J'avais dit adieu à la France, à mon ancienne vie et j'avais encore cette promesse à tenir. Je sortis le casse-tête de ma poche et entrepris de le résoudre. Maintenant, j'avais toutes mes réponses !

Le plus grand obstacle à la vie est
l'attente qui espère demain et néglige
aujourd'hui.
Sénèque

Chapitre 15

Je retournai à Oxford et appréciai de retrouver ma chambre. Je pensais toujours au Master et de plus en plus à Ulrich. C'était, comme toujours, le bazar dans ma tête et j'avais du mal à m'y retrouver avec ce que je ressentais. J'étais à la fois heureuse et triste d'avoir retrouvée Annie. Elle faisait écho à un tas de souvenir et aussi à un espoir qui ne m'avait jamais quitté, celui de m'en sortir un jour.

J'arrosai ma plante et allumai mon ordi pour me connecter à Lycos. Ulysse m'avait écrit. J'ouvris son message, curieuse.

Ma chère Miette,

Moi, je sais que tu t'en sortiras. S'il arrive que tu perdes espoir, alors fais-moi confiance, s'il te plaît, promets-le-moi. Tu n'as pas à me remercier pour ce que je t'ai dit. Je suis très heureux d'avoir pu enfin faire ta connaissance. C'est une belle coïncidence que nous soyons dans le même Collège. J'aimerais te revoir si tu es d'accord. J'aimerais visionner avec toi "L'Histoire Sans Fin". Je connais un vieux cinéma un peu décalé sur Londres où il le passe. Si ça te tente, dis-le moi.

*À bientôt,
Ulrich*

Ses mots me touchèrent. Cependant, je ne savais pas encore si j'allais accepter son rendez-vous. Je sortis de ma chambre et profitait de mon temps libre pour retrouver Lionel et Aneta au Pub. J'avais toujours le cafard et j'espérai me changer les idées.

Lionel fêtait son départ et j'avais eu droit à une boîte de chocolats. On regarda tous ensemble le dernier match de cricket qui était diffusé sur les écrans géants et on se sépara. Je rentrai

au Collège de meilleure humeur. J'avais passé un bon moment avec mes amis et j'avais entamé la boîte de chocolat au caramel. Arrivée devant mon bâtiment, j'aperçus le Master qui discutait avec deux étudiantes. Ma gaieté disparut d'un seul coup. Tout s'effondra autour de moi. Une douleur vive me transperça. Je soupirai en le regardant, la mort dans l'âme. Je montai les marches de l'escalier, ouvris la porte de ma chambre et m'allongeai sur mon lit, me repliai sur moi-même. Je rêvai, rêvai, rêvai jusqu'à ce que la douleur me laisse en paix. J'étais dans un château et j'étais aimée. Je tournai et retournai dans ma tête ce moment magique où le Master m'embrassait. Quand je me sentis mieux, je me relevai et m'assis en tailleur, la tête dans les mains.

En fait, le problème, c'était que j'avais terriblement peur d'être aimée. Peur de ce que je n'avais jamais connu. Peur d'être touchée.

Quand je me réveillai, j'avais les paupières gonflées et le teint blanc. Je n'avais pas envie d'aller travailler. Pas envie d'affronter une nouvelle journée. Envie de rester sans bouger dans mon lit, attendre qu'on vienne m'en sortir.

Même ici, ça n'allait pas. Ou que j'étais, ça n'allait pas. Ça n'allait jamais. Je me levai et décrochai le combiné du téléphone.

— Les cuisines. Un commis avait décroché.

— Bonjour. C'est Jessy. Je ne me sens pas bien. Je ne travaillerai pas aujourd'hui.

— Tu seras assez bien demain pour travailler ?

— Oui, je pense.

— À demain.

— À demain.

Et je reposai le combiné du téléphone. Je m'en voulais déjà. Je n'étais pas malade. Si, peut-être bien que j'étais malade. Malade de cette société qui restait indifférente, qui ne savait pas me parler. Lutter contre mes traumatismes, lutter contre les "sa vie est brisée", lutter contre les "t'as pas de caractère, pourquoi tu l'as pas dit avant ? Etc." Et maintenant, j'avais tous mes ressentis de petite fille qui me frappaient au visage. Aujourd'hui, je n'en pouvais plus. Demain, ça irait mieux.

Je pris une douche chaude et pleurai. Je mangeai quelque chose et pleurai. Je restai la matinée couchée dans mon lit, les écouteurs dans les oreilles à écouter de la musique. Il

fallait que je m'échappe. Allez, Jessy te laisse pas abattre.

TU VAS T'EN SORTIR !

On frappa à la porte.

Je me redressai dans mon lit. J'avais les yeux rougis, les joues mouillées. Si je ne répondais pas, mon patron penserait que j'étais partie et que j'avais menti. J'étais obligée de répondre. Oh et puis tant pis, j'en avais déjà vu d'autre. Je pleurerais devant cette personne, c'est pas la mort de pleurer devant les gens. Mais qui est-ce que ça pouvait être ? Ça devait être Marc. Ça ne pouvait pas être mon patron. Ou alors si c'était lui, il cherchait à vérifier que j'étais bien malade. Je tournai la poignée et ouvris la porte. Le Pr Smith se tenait dans l'encadrement, surpris de trouver une Jessy en pleure. Je fus surprise moi aussi. J'ouvris de grands yeux.

— Bonjour.

J'étais gênée et mal à l'aise.

— Bonjour Jessy. Marc m'a dit que tu avais appelé ce matin pour dire que tu étais malade. Je voulais juste prendre de tes nouvelles.

Je séchai mes larmes d'un revers de main.

— Oui, je me sens pas très bien aujourd'hui...

Je me passai une main dans les cheveux.

— Vous voulez entrer une minute ?

— Oui, si je ne te dérange pas...

— Non, pas du tout. Je ne m'attendais pas à vous voir.

Le professeur entra et s'assit sur la chaise que je lui indiquai. Il poursuivit tout en me regardant, inquiet :

— Oui. Marc te passe le bonjour aussi. Je lui ai dit que je viendrais te voir si j'avais le temps.

Je m'assis sur le lit.

— Merci, c'est gentil. J'irai mieux demain.

Je baissai les yeux et occupai mes mains avec le rebord de la couverture. Un silence gêné et respectueux s'installa entre nous. Le professeur de d'anthropologie rompit la distance civilisée qui s'imposait entre nous.

— Je peux te demander quelque chose Jessy ?

— Oui, bien sûr.

— Pourquoi pleures-tu ?

Je relevai la tête et soupirai.

— Pour pas grand-chose. Ma famille.

— Regarde-moi s'il te plaît. (Je fis ce qu'il demandait) Aujourd'hui, ce que je sais c'est que tu es là avec moi, ici à Oxford. (Il marqua une brève pause) Que fais-tu ce week-end ?

— Pas grand-chose. En général, j'écris les fins de semaine.

— C'est une très bonne chose que tu écrives.

— J'ai promis à quelqu'un d'écrire mon histoire un jour... Mais pour le moment je trouve que c'est nul ce que je fais...

— Écoute, si tu persévères il n'y a pas de raison que tu ne puisses pas devenir écrivain.

— J'ai toujours pensé que la réussite c'était pour les autres...

— Et bien, tu as tort de penser comme ça. Ceux qui réussissent ce sont ceux qui échouent et qui réessayent. Aimerais-tu aller au musée avec moi samedi prochain ?

— Oui. C'est une bonne idée.

— Bien. Retrouve-moi sur Parks Road à 10h. J'ai cours, je dois te laisser. J'espère que tu vas mieux.

Je hochai la tête. Je raccompagnai le professeur sur le palier et jusqu'en bas des marches.

— Merci...

— À samedi Jessy. Prends soin de toi.

— À samedi. Promis.

Je retournai dans ma chambre et me regardai dans le miroir. J'avais besoin de prendre l'air. Je traversai le Collège et sortis par une porte secondaire. Je longeai une rue et entrai dans un jardin public, celui de l'enfant tout seul. Tant pis si quelqu'un me voyait. Je m'en fichais de ce que les autres pouvaient bien penser. Le temps était couvert et il y avait peu de monde qui flânait ce matin-là. Je m'assis sur un banc et essuyai mes larmes. J'avais les deux mains cramponnées au bois et les pieds ramenés sous mes jambes. Je regardais l'herbe se courber sous le vent.

— Salut !

Je relevai la tête interloquée. Le jeune garçon à peine âgé d'une dizaine d'année que j'avais déjà vu à deux reprises, se tenait debout devant moi. Il répéta :

— Salut ! Moi c'est Ted. Tu aimes les bonbons ?

J'écarquillai les yeux. Je cherchai ses parents du regard, il était à nouveau tout seul. Il poursuivit :

— Moi, j'adore les bonbons ! Surtout les roses avec du blanc à l'intérieur, tu sais les longs qui pendent. Ils ressemblent à des fils.

Je fis émerger de ma mémoire des bonbons, sucrés et colorés. Je lui répondis finalement :

— Oui, je vois lesquels tu aimes. Je les aime bien aussi.

— Tu viens souvent ici ? demanda-t-il.

— Quelques fois. Et toi ?

— Pareil.

— Comment tu t'appelles déjà ?

— Ted ! Et toi ?

— Jessy.

— Tu vois l'arbre là-bas ?

— Le Catalpa ?

— Le quoi ?

— Catalpa...

— C'est son nom ?

— Oui...

— Et bien, figure-toi que je peux monter tout en haut !

— Tu ne crois pas que c'est dangereux ?

— Non, regarde !

Et il courut vers l'arbre et grimpa sous mes yeux scandalisés. Je m'étais levée pour aller l'arrêter mais il était déjà haut dans les branches.

— Redescends Ted ! C'est dangereux !

— Regarde Jessy, je suis en haut ! T'as vu comme je suis fort !

— Oui, oui. S'il te plaît, redescends maintenant !

Ted redescendit en faisant attention à ne pas tomber. Arrivé en bas, il cracha dans ses mains pour les laver et m'offrit un magnifique sourire. Il m'avait fait complètement oublier mes problèmes.

— T'as vu ! Je suis capable de monter tout en haut ! Et attends, il y en a un encore plus grand là-bas !

— Une autre fois peut-être. Écoute je dois rentrer.

— Tu seras là demain ?

— Je ne sais pas...

— Adieu alors !

— Passe une bonne journée et fais attention à toi, d'accord ?

Il hocha la tête et s'en alla. Je retournai au Collège. J'allai un peu mieux. Je montais les escaliers. J'entendis Milton miauler. Je pressai le pas. Devant la porte, assis sur le paillason, Ulrich me regardait, le chat couché sur ses genoux. Je me mordis les lèvres. Il me salua et engagea la conversation :

— Je t'attendais. On m'a dit que tu n'étais pas bien.

Il s'était levé. J'ouvris la porte de ma chambre et l'invitai à entrer.

— Ça va mieux, lui dis-je. J'ai été prendre l'air. Je peux t'offrir quelque chose à boire ?

Il acquiesça. Je mis la bouilloire en route et versai des croquettes dans la gamelle du chat.

— Il est à toi ?

Il avait désigné Milton qui s'était jeté sur la nourriture.

— Non, il appartient au Pr Smith.

— Tu le connais depuis longtemps ?

— Le chat ? demandai-je incrédule.

— Non, le professeur.

— Non, pas vraiment, ajoutai-je en lui tendant la boisson chaude.

Un silence se glissa entre nous. Il me murmura le regard plongé dans sa tasse.

— Tu ne m'as pas répondu pour le cinéma.

J'étais triste pour lui qu'il m'ait rencontrée. Je ne comprenais pas du tout comment un homme comme lui pouvait s'intéresser à une serveuse de rien du tout comme moi. Je jouai la carte de l'honnêteté :

— Je n'y ai plus pensé. Je t'avoue que j'ai pas mal de soucis en tête en ce moment.

— C'est au sujet de ta famille ?

— Oui, c'est lié. Je suis une psychothérapie et je suis en train de faire mon deuil je pense. (Je marquai une pause) Ça me gêne de te parler de ça.

— Depuis que tu m'as parlé de tes problèmes, j'ai lu plusieurs sites sur le sujet. Je suis pas un expert mais je peux au moins t'écouter. On est amis, non ?

Je le regardai, embarrassée. J'acquiesçai. Il poursuivit :

— Je vais te laisser. Dis-moi si tu changes d'avis sur la sortie ciné.

Il se leva, posa la tasse sur la table de chevet et sortit. Je le rattrapai.

— Attends, je suis d'accord pour le ciné. Je suis pas très bien en ce moment. Je suis désolée. Mais je veux bien y aller.

— Tu veux vraiment ?

— Oui.

— La semaine prochaine ?

— OK.

— Je t'attendrai à la gare d'Oxford alors. Dimanche à 9h ? La séance est à 11h dans un petit ciné de Londres.

— D'accord. J'y serai.

Il se rapprocha de moi et me serra dans ses bras quelques secondes. Je fus trop surprise pour réagir. Puis, il me laissa. Je me retrouvai debout sur le palier en ne sachant trop quoi penser. Je ressentis un pincement au cœur inattendu. Qu'est-ce que c'était ? Je retournai dans ma chambre et prenait le chat dans mes bras.

On est heureux qu'autant
qu'on a souffert.
Charles Perrault

Chapitre 16

J'écrivis à Annie des banalités sur ma vie de tous les jours sans oser lui parler de ce qui n'allait pas. On s'écrivait depuis notre entrevue pour parler du quotidien. Elle me confia dans une de ses lettres qu'elle rageait contre le gouvernement qui n'autorisait pas le mariage entre homosexuels et rêvait de s'expatrier dans un pays plus ouvert d'esprit. Je la comprenais et espérais aussi qu'elle puisse se marier un jour. J'avais repoussé la sortie ciné avec Ulrich et la sortie au musée avec le Pr Smith. J'allais toujours aussi mal et j'étais incapable de profiter de quoique ce soit. Je voulais rester seule et rêver.

J'allais bientôt voir mon psy, ça tombait bien. Il allait me récupérer en miettes. J'avais tous mes souvenirs, toutes mes émotions du passé et je ne savais pas quoi en faire. Mon vide affectif me gangrenait et je me rendais compte que je n'avais aucun moyen de le remplir. Il n'y avait rien à faire contre ça.

J'étais à St Pancras au milieu des milliers de passagers qui fréquentaient la gare. J'étais triste, très triste. Je me revoyais enfant avec tous les sentiments que j'avais pu éprouver. Ça avait duré 14 ans. J'avais souffert de maltraitance pendant 14 ans ! J'avais des années de psychothérapie au compteur et je m'en étais toujours pas sortie. Je n'arrivai pas à me recoller. J'entendis le métro qui roulait en contre bas. Alors comme une automate, je me mis à marcher. Je bloquai toutes mes pensées et empruntai le souterrain, descendis dans les sous-sols et m'arrêtai devant le quai du métro.

"Pense pas, pense pas ! Fais-le ! Saute !".

Je m'approchai de la rame puis du quai, regardai le bout de mes chaussures toucher le vide. Je regardai les rails, fis le vide dans ma tête. Et puis le train approcha. Je sentis un vent glacial souffler à travers moi. J'étais déjà morte. Je ne pensais toujours pas. Le train entra en gare. Je tournai la tête. Les phares de la machine éclairèrent le tunnel. Les gens autour de moi disparurent et tout devint très silencieux. Un silence de plomb. Et puis

soudain au milieu de ce vide, de ce silence, tout au fond de moi, quelqu'un me parla :

"N'abandonne pas."

Le train freina. Je reculai. Fermi les yeux. Le train avec ses wagons défila devant moi. La petite voix continua. Elle disait : "Regarde tout ce que tu as accompli. N'oublie pas tous ceux qui ont été là pour toi : l'infirmier de l'hôpital, le médecin scolaire, mamie Chanterelle, Annie, les professeurs du Centre, le Dr Grévin, le Pr Smith, Aneta, Lionel, Marc et Ulrich. Tous ces gens, ils comptent aussi." Je demeurai silencieuse au milieu des passants qui descendaient et qui montaient. Le train était à quai.

La petite voix murmura : "Quand tu repenses aux abus, quand tu te sens mal, souviens toi de TOI. Ce qu'ils t'ont fait, c'est leur histoire, leur problème, ça n'a rien avoir avec toi !"

Je compris.

Je repensai aux attouchements, puis je me revis moi, cette petite fille en boule dans le noir. Alors pour la première fois je ressentis un sentiment nouveau naître. Je ne pensais plus à eux. Je pensais à MOI. C'était donc ça que le Dr Grévin voulait dire par accepter la petite fille triste. Je ne me sentais plus sale, plus abimée. Le manteau de douleur glissa au sol.

Une délivrance inattendue me submergea sur le quai de la Station St Pancras : je ne me ressentais plus de la même façon. Quelque chose de douloureux mourut en moi. Je rouvris les yeux, apaisée.

Je m'éloignai du métro et rejoignis les grandes lignes internationales. Je réfléchissais à cette enfant triste, à tout ce qu'elle avait pu ressentir jusqu'à présent, à son adolescence, à toutes ces années passées en psychothérapie. Des années si douloureuses. Oui. Ces années où elle avait souffert, s'était sentie si souvent seule et désespérée, c'était aussi les années où elle avait eu une véritable amie, une fille à qui elle avait pu enfin se confier, rencontré des gens formidables, exceptionnels, des gens qu'on n'oublie pas et qu'on remercie encore des années plus tard. J'étais devenue qui je voulais être. Ce n'était pas eux qui avaient fait de moi qui j'étais, c'étaient toutes les personnes formidables que j'avais rencontré. Mes souvenirs des abus devinrent seulement des souvenirs. Ne rien en faire, elle était là, la solution.

On ne reste pas toute sa vie une victime.

Lorsque tu atteindras le cœur
de la vie, tu trouveras la
beauté en toute chose.

Kahlil Gibran

Chapitre 17

Je montai dans l'Eurostar et rejoignis la ville Lumière.
Je regardai défiler le paysage, le cœur en paix, l'esprit serein.

Le Dr Grévin était là, il m'attendait. Je m'assis dans le
fauteuil qui lui faisait face. Il me demanda :

Comment allez-vous ? De quoi voulez-vous me parler
aujourd'hui ?

— Je vais bien. J'ai compris quelque chose d'important.
Il m'invita du regard à poursuivre.

— Oui, j'ai réussi à me ressentir différemment quand je
repense aux attouchements dont j'ai été victime. Je crois que j'ai
compris ce que vous vouliez dire quand vous me disiez
d'accepter l'enfant triste que j'étais. Je pense à elle maintenant, à
ce qu'elle a ressenti. Ça me permet d'accepter ce que l'on m'a fait
et de dépasser ce que je ressentais.

Le docteur souriait. Il me demanda :

— Et quand elle était heureuse ? Vous voulez me
raconter un souvenir que vous aimez particulièrement ?

Je levai les yeux et je lui répondis enjouée :

— Un soir, j'étais en vacances chez mon cousin.
J'avais peur du noir et je ne voulais pas dormir seule alors je suis
allée dans son lit. Je l'ai suppliée pour qu'il accepte que je dorme
avec lui. Il a accepté et je me suis blottie contre lui. Il m'a lu ses
bouquins de mécanique. Je me suis endormie tout de suite. Il
était gentil avec moi et on jouait ensemble sans arrêt. Chaque été
on était collé l'un à l'autre. J'adore repenser à tous ces moments
que j'ai passé avec lui.

Le Dr Grévin approuva. Il me demanda :

— Vous voulez parler d'autre chose ?

Je me grattai la tête, un œil fermé :

— Je crois que je comprends aussi ce que vous vouliez

dire sur le sentiment de culpabilité. Je comprends que je me sentais coupable en accordant autant d'importance à ce que les gens pouvaient dire.

Comme à son habitude, le Dr Grévin cherchait soigneusement ses mots. Il me répondit :

— Je crois que ça permet d'un certain côté de garder le contrôle sur ce qui a pu se passer. Ça permet aussi de masquer sa tristesse, de ne pas faire face à soi-même quelque part. Accepter son humanité, accepter d'avoir été une victime ça demande beaucoup de courage. Je crois aussi que le sentiment de culpabilité c'est un sentiment très humain, très répandu dans notre société.

Je lui répondis les yeux plongés dans les siens :

— Je comprends. Je me sens mieux. Peut-être qu'on pourrait espacer les séances ?

— Oui, si vous voulez.

— Si ça ne va pas, je vous recontacte avant ?

— Oui.

On se quitta sur ces dernières paroles. Je profitai du temps que j'avais devant moi pour m'acheter quelques magazines, des livres, un nouveau carnet et un stylo plume. Ma relation avec ma mère avait cessé d'évoluer. Elle avait arrêté de voir sa psychologue. Elle allait bien et moi je n'avais plus de crises de nerf. On ne parlait plus du passé et cette distance qui nous éloignait l'une de l'autre s'était ancrée entre nous à présent. J'étais devenue indépendante et je faisais ma vie. J'étais vivante, survivante.

Et maintenant, j'allais apprendre à vivre. Le trajet du retour se fit sans encombre, sans retard et sans imprévus. Assise dans l'Eurostar, je tenais mon ancre autour du cou. Je sortis un carnet et un crayon et dessinais un héron en train de voler.

— C'est beau ce que vous faites.

Je tournai la tête vers la personne qui voyageait à côté de moi. C'était une femme la peau basanée, dans la trentaine. Elle regardait toujours mon dessin.

— Vous dessinez bien. Vous faites un métier artistique ?

Je secouai la tête.

— Non, pas vraiment. J'aimerais un jour devenir écrivain mais bon j'ai peur de ne pas être assez douée pour y arriver.

Elle planta son regard dans le mien et me dit :

— Il ne faut avoir peur de rien dans la vie. Il faut toujours persévérer.

Le train entra en gare. Elle se leva, prit ses bagages et sortit. Je rangeai mon dessin, la suivis des yeux et avançais dans la gare. Je retournai dans mon Collège avec l'esprit plus léger et le cœur plus serein.

Marche sur un chemin d'arc-en-ciel,
avance sur un chemin de chanson, et
tout ce qui t'entoure sera beauté. On
vient à bout de tous les nuages, en
suivant un chemin d'arc-en-ciel.

Chant Navajo

Chapitre 18

J'avais finalement re-accepté le rendez-vous d'Ulrich et j'avais donné rendez-vous au Pr Smith pour visiter le musée. Les deux étaient le même jour. Je longeais l'artère principale du centre-ville. Les boutiques commençaient à ouvrir leurs portes aux passants. Je flânai en regardant les vitrines, les gens et toute cette vie qui s'éveillait dans les rues d'Oxford. Jamais, je n'aurais pensé que la ville était si grande. Un bâtiment ancien, encadré de piliers grecs se démarquait de l'architecture avoisinante. Je m'approchai et aperçus le professeur Smith qui m'attendait. Je le rejoignis en montant les marches quatre à quatre. Il m'accueillit avec un sourire :

— Bonjour Jessy.

Je lui rendis son bonjour. Il continua :

— Il y a une exposition temporaire sur Darwin. C'est bientôt son anniversaire. Il y a pas mal de documents qu'il a écrit pendant son voyage à bord du Beagle. Si tu es prête, on y va.

Je hochai la tête. L'entrée était gratuite. On entra. Le musée s'ouvrait sur un escalier en marbre qui desservait deux grandes galeries rejointe en leur centre. Sur chaque aile, des galeries secondaires concentraient peintures, sculptures et expositions temporaires. Le professeur suivit les flèches indiquant Darwin. Plusieurs badauds et amateurs d'art étaient déjà sur les lieux, observant, murmurant, se déplaçant avec lenteur.

— Tiens, regarde Jessy. Voilà une carte qui montre son voyage avec le Beagle.

Je regardai et lus la petite pancarte. Le Pr Smith me parla de Darwin, d'histoire, de peinture et comme il avait l'habitude d'être écouté, je n'eus pas à faire l'effort de parler. Ce fut un cours magistral où j'appris plein de choses. Je sortais enfin de mon monde monotone et silencieux et ça me faisait beaucoup

de bien. Quand on eut fait le tour de l'exposition, je le remerciai. Le professeur boutonna son long manteau beige.

— Est-ce que tu te sens mieux ?

— Oui. Oui beaucoup mieux. Merci pour cette visite guidée. J'ai appris beaucoup de chose.

Arrivés en haut des marches du musée, face à la rue principale, on échangea un rapide au revoir. Le professeur Smith partit de son côté rendre visite à un ami et je retournai au Collège arroser ma plante et préparer ce que j'allai mettre pour ma sortie ciné avec Ulrich.

Depuis l'épisode de la station St Pancras, je me sentais grandir, mûrir, devenir femme. Je m'assis à mon bureau et posai ma tête dans mes mains : "être aimée". Maintenant que l'angoisse me laissait tranquille, je devais faire face à tous mes manques affectifs. Comment on comble un manque ? On ne peut pas. On doit le ressentir, l'accepter pour le dépasser. J'avais accepté pire, je pouvais y arriver. J'ouvris mon armoire et passai en revu ma garde-robe. J'hésitai entre une jupe et un pantalon. J'optai pour une robe simple.

J'étais prête. J'avais passé 1h à me préparer. J'avais dévalé l'escalier en oubliant de sortir le chat. J'étais remontée en quatrième vitesse lui ouvrir et j'étais redescendue en oubliant de refermer la porte. Je sortis enfin du Collège. Je ressentais de l'appréhension mais j'étais heureuse. J'allai voir un de mes films préférés avec un ami. J'arrivai à la gare pile à l'heure. Ulrich était déjà là. Je le rejoignis en quelques enjambées. On se salua et on parti à la recherche de notre train. Il était déjà en gare. On monta et on s'installa l'un en face de l'autre dans un carré.

Il était gêné, moi aussi. Le train démarra. On engagea la conversation sur des banalités. Je n'arrêtai pas de lisser les plis de ma robe, Ulrich de chercher les places de cinéma. On arriva à Londres. On descendit du train et je suivis Ulrich le long des rues. Un cinéma, très modeste avec une seule salle se présenta au coin d'une rue. Il n'y avait personne. Ulrich présenta nos places au guichet. Il acheta du pop-corn et on entra dans l'unique salle. On était en tout trois couples. On put aisément choisir nos places. Le rideau se leva et se coinça. On aperçut la dame du guichet venir terminer manuellement la manœuvre. On aperçut enfin l'écran, il s'alluma et la guichetière disparut comme par enchantement. Il y eu une seule publicité et le film commença. On avait déjà terminé tout notre pop-corn. On se cala dans nos fauteuils. Je

retrouvai Falcor, Bastien, Atreyu et l'oracle Sudérien.

C'était pareil à chaque fois que je le regardai, je pleurai à la fin. Je m'identifiai au petit garçon persécuté à l'école et comme lui, je rêvai d'un gros chien volant qui viendrait à ma rescousse. J'en étais là, à ravalier mes larmes quand je sentis la main d'Ulrich sur la mienne. Je me tournai vers lui. Il me prit la main, la serra et me regarda droit dans les yeux. Je me mordis les lèvres ne sachant trop quoi faire. Il retira sa main. C'était le générique de fin. On attendit que l'écran s'éteigne. Les lumières s'allumèrent. Toujours assis, Ulrich me dit :

— J'espère que tu vas mieux depuis la dernière fois.

Je hochai la tête.

— Ça te dit d'aller manger avec moi quelque part ?

Je hochai une nouvelle fois la tête. On sortit du cinéma et on marcha dans Londres. On tomba sur un restaurant italien. Ulrich me proposa d'entrer. J'acceptai. Un serveur nous accueillit et nous plaça devant une fenêtre un peu à part. C'était chouette. Des couleurs chaudes, une musique aux accents siciliens et des nappes à carreaux. On s'installa. J'avais le nez dans mon menu, intimidée par ce rendez-vous qui devait être amical et qui prenait une autre tournure.

— Je vais bientôt partir pour un voyage d'étude.

Je laissai tomber mon menu, déçue et surprise d'être déçue. Il poursuivit :

— Je pars trois mois aux Etats-Unis. Je reviens ensuite.

— Ça fait long trois mois.

— Ça passera vite si on reste en contact par email.

Je restai silencieuse. Je préfèrai changer de sujet.

— Tu avais déjà vu ce film ?

Il hocha la tête et répondit :

— Une fois quand j'étais petit. (Il farfouilla dans une de ses poches et me tendit un livre) Tiens j'ai pensé que ça te ferait plaisir.

C'était le livre de Michael Ende dont était tiré le film. Surprise et déboussolée, je le pris en remerciant Ulrich.

— Je ne l'ai pas lu. Tu me diras si le film est fidèle au livre, me demanda-t-il en hélant un serveur.

J'acquiesçai. On prit nos commandes. Il poursuivit :

— Qu'est-ce que tu aimes le plus dans le film ?

— Toute l'histoire, les rêves des Hommes, la quête, le

passage où Atreyu doit se confronter à lui-même.

— Quand il se regarde dans le miroir ?

— Oui.

— Tu as des rêves ?

— Devenir écrivain.

— Tu en as d'autres ?

— Aller en Amazonie.

Il m'invita à poursuivre.

— Faire un voyage en montgolfière. Je ne sais pas.

— Si, tu me faisais une liste de tes rêves.

Nos plats arrivèrent, deux pizzas aux quatre fromages.

— Pourquoi pas.

— Tu as trois mois pour me faire ta liste, d'accord ?

— D'accord. Tu penses que je vais les réaliser ?

— Oui, j'en suis sûr.

— Et toi tu as des rêves ?

— Un seul.

— Lequel ?

— Je te le dirai à mon retour.

On se regarda en silence. Je n'osais pas rêver son rêve pourtant j'avais envie que ce soit qu'il devienne mon petit ami. On dévora nos assiettes en silence. Ulrich paya l'addition et on retourna sur Oxford en parlant de sa thèse, des Incas et de la vie au College.

La satisfaction... résulte de grandes acceptations, d'une grande humilité et non de tentatives d'être ceci ou cela (pour se conformer à quelque image grandiose qu'on a de soi), résulte de l'abandon à la plénitude de la vie, en la laissant couler en nous.

David Grayson

Chapitre 19

Ça faisait déjà un mois qu'Ulrich était parti. On s'écrivait tous les jours. À ma grande surprise, il me manquait. Il me manquait terriblement ! Je pensais sans cesse à lui et je n'avais qu'une hâte, qu'il soit là, près de moi et qu'il me prenne dans ses bras. J'étais inquiète à chaque fois qu'il était en retard dans ses réponses, heureuse et impatiente à chaque nouveau message et je m'imaginai déjà tout un avenir avec lui. On se mariait dans un College, on avait des enfants, deux chats et une jolie maison. J'essayai de rester sur mes gardes mais je n'y arrivai pas. J'avais envie d'y croire, envie de changer de vie, envie d'être heureuse. La nuit était déjà bien avancée quand j'arrêtai d'écrire. J'avais essayé de faire la liste de mes rêves.

- 1- *Devenir écrivain*
- 2- *Aller en Amazonie*
- 3- *Voir les baleines bleues*
- 4- *Monter dans une Montgolfière*
- 5- *Observer une aurore boréale*
- 6- *Voir des lucioles*

Me marier et avoir des enfants faisaient aussi parti de la liste mais je décidai de ne pas les noter au risque de faire fuir Ulrich. Je repensais à mon arrivée en Angleterre où j'en étais encore à noter mes cinq choses positives de la journée. Maintenant j'avais des rêves et je pensais même peut-être les réaliser un jour.

Je m'éloignai de la table et sortis de mon sac le nouveau carnet que j'avais acheté. Je l'ouvris à la première page. C'était blanc, lisse. J'allais écrire mon histoire, la douleur, la peine, les

joies, mon combat et ma victoire.

La résilience !

Ce nouveau mot qu'on inscrivait enfin dans le dictionnaire. Arrêter de réduire les gens à leur souffrance, aux ombres du passé, arrêter les condamnations à mort.

Je repensai au début de ma psychothérapie. À cette époque, je ne pouvais pas entendre que j'allais m'en sortir, que j'allai être heureuse un jour, j'avais tellement besoin d'être reconnue dans ma souffrance que je ne me sentais pas le droit d'aller bien.

Aujourd'hui, je n'avais plus besoin de justice, plus besoin du regard des autres, j'étais dans la phase finale de la psychothérapie : le deuil. J'étais triste parce qu'il fallait bien que j'accepte de ne jamais connaître ce qu'était une vraie famille, l'amour d'un père, le sentiment de sécurité mais j'avais le reste de ma vie devant moi et tout à construire. Je n'étais plus angoissée et j'avais enfin accès à mes émotions, je ne me sentais plus coupable, j'avais pris le dessus sur la douleur écrasante et je l'avais fait taire.

Je repensai à ma promesse, la promesse faite au médecin scolaire, la promesse faite à Annie. Oui, je réussirais ma vie !

Les mois qui suivirent, je me sentis mûrir comme un fruit arrosé de soleil. Chaque fois que je repensais aux abus sexuels, à la torture, je repensai à moi et à cette petite fille que j'avais été et les souvenirs retournaient à leur place. J'y pensais de moins en moins. Je me faisais plaisir, m'achetais de nouveaux vêtements, osais les jupes et les décolletés. Je devenais ce dont je rêvais d'être : libre !

Ne crains pas de marcher à grands pas.
On ne franchit pas un gouffre en sautillant.

David Lloyd George

Chapitre 20

Je m'allongeai sur le lit et repensai à ma vie. Je mis des souvenirs de moi, des souvenirs des autres, des souvenirs tristes et des souvenirs gaies, les uns collées aux autres dans l'ordre chronologique. Puis je me vis moi maintenant. Je fis jouer ma mémoire pendant quelques heures, cherchant à créer un deuil et une renaissance, les deux sentiments accrochés l'un à l'autre.

C'était la fin de la psychothérapie, je la sentais approcher. J'allais beaucoup mieux. Je ressentais ce sentiment fort d'avoir gagné la bataille, une envie de crier victoire. Je regardai ce que j'avais accompli durant toutes mes années avec un sentiment de force et de sérénité. Je retournai de nouveaux souvenirs, les rangeai, fis le tri. Je regardai derrière moi sans regret, aucun, avec cette promesse d'avancer toujours et de ne jamais abandonner.

Je pris l'enfant que j'avais jadis été par la main, l'aimais après toutes ces heures passées à avoir pleuré. Je courais dans ma tête après le bonheur que j'effleurais enfin du doigt. Je n'étais plus la petite fille. Elle ne cherchait plus à combler le vide. Je l'acceptais enfin. Oui, c'était terminé.

Fallait bien sûr du temps pour assimiler, laissé mûrir mes nouvelles idées. Accepter de ne pas avoir été aimée, d'avoir été maltraitée, ça faisait mal. Arrêter de courir après l'affection, l'attention et la tendresse, grandir encore. Je me revis avec Lionel quelques années plus tôt, encore perdue, manquant de confiance en moi, avec une estime de moi-même en dessous de zéro.

Je me sentis femme. Je me levai et regardai par la fenêtre les oiseaux voler. Alors je réalisai soudain que même si tout n'était pas encore réglé, même s'il y aurait probablement d'autres combats, je saurais y faire face. Oui, je les surmonterais aussi.

Un jour ma mère mourait, je serais sans doute très triste, dans le deuil, mais je ferais face à ça aussi, à cette peur de ce que

la vie nous réserve. J'avais retrouvé confiance. Je n'avais plus peur de l'affronter.

Le lendemain, j'allai travailler après une bonne nuit de sommeil. Après avoir rangé couverts, assiettes et bols, je repensai à l'enfant du parc. Est-ce qu'il était encore là ? J'essayai les tables, les yeux rivés au bois. J'avais envie de faire un geste pour lui, envie d'essayer de l'aider. Il fallait que j'aie vu. J'abandonnai mon torchon et sortis en catimini. Personne à gauche. Personne à droite. Je sortis par la porte arrière comme la dernière fois et rejoignis l'air de jeux. L'endroit était désert. Il n'était finalement pas venu. Je m'apprêtais à faire demi-tour quand je sentis qu'on m'attrapait la manche.

— Salut !

Je tournai la tête surprise et heureuse. J'avais reconnu sa voix.

— T'es revenue finalement, me lança-t-il d'un air de défi. Il mâchouillait un bonbon en forme de serpent de couleur rose, l'intérieur blanc.

— Tu devrais pas être à l'école ?

— Peut-être bien.

— Tu fais l'école buissonnière ?

Il haussa les épaules en guise de réponse. Je poursuivis :

— Tu veux faire quoi plus tard quand tu seras grand ?

— Chauffeur de voiture de police.

— C'est un métier ça ?

— Oui.

— Tu aimes quelle matière ?

— Les maths !

— Et tu réussis bien en maths ?

— Oui.

— Pourquoi tu ne ferais pas un autre métier ? Un métier qui demande de faire de longues études, qui te pousse à connaître toujours davantage, à dépasser tes limites. Un métier qui demande plus d'ambition.

— Je sais pas. Je n'y ai jamais réfléchi.

— Tu y penses ?

— Oui.

Il avait la tête baissée. Il me donna un de ses bonbons

roses. Je le mangeai. Ted fit craquer les os de ses mains. Au bout de cinq minutes, il me demanda inquiet :

— J'ai peur de la mort. Est-ce que toi aussi ?

Je décollai le bonbon de mes dents en secouant la tête.

— Non, je n'ai pas peur de la mort.

— Comment tu fais pour ne pas avoir peur ?

Je me grattai la tête en réfléchissant quoi lui répondre :

— Bah, parce que ça n'arrive qu'une fois alors il n'y a pas de quoi s'inquiéter !

Ted se mit à rire et couru vers les balançoires. Je le rejoignis. Je tournai la tête vers lui.

— Je veux bien te pousser mais après il faut que je retourne travailler...

— Pourquoi faire ?

— Pour gagner de l'argent pour payer mon loyer et me faire plaisir de temps en temps. Tu retournes à l'école, Ted ?

— Mmm. Oui, je vais te faire plaisir. Je vais y retourner.

— Tu sais pourquoi tu dois aller à l'école ?

Il se gratta la tête, l'air de réfléchir.

— Pour apprendre des choses ?

Je fis un signe de la tête.

— Oui ! Exactement ! Et pourquoi tu dois apprendre des choses ?

— Pour faire un métier qui me plaît ?

— Oui. Et pourquoi tu dois faire un métier qui te plaît ?

— Tu n'arrêtes jamais avec tes questions ? me demanda Ted en balançant ses jambes en l'air.

— Non... faut toujours les poser jusqu'à les épuiser toutes !

— Et bien... je sais pas pourquoi je dois faire un métier qui me plaît....

— Pour être heureux dans la vie.

J'arrêtai de le pousser.

— Je dois vraiment partir. Ce serait dommage quand même que je perde mon emploi.

— Attends. Je voulais te demander...

— Oui ?

— Tu fais un métier qui te plaît ?

— Non, pas vraiment, c'est justement pour ça que je veux que tu retournes à l'école, j'ai pas envie qu'il t'arrive la même chose...

— Pourquoi tu ne fais pas un métier qui te plaît ?

— J'ai pas trop eu le choix. J'ai abandonné mes études. Je n'allais pas bien. J'aimerais parfois en reprendre.

— Tu devrais alors le faire.

— Oui, mais si j'échoue ?

— C'est pas grave d'échouer....

— Faut que j'essaye c'est ça ?

Il hocha la tête. On se sépara. Combien y'a-t-il de gens qui font vraiment un métier qui leur plaît dans la vie ? Je retournai à mes éponges.

— Jessy ? Où étais-tu ?

Un des Butler m'attendait en haut des marches de la cafétéria, l'air surpris. Je bredouillai :

— Je prenais l'air. J'avais besoin d'une pause. J'ai mal dormi la nuit dernière.

— Alors ça, ça m'étonne de toi ! Tu te dévergondes ma parole. Tu vas aider Marc en bas, on a un dîner ce soir.

— OK, j'y vais.

C'était tout ? Pas plus de problèmes ? Au fond, je n'étais pas partie si longtemps et je faisais tout de même mon travail. Alors, on allait pas m'embêter pour ça. Je retrouvai Marc, sifflotant, étalant les tâches qui avaient subsisté sur certains couverts avec ses mains grasses. Je lui souris.

— Salut Marc !

— Salut toi ! Tu viens me donner un coup de main ?

— Faut croire.

— Qu'est ce qui te rend si heureuse aujourd'hui ? Tu en as un sourire.

— Un enfant...

— Un gamin ?

— Oui.

— Il a quoi ce gamin de si spécial ?

Je haussai les épaules. Je n'avais pas vraiment envie de parler de Ted.

— Ça va donc ? me demanda Marc en changeant de

sujet.

— Ça va même bien !

— Tant mieux. Ça me rend heureux de te voir heureuse.

— Merci !

— Y'a pas de quoi !

— Faut que j'aille chercher les cuillères.

Je poussai les portes battantes du hall.

— Salut Jessy.

J'étais rentrée dans Ulrich qui était visiblement nerveux. Il était de retour. J'étais aux anges ! Il avait un jour d'avance.

— Salut. Comment vas-tu ? Ton stage ?

— Ça va. Ça s'est bien passé. (Il marqua une pause.) Je te cherchais justement.

Je souriais. Je lui proposai de se voir pendant ma pause. Il accepta. Vingt minutes plus tard, je l'attendais devant le Starbuck du coin. On s'installa l'un en face de l'autre avec nos cafés. Je lui avouai :

— Je suis contente que tu sois revenu. Tu m'as beaucoup manqué.

Il but une gorgée et me répondit en plongeant son regard dans le mien :

— Toi aussi tu m'as beaucoup manqué.

Je baissais les yeux sur mon café. Il poursuivit :

— Tu m'as fait la liste de tes rêves ?

Je hochai la tête. J'étais heureuse qu'il s'en soit souvenu.

— Oui, j'en ai six. Et toi, tu m'as dit que tu en avais un.

Il resta silencieux quelques minutes qui me parurent une éternité. Il était nerveux. Il avait les mains crispées sur son café. Il prit une grande inspiration et se lança :

— Je sais bien que l'on se connaît à peine mais j'aimerais bien que tu viennes vivre avec moi.

J'avais ouvert grand les yeux. Ulrich me regarda avec insistance :

— Écoute. Je te propose ça en tout bien tout honneur. Je pense pas que tu aimes ton travail, tu m'en parles souvent dans tes emails et j'ai bien compris que tu ne t'y projetais pas dans le futur. Au moins, tu pourrais faire ce que tu veux si tu étais avec moi. Tu aurais ta chambre et pas de loyer. J'ai envie de t'aider tu comprends ?

Je regardai mes mains nouées entre elles. Je relevai la

tête, regardai l'homme dans les yeux et lui demandai, nerveuse.

— Pourquoi tu prends tant à cœur mon avenir ? Il y a une autre raison ? Ou bien c'est juste de l'amitié ?

Il me regarda droit dans les yeux et déclara sans que je ne m'y attende :

— Je t'aime.

Je me mordis les lèvres une nouvelle fois. Il me prit la main. Il poursuivit :

— Je t'aime *vraiment*.

Je le laissai me prendre dans ses bras.

Je ne suis rien de plus qu'un être humain mais, tout de même, je suis un être humain. Je ne peux pas tout faire mais, tout de même, je peux faire quelque chose. Et je ne refuserai pas de faire quelque chose que je peux faire.

Helen Keller

Chapitre 22

Le soir même, j'écrivis une lettre au petit garçon du parc.

Cher Ted,

J'ai été heureuse de rencontrer le jeune homme impulsif que tu es. Tu m'as donné l'impression d'être quelqu'un à la recherche de réponses. La vie est pleine de découvertes, des bonnes et des mauvaises mais chaque expérience te construit. Chaque moment, chaque joie, chaque peine est une opportunité d'apprendre quelque chose.

Si tu regardes autour de toi, si tu apprends à observer et si tu essayes toujours de comprendre pourquoi et comment les choses arrivent alors tu auras la chance de devenir la personne que tu souhaites être.

Ne prends jamais ce que les gens te disent pour la vérité, essayes toujours de la trouver par toi-même en lisant des livres, en écoutant ton cœur et en suivant tes instincts. Garde toujours à l'esprit que tu peux tout réussir dans ta vie avec patience et en travaillant dur.

S'il te plaît, ne laisse pas les gens ou la société te faire croire que la gentillesse et la tendresse sont des faiblesses parce que chacun de nous les recherche même ceux qui ont leur cœur rempli de colère.

Chaque forme de vie mérite respect et attention.

Beaucoup de gens ont peur d'aimer et de mourir parce que beaucoup de gens ne savent pas qui ils sont. Ils ne savent pas comment aimer, ils ne savent pas que l'amour est un choix, un partage, que la mort n'est qu'une fin et qu'elle n'est pas importante. Ce qui compte c'est d'apprécier la vie comme tu peux,

de ne jamais abandonner même lorsque tu penses que tu ne peux plus tenir, partage la personne que tu es avec la personne que tu aimes, suis tes principes et reste une personne intègre.

Prends bien soin de toi.

Je te souhaite tout le meilleur que la vie a à offrir.

Jessy

Le lendemain, j'allai à l'air de jeux avec ma lettre et un paquet de bonbons. Il était là à faire de la balançoire tout seul. Je lui fis signe de la main, il courut vers moi un grand sourire sur le visage.

— Salut Ted, comment tu vas ?

— Ça va, regarde (il fouilla dans son sac à dos et me tendit son devoir de math.) J'ai eu un A+ !

— Waou, je te félicite ! m'exclamai-je en exagérant le ton de ma voix.

— Attends, ce n'est pas tout (il me tendit une autre feuille) J'ai eu aussi un A+ en histoire !

Je le félicitai à nouveau. J'étais fière de lui.

— Il est pour moi le paquet de bonbons ? me demandait-il en pointant son index sur les sucreries.

— Oui, c'est pour toi. Je t'ai aussi écrit une lettre.

— Pourquoi ? Tu vas partir ?

— Je vais démissionner du Collège et essayer de faire quelque chose qui me plaît.

Il avait déjà ouvert le paquet de bonbons et en mâchait deux en même temps. Il articula :

— Je suis content pour toi. Tu vois, je fais ce que tu as dit, je travaille maintenant.

— Tu me promets de toujours prendre soin de toi et de penser à ton avenir ?

— Oui, promis !

Il avala goulûment ses bonbons et fouilla dans sa poche.

— Tiens, c'est pour toi.

Il me tendit un marron qu'il avait trouvé. Je le pris dans ma main, heureuse d'une telle coïncidence. Son geste me toucha beaucoup. Il me ramena à des années lumières en arrière, au jour où j'en avais ramassé un devant le Centre.

J'avais commencé à remplir ma valise, à ranger ma chambre et à laver le sol. J'avais déjà donné ma démission. Ça n'avait surpris personne. J'avais dit au revoir au Pr Smith. J'avais emballé ma plante et j'étais fin prête à commencer un nouveau chapitre de ma vie.

— Tu as tout pris ? me demanda Ulrich.

— Je crois. Allons-y.

Il porta ma petite valise et me conduisit chez lui. C'était grand et propre. Ulrich avait terminé de préparer la deuxième pièce de l'appartement : il avait installé un lit, une penderie, un miroir et un bureau. Et puis, il avait enlevé ses affaires du salon pour que je me sente chez moi. Il avait fait le ménage partout, rempli le frigo, acheté une cafetière. J'installai mes affaires et le retrouvai dans le salon.

— Installée ?

— Oui. Je rangerai le reste plus tard.

Je le regardai, l'observai, le détaillai. Il se rapprocha. On était assis collé l'un contre l'autre. Il me demanda :

— Est-ce que je peux t'embrasser ?

Je fis un petit oui de la tête. Il se pencha vers moi et posa ses lèvres contre les miennes. Il y avait de l'amour et du respect. C'était tout ce que je demandai. Ce n'était ni un baiser parfait ni un baiser digne d'un grand film hollywoodien mais c'était bien réel et partagé.

— Tu aimes les cordons bleus ?

— Tu veux dire les cuisiniers ?

Il se mit à rire et précisa :

— Non, je veux dire les morceaux de poulet que l'on cuit avec du fromage enrobé de pâte à frire.

Je hochai la tête. Il se leva et enfila un tablier de cuisine. Je me levai et m'approchai.

— Tu veux que je t'aide ?

— Non, j'aime cuisiner. (Il fit une pause et ajouta à voix basse en se dirigeant vers la cuisine) Jamais tu ne me serviras.

Je ne savais pas quoi dire. Je restai silencieuse. Assise dans le canapé, nerveuse, il revint vers moi avec une poêle à frire dans la main. Il ajouta :

— Tu peux choisir un film et on le regardera ensemble après si tu veux.

Il avait une collection impressionnante de DVD, la majorité des classiques du cinéma français. J'optai pour un film avec Jean Gabin.

On passa une soirée fantastique en amoureux. J'avais enfin un petit-ami et en plus qui était doué en cuisine. Ce gars-là, c'était une perle. Je n'arrivais pas encore à croire à tout ça. Je vivais sur mon petit nuage rose.

On passa une semaine fantastique malgré ses études qui lui prenaient beaucoup de temps. Le dimanche soir arriva. J'avais envie d'essayer de faire l'amour. J'avais peur mais j'avais envie de tenter. J'avais confiance en Ulrich, il savait tout de moi. On venait de finir notre pizza. Il était occupé à débarrasser et moi à terminer la vaisselle. Je lui proposai :

— Si on allait dans ma chambre ?

— Qu'est-ce que tu as en tête ? me demanda-t-il, suspicieusement.

— J'ai envie d'essayer...

J'abandonnai mon éponge, lui fis poser les assiettes sur la table et lui attrapai la main pour le conduire dans ma chambre. Je refermai la porte, le poussai sur le lit et m'installai sur lui. J'avais la trouille mais j'avais aussi envie de le faire. Je lui confiai :

— J'ai peur que ça me fasse mal.

— Moi aussi. Et j'ai pas envie de te faire mal.

On était loin des romans Harlequin et de la scène de sexe sulfureuse et passionnée. J'étais mal à l'aise. Ulrich, pas du tout. Il se passa un bras sous la tête.

— Je n'ai jamais couché avec personne, me confia-t-il. T'es la première fille dont je tombe amoureux.

J'ouvris grand les yeux et m'exclamai :

— T'es vierge ?

— Oui.

Je le regardai, stupéfaite !

— Moi qui pensais que tu avais de l'expérience à n'en plus finir.

— Non.

J'avais toujours les yeux écarquillés.

— Tu aurais pu faire ça pour le plaisir.

— Je ne me voyais pas avoir du plaisir sans aimer. Pour moi, si ce n'est pas partagé et que c'est juste pour un petit plaisir égoïste, je ne vois pas l'intérêt. Autant me branler.

Une perle ! Une vrai ! Je me couchai à côté de lui. Il tenta les préliminaires. Je n'arrivai pas à me détendre. Il arrêta.

— Ça ne va pas ?

Je baissai les yeux, embarrassée. Il insista.

— Dis-moi.

Je relevai la tête.

— Ça me plaît pas de cette façon. À vrai dire, je suis tellement anxieuse que je préférerais passer directement aux exercices pratiques. Tu n'es pas trop déçu ?

— Non. Allez hop, vas-y. Moi, je ne suis pas difficile, je veux bien tout ce que tu veux.

Il s'était retourné sur le dos. Ça me rassura. Je gardai le contrôle de la situation.

— Je pensais que la première fois c'était la position classique qui était de mise...

— Je pense que c'est mieux si c'est toi qui contrôle, comme ça, si tu as mal, tu arrêtes.

— Et si on a pas d'orgasmes ? Tu seras pas trop déçu ?

— Mais non, quelle idée. Comme si on faisait l'amour pour avoir un orgasme. J'ai envie de faire l'amour avec toi parce que je t'aime et pour partager quelque chose.

Il était trop beau pour être vrai ! J'enlevais mes vêtements, lui enlevais les siens avec son aide et me mis à cheval sur lui. Comme je contrôlais les choses, j'arrêtais dès que j'avais mal.

On s'y prit à quatre fois, on rit, on s'embrassa et on fit l'amour. Ça ne ressemblait ni aux films, ni aux romans, ce n'était pas de la fiction. C'était maladroit, c'était réel, c'était de l'Amour. Je n'eus pas d'orgasme, lui non plus, on se blottit l'un contre l'autre et on rêva ensemble.

Je n'avais pas eu mal, j'avais fait l'amour à mon rythme et j'étais heureuse. Plongé dans ses pensées, Ulrich me dit :

— Je me demande où on peut voir des lucioles. Il y en a peut-être à Los Angeles.

Je m'étais tournée vers lui. Je l'écoutais. Je me redressai sur un coude. Il poursuivit :

— On va réaliser tous tes rêves, d'accord ?

Je hochai la tête.

— Et toi ton rêve ? Est-ce que c'était que je vienne vivre avec toi ?

Il posa sa tête au creux de mon cou et murmura :

— Vivre avec toi pour toujours.

Ça me fit pleurer. Je restai silencieuse, heureuse, débordante de vie, épanouie. Les nuits qui suivirent, nous refîmes l'amour, avec orgasme à la clef, parfois l'un avant l'autre et parfois en même temps et surtout en se disant tout et en se confiant tout.

Pendant longtemps, je me suis demandé si ce serait possible d'avoir une sexualité épanouie. Pendant longtemps, je me suis sentie coupable d'avoir du plaisir ou de vouloir en avoir. Aujourd'hui, je sais que la réponse est oui. J'adore faire l'amour et jouir.

Le week-end était là et j'avais prévu de le ramener chez ma mère. Il avait crié sur le quai de l'Eurostar qu'il m'aimait, il m'avait acheté une rose et on était parti main dans la main. On était monté dans le train et on avait parlé de nos projets d'avenir. Le voyage fut agréable et court et on arriva rapidement à Gare du Nord. Ma mère m'attendait. Je fis les présentations. On rentra. On parla de tout et de rien sur le chemin et on arriva à la maison de la banlieue parisienne. Mon beau-père était là. Il avait préparé un repas du dimanche. On dîna en parlant du dernier jeu télévisé. Ulrich était Anglais mais son français était parfait. Il avait un accent qui le rendait encore plus séduisant. On venait de terminer le plat principal et on se leva pour débarrasser. En revenant pour la deuxième fois dans la cuisine, je surpris, debout dans le couloir, ma mère qui demandait à Ulrich :

— Jessy a dû te parler de son passé.

J'aperçus Ulrich qui acquiesçait. Ma mère poursuivit :

— Est-ce que tu sais si elle va bien. Elle ne se confie plus à moi.

Je vis ma mère qui faisait un effort considérable pour ne pas pleurer. Ulrich la rassura :

— Je pense qu'elle va bien. Je l'aime, je prendrais soin de votre fille.

J'étais là avec mes assiettes sales dans les bras, en ne sachant trop quoi faire. J'étais triste pour ma mère. Mes traumatismes avaient réduit en poussière notre relation et je sentais qu'il était trop tard pour vraiment recoller les pots cassés

avec elle. Mais peu importait, j'acceptais les choses comme elles étaient. Je déposai mes assiettes dans la cuisine et revint avec des propres. Assise à table en donnant un coup de cuillère dans ma glace Vienetta, je m'aperçus que j'avais perdu mon ancre autour du cou. Ulrich me demanda ce qui n'allait pas.

— J'ai perdu mon pendentif en forme d'ancre.

Tout le monde se mit aussitôt à le chercher. Je me rendis compte que j'y étais moins attachée qu'auparavant. Mon beau-père la retrouva. Le loquet était cassé. Il le répara. Les gens n'étaient pas tout noir ou tout blanc. J'avais tout de même une famille même si elle était loin d'être parfaite. On termina le repas et on débarrassa. J'aidai ma mère à faire la vaisselle. On se retrouva toutes les deux en tête à tête. En essuyant un verre, ma mère me confia sans oser me regarder :

— Je suis contente que tu te sois trouvée quelqu'un. Il a l'air très bien. J'ai un peu de mal à le comprendre avec son accent mais il a l'air très doux et cultivé.

— Oui, il l'est.

— À mon avis, t'es tombée sur la perle rare.

J'acquiesçai. Je lui confiai à mon tour :

— Figure-toi qu'avant son départ en stage, il m'a demandé de faire la liste de mes rêves et l'autre jour, il m'a promis qu'il allait les réaliser.

Ma mère avait redressé la tête. Elle me questionna :

— Tu veux bien me les dire ?

Je la regardai à mon tour.

— Devenir écrivain, aller en Amazonie, voir des lucioles, et encore plein d'autres ! Tu en as toi des rêves, maman ?

Elle posa son verre et se gratta la tête.

— Avant je voulais voir le Canada, avoir une Jaguar mais maintenant tout ça, ça m'est égale. (Elle marqua une pause, prit un deuxième verre et ajouta) Tu es heureuse, c'est tout ce que je souhaitai dans ma vie.

On termina de tout essayer et de tout ranger en silence, apaisées toutes deux.

Avant de repartir pour Oxford, on fêta mon anniversaire. J'eus droit à un gros gâteau plein de bonbons et à un panier garni avec des tas de cadeaux à l'intérieur. J'ouvris le plus volumineux : c'était une peluche en forme de lapin et puis j'ouvris les petits un à un. Ma mère m'interrompit :

— Ouvre l'enveloppe. Je n'ai pas eu le temps de commander mais c'est en cours !

Je fis ce qu'elle me demandait. J'ouvris la petite lettre rose. Je tirai un papier imprimé. Dessus, il y avait marqué : voyage en Amazonie pour deux personnes en pension complète. Je me mordis les lèvres, je pleurai, je pleurai beaucoup, - *vraiment beaucoup* -.

Ma mère allait réaliser un de mes rêves les plus chers. On passa une soirée inoubliable, à rire tout en regardant "Qui veut gagner des Millions". La vie n'avait jamais été aussi belle, l'avenir aussi prometteur. Et lorsque je repensai à la petite fille triste et à tout ce qu'elle avait dû traverser, mon bonheur en était que doublé. Après une dernière part de gâteau, assise sur le toit de la fenêtre avec Ulrich à mes côtés, on regarda ensemble les étoiles. J'aperçus alors, volant haut au-dessus des cimes des grands arbres, un héron. Il décrivait de larges cercles au-dessus de nous. On le distinguait à peine. Ulrich me prit la main et la serra fort contre lui. Nos regards s'échangèrent, silencieux, heureux. Il glissa un médaillon au creux de ma paume sur lequel il avait fait graver :

Avec toi pour toujours

Les étoiles scintillaient comme elles le faisaient depuis déjà des millénaires. Le héron cendré avait disparu en me laissant un cœur rempli de promesses. Il était le souvenir d'un rêve auquel je ne croyais plus. Je clignai des yeux. Je sentis la main chaude d'Ulrich contre la mienne et son regard tourné vers moi.

— Je serai toujours là pour toi, -*toujours*-, murmura-t-il.

Je l'embrassai, confiante dans la vie et ce qu'elle me réservait. J'ajoutai le médaillon d'Ulrich à mon ancre.

La gloire n'est pas de ne jamais tomber,
mais de se relever chaque fois qu'on
tombe.

Proverbe chinois

Chapitre 23

Épilogue, fin juin 2013 États-Unis d'Amérique Californie

Assise sur la balancelle du jardin, je suis occupée à mordiller mon crayon. Le soleil commence déjà à disparaître à l'horizon. Je réfléchis à la dernière phrase de mon livre. Je lève les yeux sur Ulrich. Cela fait maintenant dix ans que nous sommes ensemble. Il est devenu mon mari quelques années plus tôt après avoir décroché un poste en Californie. Il est devenu Professeur d'Anthropologie. Quant à moi, j'ai commencé à prendre des cours par correspondance. Je fais enfin ce qui me plaît dans la vie.

La dernière étape de mon cheminement intérieur ce fut d'arriver à me sentir aimée. Se sentir aimée c'est la clef pour refermer un gouffre affectif. Ça ne se construit pas. C'est une partie de soi à ouvrir.

Aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'est devenue Annie. Nous ne sommes pas restées en contact. Nous voir nous ramenait à trop de mauvais souvenirs et nous n'avons pas réussi à en construire d'autres. J'ai toujours eu peur qu'elle n'ait pas pu tenir sa promesse. On fait au mieux avec ce que la vie nous donne. C'est ce que j'ai appris de toutes ces années difficiles. Aneta est retournée dans son pays, elle a fait construire une maison dans son village, elle s'est mariée et vient de donner naissance à une adorable petite fille.

Ulrich est occupé à vider la petite piscine achetée la veille dans un grand supermarché. Notre fille, encore en maillot de bain, est en train de courir autour de lui. Je les suis du regard, tous deux, heureuse, *-heureuse-*.

Aujourd'hui, je vais bien. La maltraitance n'aura pas coloré toute ma vie. Les souvenirs des abus ne sont plus intrusifs et même quand ils reviennent de temps en temps à cause d'un fait divers ou d'un film par exemple, ils ne sont plus douloureux. Ils repartent dans le passé et je n'y pense plus. Je me suis détachée de ces épisodes de ma vie.

Je suis devenue tout ce que ces personnes formidables, rencontrées au cours de ma vie, m'ont apportée. Je suis devenue la femme que je rêvais d'être. Je fais ce que j'aime et je profite de la vie.

Les premières lucioles apparaissent dans la pelouse fraîchement tondue.

— Maman, je peux prendre le bocal ?

Ma fille me montre du doigt un vieux pot de confiture recyclé laissé à l'abandon au milieu des pots de fleurs.

— D'accord, mais tu les relâches ensuite. Oui ?

Elle hoche brièvement la tête avant de courir chercher le récipient, un grand sourire sur le visage. Chaque soir, fin juin, quand je vois scintiller ces centaines d'insectes magnifiques, je repense à la liste de mes rêves écrite dans ma chambre dans ce Collège d'Oxford. Ma fille, assise dans l'herbe, en attrape une émerveillée. Ulrich s'approche et s'assoit près de moi. Il me passe un bras autour des épaules. Je continue d'écrire.

"Aujourd'hui, je peux dire que j'ai réussi ma vie. Quand je repense à mes années de souffrance, à tout ce que j'ai accompli depuis ce terrible jour du numéro vert, j'ai le cœur rempli de gratitude envers la vie et tout ce qu'elle m'a offert. Je n'ai pas oublié toutes ces personnes formidables qui ont changées ma vie, qui m'ont aidées et soutenues. Après treize années de psychothérapie, ce que j'ai appris c'est que s'en sortir finalement c'est rire quand on est heureux, c'est pleurer quand on est triste et que les autres nous blessent. C'est vivre avec soi-même, son histoire et ce qu'on en fait. C'est ne pas s'identifier à ce que les autres nous ont fait subir. C'est accepter sa condition humaine, ressentir ses émotions et être en accord avec soi-même. La vie vaut la peine d'être vécue peu importe ce qui nous est arrivé. On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve."

Si on m'avait dit qu'un jour que je serai aux États-Unis,

dans une jolie maison, avec un mari qui me fait des câlins tout le temps, une petite fille espiègle et le chat du voisin qui vient toujours chez nous, je ne l'aurais jamais cru.

La force du bonheur, c'est de guérir les douleurs.

Je regarde le ciel et les nuages en repensant à ce moment que j'avais passé avec Annie au Centre. La dernière phrase du livre. "Tu te souviens Annie quand tu as levé nos poings vers le ciel ? Alors cette phrase-là, elle est pour toi."

J'ai tenu ma promesse.

NB :

En 2019, un très grand éditeur français m'a dit « oui ». Et aujourd'hui, j'écris des histoires pour les enfants qui sont publiées. Voilà, j'ai réalisé mon tout premier rêve. Comme quoi dans la vie, tout arrive !